

UVIC - McPHERSON



3 2775 90439653 7



UNIVERSITY
OF VICTORIA
LIBRARY

**LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE**

HOMMAGE

à

JACQUES RIVIÈRE

1886-1925

L'HOMME ET L'OEUVRE

portraits et documents, souvenirs, études,
témoignages étrangers

PAGES INÉDITES

Lettres de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier.

Lettres à André Gide.

Fragments d'un carnet de captivité.

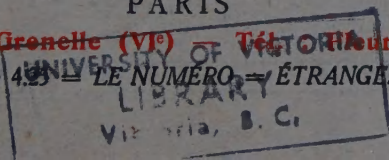
Sur Marcel Proust.

nrf

PARIS

3, rue de Grenelle (VI^e) — Tél. MAURUS 12-27

FRANCE : 4.25 — LE NUMÉRO — ÉTRANGER : 4.75



CHEZ  PLON

JÉRÔME ET JEAN THARAUD

LA VIE ET LA MORT DE DÉROULÉD

In-16. 7.50

HENRI LAVEDAN
de l'Académie Française

LE CHEMIN DU SALUT

* * * *

MADAME LE SOIR

ROMAN IN-16. Deux volumes, chacun. 7.50

GEORGES POPOFF

SOUS L'ÉTOILE DES SOVIETS

Traduit par L. A. DIEULETRAZ

Comme "BÊTES, HOMMES ET DIEUX" des aventures vécues

In-16.. . . . 7.50

CHARLES DE BORDEU

UN CADET DE BÉARN

ROMAN IN-16 7.50

JACQUES ROUJON

LA VIE ET LES OPINIONS D'ANATOLE FRANCE

In-16 7.50

ANTOINE ALBALAT

COMMENT ON DEVIENT ÉCRIVAIN

In-16.. . . . 7.50

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES



ans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages qui, à divers titres, nous
issent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bul-
beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement à quiconque en
la demande.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

- | | |
|---|--|
| A. ALBALAT. Comment on devient écrivain 7.50 | 20. M. LENERU. Le bonheur des autres. Prix 7.50 |
| Anthologie de la Nouvelle Poésie Française 20 fr. | 21. F. DE MIOMANDRE. Eloge de la Laideur. Prix 3.50 |
| H. BACHELIN. Les grandes Orgues. Bois originaux de Galanis .. 12 fr. | 22. FRANC-NOHAIN. Les salles d'attente. Prix 7.50 |
| P. BENOÎT. Le puits de Jacob.. 7.50 | 23. E. NOLLY. Le mariage de Bèp-Mao. Prix 6.75 |
| A. BESNARD. Sous le ciel de Rome. Prix 7.50 | 24. H. POULAILLE. Ils étaient quatre. Prix 6.75 |
| H. BORDEAUX. Le chevalier de l'air : Guynemer 6 fr. | 25. M. PREVOST. Sa Maîtresse et moi. Prix 7.50 |
| P. BOURGET. Conflits intimes .. 7.50 | 26. R. RADIGUET. Les joues en feu, poèmes 5 fr. |
| F. CARCO. Avec les filles .. 12 fr. | 27. J. REBOUL. M. Bainville contre l'Histoire de France. 5 fr. |
| J. COCTEAU. Poésie. 12 fr. | 28. P. REBOUX. A la manière de.. 7.50 |
| DEBERLY. L'ennemi des siens.. 7.50 | 29. J. ROUJON. La vie et les opinions d'Anatole France 7.50 |
| R. DEVIGNE. Janot, le jeune homme aux ailes d'or.. .. . 7 fr. | 30. J. ROYÈRE. Clartés sur la poésie. Prix 9 fr. |
| M. DUCLAUX. Victor Hugo .. 6 fr. | 31. J. et J. THARAUD. La vie et la mort de Déroulède.. .. . 7.50 |
| R. GEIGER. Nouvelles histoires Juives. Prix 7.50 | 32. F. TIMMERMANS. L'Enfant Jésus en Flandres 7 fr. |
| A. M. GOICHON. Ernest Psichari. Prix 12 fr. | 33. P. TRAHARD. La jeunesse de Prosper Mérimée. 2 vol. 60 fr. |
| F. JAMMES. Les robinsons basques. Prix 7.50 | 34. C. VAUTEL. Mon Curé chez les pauvres.. .. . 7.50 |
| G. KAHN. Silhouettes littéraires. 6.50 | 35. H. WALPOLE. La Cité secrète.. 8 fr. |
| G. KAHN. Ch. Baudelaire. .. 4.75 | |
| M ^{me} DE LA FAYETTE. Histoire de Madame Henriette d'Angleterre. Prix 7.50 | |
| H. LAVEDAN. Madame Lésor, 2 vol. Prix 15 fr. | |

PHILOSOPHIE — SCIENCES — POLITIQUE — DOCUMENTATION

- | | |
|--|--|
| A. AULARD. Le christianisme et la Révolution française. 6.50 | 40. G. POPOFF. Sous l'étoile des Soviets. Prix 7.50 |
| L. DAMON. Nos Parlementaires. 7.50 | 41. M. SERVAL. Une amie de Balzac : Madame Marbouty 15 fr. |
| E. GABORY. La Révolution et la Vendée 12 fr. | 42. G. REMOND. La route de l'Abbaï noir. Prix 7.50 |
| L. DE LAUNAY. Le Christianisme 12 fr. | |

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

- | | |
|---|---|
| 43. J. BOULENGER. Rabelais à travers les
âges. 20 fr. | 45. C. MAURRAS. Barbarie et poésie 15 |
| 44. H. R. LENORMAND. Théâtre Complet,
tome 3 : La dent rouge, Une vie
secrète. 7.50 | 46. RACINE. Œuvres, tome III .. 35 |
| | 47. H. G. WELLS. Esquisse de l'histoir
universelle 40 |

RÉIMPRESSIONS

- | | |
|--|---|
| 48. H. BECQUE. Les Corbeaux .. 5.75 | 50. T. HARDY. Tess d'Urberville. 2 vo
Prix 15 |
| 49. T. DEREME. L'enlèvement sans clair
de lune, ou les propos et les amours
de M. Th. Decalandre .. . 7.50 | 51. Protocole des Sages de Sion .. 4 |
| | 52. T. RAUCAT. L'honorable partie
campagne. 7. |

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

- | | |
|--|--|
| 53. R. ALLARD. Yves Alix .. . 3.75 | 62. J. DE LACRETELLE. La belle journée
ill. de Chas-Laborde .. . 30 |
| 54. M. BOISNARD. Le Roman de la
Kahena. 10 fr. | 63. V. LARBAUD. Fermina Marquez, ill
Chas-Laborde. épu. |
| 55. M. COULON. L'enseignement de Remy
de Gourmont. 25 fr. | 64. C. MAUCLAIR. Histoire de la Miniatur
féminine française .. . 20 |
| 56. C. FARRÈRE. L'Afrique du Nord.
Prix 100 fr. | 65. H. DE RÉGNIER. Baudelaire et l
Fleurs du Mal 125 |
| 57. A. FOURREAU. Berthe Morisot. 15 fr. | 66. J. ROMAINS. Ode Génoise .. 40 |
| 58. R. GEIGER. Ténèbres .. . 25 fr. | 67. RONSARD. Livret de Folastrier
Prix. 85 |
| 59. R. DE GOURMONT. Une Nuit au
Luxembourg. 60 fr. | 68. SAINTE-BEUVE. Volupté, ill. de Siméon
Prix. 90 |
| 60. J. DE GOURMONT. La toison d'or.
Prix 250 fr. | 69. STENDHAL. L'Abbesse de Castr
Prix 30 |
| 61. E. JALOUX. Le reste est silence.
Prix. 95 fr. | |

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

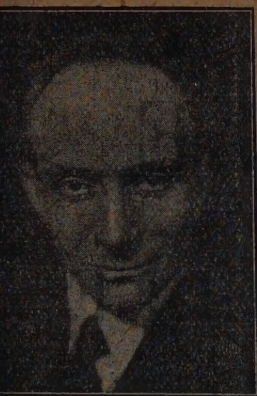
Veillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par
débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS
BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros

NOM

Signature :

ADRESSE

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela
suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles.



JEAN-RICHARD BLOCH LA NUIT KURDE

ROMAN

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE. 9 fr.

Le *Prélude* de ce livre pose la question suivante :

« Quel écho un nomade éveillerait-il dans la conscience d'un maire ou d'un gendarme français si, répondant à leur interrogatoire, il leur déclarait qu'il accomplit un vœu de sagesse et d'humilité, ne désire d'autre bonheur que de se perdre dans l'immense anonymat tendre de l'humanité ? »

Je répondrai un jour à cette question en racontant les aventures de certain révolutionnaire moderne de ma connaissance. Aujourd'hui j'y ai répondu en me sauvant le plus loin possible des maires et des gendarmes.

Prélude ajoute : « Qu'on sache bien tout d'abord qu'il ne doit être question, dans ce récit, ni d'exacte, ni de couleur locale, ni de mœurs fidèlement observées. Simple équipée d'une âme séparée de ses semblables, qui a jailli hors du temps et de l'espace à la rencontre de ses semblables. »

« Semblables, je les ai trouvés, je feins de les avoir trouvés dans un autre monde, celui que *Prélude* appelle « le continent de la passion », — Asie de légende, Anatolie de paravent, « continent de soie ». C'est là que je me suis plu à imaginer « le pays où nos quinze ans auraient eu la vertu de se consumer de passion sans être en même temps consumés par la honte. »

« J'aurais voulu de me faire remarquer que ces pays-là n'existent pas, n'ont de réalité que dans nos rêves. Je le sais de reste. Précisément ce livre-ci tente de donner sa réalité à une de ces chimères. »

« Qui aurait été assez riches de temps pour accompagner mon jeune et sauvage héros à travers les détours de cette fiction sauront, je crois, ce que je veux dire. Un lecteur plus attentif se plaise maintenant à découvrir, derrière les péripéties romanesques, la nature d'une véritable transsubstantiation d'âme, à suivre les étapes de la dissolution d'une personnalité, et, parvenu au bout, s'amuse à chercher les rapprochements, les analogies que présente le voile de ce mythe, ceci est une autre affaire. »

« Quelques conclusions qu'on doive tirer de ce livre, si contradictoires soient-elles, je me hâte d'en faire les avouer toutes. »

« Tout compte fait, il n'y a là-dedans rien de plus, rien de moins qu'une grande rêverie d'adolescent. »

BLOCH.

« A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES "AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE" 100 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VELIN PUR FIL A 750 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIERE SUR PAPIER VERGE DE PUR FIL LAFUMA POUR LES BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE ». TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

DU MÊME AUTEUR :

VY, premier livre de contes, un volume in-18 7.50
& C^e, roman, un volume in-18 6.75
RNAVAL EST MORT (premiers essais pour mieux comprendre mon temps), un vol. in-16. 7.50
UN CARGO (collection "Les Documents Bleus"), 7.50
COMOTIVES (coll. "Une Œuvre, un Portrait"), avec un portrait par BARTHOLD MAHN, épuisé

SOUS PRESSE :

CAQUETTES ET BANANES (Documents bleus). — **LA MORT D'CEDIPE**, contes. — **JEAN DE MORAVIE** (drame). — **DIX FILLES DANS UN PRE**, ballet imaginaire.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

à Paris en 1884. Débuts d'agréé d'histoire dans le Jura. Fonde à Poitiers une petite revue de combat, *Effort*, devenue plus tard *L'Effort Libre*. Une pièce à l'Odéon d'Antoine, *L'Inquiète* (saison 1911-12). La suite de ses œuvres aux Editions de la N. R. F. La guerre, trois blessures.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

PIERRE BOST

HERCULE ET MADEMOISELLE

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNI... .. 7.50

EXTRAITS DE PRESSE

Je crois découvrir en M. Pierre Bost un don de conteur né..... Ces nouvelles sont des réussites accomplies; l'une surtout, "Fumée sans feu", qui est d'un écrivain véritable, révélant une façon de sentir et d'écrire aussi particulière que la façon de Paul Morand, par exemple, dans "La Nuit Turque".

André CHAUMEIN. — *Le Gaulois* 21-2-25.

Fait digne d'être noté : M. Pierre Bost n'écrit à la manière ni de Proust, ni de Gide, ni de Giraudoux..... On goûtera dans ce volume un humour teinté de mélancolie, un tact, un sens de la mesure, une élégance de l'esprit et du langage qui constituent un beau fleuron pour un écrivain.

Comedia 11-2-25.

Il ne rit pas même quand il fait rire, ses lèvres se pincet d'un rictus; quand il fait pleurer, il cache ses larmes. Et cependant il est sensible et tendre et penche sur la vie une âme attentive et inquiète. Il connaît de la vie les joies brèves, les peines cachées, les beautés secrètes et le grand comique qui s'en dégage aux pires moments.

Robert BURNAND. — *L'Avenir* 15-2-25.

M. Pierre Bost a beaucoup de talent..... Lisez tout le recueil : vous ne le regretterez pas, car Pierre Bost sait conter et sait écrire.

GÉRARD D'HOVILLE. — *Candida* 5-3-25.

Il y a dans tout ce qu'écrit M. Bost un tel accent de franchise, tant de fraîcheur, de pudeur et de mesure que le thème le plus quelconque prend sous sa plume l'aspect d'une révélation.

Emmanuel BUENZOD. — *Gazette de Lausanne* 22-2-25.

Dans tout le livre apparaît une subtilité d'analyse, un don de saisir l'âme en mouvement, un esprit d'observation spirituel et caustique .. qui sont de bien jolies qualités littéraires, et il est permis d'attendre beaucoup d'un écrivain qui possède, en même temps qu'un tour de main vif et hardi, une technique psychologique aussi propice à dépouiller le réel.

Jean DE PIERREFEU. — *Journal des Débats* 18-3-25.

nr **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

" Les Documents Bleus "

N° 18

TRISTAN BERNARD

Autour du ring

(Tableau de la Boxe)

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE **7.50**
 50 ex. sur pur fil **fr. (souscrits)**

M. TRISTAN BERNARD n'est pas seulement le délicieux ironiste qu'ont rendu célèbre tant de romans et de comédies, c'est aussi un sportsman, de qui le nom est inséparable des fastes du cyclisme et de la boxe. Rien de plus divertissant que cette peinture pittoresque d'un milieu aux mœurs curieuses et sympathiques où passent les figures les plus diverses depuis les temps héroïques du " noble art " jusqu'aux grands matches qui l'ont rendu populaire en France.

Cent anecdotes contées avec humour font pénétrer le lecteur dans l'intimité des pugilistes célèbres et dans les coulisses d'un spectacle où soigneurs, managers, spectateurs de toutes catégories, présentent tant de traits singuliers.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

EN SOUSCRIPTION

OEUVRES COMPLÈTES DE CHARLES PÉGU

CONTENANT UN PORTRAIT ET DES INTRODUCTIONS DE M. BARRÈS, H. BERGSON, A. MILLERAND, A. SUARÈS, ETC.

LES ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES PÉGUY COMPRENDRONT 15 VOLUMES IN-CARRÉ TIRÉS A DOUZE CENTES EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER FIL DES PAPETERIES LAFUMA DE VOIRON, AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE.

ŒUVRES DE PROSE

TOME I. — INTRODUCTION D'ALEXANDRE MILLERAND : Lettre du Provincial. Réponse. Le Triomphe de la République. Du second Provincial. De la Grippe. Encore de la Grippe. Toujours de la Grippe. Entre deux trains. Pour ma maison (cité socialiste). Pour moi. Compte rendu de mandat. La chanson du roi Dagobert. Suite de cette chanson.

TOME II. — INTRODUCTION DE MAURICE BARRÈS : De Jean Coste. Les récentes œuvres de Zola. Orléans vu de Montargis, Zangwill. Notre Patrie. Courrier de Russie. Les suppliants parallèles. Louis de Gonzague.

TOME III. — INTRODUCTION D'HENRI BERGSON. De la situation faite à l'histoire et à la sociologie. De la situation faite au parti intellectuel devant les accidents de la gloire temporelle. A nos amis, à nos abonnés. L'argent.

TOME IV. — INTRODUCTION D'ANDRÉ SUARÈS : Notre Jeunesse. Victor Marie, comte Hugo

ŒUVRES DE POÉSIE

TOME V. — Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc. Le Porche du Mystère de la seconde vertu.

TOME VI. — Le Mystère des Saints Innocents. La tapisserie de sainte Geneviève et de Jean d'Arc. La tapisserie de Notre-Dame.

TOME VII. — Ève.

ŒUVRES DE PROSE INÉDITES

TOME VIII. — Clio.

TOME IX. — Note conjointe sur Descartes (précédée de la note sur M. Bergson).

TOME X. — Autres ouvrages et fragments inédits.

POLÉMIQUE ET DOSSIERS

TOME XI. — Texte et commentaires se rapportant à la gérance et au rôle littéraire des Cahiers (préfaces).

TOME XII. — Texte et commentaires se rapportant au rôle politique joué par les Cahiers (compte rendu de Congrès — Affaire Dreyfus, etc.).

TOME XIII. — Un nouveau théologien, M. Ferdinand Laudet. Langlois tel qu'on le parle (L'argent (suite)).

TOME XIV. — Marcel. La première Jeanne d'Arc.

TOME XV. — Correspondance. Sonnets. Biographie et Histoire des Cahiers de la Quinzaine par EMILE BOIVIN et MARCEL PÉGUY

Le prix de la collection des 15 volumes est de **300 francs** payables en quatre versements annuels de **75 francs**, les deux premiers à la souscription. A chaque souscripteur sera affecté un numéro qui restera le même pour tous les volumes de la collection qu'il recevra.

Les tomes I, II, IV, V, VI, VIII et IX sont parus et sont livrés immédiatement aux souscripteurs. Aucun volume n'est vendu séparément.

Le tome VII. — ÈVE, est sur le point de paraître.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné déclare souscrire à exemplaire des **ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES PÉGUY**, en 15 volumes in-8° carré (tirage à 1200 exemplaires numérotés au prix de 300 francs que je payerai à raison de 75 francs par an, les deux premiers versements s'effectueront à la réception des 6 premiers volumes.

Au comptant avec 10 % d'escompte.

Chaque volume me sera livré franco domicile, dès son apparition.

Nom et prénoms A le 192.....

Adresse (Signature)

Observations

DÉTACHER CE BULLETIN ET L'ADRESSER AUX ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 3, RUE DE GRENNELLE, PARIS, VI^e

ŒUVRES COMPLÈTES DE JACQUES RIVIÈRE

L'ALLEMAND

*SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS D'UN PRISONNIER
DE GUERRE*

Avec une préface inédite de l'auteur pour la réimpression

Un volume 7.50

ÉTUDES

BAUDELAIRE, PAUL CLAUDEL, ANDRÉ GIDE, RAMEAU, BACH, FRANCK,
WAGNER, MOUSSORGSKY, DEBUSSY, INGRES, CÉZANNE, GAUGUIN,
ROUAULT, MATISSE, BORODINE, RAVEL)

Un volume. 8 fr.

AIMÉE

ROMAN

Un volume. 7 fr.

POUR PARAÎTRE :

JACQUES RIVIÈRE ET ALAIN-FOURNIER
(CORRESPONDANCE COMPLÈTE)

NOUVELLES ÉTUDES

MARCEL PROUST

ESSAIS

nr ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA REVUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE
Directeur : GASTON GALLIMARD

PARAIT LE 15

*Par la qualité des œuvres et des auteurs
les aspects nouveaux de la pensée et de l'art*

LA NOUVELLE
est à la tête du mouvement

LA NOUVELLE

publie dans chaque numéro

REFLEXIONS sur la LITTÉRATURE

par ALBERT THIBAUDET

LA CHRONIQUE DRAMATIQUE

par FRANÇOIS MAURIAC

publiera prochainement

LES DEUX OEUVRES DE PAUL VALÉRY, par JEAN PAUL SARTRE

DIX JOURS A ERMENONVILLE, par JACQUES DE LACRETELL

PRUDENCE HAUTECHAUME, par MARCEL JOUHANDEAU

PRIÈRE MUTILÉE, par JEAN COCTEAU

UNE NOUVELLE, par ANDRÉ MAUROIS

DESCARTES, par PAUL VALÉRY

ÉDITION ORDINAIRE : France, UN AN.. 42 fr. ; SIX MOIS.. 23 fr. — Autres Pays,
PRIX DE VENTE AU NUMÉRO : 1 fr.

CONDITIONS

Téléph. : FLEURUS 12-27 — Compte ch. postal 168

BULLETIN

Veillez m'inscrire pour un abonnement de UN AN — SIX MOIS à l'édition * ORDINAIRE

* Ci-joint mandat — chèque * de

Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de

Veillez faire recouvrer à mon domicile la somme de

(Les quittances présentées à domicile sont majorées de 1 fr. 75 pour frais de recouvrement)

Nom

Adresse

* Rayer les indications inutiles.

DÉTACHER LE BULLETIN CI-DESSUS ET L'ADRESSER A MONSIEUR

LE

REVUE FRANÇAISE

CRITIQUE — 12^e ANNÉE
en chef : JEAN PAULHAN
TOUTES LES MOIS

public lettré, par le souci constant d'éclairer
l'information critique de ses chroniques,
FRANÇAISE
d'actualité contemporaine.

REVUE FRANÇAISE

continue de publier jusqu'au 1^{er} août inclusivement

LES FAUX MONNAYEURS

(PREMIÈRE PARTIE)

ROMAN INÉDIT

PAR

ANDRÉ GIDE

et publiera prochainement un fragment inédit d'

ALBERTINE DISPARUE

PAR

MARCEL PROUST

EMENT
TOUTES LES MOIS.. 27 fr. — ÉDITION DE LUXE : France.. 85 fr. ; Autres Pays.. 100 fr.
25 ; Autres Pays -4.75

Abonnement : ENEREFENE PARIS — R. C. Seine : 35.806

ABONNEMENT

de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE à partir du 1^{er}

		192
.....	* 85 fr. ;	100 fr.
.....	42 fr. ;	50 fr.
.....	23 fr. ;	27 fr.

A le 192 ..

(Signature)

DE LA REVUE JUIVE — PARIS, 3, RUE DE GRENELLE (6^e)

" LES PEINTRES FRANÇAIS NOUVEAUX "

N° 21

ODILON REDON

VINGT-NEUF REPRODUCTIONS DE PEINTURES ET DESSINS

PRÉCÉDÉES D'UNE ÉTUDE CRITIQUE PAR

CLAUDE ROGER-MARX

de notices biographiques et documentaires et d'un portrait
de l'artiste par lui-même, gravé sur bois par

GEORGES AUBERT

Un volume de 64 pages in-16 raisin 3.75

Il a été tiré de cet ouvrage 215 exemplaires numérotés (dont 15 hors commerce). Le texte sur papier pur fil Lafuma. Les reproductions sur beau papier couché, avec une épreuve sur chine tirée sur le bois original du portrait signé par l'artiste. — Prix. 10 fr.

Pour les souscripteurs à toute la série (environ 20 brochures) 8 fr.

POUR PARAÎTRE ENSUITE :

CLAUDE MONET, par FLORENT FELS.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

EN SOUSCRIPTION

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES BAUDELAIRE

ÉDITION CRITIQUE ET DÉFINITIVE AUGMENTÉE D'UNE BIOGRAPHIE ET D'UN ALBUM ICONOGRAPHIQUE PAR FÉLIX-FRANÇOIS GAUTIER

Les Œuvres complètes de Charles Baudelaire comprendront 14 volumes in-4° tellière, dont un album iconographique, imprimés sur papier vergé pur fil des papeteries Lafuma de Voiron au filigrane de la Nouvelle Revue Française, tirés à 1.200 exemplaires. Aucun volume ne sera vendu séparément.

Le prix de la collection des 14 volumes est de **400** francs payables, soit au comptant, à la souscription avec 10 % d'escompte, soit en quatre versements annuels de **100** francs, le premier à la réception des trois premiers volumes parus. Chaque volume est envoyé franco dès son apparition. A chaque souscripteur est attribué un numéro de tirage qui restera le même pour tous les volumes qu'il recevra.

Les Œuvres complètes de Baudelaire comprendront 14 volumes :

- | | |
|---|--|
| TOME I. Les Fleurs du Mal. Texte intégral. | TOME IX. Histoires extraordinaires d'E. A. Poë. |
| TOME II. Les Fleurs du Mal. Biographie des Fleurs du Mal. — Bibliographie et Variantes. — Documents. | TOME X. Nouvelles Histoires extraordinaires d'E. A. Poë. |
| TOME III. Petits Poèmes en Prose. | TOME XI. Dernières Histoires extraordinaires d'E. A. Poë. |
| TOME IV. L'Art romantique. | TOME XII. Biographie. |
| TOME V. Curiosités esthétiques. | TOME XIII. Supplément, Notes, Index. |
| TOME VI. Œuvres diverses. | TOME XIV. Album iconographique. |
| TOMES VII et VIII. Correspondance. | |

Les tomes I, III et IV sont parus, et livrés immédiatement. Le tome V est sur le point de paraître.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare souscrire à exemplaire des **ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES BAUDELAIRE** en 14 volumes in-4° tellière (tirage à 1.200 exemplaires numérotés) au prix de 400 francs que je paierai : (1) au comptant avec 10 % d'escompte soit

que veuillez trouver ci-inclus en un mandat postal-chèque.

A raison de 100 francs par an, le premier versement devant être effectué à la réception des trois premiers volumes parus.

Chaque volume me sera livré franco domicile dès sa parution.

Nom et prénoms Le 19

(Signature)

Adresse

(1) Rayer le mode de règlement non choisi.

Mr SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

**THÉÂTRE DE
JULES ROMAINS
II
LE MARIAGE
DE LE TROUHADEC
LA SCINTILLANTE**

Un vol. in-16 double couronne **7.50**

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE " UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 750 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIERE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES " BIBLIOPHIQUES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE " TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

DÉJÀ PARU :

**I. KNOCK ou LE TRIOMPHE DE LA MÉDECINE
MONSIEUR LE TROUHADEC SAISI PAR
LA DÉBAUCHE**

1 volume **7.50**

A PARAÎTRE :

**III. CROMEDEYRE LE VIEIL
AMÉDÉE ET LES MESSIEURS EN RANG
IV. L'ARMÉE DANS LA VILLE**

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

LA VIE UNANIME, poème

nr ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

THOMAS RAUCAT

L'HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE

ROMAN. — UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE. 7.50

EXTRAITS DE PRESSE (SUITE)

Quel livre ! Vous ne l'avez pas lu ? Soyez heureux. Il vous reste un plaisir à goûter. Rien de plus cocasse, de plus neuf, de plus divertissant, de plus profond aussi, de plus fouillé, sous une apparence de légèreté, que cette étude des mœurs populaires japonaises d'aujourd'hui... Il faut lire *L'HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE*. Entrez-vous bien cela dans la tête : il faut lire *L'HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE*.

PAUL REBOUX. *Paris-Soir*, 6-2-25.

Cette délicieuse *HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE* qui est bien le livre le plus divertissant que j'aie lu !

RODOLPHE BRINGER. *Paris-Soir*, 8-3-25.

...Cette fantaisie satirique nous en apprend plus qu'un lourd et long récit de voyage. Et c'est à mon sens, sa véritable et son intéressante originalité.

MICHEL CORDAY. *Progrès Civique*, 24-1-25.

...le roman de M. RAUCAT est comique, charmant au possible... *L'HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE* atteint dans presque tous les détails à une bouffonnerie exquise : le principal ressort en est une vue vraiment philosophique sur la diversité des mœurs humaines d'une race à l'autre... le livre de M. RAUCAT est bien remarquable : il donne à rire, il donne à philosopher. Le nom de son auteur est à retenir, par gratitude et par espérance.

ANDRÉ THÉRIVE. *L'Opinion*, 21-2-25.

Mettre en une lumière sensible et amusante, avec la couleur et le rythme même de la vie, le relativisme des mœurs humaines, semble avoir été le dessein poursuivi avec tant de grâce et de désinvolture par THOMAS RAUCAT dans le roman qu'il consacre au Japon : *L'HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE*.

GASTON RAGEOT. *Le Gaulois*, 14-3-25.

Voici *L'HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE* de M. RAUCAT et en même temps que le livre le plus distrayant qui se puisse lire, un témoignage de sympathie envers l'âme, les mœurs, le folk-lore japonais qui ne le cède qu'à Lafcadio Hearn lui-même — avec une pointe de caricature en plus, je le reconnais, mais si peu méchante, quoiqu'assez hardie.

MARCEL COULON. *La République de l'Oise*, 8-3-25.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

JEAN-RICHARD BLOCH

LEVY

PREMIER LIVRE DE CONTES

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE 7.50

En corrigeant les épreuves de ces contes dont la première édition est vieille de douze ans, j'ai résisté à la tentation de les reprendre par l'intérieur. En douze années (et quelles années, celles-ci !) un œil et une oreille d'écrivain deviennent exigeants. Je me suis contenté d'écheniller. Pour le reste, à Dieu vat !

D'ailleurs il ne me viendrait pas à l'esprit de désavouer ce livre plus qu'on ne désavoue des expériences de jeunesse. Je l'ai trouvé riche de forces à défaut de maturité. Il m'a même semblé qu'il s'orientait dans quelques-unes des directions où l'art (et les Européens...) se sont si bruyamment engagés depuis lors. A ce point de vue j'ai eu l'impression que ces récits, goûtés par les lecteurs de 1913, pourraient encore offrir quelque intérêt pour ceux de 1925.

Ainsi tous ceux d'entre nous qui ont eu la responsabilité de soixante hommes à « unifier » retrouveront dans la *Section d'Infanterie* une anticipation de leur expérience. Dans *Levy* ils percevront un écho lointain de l'Affaire ; ce petit boutiquier jette le pont entre la génération de 1900 et celle de la guerre. Dans le *Tacot*...

Je m'arrête. Ce livre n'en demande pas tant.

BLOCH.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE LA PRÉSENTE RÉIMPRESSION CENT EXEMPLAIRES SUR PUR FIL. TOUS SOUSCRITS.

DU MÊME AUTEUR :

...& Cie, roman, un volume in-18.. .. . 6.75

CARNAVAL EST MORT (premiers essais pour mieux comprendre mon temps).
un volume in-16 7.50

LA NUIT KURDE, roman, un volume.. .. . 9 fr.

SUR UN CARGO, un volume (coll. " Les Documents Bleus ").. .. . 7.50

LOCOMOTIVES (Coll. " Une Œuvre, un Portrait "), avec un portrait par
BERTHOLD MAHN (épuisé)

SOUS PRESSE :

CACAQUETTES ET BANANES (Documents bleus). — **LA MORT D'OEDIPÉ**, contes. — **JEAN DE MORAVIE** (drame). — **DIX FILLES DANS UN PRE**, ballet imaginaire.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

PAUL MORAND

FERMÉ LA NUIT

Illustré de cinq eaux-fortes en couleurs et de trente-six dessins à la plume
par PASCIN

Un volume de 240 pages in-4° couronne, imprimé en 14 Didot Peignot par Coulouma Argenteuil (H. Barthélemy, directeur), illustré de 5 eaux-fortes en couleurs et de 36 dessins à la plume, tirés à la presse par Lacourrière à Paris pour les eaux-fortes et par Coulouma pour les dessins, à 407 exemplaires, savoir :

10 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre (dont 20 hors commerce numérotés de I à XX et 350 exemplaires numérotés de 1 à 350) **220 fr. (épuisé)**
10 exemplaires sur Madagascar, accompagnés d'une suite simple des gravures sur Madagascar (marqués de A à T) **325 fr.**
10 exemplaires sur vieux japon teinté, accompagnés d'une double suite des gravures, sur vieux japon teinté et sur Madagascar (marqués de F à O) **450 fr.**
10 exemplaires sur whatman, accompagnés d'une triple suite des gravures sur whatman, sur vieux japon teinté et sur Madagascar (dont deux exemplaires hors commerce, imprimés aux noms de l'auteur et de l'illustrateur et 4 exemplaires marqués de B à E) **600 fr. (épuisé)**

TABLEAUX CONTEMPORAINS — N° 5

TABLEAU DES GRANDS MAGASINS

ÉDITION ORIGINALE

par J. VALMY-BAYSSE

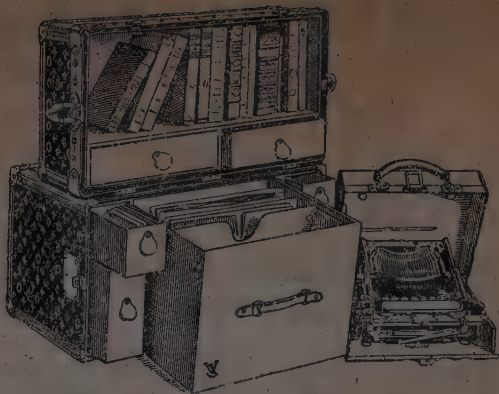
Illustré de douze gravures au burin par J.-E. LABOUREUR

Un volume de 176 pages in-4° couronne, imprimé en 14 Didot Peignot par Coulouma Argenteuil (H. Barthélemy, directeur), illustré de douze gravures au burin, tirées à la presse par Vernant à Paris, à trois cent trente-cinq exemplaires, savoir :

5 exemplaires (dont 15 hors commerce numérotés de I à XV et 300 numérotés de 1 à 300) sur velin pur fil Lafuma-Navarre. **220 fr. (épuisé)**
5 exemplaires sur japon impérial avec une suite des gravures sur chine (marqués de F à T). **350 fr. (épuisé)**
5 exemplaires sur japon impérial accompagnés d'une double suite des gravures sur chine et sur japon impérial (marqués de B à E).. **450 fr. (épuisé)**

Tous ces prix s'entendent taxe de luxe comprise

ET SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



LA MALLE BIBLIOTHÈQUE DE LOUIS VUITTON

permet d'avoir toujours auprès de soi
non seulement quelques-uns des
livres de la Bibliothèque, mais
encore dans des tiroirs *ad hoc*
la machine à écrire, les dossiers,
les fiches et tous les accessoires
de bureau

LOUIS VUITTON

70, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS

envoie franco sur simple demande
son catalogue général

CANNES

NICE

LILLE

LONDRES

10, rue des Belges

12, Av. de Verdun

34, Rue Faidherbe

149, New Bond Street

N. R. F.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

Il a été tiré 25 exemplaires sur papier Madagascar, dont 20 numérotés de A à T et 5 hors-commerce numérotés de U à Z, 350 exemplaires sur pur fil Lafuma, dont 95 hors-commerce numérotés de I à LXXXXV et 255 numérotés de 1 à 255.



Photo Van den Bosch, Bordeaux.

1888



JACQUES RIVIÈRE, SA SŒUR ET SES FRÈRES

1898



1902



Photo Panajou. Bordeaux.

1908



1915

Ce qui faisait son originalité et sa force, c'est qu'il ne se laissait jamais entrer en différence d'opinion avec lui-même. Jamais une idée qu'il avait prise, ou donnée aux autres, de lui-même ne l'empêchait de devenir ce que la vie voulait faire de lui. Il ne résistait jamais longtemps à la plasticité de son être.

Aussi se trouvait-il très en possession de toutes ses ressources. N'ayant pas de rôle à jouer, ^{il distinguait de ce qu'il était} il pouvait donner à chaque instant de sa personne. Aucune difficulté ne lui venait de l'obligation d'accommoder sa conduite à son personnage. Il y avait très étroite identité entre les deux.

En avançant dans la vie, il se rendit compte que son cas était absolument exceptionnel, et qu'il devait en résulter pour lui autant d'avantage qu'il en était résulté jusque là d'inconvénients. Car les gens ne pouvaient se défendre d'un sentiment de respect

de confiance en constatant toujours
lui autant, si ce n'était plus
réalité morale qu'il n'en affichait.
surprise qu'il donnait était inverse
celle que donnent la plupart des
ns qu'on apprend à les mieux
naissance : on le déconstruit en avançant
l'image qu'il permettait qu'on
format de lui. Ainsi ne l'épui-
it. on jamais.

C'est son orgueil, son honneur
à aller au devant de l'opinion, qui
avait permis cela.

Myopie psychol. de Pierre :
il voit tout, en lui et chez les autres,
de trop près.

La Borne du cinéma. il ne peut
pas exprimer les sentiments, il ne
peut pas ~~les sentir~~, y pénétrer, parce
il ~~lui manque~~ ^{n'y a que} la parole qui puisse,
à partir d'un cert. mom^t, les traduire.

Le coup de génie de Charlorest
d'avoir vu cela et ce que son
coup le cinéma pouvait exprimer
que la parole ne peut pas. Savoir
t^{out} ce qui nous effleure. T^{out} ce qui
dure pas assez pour pouvoir être
dit. L'adventice, le fugace, t^{out} ce
pensées que nous consommons en un
instant art^{ist} de commencer à penser
pour notre compte, pour de bon.

Et aussi toute l'inspiration,
t^{out} ce qui parait dans l'esprit sans
qu'on en ait besoin, tout ce qui
n'a que faire dans la question.
Son duel dans Charone Parmen: la di-
traction qui s'ensuit sans l'empêcher de faire face aux co-
La peur, la gourmandise
Prodigieuse mobilité d'expression



AU CAMP DE KÖNIGSBRÜCK

1916



Photo Manuel. Paris.

1922

Mes maîtres sont : Des.
cartes, Racine, Marivaux,
Ingres, ^{c'est à dire} ~~ceux~~ ceux qui
refusent l'ombre.



Photo Manuel. Paris

1922

Jacques Rivière



JACQUES RIVIÈRE, ANDRÉ GIDE, ROGER MARTIN DU GARD
ET JEAN SCHLUMBERGER

Abbaye de Pontigny, 1923.

SOUVENIRS

NOTE BIOGRAPHIQUE

Jacques Rivière est né à Bordeaux, le 15 juillet 1886 : il était le fils du Docteur Rivière, Professeur à la Faculté de Médecine.

Elève au lycée de Bordeaux, puis au lycée Lakanal, il fit en 1903 la connaissance d'Henri Alain-Fournier, qui devint son ami. Il passa la licence ès-lettres à Bordeaux, en 1907, pendant son service militaire.

De retour à Paris, il dut accepter une place de professeur à l'Ecole Saint-Joseph des Tuileries, puis au Collège Stanislas. Entre temps il avait passé à la Sorbonne le diplôme d'études supérieures, pour une thèse sur la *Théodicée de Fénelon*. Il épousa, en août 1909, Isabelle Fournier, sœur de son ami.

Il écrivait depuis 1907 à l'*Occident* d'Adrien Mithouard ; il devait entrer en 1909 à la *Nouvelle Revue Française*, dont il devint peu après le secrétaire.

A la mobilisation, Jacques Rivière était sergent au 220^e d'Infanterie. Il fut fait prisonnier au combat d'Eton, le 24 août 1914, et envoyé au camp de Koenigsbrück (Saxe), puis au camp de représailles de Hülsberg (Hanove). Il tenta de s'évader, fut repris à quelques kilomètres de la frontière. Malade, il fut rapatrié en 1918, après un internement d'une année en Suisse, où il fut entouré d'amitié et de soins. Il était directeur de la *Nouvelle Revue Française* depuis la réapparition de la revue en 1919. Il est mort, le 14 février 1925, d'une fièvre typhoïde. Il laisse deux enfants.

JACQUES RIVIÈRE : SOUVENIRS DE SON AMI D'ENFANCE

Une kermesse d'enfants au Grand-Théâtre de Bordeaux... On préparait quelque féerie, *Cendrillon* ou *le Chat botté*. J'avais huit ans, je crois, et devais jouer dans un ballet un petit rôle. Des répétitions — elles exigeaient de longues stations debout, dans une atmosphère artificielle, parmi des décors poussiéreux et des tourbillonnements de bambins anonymes — j'ai gardé seulement l'impression d'une grande lassitude mêlée d'ennui.

Et cependant, en ma mémoire, au-dessus de toute cette grisaille émerge l'image d'une rose fraîche. Tout le reste, les jeunes acteurs, les ballets, la musique, le scénario, ce n'est plus pour moi que néant. Mais après trente ans révolus je vois encore avec une netteté parfaite une mince silhouette enfantine, un joli visage velouté qui me faisait vis-à-vis dans les quadrilles. Parmi cent autres enfants inconnus, celui-là seul m'attirait. Il avait huit ans comme moi. Gracieux et gauche, il esquissait des pas hésitants. Sur cette scène, il oubliait visiblement ce qu'on attendait de lui — qu'il jouât un rôle — et il se laissait prendre tout entier par la nouveauté du spectacle. Ses yeux marquaient surtout un grand étonnement, une grande soif de voir et de comprendre. C'était Jacques Rivière.

Quelques années plus tard, au Lycée, je le vis arriver dans ma classe. Je fus aussitôt frappé par cette fraîcheur de regard et de figure, où rien ne s'était altéré. C'est ce jour-

là seulement que j'appris son nom. Et, timidement, nous nous abordâmes.

Sa jeunesse et la mienne, dès lors, furent entremêlées. Nous sommes nés ensemble à la vie intellectuelle, échangeant jusqu'à notre vingt-et-unième année nos plus intimes confidences. Les vacances même ne nous séparaient guère. Car nous échangeions des lettres abondantes, minutieuses, notant l'un pour l'autre nos découvertes quotidiennes sur les êtres et les choses et nos impressions sur les livres, donnant libre cours à nos espoirs et à nos désespoirs juvéniles, à nos fantaisies, à nos inquiétudes, à nos railleries, à nos audaces, à nos grands projets d'avenir. — Nous vînmes ensemble à Paris achever nos études, lui au Lycée Lakanal, moi-même au Lycée Henri IV. Le dimanche nous réunissait devant la gare du Luxembourg, au coin de la rue Soufflot. Plus tard, lorsque les circonstances nous eurent séparés, ce coin de la rue Soufflot, souvent évoqué, continua à tenir une grande place dans notre correspondance.

C'est seulement après 1906 que celle-ci devint, par ma faute, moins régulière. Mais lorsqu'après la guerre j'eus retrouvé Jacques à Paris, nous nous plaisions parfois à évoquer notre adolescence commune. Nous nous penchions curieusement sur elle. Je lui faisais observer que tout son développement ultérieur se trouvait déjà en germe dans sa dix-huitième année, ce qu'il m'accordait sans débat, en souriant.

*
* *

Au Lycée de Bordeaux nous nous partagions les deux premières places. On n'eût pu dire, selon la formule consacrée, que nous nous les disputions. Notre insouciance des succès scolaires allait même un peu loin au goût de nos maîtres, qui avaient escompté pour nous les gloires du Concours général et furent déçus. C'est du reste précisément vers la fin de sa rhétorique que commença chez Jacques

Rivière la longue crise intellectuelle et morale qui devait fixer son destin. J'en retracerai plus loin l'histoire. Mais je voudrais d'abord évoquer le souvenir de Jacques Rivière lycéen.

Il n'y ■ ici que dictionnaires et ennui, m'écrivait-il de Lakanal en 1905. Si la chair et l'esprit survivent à un tel régime, on est incassable à perpétuité... Cependant je vois autour de moi des crânes obstinés, perdus entre des mains farouches, et qui ont l'air de trouver cela tout naturel. Je me souviens que l'an dernier je les détestais et les méprisais. Je me souviens que j'écrivais à mes parents : « Presque tous mes camarades sont des idiots ! » J'étais bien pauvre alors, car j'ignorais combien le mépris est pitoyable, absurde et mesquin auprès de l'indulgence et de la compassion. Maintenant je les aime et je les plains, et je voudrais leur dire : « Vous voyez bien que vous perdez votre vie, que vous faites une besogne misérable, qu'il faut ouvrir les poumons bien grands pour respirer tout l'air que la nature a créé à votre usage... Mais ils riraient et ne m'écouterait pas. Je songe qu'ils n'arriveront jamais à rien, et je pleure cette pauvre humanité stupide, acharnée, féroce, qui meurtrit ainsi pitoyablement toute sa vie. Y aura-t-il toujours une ■ jeunesse studieuse » qui viendra s'écraser contre une tâche insurmontable et immorale ?

Ce dédain du temporel, cet amour exaspéré de la vie, cette critique aiguë de tout pédantisme, critique d'ailleurs aussitôt recouverte par une grande vague de scrupule et de tendresse, c'étaient déjà chez Rivière les aspects dominants. Toutefois la lettre précitée fut écrite un jour de migraine, et il y manque cet enjouement, cette ironie légère qui donnait à ■ conversation comme à sa correspondance une saveur déjà si personnelle. Souvent même son ironie s'accroissait en éclat de rire. Il racontait les menus incidents de sa vie quotidienne avec une verve concentrée, qui, aujourd'hui encore, et malgré mon chagrin, m'oblige à rire quand je viens à y penser. En feuilletant sa correspondance j'y trouve à toutes les pages des étincelles de gaieté, parfois de vraies scènes de Molière. Mais s'il s'était

laissé entraîner un peu loin dans le sarcasme aux dépens de qui que ce fût, je recevais le lendemain une seconde lettre me priant d'oublier et de détruire la première. Le plus souvent d'ailleurs c'est contre lui-même qu'il retournait finalement la pointe de son ironie, à la fois pour éviter qu'elle ne blessât les autres et par ce besoin de sincérité totale et de confession qui ne lui laissait pas de repos.

Figure-toi, m'écrit-il un jour de Lakanal, que j'ai eu pendant un mois la ridicule illusion que j'étais philosophe. C'était une sorte de toquade intérieure. J'avais remarqué que je comprenais assez bien certaines idées philosophiques. Et crac au bout de huit jours je croyais les avoir inventées de toutes pièces. Donc j'étais philosophe. On nous donne une dissertation. Je m'y acharne de tout mon cœur. Je réfléchis. Je trouve des idées admirables. Je bâtis un chef-d'œuvre, et je remets un chef-d'œuvre à M. (son professeur).

Puis j'attends : j'attends avec impatience. J'accueille d'un sourire protecteur les premières copies qu'il rend. Je me dis : « Pauvres gens ! Il faut leur pardonner ! Ils ne sont pas philosophes ! »

Et ma copie avait un 5 sur 10. Et M. me démontre en deux mots qu'elle ne valait rien. Cela m'étonne et m'afflige. Je la relis et constate que c'était un ramassis assez inconsistant... Je pleure quelques larmes intérieures. J'ai envie de me f... la cervelle en morceaux. Et le soir je m'endors à la même heure que d'habitude.

Résultats : 1^o Je ne suis pas philosophe. Constatation extrêmement précieuse, qui va me permettre d'étudier plus consciencieusement la philosophie.

2^o Je ne suis qu'un *homme*, un pauvre homme, c'est-à-dire un être fébrile, passionné, ferveur, incohérent, stupide, sublime, cruel, tendre et pleurard... Il y a des moments où cette idée de l'humanité, dont je suis encombré, me rend fou. Je voudrais jeter cela par-dessus bord. Et d'autres fois cela est si doux que c'est à en pleurer de joie...

... Comme tous les hommes je suis sensuel : je me fais de grandes joies avec de petits riens, je me fabrique des heures admirables avec de jolies images qui sont dans mon cerveau...

Une belle symphonie fait vibrer tout mon corps, comme le contact d'une main chère et voluptueuse.

Mais aussi quand j'ai froid, quand on joue faux ou quand on me pince, quels cris ! Je crois que je vais mourir. Je voudrais mourir, tant j'ai peur de souffrir.

Et je sens maintenant comme cette nervosité toute épidermique est loin de la sagesse grave, consciente et paisible que j'avais rêvé d'atteindre. Je comprends que cela n'était sans doute que la plus belle idée de mon cerveau, à un moment donné — et que je ne dois plus la prendre au sérieux. Je crois d'ailleurs que je reviendrai encore à cette folie d'être sage. Je me doute même un peu que je n'y ai pas tout à fait renoncé, mais j'ai gagné au moins ceci que je ne me prends plus au sérieux. Combien y a-t-il de gens qui savent ne pas se prendre au sérieux ? Il y a encore des moments où je suis très content de moi, où je suis tout près de croire que j'ai du génie. Cela passe comme la migraine.

Jacques Rivière avait exactement dix-huit ans quand il m'écrivait cette lettre. Et en fait il n'avait que deux passions — la musique et les idées — ; deux passions exaspérées, exclusives. Pour le reste et en particulier pour ses succès universitaires, il ne parvenait pas, en dépit de ses meilleures intentions, à s'en émouvoir. Il se présentait alors pour la première fois au concours de l'Ecole Normale, et, entre deux épreuves, se sauvait à l'Opéra-Comique. Il s'affligeait de constater que le concours n'avait pu lui donner la moindre émotion. « J'ai absorbé les 32 heures de composition comme un bol de bouillon, me disait-il. Mon apathie me désespère. Je crois qu'il faut pour parvenir à l'Ecole se faire une âme plus anxieuse et plus intéressée que je ne peux actuellement le faire. J'espère à peine y arriver l'an prochain. » Mais en réalité, il ne devait nullement s'amender. Car une année plus tard, comme il venait juste de se présenter à l'Ecole pour la seconde fois, il m'écrivait : « N'est-ce pas honteux de trembler de joie — ce matin à huit heures — en pensant que j'entendrai Pelléas ce soir ? » Si l'Ecole Normale en elle-même le laissait

parfaitement indifférent, du moins souhaitait-il ardemment y réussir pour pouvoir rester à Paris. Après sa première tentative, entre l'écrit et l'oral, Rivière était venu me voir à Bordeaux, où la maladie me retenait... Et sur un ton inspiré, il me récitait à la manière d'un poème lyrique la liste des stations du métro : « Châtelet, Louvre, Palais-Royal, Tuileries, Concorde, Champs-Élysées... — Décentralisateur, ajoutait-il, bien sûr, je le suis ; mais pour les autres. »

Pour retourner l'an prochain à Paris, m'écrivait-il quelques jours plus tard, je vais continuer de façon très moutonnaire à préparer l'Ecole, mais sans la flamme... En même temps je vais solliciter une place aux omnibus et tramways parisiens. Comme on attend toujours deux ou trois ans, cela me permettra de poursuivre mon travail. Si par hasard dans trois ans, je suis reçu à l'Ecole, je donne ma démission ou aux omnibus ou à Normale. On verra.

En novembre 1906, Rivière dut revenir à Bordeaux. Il étudiait la philosophie à la Faculté des Lettres, et m'adressait à Stockholm, où je me trouvais alors moi-même, des lettres que remplissait la nostalgie de Paris :

Je veux y retourner. Je donnerai des leçons. Et puis enfin je trouverai bien une place de gardien dans un musée, avec des protections. On est libre à 5 heures (4 heures en hiver) et on a un bel habit brodé. Que me fait tout, si je puis aller au théâtre le soir ?

En attendant la réalisation de ce rêve, il profite, au premier de l'an, de ses congés pour se précipiter à Paris : il y passe onze jours, pendant lesquels il va douze fois au théâtre et regagne Bordeaux complètement anéanti.

Oh, vivre au quartier latin, n'employant que du linge monopole par économie... Hélas, c'était un rêve. — Cela ne veut pas dire que je sois malheureux... Mais vraiment je suis dans une solitude intellectuelle exagérée... A la Faculté je n'ai le courage de connaître personne. Un essai d'intimité avec un de mes camarades n'a abouti qu'à me révéler un imbécile de plus. A mon âge, me tromper encore ! — Honteux.

Dans son entourage universitaire il n'aime que R., son

professeur de philosophie, « gosse immense (1 m. 82), parvenu à l'âge de 45 ans sans s'être douté qu'on pouvait douter de quelque chose. Je l'aime surtout parce qu'il m'est un spectacle. » Mais il aime avant toute chose son piano, devant lequel il reste parfois des heures, pour se consoler de Paris perdu.

La musique, m'écrivait-il déjà l'année précédente, devient de plus en plus mon presque unique amour.

Et un autre jour :

L'amour de la musique me dévore de plus en plus... Je pleure rien que d'entendre Berlioz parler des symphonies de Beethoven. J'adore Glück et Weber sans avoir entendu une note de leurs ouvrages. Mais le désir de les entendre me consume nuit et jour.

Son rêve serait de faire de la critique musicale. « Malheureusement on ne fait pas de critique musicale à 18 ans. Ce n'est permis qu'aux messieurs d'au moins 40. » Sa passion de musique et sa passion d'idées se fondent curieusement en lui et peu à peu déterminent sa vocation intellectuelle.

A son entourage un peu inquiet il déclare qu'il n'a qu'un rêve d'avenir : étudier « le solfège et l'harmonie », et en même temps la philosophie pour tâcher de pénétrer grâce à elle les secrets de la musique. Ce n'était encore qu'une passade et peut-être qu'une boutade... Car aux grandes personnes raisonnables qui lui demandent un jour : « Mais où tout cela te mènera-t-il ? » Jacques, qui venait d'accomplir ses dix-huit ans, évasif, mais imperturbable, répond : « A l'Académie » (sans spécifier laquelle).

Lui-même se cherchait encore et me demandait anxieusement « comment je le voyais. » Nous échangeions des lettres où chacun traçait minutieusement le portrait de l'autre. « Tu es par-dessus tout un artiste, même quand tu philosophes », m'arriva-t-il de lui répondre... (Nous avions alors 19 ans) et quelques jours plus tard il m'écrivait :

Je suis en train de préparer une dissertation sur l'idéalisme de Berkeley et l'idéalisme de Leibniz. C'est passionnant. Je ne sais comment je m'en tirerai, mais c'est passionnant. C'est de la grande poésie, et cela vous donne un vertige de l'intelligence délicieux... La définition que tu m'as donnée de moi-même, je l'accepte décidément et veux m'y conformer. Je sens que c'est ma voie... Je rêve d'un livre — que je n'écrirai pas et qui serait vraiment nouveau... Cela s'intitulerait « Spéculations idéalistes » et comme épigraphe je mettrais cette phrase de Barrès : « Pourquoi une génération qui est dégoûtée de tout, excepté de jouer avec les idées, n'écrirait-elle pas le roman de la métaphysique ? » Dans une préface doucement ironique, je dirais que la grande folie et la grande hypocrisie, c'est de chercher la vérité. Presque tous les philosophes ont cru sincèrement que la vérité était l'objet de leurs recherches. Ils se sont trompés. Ils n'ont voulu que penser harmonieusement : les métaphysiciens surtout ne se sont occupés que de la beauté des proportions, de la convenance des lignes... Puis le livre... Et enfin je m'arrêterais et j'écrirais : *Point de vue*. Nous commençons déjà à apercevoir l'univers sous une nouvelle forme. C'est un avantage inappréciable, car il importe avant tout de varier les spectacles. Et voyez de quelle beauté nous l'avons sans y prendre garde revêtu... Cela ferait un digne pendant à ton poème sceptique que tu viens de m'envoyer. Dis-moi, nous regarderons-nous sans rire ? — Nous sommes sages, vois-tu, plus sages que d'autres qui se croient très sages, — pas autant cependant que quelqu'un qui se moquerait de nous.

Et quelques semaines plus tard :

Ce que tu me dis des Eddas islandaises m'intéresse beaucoup. Je crois que je goûterais beaucoup ces cosmogonies puériles et profondes... j'aurais du plaisir à les rapprocher des cosmogonies orphiques sur lesquelles à l'occasion de Pythagore j'essaie de me donner quelques notions. J'ai beaucoup de respect pour ces premières tentatives... l'essentiel n'est pas de trouver l'explication la plus véritable, mais bien la plus suggestive, la plus belle... Peut-être est-il bien aussi de chercher la beauté des métaphysiques plus modernes, et de les traiter de la même façon respectueuse et amusée.

*
* *

Mais Jacques Rivière n'arrivait là qu'après une crise de croissance d'environ trois années, crise morale, religieuse, esthétique tout à la fois, crise surtout du caractère.

Son éducation avait été, à tous égards, très disciplinée. Au lycée, s'il attachait peu de prix aux succès extérieurs, il n'en était pas moins fort appliqué, et jusqu'à la classe de rhétorique inclusivement, fort respectueux de toutes les idées de ses maîtres. Il acceptait encore sans critique tous les dogmes, littéraires et autres, qui lui avaient été enseignés. Un jour, vers la fin de notre seizième année, il me reprochait comme une hérésie mon goût pour Maupassant. Il devait plus tard faire son mea culpa :

Je me souviens de t'avoir fait sur Maupassant des critiques si stupides que tu avais haussé les épaules en te disant : « Avec celui-là il n'y a rien à faire. » C'était dans un temps où subissant l'influence de ce très cher C. (notre professeur) je m'imaginai qu'un honnête homme ne devait admirer que le *xvii^e* siècle, parler légèrement du *xviii^e* et plaindre les admirateurs du *xix^e*. J'ai changé, et Dieu en soit loué au fond des cieux.

Maupassant mis à part, il y avait alors dans mon esprit et dans mes actes, beaucoup de fantaisie. Or rien n'est plus contagieux.

Comme nous venions juste de passer la première partie du baccalauréat, tout à coup l'idée me vint de m'embarquer pour le reste de l'été comme mousse volontaire. Je partis pour la Baltique sur un bateau danois. A toutes les escales, Dunkerque, Copenhague, Pétersbourg, Viborg, je recevais de longues lettres de Jacques. Mon aventure lui ouvrait, en même temps qu'à moi-même, des horizons nouveaux. Lui-même passa d'ailleurs une partie de ses vacances à l'étranger, dans une famille amie, aux environs de Bilbao. A la rentrée, quand nous nous retrouvâmes au Lycée de Bordeaux, en qualité d'apprentis philosophes, je retrouvai

Jacques frémissant et par l'imagination déjà à moitié évadé du nid où il avait passé, si sagement, ses seize premières années.

Dès lors, ses lectures se multiplient, sur un rythme vertigineux, et vont de Voltaire à Maeterlinck, en passant par Rousseau, Taine, Renan, Ruskin, Verlaine. Il lit tout, pêle-mêle ; son appétit de nouveautés ■ quelque chose de frénétique. Chaque jour doit lui apporter quelque découverte nouvelle.

Deux années plus tard il ne restait plus en lui aucun dogme, et d'Arcachon, le 6 septembre 1904, il m'écrivait :

Je lis Barrès et m'en délecte... J'apprends avec délices à douter. Avant de le connaître (vraiment) j'avais entrepris un article pour me débarrasser de lui. Je sentais qu'il était un obstacle à tout fanatisme et voulais à tout prix l'écarter... Je comprends maintenant que j'avais eu tort et que personne n'est plus exquisément logique que lui. Alors qu'est-ce que je fais ? Je me mets à son école, mais avec une arrière-pensée sournoise : celle de découvrir le défaut de sa cuirasse, la naïveté dont il aura oublié de se nettoyer. Ce n'est pas celle, trop apparente, que je croyais : à savoir la contradiction entre son scepticisme et son attitude politique. Elle serait vraiment trop grossière... Tout en le lisant, je cherche plus profondément, plus à la racine. J'ai eu déjà deux ou trois aperçus. Mais je crois avoir trouvé et, quelques instants après, je ne sais plus. Il est si merveilleusement subtil, si tu savais et je le sens *prêt* sur tant de choses, sur *toutes sauf une sans doute*. Mais laquelle, laquelle ?

Ce duel me passionne, et d'autant plus que je lui devine une importance extrême dans ma vie... Je n'avais pas encore rencontré le vrai scepticisme : celui qui doute s'il doute.

En tout cas j'espère bien me procurer une victoire satisfaisante, et alors j'aurai fait un pas énorme et j'aurai tiré de cette lutte des avantages inestimables, dont j'entrevois à peine la portée... Peut-être aussi que je te semble fou ?... Je réclame de ton amitié, si tu ne m'as pas compris — ce qui est très possible — de croire que j'ai voulu dire quelque chose.

M'ayant écrit cette lettre, Jacques alla se promener en se demandant s'il me l'enverrait :

J'ai hésité, craignant de te dérouter sur moi-même... Mais il vaut mieux que tu me connaisses tel que je suis — marchant de découverte en découverte dans mon âme. — Il est commode de s'arranger une tête, mais il n'est pas très honnête de ne pas dire à ses amis que c'est un masque... J'allais confondre moi-même mon masque avec ma vraie figure et croire que mes gestes exprimaient exactement toute ma vérité intérieure. Barrès m'a fait découvrir qu'il n'en était rien. Et avoir vu cela me sera très utile dans la suite, je crois. Tu verras.

Cette révolution intime (1902-1904) n'était bien entendu pas limitée au domaine des idées pures et de l'esthétique, Parallèlement, dans le domaine religieux, Jacques était arrivé à un scepticisme total : dès la fin de son année de rhétorique il s'aperçut tout-à-coup et me confessa qu'il avait glissé déjà bien loin de ses croyances premières.

Il avait reçu une éducation catholique très stricte. Quant à moi, mes origines intellectuelles étaient toutes différentes. Lorsque j'arrivai au Lycée pour la première fois, étant déjà dans ma neuvième année, j'ignorais entièrement l'existence des dogmes par où les hommes se divisent. Aussi lorsque je dus remplir une feuille de renseignements, où chaque élève devait notamment déclarer à quelle confession il appartenait, demeurai-je perplexe devant ces vocables inconnus : « Catholique, israélite, protestant. » Ce dernier, sans doute parce qu'il flattait mon instinct de protestation, me parut de meilleur aloi. Je m'inscrivis donc dans le camp huguenot. Mais quelques heures plus tard, ayant posé des questions à mes parents, je revins trouver mon maître. « Je vous prie bien de m'excuser, monsieur. Ce matin je croyais que j'étais protestant. Mais je m'étais trompé. »

Quelques années plus tard les croyances de Jacques Rivière restaient pour moi lettre morte. Je ne cherchais pas à les ébranler, mais je me trouvais hors d'état de les comprendre. Mais mon incroyance, quand il la découvrit, lui fut une révélation. Il ne se scandalisa point. Cette

nouveauté lui parut intéressante, précisément parce que c'était, pour lui, une nouveauté.

Dès lors, il se rapprocha de moi. A mon exemple il voulut connaître les hérétiques — Voltaire et surtout Renan (auquel j'avais dès là classe de troisième voué un culte presque exclusif).

Une année plus tard, la révolution intime dont je parlais était en fait déjà accomplie en Jacques Rivière. Mais ayant quitté un dogme, il voulait échapper à toute intransigeance contraire ; il proclamait son droit au doute et au progrès intellectuel par le doute. Et que de débats pour en arriver là, débats avec lui-même, débats avec son entourage familial, avec lequel il souffrait de ne plus se sentir en communion. Parfois il m'écrivait sur un ton badin, à la fin d'une lettre : « Dieu, s'il existe, soit avec toi. » Ou me parlait en termes plaisants des « rites qu'il avait dû accomplir » pour l' « Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie ». Mais le plus souvent il se montrait déchiré.

J'ai dû, m'écrivait-il à plusieurs reprises, accomplir encore des rites auxquels je ne crois plus. De là cette impression de mécontentement envers moi-même et cette sensation d'hypocrisie perpétuelle qui m'obsède. Je me suis demandé si je ne devais pas dans l'intérêt de la franchise morale tout avouer au moins à mon père. Mais j'ai eu l'impression très nette du mal que je lui ferais, en me rappelant ce que je pensais moi-même des incrédules quand je croyais encore. Et je me suis abstenu... Malgré tout je ne peux m'empêcher d'aspirer de toutes les forces de mon âme au moment où j'apparaîtrai à ceux que j'aime dans toute la force de ma vérité... Mais pourquoi te dis-je tout cela ? Parce que tu es un des seuls qui puisses me comprendre et aussi parce que je veux amener sur tes lèvres un petit sourire malin que je vois d'ici... « Hein, tout de même comme il a changé depuis deux ans, depuis un an, depuis trois mois. » Et oui, j'ai changé et je ne le regrette pas plus que je ne regretterai dans un an de n'être plus ce que je suis aujourd'hui.

Tout de suite, on le voit, Jacques réclamait pour sa

propre évolution spirituelle une liberté totale. Quatre jours plus tard, le 19 août 1903, il m'écrivait :

L'abandon de mes croyances religieuses n'entraînera pas, je l'espère, chez moi un anticléricalisme farouche... Aujourd'hui que j'ai abandonné les catholiques je pourrai plaider plus facilement leur cause. On est toujours plus à l'aise pour défendre ce à quoi on n'a aucun intérêt... En coûterait-il beaucoup de laisser le christianisme mourir de sa belle mort (et elle est proche, tout le monde le sent) ? Je ne crois pas. Peu à peu les jeunes gens chrétiens perdent leur foi comme je l'ai perdue... Et puis le Christianisme, qui n'est plus qu'une ombre, a rendu trop de services à l'humanité pour que sa vieillesse mérite d'être écourtée. A-t-on jamais vu que tuer un vieux père, devenu inutile, soit du libéralisme ?... Peut-être me suis-je, en t'écrivant ceci, laissé influencer par mes souvenirs religieux... Il me semble, malgré tout, que je suis plus libéral que Combes.

Vingt jours plus tard, « très fatigué intellectuellement et physiquement » par la crise qu'il vient de traverser, Jacques a été se reposer à Arcachon. — Il me trace alors, à propos de la politique combiste, les angoisses du père de famille qui croit son fils damné à jamais, et, dans la même lettre, me dit avoir lu les méditations sur l'Evangile de Bossuet, « livre divin, mais dans lequel je relève les mêmes erreurs fondamentales que dans l'Evangile. » Cependant la tendresse avec laquelle il parle de la tradition religieuse fait place, lorsqu'il parle du conservatisme social, à une indignation violente. — D'Arcachon en 1904 il m'écrit :

Ta lettre a évoqué en moi tant d'idées diverses que je ne savais plus où j'en étais... Il n'est, comme tu dis, pas de plus grand malheur que de crier : « Bonheur parfait. Tout le monde descend. » Ou plutôt de s'imaginer que le train fait machine en arrière. C'est une aberration épouvantable... Je ne connais pas de misère physique aussi atroce que cette misère morale. Penser et dire : « On ne fera pas mieux. Nous avons la vérité » est aussi néfaste que d'attraper le choléra.

Et plus loin :

Je crois, vois-tu, que le commencement de la sagesse ce n'est pas la crainte de Dieu, mais bien l'inquiétude. Je veux parler d'une inquiétude forte, active, vigilante, torturante parfois, mais saine et nécessaire à la vie. Dès que dans une âme s'élève l'inquiétude de savoir quels sont ses droits et s'ils n'empêchent pas sur ceux des autres, cette âme est sage. Le fou, c'est celui qui vit tranquille, dans une aisance satisfaite et bornée, sans se douter qu'il est peut-être à toute heure pire qu'un bandit et qu'un assassin. Dès que j'ai senti grandir au fond de mon cœur ce désir inquiet de savoir si je n'écrasais personne en marchant, toutes les transformations futures de ma pensée ont été brusquement accomplies en puissance... Et que m'importent maintenant les critiques, les rires et les insultes, puisque je sais où je dois marcher... Je sais qu'on souffre et j'en souffre. Mais quelle illusion est préférable à une connaissance?...

Tu sais peut-être, m'écrivait-il un autre jour, qu'on a condamné à mort à Bordeaux un malheureux qui dans un accès de folie furieuse a tué sa femme et ses enfants. Pour mon goût, le jury aurait dû se mettre à genoux devant lui et lui dire : « La société vous supplie de lui pardonner si son état de civilisation ne lui permet pas encore de guérir l'atroce maladie dont la nature injuste vous a gratifié. Elle prend part à votre douleur et vous fait garder simplement comme un malade pour vous guérir et vous ramener à la vérité de la vie. » Eh bien, non. J'ai entendu accabler ce malheureux d'invectives, et dire que peut-être il n'était pas juste de le tuer, mais qu'en tout cas c'était plus sûr !

En de pareilles circonstances Jacques et moi communions dans une même colère sacrée. Mais ses enthousiasmes étaient plus nuancés que les miens. Je lui disais mes vastes projets de croisade. Il les approuvait, les complétait, mais sans jamais se départir de son esprit critique.

Le mal a de si profondes racines que les opprimés eux-mêmes n'ont plus conscience de leurs droits, m'écrivait-il un jour... Un garçon de café qu'on n'appellerait pas comme un chien se moquerait de vous, et une bonne qu'on voudrait traiter doucement croirait qu'on veut coucher avec elle.

C'est ainsi que, par sa volonté d'analyse, il fut préservé du mysticisme social. Mais par une singulière contradic-

tion de nos natures, au moment même où il se dégageait de tout mysticisme, je m'engageai moi-même vers une crise mystique. Les rôles se trouvaient renversés et Jacques s'étonnait de mes idées « peut-être parfois un peu creuses, mais très nobles. » Et prenant tout-à-coup, lui qui avait été mon cadet, le ton du frère aîné, il ajoutait :

D'ailleurs ces idées ne sont là qu'en attendant les idées vraiment belles et complètes qui te viendront au fur et à mesure que tu grandiras. — Ce sacrifice total de toi-même auquel tu aspires, m'écrivait-il un autre jour, serait aussi néfaste et aussi injuste que tous les sacrifices.

Où encore :

Qui est-elle, cette humanité dont tu me parles ? L'humanité en soi, elle n'existe pas, j'en suis sûr.

Puis d'autres jours, repris par son inquiétude, il s'accusait lui-même de sa passion exaspérée pour la vie, de cet amour des belles formes et de la musique qui lui faisait « tout oublier. »

Il se demandait avec anxiété s'il n'était pas tombé dans un « infécond dilettantisme », s'il pouvait devenir autre chose qu'« un amateur intelligent ». — Une fois en 1905 il a pensé à moi tout la nuit. A 5 h. 1/2 du matin il prend la plume et trace mon portrait, en termes à la fois affectueux et critiques. Puis il fait un retour sur lui-même :

Un collectionneur de sensations aussi égoïste et passionné que moi n'atteindra jamais à la hauteur morale d'un homme qui réfléchit sincèrement et purement sur lui-même... Et je me dis qu'il vaut mieux être celui dont j'ai esquissé le portrait que celui qui l'a tracé... seulement je tiens tellement à ma guenille d'intelligence que pour la mort même je ne voudrais pas m'en défaire.

Je ne puis m'empêcher de sourire en relisant ces lettres, où Jacques Rivière, toujours tourmenté de scrupule, s'accuse si naïvement, sans même soupçonner la cristalline pureté de son âme. Il allait alors de lui à moi, de moi à lui, et de semaine en semaine continuait la confrontation. Il voulait lire en son ami comme il lisait dans les livres, pour com-

prendre toujours plus de choses et peut-être surtout pour se comprendre lui-même... Il se montrait surtout avide des idées ou des formes qui lui étaient étrangères... Chaque fois que j'avais écrit quelque essai, il me disait : « Je te supplie (ce mot revient dans de nombreuses lettres), je te supplie de me l'envoyer, » Il m'écrivit un jour :

Ta lettre m'a fait du bien, parce qu'elle m'a fait comprendre ou plutôt entrevoir bien des choses. A travers les mots, je crois — pardonne-moi cette illusion — avoir entrevu un peu ton âme... Malgré l'obscurité qui nous sépare à jamais, je sais quelque chose de plus, et cela suffit... Mes goûts particuliers m'entraînent vers une poésie plus complexe, plus subtile, plus obscure, que tu n'aimerais guère sans doute. Mais j'aime aussi la claire et douloureuse élévation de ton poème. Tes vers sont beaux, forts et graves... Envoie-moi la suite. Je meurs d'envie de la connaître.

Un jour, je résiste à une de ces demandes, jugeant mon dernier essai fort médiocre. Jacques insiste :

Envoie. Je veux *tout* comprendre, et surtout comment une belle intelligence peut créer quelque chose de médiocre : envoie.

Une autre fois, il s'enthousiasme de quelques vers qu'il avait reçus, et dans son ardeur il s'écrie à la fin de la lettre :

Reçois un baiser sur la main de ton : Jacques Rivière.

Tel était le jeune garçon qui s'accusait lui-même de dilettantisme, alors que ni en amitié, ni en aucune chose il ne fut jamais, en aucune minute, un dilettante. Bientôt il devait me donner d'autres preuves, plus graves, de son affection et de sa croyance en la vie. Le courant mystique auquel je cédaï, malgré ses conseils, m'entraîna fort loin. Au lycée Henri IV, j'attendais chaque soir le sommeil de mes camarades pour m'étendre sur le parquet, et passais ainsi des nuits entières. Je tombai gravement malade et dus regagner Bordeaux, où je restai au lit sept mois, perclus de rhumatismes articulaires. Pendant cette période douloureuse Jacques me soutint de toute sa tendresse. —

Mais mon état s'aggrava ; le cœur se prit. Je paraissais au bout de mes forces de résistance. J'avais depuis longtemps et sans effort renoncé à moi-même. Quand enfin je me relevai, ne croyant à aucune possibilité de guérison, j'étais devenu entièrement inadapté, corps et âme, à la vie réelle et n'avait plus d'autre désir que le néant. J'en subissais l'attirance. Je le côtoyais chaque minute avec volupté. — Et je confessai cette sorte d'ivresse malade à Jacques Rivière, qui, le 14 octobre 1904, me répondit :

Mon pauvre, pauvre ami, tu ne saurais t'imaginer quel mal tu m'as fait... Cette lettre, je ne puis croire que tu l'aies écrite dans la pleine lumière de ta conscience, avec le sang-froid que tu affectes... Comment, sans une aberration effroyable de ta pensée, peux-tu trouver naturel ce qui est le contraire de la vie ? Comment peux-tu accepter la mort prématurée dont tu te crois menacé ? Cette vie, que tu traites d'absurde farandole, n'a-t-elle pas raison, puisqu'elle *est*. Faut-il croire qu'elle soit une bizarre fantaisie sortie soudain du néant pour s'éteindre bientôt en lui sans plus de raison ?... Ecoute encore un peu. Je te dis la plus vraie vérité de ma vie. Je crois fermement que si l'on veut de toutes ses forces, de tout son courage, de toute sa foi, ne pas mourir, on peut prolonger cette vie précaire, qui, laissée à elle-même, s'abandonnerait au sommeil dont on ne se relève plus... Je crois que ton état est dangereux. Ta vie physiologique hésite à persévérer ; si tu refuses de la pousser en avant, en te soignant scrupuleusement, en ne négligeant aucune chance de salut, en gravant profondément dans ton cerveau un espoir inaltérable, elle va renoncer à l'effort peut-être infiniment minime qui te sauverait... Oh, je t'en supplie, ne néglige pas cette confiance d'un instant en la vie... Si tu acceptes la mort, si tu l'attends, elle viendra... Et peux-tu savoir, prophète, si demain, quand elle sera là tout près, venue à pas d'ombre, et disant : « Eh bien ? », peux-tu savoir si ta chair n'aura pas une horrible révolte, si tu n'auras pas un cri à déchirer l'âme ?... Encore une fois, je t'en supplie, mon cher petit, désire la vie, désire-la dans sa plénitude et dans sa profondeur...

ANDRÉ WALTZ

SOUVENIRS (1905-1908)

A dix-neuf ans, Jacques Rivière était une âme déjà secrète et repliée. On ne pouvait approcher de lui qu'avec l'inquiétude de n'être pas digne. On craignait toujours d'interrompre le cours de quelque fructueuse élaboration. Son regard n'allait pas vers le monde, vers les choses, vers vous qui lui parliez. Il semblait prendre élan vers des régions sans lieu, sans espace, vers des inquiétudes, vers des analyses, vers des pensées. Quant à vous, qui l'entreteniez, il avait l'air de vous menacer des ardeurs de quelque insatiable appétit. J'ai eu souvent, aux débuts de notre amitié, l'impression d'être englouti, par ce regard, dans les profondeurs d'une vie mentale. Il me semblait que ce regard m'absorbait, m'entraînait vers des gouffres béants, dans les replis d'une âme qui éprouvait, jusqu'à l'angoisse, la crainte de n'être jamais assez ravitaillée.

Cette disposition d'esprit m'étonnait, m'instruisait. Parmi les âmes d'adolescents, les unes s'élancent vers le monde ; les autres se ferment, dans l'attente ou la peur de vivre. Mais celles-ci se désintéressent des choses, captivées par leurs propres richesses, ravies de découvrir qu'en elles-mêmes il se trame et se dénoue plus d'événements qu'il n'en arrive au dehors. Rivière me surprenait par une disposition morale double. On sentait qu'il ne voulait amasser de trésors qu'au dedans de lui-même. Mais en même temps il se montrait curieux de toute chose : il ne craignait aucune rencontre, il se tendait vers toute conjonc-

ture, dans une frémissante avidité de tout voir, de tout entendre, de tout sentir.

Dans cette extrême appétence de tout, Rivière gardait pourtant comme un farouche dédain de réaliser, d'expérimenter par lui-même. La vie lui paraissait beaucoup moins intéressante à vivre qu'à comprendre. Il ne se prêtait qu'à regret, avec paresse, à ses propres expériences. Celles des autres, en revanche, étaient toujours par lui avidement retenues, absorbées. Il me semblait qu'elles dussent attendre de pénétrer dans cette âme pour acquérir toute leur réalité, toute leur vertu, tout leur sens.

*
* *

Une autre disposition, chez Rivière, m'attirait, et me déconcertait un peu.

L'allégorie de la caverne influe sur les adolescents et les rend exclusifs. Ils voient dans ces deux mots : « penser, sentir » les deux termes d'une alternative. De saint Paul ils apprennent que l'homme est double, et que l'existence est une oscillation tragique, irrégulière, entre deux pôles : esprit et chair. Être esprit, mais n'être que cela ! Penser, mais sentir le moins qu'il se peut ! Idéal dévorant ! Exigence par quoi sont retardées avec excès les expériences nécessaires ! Ce qui me surprit chez Rivière, ce fut qu'il estimât la sensation, qu'elle lui donnât à penser, ce fut qu'il la jugeât une nourriture assimilable par l'intelligence. Je me souviens de cette promenade au cours de laquelle nous nous exaltions sur ces mots de Spinoza, que nous trouvions si profondément sensuels : *fruitio rei ipsius*. *Fruitio* ! Une association d'idées nous faisait établir aussitôt des connexions troublantes, insoupçonnées. Toutes choses, et jusqu'aux idées même, jusqu'aux idées surtout, toutes choses nous paraissaient désirables comme des fruits chargés de saveurs, de parfums, de sucs et de substance. Merveilleux âge, où les enchaînements des êtres et

des mots sont perçus, ou plutôt sentis, de cette manière si forte, si riche, que le mystère se multiplie autour de l'esprit, et que tout devient singulier, presque effrayant. J'ai connu plus tard ce que Rivière devait à Gide : le « fruit plein de saveur sur des lèvres pleines de désirs ». Cette phrase de Spinoza l'évoquait si bien ! Mais j'ai toujours pensé que Rivière avait trouvé Gide avant de le connaître. Gide vint lui apporter la recette d'un élixir dont il avait dès longtemps vécu.

*
* *

Sa façon de penser m'étonnait fort aussi. Je ne comprenais pas qu'un système fût chose à goûter, que l'on en pût différencier les éléments à leur saveur. Le système était vrai, ou il était faux. Il était sans doute l'un et l'autre. Mais, qu'il fût savoureux, voilà qui m'étonnait et me scandalisait, comme si l'on m'avait entretenu de quelque scène charnelle dans un lieu saint. Rivière m'inquiétait, lorsque je l'entendais répéter avec gourmandise : « C'est formidable... C'est fou !.. » Il avait l'air caressé dans sa chair. Je croyais que la philosophie n'eût rien de propre à flatter notre chair, mais qu'elle la faisait, au contraire, lentement et sûrement mourir. C'était Rivière qui avait raison. Sa sagesse instinctive lui faisait deviner ce que l'expérience devait nous apprendre. Il faut avoir beaucoup pensé pour garder très tard, jusqu'à la passion, le goût de sentir.

Il percevait, avec une sorte d'ardeur, ce qu'on pourrait nommer l'irréductible, l'inexorable singularité des choses. De quel ton il me disait souvent : « L'amitié !.. » J'étais jaloux de celui que j'ignorais encore, et qui lui faisait prononcer ce mot de cette manière. Car, je sentais bien que cet ami existait, qu'il était quelqu'un. Rivière me l'apprit d'ailleurs lui-même un jour, à Bordeaux. Je venais de jouer, pour lui seul, à son piano, les chorals pour orgue de Franck. Il me remercia par cette confidence.

Mais ce n'était pas l'amitié seulement, c'était toutes les choses qu'il avait soif de trouver irréductibles les unes aux autres et singulières. Nous ignorions alors tout à fait qu'il y eût au monde une doctrine pluraliste. Et, dans les propos de mon nouvel ami, je m'émerveillais d'apercevoir toute une manière, ignorée de moi, de penser l'univers. Au lieu de chercher l'unité, accepter et même souhaiter que toutes choses soient les unes aux autres inassimilables et comme fermées; nous enchanter que les êtres soient multiples, et que toutes les connexions soient illusoires; ne plus apercevoir, dans le monde, que des isolements splendides, et des existences rigoureusement fragmentées.

*
* *

Nous nous retrouvâmes aux grandes manœuvres de 1907, que nous faisions, l'un et l'autre, simples soldats dans l'Infanterie. C'était en Charente, sur une route qui n'était plus que poussière blanche, entre des prés maigres, et brûlés par un soleil fou. Sous le poids du sac, courbés, endoloris, nous ne disions rien, nous nous laissions absorber par la plus ingrate et la plus urgente des tâches, qui était présentement de ne point faiblir et de marcher. Nous économisions le peu qui nous restait de forces avec des stratagèmes admirables. Nous veillions avec un scrupule tenace à la stricte conservation de nos énergies. Une côte nous permit tout à coup d'apercevoir la douloureuse traînée des hommes qui nous précédaient. Au mépris de toute prudence et de tout principe d'économie, Rivière ne laissa pas ce spectacle sans le recueillir et sans le penser : « Il faut avoir vu ça, me dit-il, la volonté de l'individu ainsi réduite et niée... » et, dans le repos de la halte enfin venue, nous nous émerveillions que parfois : « le plus sortît du moins », et que l'homme ne fût jamais plus redoutable que lorsqu'il consentait dans une abnégation sans gloire, à se laisser réduire et supprimer.

*
* *

Après ces manœuvres nous nous vîmes souvent à Bordeaux où nous attendions la reprise des cours universitaires. C'est alors que je perçus chez Rivière un autre trait, qui me frappa. Je veux parler de son dogmatisme, de son goût pour l'affirmation, de son penchant vers les opinions assurées.

J'ignore ce que purent être, en la ferveur de leur vingtième année, les artistes, les philosophes qui nous dispensent, avec une stupéfiante générosité, les promesses ou les menaces de leur toute fraîche orthodoxie. Il y a tout de même un reproche que ne méritent pas ceux de leurs amis qui se laissent moins captiver par les solutions que par les problèmes. S'ils répugnent au dogmatisme, ce n'est point qu'il leur soit difficile d'y atteindre, c'est au contraire qu'ils s'y sentent incliner par ce qu'ils ont en eux de plus spontané, de plus instinctif. Pour être certains, pour être en repos, ils n'auraient qu'à manquer de courage, il leur suffirait de consentir à une certaine redoutable tentation d'être heureux tout de suite et trop tôt consolés. Une intelligence honnête peut-elle vraiment céder sans inquiétude à des entraînements si doux ? L'éducation chrétienne nous a enseigné à nous raidir contre nos instincts, si impatientes toujours de prendre essor et de s'épancher. Nous avons appris à discerner, jusqu'au sein de nos tendances les plus généreuses, des semences de perversité, des menaces de tentation. Comment ne nous défierions-nous pas du plus impérieux, sans doute, de nos désirs : le désir d'être rassurés, d'être certains, le besoin de croire !

Si Rivière plus tard n'acceptait aucune vérité qu'avec scrupule et tremblement, c'est par une suite normale de son éducation chrétienne qui le raidissait contre sa nature. S'il s'exerçait, très douloureusement peut-être, à n'adhérer pas, c'est parce qu'il sentait bien que l'adhésion lui eût été

vraiment trop facile. S'il se méfiait des doctrines trop sûres d'elles-mêmes, c'était dans la crainte de céder à un appétit trop naturel de certitude et d'affirmation. Dans son inquiet voyage vers la vérité, son grand tourment, ce ne fut pas de ne pouvoir atteindre au dogmatisme, ce fut au contraire de se sentir tellement près d'y atteindre, tellement près d'y céder avec une humiliante et malhonnête facilité. Car, de son élan propre, il allait aux affirmations décisives, et jusqu'aux extrémités de l'intolérance.

De ce penchant à l'intolérance, je pourrais donner maint témoignage. A vingt ans, il était remarquablement partial et péremptoire. J'ai l'impression que le dilettantisme ne l'effleura jamais. L'outrance de ses admirations m'effrayait presque. Toutes les fois qu'il me parlait de Claudel, on eût dit qu'il se mettait en devoir d'égorger quelqu'un. Il eût certes perpétré cette besogne sans violence, mais avec application, lenteur et volupté. Ses yeux brillaient d'un éclat cruel, ses lèvres frémissaient d'ardeur offensive. Il me faisait l'effet d'un bourreau de l'Inquisition, mais à qui on eût réservé les besognes de choix, les supplices savants. François Mauriac, à qui je parlais de ces dispositions menaçantes, prit d'abord peur, et refusa de se laisser présenter à cet apôtre sans pitié.

Je donnai plusieurs fois à Rivière l'occasion d'exercer son métier de bourreau. Je me rappelle ces ouvrages candides, instructifs, dont j'avais rempli ma bibliothèque. Rivière me dit ceux qu'il fallait garder, ceux qu'il fallait vendre. Pour être plus certain de ma docilité, il prit lui-même sur les rayons les volumes de Gaston Boissier, auteur qu'il exérait particulièrement à cette époque. Avec des gestes et des paroles redoutables, il les emporta vers la Galerie Bordelaise, chez notre excellent libraire M. Mollat. Une heure après, je le vis reparaitre. De sa serviette, il tira des trésors : *l'Arbre*, la *Connaissance de l'Est*, entre autres. Et il m'en imposa sur-le-champ la lecture.

Quelques mois plus tard, à Paris, il décréta, certain

matin, que j'étais digne d'une nouvelle révélation. Il vint me prendre rue de Vaugirard. Nous entrâmes au musée du Luxembourg. Dès la porte mes yeux s'arrêtèrent sur le « Parsifal et les filles fleurs », de Rochegrosse. Je m'enthousiasmais avec une modération craintive. Rivière me laissait faire ; mais, peu à peu, son indulgence faiblissait. Pauvre Parsifal ! Pauvres filles fleurs ! « Quand on vous parlera de ce tableau, vous direz que c'est une omelette aux fines herbes »... Tel fut le verdict dont Rivière m'écrasa. Puis, me jugeant digne de guérir, il m'entraîna vers les Sisley, les Monet, les Pissaro.

*
* *

En musique il hésitait et doutait, à ce qu'il me semble, davantage. César Franck l'enchantait autant que Debussy. Bach ne lui plaisait guère. Je lui dis un jour : « Si vous trouvez que la musique de Bach ne chante pas, c'est probablement qu'elle chante trop ». Il se prit à réfléchir. Mais la musique de Bach lui paraissait austère, impitoyable, flagellante. Il lui semblait que la volupté qu'elle nous offrait fût celle d'un supplice et qu'elle eût pour fonction de nous faire aimer les tortures. Je n'ai jamais pu admettre qu'il y eût, dans cette opinion, autre chose qu'un malentendu.

Il me révéla Gauguin chez Frizeau, dans cette tranquille maison de la rue Régis, où vit ignoré, comme de juste, des Bordelais, un des plus sérieux, un des plus modestes artistes qui soient. « D'où venons-nous ? Où allons-nous ? » J'ignore ce qu'est devenue cette toile prodigieuse devant laquelle j'eus la révélation que la peinture était autre chose qu'une vanité. La boutade de Pascal, depuis ce jour, m'irrita, et peut-être, à la longue, Pascal lui-même.

Rivière avait alors déjà fait la découverte d'André Lhote et me parlait de lui souvent. Un jour, il m'entraîna jusqu'au petit atelier de la rue du Palais Gallien. De quel

mépris Lhote doit écraser, aujourd'hui, ces toiles, qui, dans ces jours lointains, me transportèrent ! Je me souviens d'une certaine étude où Rivière me faisait admirer la parenté des lignes d'un arbre et d'une femme en train de lire. Tant d'artifice nous enchantait. Nous nous émerveillions que l'art fît mieux que la nature, et que celle-ci fût réduite à emprunter, pour s'orner de beauté, celle de notre art.

*
* *

Et puis, ce furent les cours de Sorbonne, à Paris. Nous suivions ensemble les cours de Delbos, de Lalande, de Lévy-Bruhl, de Rauh. En dépit de toutes les campagnes de presse, nous jugions alors, et je juge encore tous ces cours merveilleusement instructifs et clairs. Rivière les suivait avec conscience, mais sans manifester cet enthousiasme qui le surprenait chez Henri Franck, par exemple, et chez moi-même. Il ne concevait pas, nous le sentions, que la Sorbonne fût un temple propice aux révélations. Ses révélations, à lui, j'étais un peu choqué, un peu vexé qu'il les espérât surtout des poètes, des peintres et des concerts.

Nous préparions nos mémoires de diplôme d'études supérieures de philosophie. Rivière traitait de la Théodicée de Fénelon. Ce mémoire devait connaître une haute fortune. Il valut à Rivière la première place au concours de fin d'année. Le père Laberthonnière, sur la recommandation de Victor Delbos, le publia dans *les Annales de Philosophie Chrétienne*. Récemment, M. Delacroix le citait avec éloge dans son livre sur *La Religion et la Foi*.

Je ne puis taire l'admiration que Victor Delbos me témoigna pour ce mémoire. Dans ce cabinet de travail du quai Henri IV où le maître, aimé entre tous, réservait à ses étudiants un accueil toujours patient et toujours cordial, j'entendis, certain dimanche, Victor Delbos apprécier l'œuvre de mon ami avec un accent ému, chaleureux, qui n'était pas dans sa manière. Je me défends de dénombrer

ici les qualités qui valaient à la *Théodicée de Fenelon* un aussi précieux témoignage. Mais je dois exprimer le vœu que cette œuvre soit réunie aux divers essais de Rivière, que la pitié de ses amis ne laissera pas dispersés dans des fascicules de revues, plus ou moins introuvables. Quand ce mémoire sera connu nous sentirons mieux tout ce que Rivière aurait pu nous donner ; tout ce dont nous prive à jamais sa mort.

Jours heureux de travail ! Heures bénies où nous attendions, dans une angoisse délicieuse, l'instant de savoir que, sous l'effort d'un maître, un texte obscur allait s'éclaircir ! Heures fécondes où, sous l'action de Lalande, il nous semblait que nous apprenions à comprendre et que nous pensions vraiment pour la première fois ! Heures tonifiantes, où Delbos ramassait, en des formules denses, drues, la précieuse substance éparse dans Leibniz ou dans Spinoza ! Heures translucides, où Lévy-Bruhl nous donnait le goût des aménagements intellectuels bien conçus et des larges aérations de l'intelligence ! Heures éblouissantes, où Frédéric Rauh s'emparait de quelque idée par une série d'assauts brefs, surprenants, précipités, et la faisait ensuite resplendir sous une succession de fulgurantes étincelles ! Heures révélatrices où Hamelin poussait jusqu'à la lumière, avec une sorte d'effort, des idées dont on n'apercevait jamais que la cime, et dont la base restait comme enfouie dans l'ombre sourde des débuts de ses phrases !

Parlerai-je des cours de Bergson ? Nous suivîmes, en compagnie d'Henri Franck, le cours sur l'acte volontaire et le cours sur Plotin. Merveilleuses leçons de scrupule intellectuel et d'analyse ! A quoi donc s'est attaqué M. Julien Benda ? Quel est le Bergson sur qui M. Maritain exerce sa sagesse implacable et sa verve appliquée ? Ce n'est certainement pas le Bergson que nous avons entendu. Jamais philosophe ne fut plus sévère à l'égard de toute idée confuse et de toute pensée vagissante. D'aucun de nos maîtres nous ne reçûmes de plus inoubliables exemples de morce-

lage analytique et d'explorations discursives. L'intuition, pour lui, ce n'était point l'indicible étreinte où l'esprit défaillant s'évanouirait. Ce n'était point l'irréremédiable perte de l'esprit dans les eaux troubles des pressentiments, des goûts sensibles et des passions. L'intuition, c'était l'idée trop riche pour être tout de suite et crûment discernée ; c'était, au-dessous des régions insidieusement claires de l'esprit, l'appel émouvant des connaissances à approfondir ; c'était la sollicitation des idées confuses qui ne se résignaient pas à demeurer telles ; c'était le sentiment qu'il reste toujours plus d'idées à penser, à comprendre, à définir, que nous n'en avons élucidées, éclaircies déjà.

Et ces toutes simples réflexions ne prétendent à quoi que ce soit, pas même à venger une gloire, à laquelle, dès à présent et pour toujours, il ne manque rien.

*
* . *

J'arrête ici mes souvenirs. D'autres poursuivront, avec plus d'autorité, cette exploration d'un passé dont la tragique fin de notre ami éclaire tout à coup jusqu'aux moindres parcelles. Je le vois revivre. Je le vois pencher son beau front vers les parties de l'âme les plus riches et les moins profanées. Je le vois incliner sa tête pensive du côté de quelque appel intime ou de quelque secret mouvement. Il accomplit son geste avec précaution, comme un chasseur qui craint l'irréremédiable envol de sa proie. Il m'étonne par la noble lenteur de ses mots, dont aucun ne paraît jaillir sans effort.

Le voici qui relève ses yeux admirables, et je les sens errer dans ces pays sans dimensions, d'où les esprits rapportent toujours une lumière plus vive et des forces multipliées. Le voici qui, dans une brève méditation, retrouve et ressaisit le fil de ses pensées. Quelle est sa foi ? Quelle est sa vérité ? Il est trop honnête pour l'oser dire. Il sait que tout esprit cessant de se mouvoir renonce par là même

à son propre destin. Il sait ne pas confondre avec la contemplation des essences, la paresseuse halte de l'esprit dans la région des formules péremptoires, des sentiments trop simples et des idées trop bien définies. Il croit que, de par sa condition native, l'humaine pensée cherche plus qu'elle ne trouve, et que son sort est d'appeler plutôt que d'entendre. Il se défie des grands systèmes qui détournent l'intelligence du splendide voyage, en lui offrant les commodités de quelque spacieux hôtel terminus ou l'exploration sagement limitée d'un jardin public. Il est croyant, il est chrétien, mais comme ceux chez qui la foi est un élan, et qui n'ont jamais rien découvert sans éprouver plus vivement le désir de chercher encore. Et ce qu'il y a de plus noble au monde, c'est la générosité de cet esprit qui, tout entier, se risque, se dépense, et la chaleur contenue de cette âme qui n'estime à aucun moment s'être assez donnée.

ANDRÉ LACAZE

SOUVENIRS SUR JACQUES RIVIÈRE

Comment se forma, ici, cette âme exquisément pure, inquiète, si délicate dans sa ferveur ? Je ne puis que le pressentir par affinités et analogies. J'imagine un milieu de vie provinciale simple, assez contenue et pieuse, tel que celui où dût s'écouler son enfance. Mais Jacques Rivière était déjà en pleine fièvre d'intelligence juvénile lorsque je le rencontrai. Autant qu'il m'en souviennne, ce fut dans une librairie de la Galerie Bordelaise. Il était coiffé d'un képi. Sous le pauvre tissu dérougi son fin visage apparaissait ému, enthousiaste devant les livres. Je crois bien que c'est moi qui lui mis entre les mains Jammes et Claudel qui le passionnèrent tout de suite.

Quelle belle génération se découvrait alors à Bordeaux parmi les jeunes gens de son âge qui venaient familièrement dans mon logis, feuilleter des livres ou des estampes, en regardant quelques peintures modernes : le poète André Lafon silencieux et timide et son ami le peintre Jean Lafont, trop tôt disparu lui aussi, et qui laissa de très beaux dessins et de robustes peintures dont il est triste de penser qu'aucune ne figure au musée de la ville encombré de tant de médiocrités. Louis Piéchaud qui aimait les vers de Le Cardonnell et son compagnon Jaime de Lasuén, esprit subtil et de haute lignée ; Saint-Léger alors étudiant, déjà rare poète ; Robert Mouren, Labat et Gustave Tronche dévoués aux lettres, Césaire, Auguste Pujolle, Larronde et Tobeen et ce fier Olivier Hourcade si noble dans son héroïque mort. André Lhote, enfin, qui préludait à sa carrière de

peintre et qui accompagna Jacques Rivière jusqu'à son dernier jour. Tous ces jeunes gens aujourd'hui décimés ou disséminés avaient entre eux ces traits communs d'une discrétion charmante et d'une distinction intellectuelle innée, avec un parfait désintéressement. Vraiment l'amour des belles choses dominait leur vie ; c'était à ma connaissance leur unique passion, chose incroyable, presque, en une telle ville.

De tous, Jacques Rivière était certainement le plus tourmenté d'analyse, avide de comprendre, et fortement marqué par une pureté native, lisible dans tous ses traits minces et comme aiguisés par la recherche de l'esprit. Il partit bientôt pour Paris, je le revoyais aux vacances fidèlement. Il se dévouait souvent à voyager incommodément pour m'apporter dans son bagage un tableau précieux qui ne le quittait pas. Je le retrouvais à mon tour à Paris. Longues promenades dans la ville unique, un dimanche, il m'en souvient, entr'autres, de la chapelle des Bénédictines de la rue Monsieur à la Sainte Chapelle en compagnie d'Alain-Fournier dont je revois le beau visage penché vers nous : figure d'ange médiéval, ovale détaché de la pierre d'une cathédrale.

... Cette rencontre déjà si lointaine est presque la dernière image que je garde de Jacques Rivière, car je ne le revis plus guère qu'une fois, lorsque, nouveau marié, il vint nous présenter sa jeune femme.

A ceux qui l'approchèrent depuis, et qui l'aimèrent aussi, de dire ses récents travaux, ses projets interrompus. Pour moi, je le retrouve avec émotion dans cette admirable introduction aux *Miracles* d'Alain-Fournier qu'il nous donna l'an dernier. Doué d'esprit critique et de sympathie pour pénétrer les esprits, soucieux de perfection abstraite, désireux d'étudier, de regarder en soi, avec le goût de la connaissance plutôt que de l'action, c'est ainsi qu'il se décrit lui-même au passage où il cherche à se différencier de son merveilleux ami.

Mais que ne pourrait-on ajouter à sa louange pour retenir, au moins, sa loyauté, sa pudique et scrupuleuse conscience. Il la poussait au point de se réserver indéfiniment soi-même pour se tenir toujours prêt et comme disponible à toute révélation.

Je ne sais s'il parvint, avant sa cruelle maladie, à franchir cette zone nécessaire d'obscurité, cette nuit pénitentielle du renoncement intime qui sépare l'intelligence non éclairée encore des lumières pures de la foi. Mais en son fond, je crois que, « d'une certaine façon, il priait », ce sont ses propres termes. J'espère donc, puisque c'est le seul vœu à former pour elle maintenant, j'espère que cette belle âme en possession d'elle-même entre dans la plénitude de ses richesses réservées et de ses profonds désirs retardés mais toujours pressentis et secrètement attendus.

Quand ces amis inconnus que la postérité donne aux artistes, découvrant la ville fumeuse et dorée, voudront chercher son souvenir à Bordeaux, qu'ils lèvent les yeux vers les côteaux de l'autre rive. Comme dans une peinture recueillie de Charles Lacoste, au-dessus de la grande cité commerçante déroulée au cours du fleuve sinueux, ils verront dressé vers le ciel le clocher de Cenon à l'ombre fine duquel Jacques Rivière repose.

GABRIEL FRIZEAU

SEPTEMBRE 1914

Le camp perdu au milieu des pins et des sables, cinq mille Français prisonniers : nous n'étions pas dix à connaître la *N. R. F.* et pas un ne connaissait Jacques Rivière ; combien même aujourd'hui liront ces lignes ?

Comment expliquer à ceux qui ne l'ont pas approché pourquoi, quelques semaines plus tard, il était le plus connu, le plus estimé de ce vaste groupement, plus hétérogène qu'un régiment, d'hommes de tous les âges, de toutes les provinces ? Pourquoi la même question : « Et Rivière ? » revenait-elle toujours après tant d'années, chaque fois que le hasard me faisait rencontrer un de nos anciens camarades ?

La plupart d'entre eux ont gardé la vision d'un coin de grenier ou de baraque où Rivière tous les jours pendant des mois et des années, sans se lasser, a fait devant le plus attentif des publics la traduction à haute voix du journal du jour. Les demandes d'explications les plus étranges, les plus décevantes, recevaient ses réponses toujours bienveillantes. Si quelque groupe revenant de corvée le sollicitait, il abandonnait tout travail et recommençait sans jamais laisser soupçonner que sa corvée à lui valait bien celle dont ses auditeurs revenaient. Vers la fin, son public, ses « abonnés » comme nous disions, se recrutaient parmi les plus humbles, les plus incultes, les autres ayant peu à peu appris l'allemand ; il leur est resté fidèle jusqu'au dernier jour. C'est ce dévouement sans recherche, sans idée préconçue, se manifestant ainsi et de cent

autres manières aussi peu ostentatoires, qui avait fait de lui non un type populaire, mais un grand ami de tous.

Mais ce ne peut être cela seulement ni même quelques attitudes d'une belle fierté, dont il m'en voudrait de rappeler les circonstances tant elles lui semblaient naturelles, qui lui ont conquis cette sympathie unanime. Non, tous ont subi, inconsciemment peut-être, l'attraction de sa personnalité d'autant plus prenante qu'elle cherchait moins à s'imposer.

De même, sans vouloir le dominer ou y jouer un rôle à part, il a été l'âme du petit groupe de privilégiés qu'une similitude d'éducation et d'instruction avait réunis. Dans le désarroi de ces premiers mois une réaction s'imposait, non seulement contre le découragement et le pessimisme — cela tous le sentaient, certains même y étaient portés plus facilement par leur tempérament — mais contre l'inactivité cérébrale. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à Rivière pour nous y avoir aidés dès le début. Rien d'un cénacle ou d'une école — nous n'en aurions trouvé parmi nous ni les éléments ni le désir — mais de simples discussions sur un sujet déterminé d'avance et exposé par l'un ou l'autre d'entre nous. Malgré tout l'intérêt de ses propres causeries et sa bienveillance à nous faire pénétrer sa pensée, Rivière aimait mieux apprendre qu'enseigner et c'est bien sa curiosité sympathique pour les questions étrangères à ses préoccupations usuelles qui a le plus contribué à maintenir vivantes ces réunions. Là nous avons partagé ses efforts pour pénétrer l'âme allemande par l'observation directe et surtout par l'étude des publications qui cherchaient à définir et à justifier la « kultur » germanique. Ce même besoin de compréhension l'a orienté dès le début vers nos camarades russes, mais il a trouvé là sans effort un élément beaucoup plus proche de sa pensée et de son cœur et je ne voudrais pas évoquer son souvenir sans le remercier, au nom de tous ces malheureux, de la sympathie efficace dont il les a entourés.

Pour moi depuis que notre grand ami n'est plus là j'ai sans cesse devant les yeux l'arrivée du sergent Rivière dans le pittoresque grenier dominant l'écurie N° XII où le hasard nous destinait à vivre côte à côte pendant dix mois d'une intimité ininterrompue. Avant de lui avoir parlé j'aurais voulu être son ami, avant trois jours j'étais sûr qu'il était le mien. Ce qui a pu nous attacher l'un à l'autre au début ? Sans doute cette impression d'amoindrissement à nous dire que pour nous la guerre était finie, que nous n'avions pas joué notre rôle, que toutes les souffrances que nous pourrions subir ne rachèteraient pas cette absence. Mais que de kilomètres aussi nous avons pu parcourir autour des baraques du camp en parlant de Paris. Venu tard il aimait Paris comme un Parisien, non pas tant pour ses merveilles artistiques que pour ce que les guides ne décrivent pas. Il avait la nostalgie du Métro et se réjouissait à l'idée de rentrer à Paris en même temps que les premiers autobus démobilisés. Nous l'accusions de préférer à tous les classiques la lecture de mon plan de Paris rehaussé du cachet de la censure allemande. Plus âgé que moi, plus meurtri par l'absence des êtres les plus chers, il n'a jamais cessé de me surprendre par son enthousiasme rafraîchissant.

Ai-je réussi à faire revivre la figure de Rivière au cours de ce qui a si bien été appelé les « Heures Grises » de la captivité ? Je sais bien en tous cas que son souvenir restera vivant dans le cœur de tous nos amis et de tous nos camarades.

A. A. LAURIOL

SOUVENIRS D'UN AMI

De 1910 à 1914, quatre années de découvertes, d'élans, de confidences, de disputes fraternelles, quatre années d'entr'aide quotidienne et de commun travail nous avaient profondément unis. Ce furent, pour Jacques Rivière, des années d'apprentissage. Il s'éduquait avec maîtrise. Souvent « obscur et embarrassé », souvent « en plein désespoir », il s'accrochait aux idées avec une sombre violence. Il y avait dans toutes ses démarches un mélange de timidité et de colère, d'endurance et de précipitation. Une santé un peu débile secondait mal l'esprit en plein foisonnement qui se disait lui-même « inquiet, scrupuleux, étroit ». Mais déjà cet esprit ne laissait plus de trêve à l'objet de sa curiosité. Déjà, entre l'homme et sa conscience, entre Jacques Rivière et sa volonté, plus le moindre intervalle, la moindre fissure, le moindre coulage. J'ai vu se former, se défendre, se corriger et se mettre au point l'instrument incorruptible qui saura user, avec tant de patience et de subtilité, même dans les circonstances les plus tragiques, la résistance du travail. « Mon respect pour le travail augmente chaque jour, me disait-il. C'est, de tout ce qu'il y a au monde, ce qu'il y a de plus solide, ce qui nous lâche le moins dans la détresse, ce qui nous défend le mieux. »

Que d'affection, de modestie, de gaieté, de générosité ont illuminé ces beaux jours ! Quel accord et quelle liberté ! Nous ne nous quittions guère. « Ah ! tout de même, s'écrie Jacques, quel bonheur de se revoir. Et

comme on s'entend bien, tous ! même à distance. » C'est dans cette incomparable amitié de la *Nouvelle Revue Française* que le jeune Rivière prend son élan. Je voudrais transcrire ici tous nos entretiens d'alors, et chacune des lettres, le mouvement, l'ardeur de ces lettres, une par jour, parfois deux, qu'il m'écrivait rarement à sa table de travail, mais plutôt d'un autobus, ou du métro, ou dans la rue, sous un réverbère. Aux inquiétudes du métier, aux mille retours de sa pensée sur les questions de morale, de littérature et de psychologie qui lui donnaient la fièvre, se mêlaient délicieusement les vivacités de la tendresse, les boutades, les réprimandes, les injonctions, les prières et les confessions d'une amitié scrupuleuse, agitée, persuasive, qui communiquait sa chaleur avec son tremblement : « Votre lettre m'a fait un plaisir dans le genre de cette bonne chaleur que donne dans la bouche une petite gorgée de liqueur. Je suis content que vous m'aimiez bien. Je trouve que c'est très bien. J'approuve ça de toutes mes forces. Enfin, je suis bien content... J'achève aujourd'hui de donner le bon à tirer du numéro... » Voilà le ton.

Depuis quinze jours, j'ai lu, relu tous ces feuillets. J'arrive à celui-ci, du 29 juillet 1914 : « Vous pensez bien que ce n'est pas tout à fait de sang-froid que je vous écris. Je suis déjà tout soulevé, car il me paraît presque impossible cette fois, que ça rate. Je pense toute la journée et toute la nuit à « mes hommes » (j'en aurai 30, vous savez !) et à ce qu'il va falloir faire pour me conduire au mieux avec eux. C'est assez exaltant. Cependant, pour le cas où ça raterait, je réponds à votre lettre... etc... »

*
* *

Cinq années de séparation — ses trois ans de captivité en Allemagne, ses deux ans d'internement en Suisse — ne semblaient pas nous éloigner l'un de l'autre. De

Königsbruck, le 19 décembre 1915, il m'écrit : « Comme c'est invraisemblable, cette vie ensemble que nous menons à de telles distances ! L'autre soir, je pensais quelque chose que je trouve exprimé textuellement dans ta lettre... » Et d'Engelberg, où il vient d'arriver, le 5 juillet 1917 : « Mon vieux, mon cher vieux... tu es rentré. Quelle coïncidence merveilleuse !... Mon vieux, oui, il faudra que tu viennes. C'est encore le mieux... Il me faut un peu de bonheur tout de suite, le plus tôt possible... »

Je revois cette petite gare de montagne où je le reçus dans mes bras. Il m'attendait, debout au bord du chemin, un peu gauche sous l'habit militaire, un peu empêtré dans son émotion, la mâchoire raide, la voix légèrement rauque, amaigri, changé sans doute, mais bien lui-même. Il a toujours été lui-même. De sa première à sa dernière image, il ne s'est pas démenti, ni déformé. Sa forme était solide, impressionnable mais constante. Tel qu'on le voit sur les photographies de sa petite enfance, et de sa jeunesse, je le retrouve dans un groupe militaire de 1913, aux grandes manœuvres, ou parmi ses compagnons de captivité, et même sur ce dernier portrait où il ne respire plus : le même port grave, contraint et gracieux, cette impétuosité empêchée, cette suavité inquiète que j'ai vu souvent lutter, sur son visage, avec un peu de dureté. Et, malgré tout, bien qu'on le crût débile : cette force. Il paraissait toujours en débat, quelquefois en péril. Ce n'était que vis-à-vis de lui-même : « Je suis toujours tellement en difficulté avec moi-même que je ne sais ouvrir la porte à personne », disait-il. Ce n'était point manque de liberté ni de charité, mais rectitude intellectuelle, empressement d'une courte destinée, et puissance de sa vision intérieure. Quoi qu'il ait traversé, à quoi qu'il se soit livré, rien d'essentiel en lui ne s'est jamais déplacé. Il a toujours lutté, toujours résisté. Dans la mort aussi. C'est pourquoi l'image que nous avons de lui, même inachevée, reste si forte et le deviendra de plus en plus.

C'est pourquoi sa mort est si frappante, et nous dépossède d'une partie de l'avenir. Jacques est irremplaçable. Il n'y aura aucun remplissage possible, aucun nivellement à cette place qu'il avait reconnue, choisie, occupée, creusée et recreusée avec tant de peine, d'ennui, de vaillance et de personnalité...

Le soir de ce grand revoir, à Engelberg, nous avons dîné dans sa petite maison de bois, sans échanger beaucoup de paroles. Et puis, pendant deux jours, cheminant par des sentiers inégaux où nos pas s'accordaient mal, dans cet affreux paysage de pierraille, de noire verdure et de nuées, nous tâchions de nous retrouver. Notre pensée prenait trop de directions à la fois. Jacques s'irritait de voir la sienne se heurter à des portes fermées. Il était encore prisonnier. Il m'écrira plus tard (le 5 août 1918) : « Il y a un an ces jours-ci, nous étions ensemble à Engelberg, mon vieux, et nous commencions, oh ! bien maladroitement encore, à reprendre contact. Il ne faut pas que cette entrevue te laisse l'impression de m'avoir vraiment retrouvé. Ce sera bien plus long et bien plus difficile que ça... » Puis, le 4 janvier 1919 : « C'est vrai que nous ne communiquons pas... La distance entre nous, entre nos occupations, entre nos soucis, entre nos expériences est trop grande. Trop grand aussi ce temps où nous avons été séparés, trop ancien notre passé commun ; il nous manque d'avoir partagé ces quatre si lourdes dernières années. » Enfin, le 12 juillet de la même année : « Non, nous ne nous sommes pas bien revus ni retrouvés... »

Je n'ai plus guère de lettres de lui depuis cette dernière date, et je cherche mon ami à travers ces cinq ou six années qui sont maintenant des années de deuil. Il paraissait, de loin en loin, à la tombée de la nuit, poussant ma porte avec hésitation, s'excusant presque, et me tendait la main, sans quitter son pardessus ni sa lourde serviette de cuir, bien souvent sans s'asseoir. Il questionnait distraitement, en consultant sa montre et son petit agenda.

Nous nous promettions de nous revoir, mais nous nous gardions bien d'engager la conversation dans une voie qui nous eût trop fait sentir l'affreux arriéré qui s'accumulait. Si, moins discret parfois, j'attaquais un sujet qui lui tînt au cœur, ses yeux s'inquiétaient, ses mains s'énervaient. Il écartait, non sans chagrin, toute interrogation à laquelle il n'aurait pas eu le temps de répondre complètement. Des obligations divergentes nous arrachaient l'un à l'autre. C'est ainsi que je l'ai perdu, dans le moment où notre amitié pouvait devenir ce qu'elle n'a pas été, car jusqu'à la veille de la guerre, Rivière n'avait pas encore cessé d'être un adolescent. Je ne l'ai retrouvé qu'à sa dernière heure. Maintenant que je ne le verrai plus, je le sens de nouveau près de moi. Tant de biens trop précieux que la vie nous offrait, dont nous étions peut-être indignes, la vie nous en dépouille, mais la mort nous les rend.

Quelqu'un qui le connaît mieux que nous tous m'a dit depuis : « Il fallait qu'il se détachât, et c'est à quoi il travaillait depuis plusieurs années, malgré lui, c'est à quoi plutôt une force invincible, impitoyable, travaillait en lui, bien qu'il se débattît si tragiquement... Je l'ai vu couper un à un, dans le désespoir et dans l'acceptation, tous les liens qui l'attachaient à la vie. »

*
* * *

Le jeudi 12, vers onze heures du matin, Jean Paulhan est venu me dire que Jacques était au plus mal.

Je l'avais vu souffrant, le mois dernier, d'une grippe contractée en soignant sa femme et ses deux enfants. Je l'avais vu, vers la fin du mois, convalescent semblait-il, déjà sans fièvre, assis sur son lit et corrigeant des épreuves. Les yeux un peu agrandis, le front très lumineux. Je lui avais dit : tu es beau...

Il est là, étendu à plat, la tête un peu renversée, sur cet étroit divan, sur cette couchette de cabine, basse,

adossée au mur, prise entre les montants d'une bibliothèque dont les livres l'encadrent. Sa table de travail où sont encore des papiers, des dossiers, sa montre et son stylo, est envahie par les fioles, les ampoules, les linges souillés...

Les doigts de sa main droite continuellement agités font un mouvement sans arrêt, du drap au visage, vers la bouche et le menton noirci par une barbe de quelques jours. Il ne parle presque pas. Il obéit à ceux qui le soignent. Il me semble que Jacques est, comme d'habitude, tout entier à sa tâche, qui est de lutter contre la mort.

Sa femme et ses proches le harcelaient de soins, sans une minute de relâche, comme afin de ne pas laisser au mal le temps de faire un pas de plus. Et tantôt ils semblaient gagner un peu de terrain, et tantôt reculer, perdre prise. Et la vie se rétrécissait jusqu'à ne plus soutenir que sur un point déjà fléchissant ce corps chéri au-dessus de l'abîme. Et ses amis, d'un peu plus loin, le regardaient de toutes leurs forces, et se regardaient entre eux, s'unissaient entre eux, je ne sais si c'est dans la prière, l'espoir, ou simplement dans la terreur, mais le sentiment qui entourait Jacques, et l'assistait dans la souffrance de ses dernières journées, fut des plus forts que j'aie vu s'échanger entre des hommes.

Le même jour, un prêtre fut appelé. Et une grande réaction s'étant produite après sa visite, Jacques dit, dans un demi délire : « Maintenant, je suis sauvé miraculeusement. » Une autre fois, au sortir d'une de ces crises où la respiration lui manquait, où il semblait véritablement revenir des confins de la mort, il dit : « Maintenant, je suis comme Dostoïevski... »

Le docteur est venu vers sept heures. Après l'examen, comme nous l'interrogeons sans oser parler, comme nous étions tous suspendus à un mot, un signe de lui, il a fait avec la bouche une espèce de moue. Il a donné quelques instructions, remis son pardessus, cherché son chapeau

qu'il ne trouvait pas. Il est parti. Quelques amis l'ont suivi dans l'escalier.

Vers onze heures, Jacques se mit à parler. D'abord sourdement, il dit une phrase que je n'ai pas bien comprise. Elle exprimait une sensation d'écrasement, d'aplatissement sur le sol. Je perçus les mots *poussière* et *salacité* qu'il prononça avec une particulière vigueur. Puis soudain, plus haut, comme s'il ressaisissait ses dernières forces, d'une voix dure, impérieuse, saccadée : « Vous ne vous rendez pas compte... il n'y a pas un de vous qui se rende compte de l'épouvantable situation dans laquelle je suis... il faut procéder avec méthode... systématiquement... promettez-moi, vous, ma famille, jurez-moi de faire ce que je vous dirai... Vous me le jurez ?... Asseyez-vous tous, chacun avec un papier... C'est cet horrible liquide qui m'empoisonne... D'abord, il me faudrait un bon médecin... tout de suite, entendez-vous ?... qu'on m'em-mène ! si je peux supporter les cahots et qu'il ne soit pas trop tard... Mais si je rentre dans ce petit trou, je suis perdu... Pourtant, si j'ai la chance de tomber sur un médecin de nuit... oui, alors, peut-être entendez-vous ? si j'ai cette chance, je puis être sauvé... Mais non ! Toutes les issues sont bouchées... C'est tout de même trop terrible ce qui m'arrive, comprenez-vous ? La fin de ma vie... oh ! la fin de ma vie... ma vie... ma vie... ma vie !... » Il répétait ce mot, chaque fois, avec plus de force et de désespoir : ma vie !

Le lendemain matin, vendredi 13, on nous laissait encore un peu d'espoir. Je l'ai regardé de loin, n'osant pas m'approcher de peur de l'agiter. Je l'ai regardé pour la dernière fois.

Je ne l'ai pas vu mourir. Sa dernière nuit fut atroce. Trois fois, il ■ perdu le souffle. Trois fois, des soins désespérés le ramenèrent à la vie. Son visage, dans la mort, portait la marque de ce combat. M. G. qui l'a vu me disait : « Il avait l'air d'un assassiné. » Une mort violente, en effet.

C'est bien celle-là qu'il a subie. Il s'est bien défendu. Il ne s'est pas laissé faire. Il était là, renversé, égorgé comme un soldat. Je pense à cette parole de Shakespeare sur un jeune héros : « Il n'a vécu que jusqu'à ce qu'il fût un homme : dès que sa valeur eut prouvé qu'il l'était, au poste où il combattit sans reculer, il est mort comme un homme. »

Quand je suis rentré dans sa petite chambre, Jacques n'était plus là. Il n'y avait plus que l'énorme catafalque, les cierges et des monceaux de fleurs. Et, dans l'ombre, un pauvre visage.

Deux générations d'écrivains et d'artistes environnaient son cercueil à l'église.

Je n'ai jamais vu deuil plus sincère, affliction plus vraie.

Le mercredi 18, à 10 heures 30, par une belle matinée de soleil, nous l'avons enseveli sur la colline de Cenon, qui domine Bordeaux, non loin d'une chère maison où il fut heureux parmi des êtres simples qu'il aimait.



Les quelques photographies de Jacques qui ont été prises après sa mort, quand je les ai regardées pour la première fois, je n'en ai senti que la cruauté. Je n'y voyais que la souffrance de la défaite, qu'une image de la mort violente. Mais, depuis que je vis avec elles, les regardant chaque jour, elles ne me font plus peur. Je les trouve de plus en plus belles. Je comprends et j'admire à quel point, dans la mort, Jacques exprime son caractère. L'immobilité parfaite abolit ce qu'il pouvait y avoir pour nos yeux d'incertain dans sa personne. Sur l'un de ces portraits, ce qui frappe le plus c'est, dans son ensemble, la construction du visage, son harmonie sérieuse et fine. Sur l'autre, c'est la puissance du maxillaire inférieur et l'attaché de l'oreille. Sur une troisième, c'est l'extraordi-

naire pureté de la coupole du front et des yeux parfaitement clos, un air de jeunesse éternelle. Les mains, grandes, osseuses, très belles et très fortes, ne sont pas seulement jointes, mais bien appuyées l'une à l'autre et bien assises sur la poitrine, avec ferveur. Les mains sont calmes. Mais le masque de Jacques ne montre pas cette sérénité, cette simplification marmoréenne, cette espèce de beauté un peu facile qu'on voit à beaucoup de morts et qui donne l'idée du repos et de la purification. Il n'y a pas que l'empreinte de la mort sur son visage, mais l'expression de son sentiment, de sa posture, presque de sa réaction vis-à-vis de la mort. Après le dernier souffle, on lit encore sur cette figure la rencontre du dernier moment de la vie avec l'homme qui le voit venir, et qui connaît la mort en même temps qu'il la subit. Sa bouche est entr'ouverte, un peu crispée, mais quand on la regarde longtemps, on croit qu'elle va sourire. Son immobilité n'est point tout à fait passive. On y sent encore le mouvement suspendu. Elle ressemble à une réplique interrompue. La souffrance et la lutte semblent avoir fait place, en une minute inconnue, au commencement de l'extase, et la violence à la persuasion de la mort. On dirait que Jacques a fermé les yeux sous l'éclat insoutenable d'une grande lumière.

JACQUES COPEAU

SOUVENIRS

Colpach, le 3 mars 1925.

Vous me demandez quelques souvenirs sur Jacques Rivière. J'en ai trop ou trop peu ; rien, presque, de pittoresque, aucune de ces choses qui font anecdote ne vient affleurer ma mémoire, que pourtant habite une image très complète de l'ami disparu. Si je m'applique à le voir du dehors ce sera dans des circonstances où d'autres l'auront vu aussi bien, qui en traceront ici même un portrait meilleur. A Pontigny par exemple, à la décade littéraire de 1922, certains après-midi d'entretien où son beau regard franc et bleu comme un ciel pur brillait si hardiment dans l'ombre de la charmille. Je l'entends prendre la parole, faire des mises au point avec un grand bon sens, dans un bon langage où n'entrait jamais ombre de verbalisme. Il semblait un peu hésiter, souriait, s'excusait gentiment. Mais comme ses paroles renfermaient de subtiles réalités ! En parlant il découvrait les dents qu'il avait fortes et blanches. Elles luisaient alors à l'égal de ses yeux clairs, donnant l'impression de saisir du solide, de mordre sur du réel. Je le revois, à une autre occasion, modestement autant que bravement, affronter les déroutants axiomes de Paul Valéry dans je ne sais plus quel restaurant parisien où nous dînions je ne sais plus quel soir. André Gide qui en était, doit s'en souvenir, et comme il prenait tenacement la défense de la psychologie contre la mécanique, et de Valéry poète contre Valéry théoricien avec l'obstination respectueuse que lui

donnait l'admiration où il tenait les vers du grand écrivain. On ne pouvait imaginer débats plus passionnants. Ensuite au retour le long des Champs-Élysées nocturnes et solitaires, aucun des deux adversaires ne cédant, la belle discussion se poursuivait sous les étoiles qui avaient l'air de s'en mêler. Hélas ! le Rivière que j'ai le mieux, le plus connu, n'est pas celui-là : c'est un homme presque toujours harassé, un homme qui tout jeune avait assumé le plus de fardeaux qu'il pouvait et jamais n'avait pris garde à ne pas se surcharger. Fardeaux légers à son cœur intrépide et allègre, mais pesant bien lourd à ses épaules si peu massives. Presque constamment harcelé par le souci de trouver le temps et le repos nécessaires à son travail de création personnelle, il n'eut de loisirs un peu longs, il faut bien le dire, que ses trois années de captivité en Allemagne, seule période où il ait pu lire avec un peu de suite autre chose que des manuscrits.

Pour travailler en paix, depuis 1921 il venait régulièrement faire à la campagne, en Luxembourg, d'assez brefs séjours (ils allaient rarement jusqu'à trois semaines) et chaque fois il y arrivait en état de dépression physique et nerveuse. Mais il se reprenait étonnamment vite, étant au fond d'une nature très saine. Sinon comment eût-il résisté à l'invraisemblable régime de surtension nerveuse où le mettait l'effervescence de sa vie intérieure, jointe au surmenage matériel que l'on sait ? « Je ne peux pas » m'écrivit-il en février 1921 (prolonger un séjour commencé) « l'âme est devenue trop instable, trop vagabonde. Elle veut être promenée tant qu'elle ne retrouve pas son équilibre. Mais je vais m'occuper de lui en composer un nouveau. Que la vie est difficile à qui a tendance à la prendre trop au sérieux. »

Pourtant, d'une fois à l'autre, il revenait plus robuste, il se conquérait peu à peu. Une grande crise s'est déroulée en lui pendant ces années d'après-guerre, un constant problème d'ordre à la fois sentimental et métaphy-

sique l'absorbait, qu'on devinait, auquel il faisait parfois allusion, sans que les données en fussent très claires. Il ne pouvait, on le sentait, le résoudre que par ses œuvres dont chacune représentait une étape vers sa conquête.

Rivière aimait beaucoup la campagne et s'y promenait pendant de longues heures avec plaisir durant ses courtes cures de repos et de solitude, s'intéressant vivement à la géographie du site, et déployant un sens d'orientation très prononcé dont il était assez amusé, comme d'ailleurs de toute réussite dans le domaine pratique. Il fallait qu'il explorât jusque dans son arrière-fond chacune des petites vallées, chacun des ravins qui découpent en autant de collines les contreforts de nos Ardennes, et il n'avait de cesse qu'il comprît leur structure, la pente des eaux, etc... Il ne pouvait pas très bien se pardonner de n'avoir réussi aucune des tentatives d'évasion qu'il avait faites lors de sa captivité en Allemagne et m'en parlait souvent. Les conditions dans lesquelles elles avaient été entreprises paraissaient presque insensées de hardiesse, mais il eût bien voulu recommencer si cela lui avait été possible, pour se donner une preuve de ses aptitudes à l'action. Il était d'ailleurs bien moins dépourvu de facultés pratiques qu'il ne se l'imaginait, mais l'exagération de certaines de ses qualités, de sa délicatesse, de ses scrupules, de sa bonté surtout l'entravait et l'encombraient. Un trait bien caractéristique : un jour, en pleine effervescence de travail et de soucis de toutes sortes, il m'envoya la lettre parfaitement inintéressante que venait de lui écrire un Allemand parfaitement inconnu, qui ne se recommandait de rien ni de personne, pour lui demander un secours d'argent. Sans doute cette lettre était-elle écrite par séries adressées à des douzaines de personnes et n'importe qui l'eût mise au panier. Mais Rivière s'en préoccupa au point de m'en écrire et de me demander conseil.

Le chapitre de ses relations avec l'Allemagne mériterait un long développement.

« L'Allemagne » m'écrivit-il en 1923, « continue de m'attirer et de me repousser pour parts égales. »

Peu de questions l'intéressaient aussi passionnément que celles de la reprise des relations franco-allemandes et les chroniques qu'il fit pendant deux ans pour le *Journal du Luxembourg* sont pleines, à cet égard, des documents les plus précieux pour sa psychologie et sa façon de penser. Elles sont écrites dans cette prose remarquable de clarté et de précision subtiles, pleine de ressources et des plus personnelles inventions, qui était le don unique de Rivière. L'usage auquel il arrivait à plier tout naturellement des mots faits pour autre chose était prodigieux, tout le monde le sait. On imagine facilement à quel point une telle qualité d'écriture pouvait frapper dans les colonnes d'un quotidien politique.

Un côté de sa charmante nature y apparaissait constamment : son optimisme foncier, fait de courage, de confiance dans la vie. « L'optimisme reste un devoir » disait-il dans l'un des pires moments. « C'est un dur calvaire que l'optimisme » puis : « pourtant, autant il est important d'être pessimiste tant qu'un événement est à craindre et peut être évité, autant cela devient inutile lorsqu'il s'est produit. » — « Mais je répète qu'en présence de l'irréparable, l'optimisme devient aussitôt un devoir. » — « Cependant c'est ici que notre optimisme doit s'excuser de nouveau. » — « S'il y a une autre Allemagne que celle des nationalistes, et nous sommes beaucoup à l'espérer encore en France... »

C'est toujours la même note d'espérance, de crédit fait à la chance et aux êtres, aux hommes politiques et aux Gouvernements successifs de la France et des Alliés. Et toujours envers la vie la même justice, où se marquait si constamment la gentille courtoisie de son âme. Le sort avait beau le tenir pour ainsi dire à distance, ne se laisser arracher que difficilement et avec maussaderie le peu qu'il lui ■ cédé de biens temporels tels que la santé, les loisirs,

l'absence de soucis. Jamais il ne se plaignait, et quand il lui arrivait de pester, ce n'était jamais que contre lui-même, contre sa propre maladresse à saisir la chance. C'est qu'il avait la grande reconnaissance des êtres vraiment généreux. Parfois il me faisait l'effet d'un enfant de bonne volonté sans cesse occupé à rectifier sa conduite pour enfin désarmer des éducateurs injustes et grossiers. Hélas ! la destinée dans sa stupidité cruelle a eu le dernier mot.

Où donc faut-il chercher le centre autour duquel tant de vertus s'ordonnaient, tant de joie, tant d'intelligente candeur, de conscience et de patience ? Le secret de cette personnalité si exposée, si passionnée et pourtant si résistante, Rivière prend soin lui-même de nous l'indiquer en maints endroits et avec une particulière beauté dans ce passage de son étude sur Baudelaire : « Je sais toutes les réponses, je sais bien toutes les justifications. Je ne suis dupe de rien, cependant il faut subir cette amertume. — Il n'y a rien qui puisse délivrer ton cœur de tant de vérités. » Moins encore qu'il n'eût consenti à secouer de ses épaules aucune charge, ne voulait-il d'aucune vérité délivrer son cœur. C'est son inexorabilité qui marquait et distinguait cette figure si tendre.

Si d'autres qui y aspirent peut-être autant, ont une peine infinie à atteindre leur propre sincérité, Jacques Rivière était tout naturellement établi dans la sienne. Sincère, il l'est dès l'abord, essentiellement, doucement et implacablement. C'est peut-être la raison profonde pour laquelle la morale ne l'intéressait pas. Je ne suis pas sûre qu'il ne s'en défiait pas quelque peu et qu'il ne lui ait pas eu, comme on dit, une dent. Car où est le devoir qui ne finisse par incliner à quelque mensonge celui qui s'y soumet ? A son extraordinaire pureté d'âme, toute règle il est vrai devait paraître assez inutile, mais tenait-il tant que cela à son intégrité ? Tandis que rien, pas même la terrible obligation d'être heureux, ne lui a jamais paru, en urgence approcher, fût-ce de loin « celle d'atteindre le plus possible de vérité ».

Et le voici mort, tragiquement, vaincu dans cette lutte forcenée contre les ténèbres montantes, lui qui ne voulait pas croire la défaite possible, arraché à la chère vie, sans avoir pu dire plus qu'une infime partie de ce qu'il avait découvert, ni s'avancer davantage sur la route sans fin de l'immense vérité, aveugle et bâillonné dans sa tombe... A quoi donc peuvent servir de pauvres souvenirs en présence d'un tel désastre ? avec quoi nous consoler ? L'optimisme ne devient-il pas ici mensonge et la seule application honnête de notre courage n'est-elle pas de mesurer toute l'étendue d'un malheur aussi irrémédiable que la mort, à trente-huit ans, de Jacques Rivière ?

A. M. S^t-H.

JACQUES RIVIÈRE DEVANT LA MORT

La mort est une aventure si nouvelle pour lui encore et les morts pour nous de si dangereux étrangers, puisqu'ils sont passés de l'autre côté de notre cœur dans le secret de la vérité, que nous leur devrions bien et à nous-mêmes de nous taire, mais de parler d'eux est plus facile à la vanité de notre chagrin et quand l'homme ne sait pas si ce n'est pas de rire qu'il devrait éclater, il éclate en sanglots. Les rites ont été fixés une fois pour toutes ; l'habitude est prise. L'Église même à qui il conviendrait d'agiter les cymbales et d'emboucher les fifres se revêt de noir ; il est vrai qu'elle songe à nos péchés.

Je me souviens de deux attitudes de Rivière : un jour je l'ai surpris au milieu de la lecture d'un livre mystique et je l'ai vu ivre, comme une abeille gavée du parfum qu'elle cherchait, se mettre à tourner sur lui-même autour de la chambre où nous étions enfermés tous les deux ; telle une des petites Arnauld dans sa cellule de Port-Royal-des-Champs interrompait pour danser de joie sa méditation de l'Augustinus et il prononçait des mots incohérents, merveilleux, où le nom de Rimbaud revenait. Comme il ressemblait ce matin d'octobre au plus poignant saint François de Greco, comme il ne se ressemblait qu'à lui, comme il ressemblait à ce visage éternel que nous avons adoré sur son lit de mort.

La vertu essentielle de Rivière m'a paru être, non pas ce goût et cette intelligence de l'analyse qu'on lui accordait, mais la ferveur, une ardeur secrète insatiable, insoutenable, périlleuse, qui eût pu être diabolique ou divine. Sans doute a-t-il eu peur de lui-même, de « ce feu » qui

était lui-même et par sagesse hélas ! pour cet amour de la mesure qui est le rythme classique de notre éducation, de notre race et notre faiblesse ou peut-être, j'aime mieux le croire, pour n'user que contre soi une violence d'inquisiteur qui était dans le tour de son caractère, dans le ton de sa voix, dans la manière parfois de son geste et toujours de l'orbe « très noble espagnol » de son visage, dans l'acuité de son regard, chargé de reflets souterrains d'incendie, s'est-il appliqué à l'étouffer. Un jour, il a élu sa discipline, son masque, les amitiés qui étaient les plus opposées à ses désirs et il s'est refusé plus tard de parti-pris, avec une cruauté certaine, par sombre jeu la « mystique folie » qui devait couvrir latente, exilée dans le recul de son âme, jusqu'au jour où le loisir de la maladie l'a fait s'apercevoir d'elle, avant que ce fût à elle enfin que l'eût livré, tout illuminé de clartés ravies à un autre monde, la mort. Ainsi beaucoup d'hommes se développent-ils sur deux plans parallèles dont l'un, le seul réel, dans les profondeurs leur échappe. Peut-être si Dieu les estime assez peu pour les laisser vieillir, ne réussissent-ils plus à se retrouver, mais Rivière ne pouvait pas, « parce que c'était lui », du martyr qu'il avait institué volontairement au cœur de son être ne pas mourir jeune et n'avoir pas soupçonné une fois au moins pour son excuse la force qu'il aurait d'improviser l'espace d'un soir en lui la Sainteté. C'est de cette force intime, centrale que procédait le rayonnement de son génie qu'il nous a caché le plus souvent par pudeur et qu'il nous a enfin dérobé, peut-être parce que nous n'étions pas dignes de lui.

Que celui que nous pleurons cependant ait répudié sa gloire dans une minute d'une « autre » lucidité que nous appelons délire, parce qu'elle ne s'accorde pas avec la nôtre et la dérange, pour nous débarrasser aussi d'y prêter attention et parce que cela n'a d'importance que pour lui, nous n'en continuons pas moins à lui faire honneur de ce qu'il a méprisé : sans avoir pitié des suprêmes répugnances des cadavres qui ne peuvent pas se défendre de nous, nous leur

imposons par surcroît, comme une torture posthume, la parure de leurs péchés : « Ah ! ma vie, qu'a-t-elle été, ma vie ? »

La mort déchire un instant l'apparence, mais nous avons su rendre si insensibles nos yeux que nous ne voulons pas nous être aperçus de l'éclair qui a passé. Nous nous obstinons à maintenir debout les cloisons qu'elle a disjointes et à ne pas croire à l'existence des paysages interminables qu'elle a réveillés dans le lointain. « Le beau jaune ! Les choses se traduisent en jaune, au lieu du noir coupable dans lequel je croyais être descendu. » Cette lumière n'a rien changé aux dimensions du monde. Sur les visages des morts nous ne voulons lire que ce qui nous les fait prendre en pitié, pour nous réserver la meilleure part. Nous fermons leurs yeux, nous rapprochons leurs lèvres, nous enchaînons leurs pieds avec des langes et nous sommes bien tranquilles dans le domaine de nos préférences. S'ils « voient » seuls cependant, s'ils poussent des cris, s'ils sont en proie au plus pur mouvement intérieur, à la vibration du perpétuel et unique amour, nous sommes des misérables de ne l'avoir pas deviné.

O Rivière, tendu comme un arc vers l'éternité la dernière nuit de ta vie, seras-tu mort inutilement pour nous tous, excepté pour toi-même. On a décrit la lutte acharnée que tu as livrée pour demeurer sur la terre, mais qui a remarqué l'enthousiasme que tu as apporté à mourir, dès que tu as senti la caresse, la passionnée douceur de la mort qui n'est peut-être sur nous que l'étreinte amoureuse du ciel ? « Enfin je vais être débarrassé de ce poison qui roule dans mes veines. » « J'ai trouvé comment expliquer le monde obscur par les moyens les plus simples. » Et comme s'il se fût adressé à une assemblée : « Voilà que je suis miraculeusement sauvé. On ne peut pas savoir ce que c'est, quand les Portes sont fermées. Voilà que les Portes sont ouvertes. ». « Notez vos apparitions comme réelles ». « Je vais retrouver la lumière divine. » « Pou-

vez-vous croire un mort, car je suis mort depuis plusieurs mois déjà. » « Ce serait fou de me croire, bien qu'il soit arrivé parfois que des rêves se sont fixés dans la réalité, dans le ciel. »

Je me suis retrouvé auprès de lui : encore la chaleur de son dernier souffle errait dans la chambre toute surprise de ne plus l'entendre respirer. Des groupes d'amis pleuraient ça et là, muets. André Lhote à travers ses larmes qui scandaient mon chagrin, essayait de fixer sur le papier l'expression indéfinissable. Moi-même toute la nuit qui a suivi, j'ai poursuivi cette image dans son mystère parmi les fleurs invisibles et la lumière éblouissante qu'elle habitait, escortée d'une multitude de mains et de visages penchés, aussi attentives les unes et solennels les autres que dans « l'enterrement du comte d'Orgaz », et je crois l'y avoir surprise au détour de cette bouche que nous avions toujours vue triste, contractée, qui s'était débridée, enfin délivrée, en un sourire plus assourdissant que le silence. La tête projetée en arrière contre l'épaule dans un geste d'extase, tout le corps réduit aux proportions d'une ombre qui, dressée, eût marché sur la pointe des pieds, l'expansion irréaliste des doigts translucides plus blancs que la blancheur et soulevés par l'enthousiasme à la hauteur des lèvres, trahissaient je ne sais quel élan du regard résorbé dont on suivait, sans le voir, par delà l'espace et le temps la courbe infinie.

Jamais vivant mit-il plus de vigueur dans son expression de vivre que dans l'expression de mourir ce cadavre harmonieux dont l'arrangement des membres suggérait le rythme de la Danse immobile qui est celle des astres et des bienheureux autour du Soleil de Vérité ? Pourquoi cependant chacun ne s'intéressait-il en cette Présence et moi-même, qu'à son chagrin dont il finissait par s'envelopper comme de ténèbres qui le séparaient seules de ce qu'il pleurait, si je n'ai pu lire sur le visage de Rivière qu'une joie insolente d'être mort ?

MARCEL JOUHANDEAU

II

L'HOMME

HOMMAGE

La vie de Jacques Rivière, la voici une de ces belles vies inachevées, un de ces fragments très précieux comme on en trouve pieusement sur les voies de la connaissance qu'ils ennoblissent et qu'ils attristent. Vie pure, vie studieuse, vie soucieuse et scrupuleuse, vie difficile et digne.

Rivière meurt à 39 ans, mais plus jeune encore par l'âme. L'âme intacte, l'âme préservée par la passion de comprendre lui gardait l'être d'un adolescent, la minceur du corps, la douce inquiétude des yeux, la timidité, la vivacité unies. Je l'ai vu pour la dernière fois, le jour de sa dernière sortie, entre deux actes de sa maladie, comme on l'avait cru sauvé, et qu'il s'essayait à reprendre sa tâche. Même ce jour, à quelques heures de la mort, avec ce visage décomposé, ce sourire péniblement formé, ce front mal assuré, ces jambes chancelantes, — il portait je ne sais quel air de jeunesse. Il y a peut-être en certains hommes une vertu particulière, une énergie spéciale de jeunesse qui est attachée au sentiment de quelque ouvrage à accomplir, d'un problème à résoudre, d'une entreprise à soutenir, et qui demeure jusqu'à la fin indépendante des accidents généraux du corps.

Parmi les éléments de notre âge véritable, je crois voir figurer l'état de notre dessein le plus cher.

J'ignore quel désir essentiel était au cœur de Rivière. Je ne sais quel livre y était contenu, quelle conquête il assignait à sa conscience, quels espoirs il donnait à ses pensées.

La délicatesse de ses goûts intellectuels le retenait peut-être encore dans une certaine irrésolution quant à son œuvre future. Mais je m'assure de la hauteur et de la profondeur de ses visées.

Il m'a été dit que dans son agonie il se parlait de ses projets. Il s'entretenait avec soi-même d'une forme nouvelle qu'il concevait ; d'un mode, qu'il inventait dans son délire, d'exprimer plus exactement les choses de l'âme. Rien de plus émouvant que ceci, — si ce n'est pour moi-même que, pendant ce suprême débat, il aurait, me dit-on, plusieurs fois prononcé mon nom.

PAUL VALÉRY

LETTRE SUR JACQUES RIVIÈRE

Paris, 13 mars 1925.

A celui-là qu'on laisse enfin la paix : elle lui fut longuement refusée.

Vous me demandez ces pages vaines sur un homme qui fut tout occupé d'un long débat intérieur. D'autres loueront son œuvre. Mon nom n'appartient pas aux lettres et mon témoignage ne peut servir sa mémoire littéraire. Mais de l'homme, et qui fut mon ami, je puis vous dire ceci : sa probité envers la vie fut aussi grande qu'envers son art.

* *

Je l'ai rencontré il y a longtemps. Je l'ai revu très rarement. Il était de ceux dont l'être moral fixe à jamais une entière présence. Et l'adhésion de son esprit, comme celle de son cœur, avait quelque chose d'absolu. Sa loyauté profonde, et qui l'eût dispensé de toute indulgence, ne forçait pas moins de constance chez ceux qui avaient un jour partagé sa confiance et son affection. Le reste était fortuit. Peu d'êtres vivants eurent moins souci des conditions fortuites d'une vie humaine. N'avait-il pas, lui-même, fait abandon de toute une part extérieure de sa vie ?

On pouvait ne partager rien de ses idées, de ses sentiments ni de ses goûts, sans que sa confiance en fût altérée. Quel était donc le secret de cette présence

humaine, sinon je ne sais quoi d'instant, qui lui fût propre, comme l'identité même de la flamme : une substance à l'état pur et d'innocence... Il était tout d'une seule essence et comme incorruptible.

Je n'ai rien su de lui, que cette qualité d'une âme toute mêlée à un esprit.



Honneur de l'âme, le plus pur.

Je songe à cette argile humaine, et qui prenait, chez un Rivière, une qualité si française.

« Modestie » et « décence », dans leur acception latine, sont les deux mots qui montent à l'esprit à la rencontre de son nom. Et le voici lui-même, tout invisible, sous le fardeau très pur de sa conscience : une parfaite noblesse, et qui ennoblit tout ce à quoi elle s'attache ; une parfaite vigilance, et qui le tient tout disponible pour toutes sollicitations de l'être moral ; quelque chose parmi nous d'à jamais inaccoutumé, et comme une incapacité de s'user aux contacts de la vie. Ses enthousiasmes même, ses naïvetés, ses actes de foi, tout ce manque de sang-froid dans l'appréciation et cette perpétuelle maïeutique de la transfiguration, autant de garanties d'une force personnelle qu'il ne peut éluder : critique très suspect, homme très rassurant.

Distrait aux choses de l'esprit, ravi d'un pur tourment, Jacques Rivière a vécu parmi nous en poète de l'intelligence. Tout ce qu'il avait récusé de lui-même trouvait encore licence dans cette effusion secrète de l'intelligence. Intelligence sensible, sous l'obsession croissante d'une discipline rationnelle. Attentif à son espèce humaine, il nourrissait ce mal de vivre sciemment. Et sur la tige, chaque jour plus mince, où s'aggravait un fruit chaque jour plus exigeant, nul ne peut dire quelle rupture d'équilibre, au gré de circonstances plus heureuses, eût libéré un jour la riche substance de sa maturité.



Il y avait, sous cette maturité croissante de l'œil, un point sensible et pur et comme inaltéré par le regard, qui vous faisait songer parfois à la source même de l'être humain. Il y avait, au fond de cette corolle vivante et vulnérable, toute la grandeur pensive d'un regard d'enfant.

Une telle nudité de l'esprit et du cœur révélait, chez Rivière, une profonde indifférence à toutes choses concrètes. Ses besoins matériels étaient nuls et, pour lui, toute curiosité du monde physique s'éludait d'elle-même. Sa défiance envers l'imagination était grande, l'instinct chez lui sacrifié à l'ascétisme intellectuel, la sensibilité mortifiée en raison même de sa richesse et par ce réflexe tout chrétien qui porte l'esprit occidental à dénoncer en soi, comme des complaisances, ses plus faciles inclinations. Hantise d'une vocation rationaliste à susciter en soi contre soi-même ! — Sur les routes multiples où d'autres mènent, durement, un triple ou quadruple attelage de bêtes disparates, celui-là conduisit ou suivit une seule bête pure...



Ce goût, quasi mystique, de se « dénaturer » n'explique-t-il point, logiquement, quelques-uns de ses jugements littéraires ?

Pareillement, dans l'ordre moral, il avait porté son esprit à un point d'abstraction et de neutralité dont les êtres proches de son cœur se fussent inquiétés, s'ils n'avaient mieux connu la source vive de ce cœur.

Et quant à la représentation géographique du monde où il vivait, il était clair qu'elle lui était de peu de prix : il s'en était allégé d'un coup au seuil de sa vie d'homme.

Terrien fidèle à l'accident de sa naissance et tôt accommodé aux conceptions de sa race, il avait accepté, au plus vite, les limites fortuites où s'acquitter de la conduite la plus pressante : celle de sa vie spirituelle.

La mort n'a-t-elle fait que surprendre, chez Rivière, un homme en voie de désincarnation ?

*
* *

... Sa parole était gauche et timide, et on l'aimait infiniment d'être telle, chez un écrivain dont l'art fut avant tout soucieux de propriété. Sincérité envers soi-même non moins qu'envers autrui. Dans la vivante intimité d'une confession, cette gaucherie, tout à la fois, semblait le rassurer sur sa sincérité et l'inquiéter sur les limites de l'expression humaine. Émouvante parole : que n'eût-on fait pour l'assister et pour l'apprivoiser ? Elle naissait à même l'être vivant. Elle livrait courageusement tout son tourment. Et lorsqu'elle reprenait l'aisance de son cours, elle avait fini d'être nécessaire, et c'était le moment, alors, de s'interroger soi-même, avec scrupule, sur la précarité de l'aide qu'elle avait pu trouver en vous, dans votre esprit ou votre cœur.

*
* *

... Son allure était gauche et timide, et on l'aimait infiniment d'être telle, chez un homme qui assumait la charge d'une direction littéraire. Combien d'autres, à l'usage, eussent tôt fait d'acquérir cette désinvolture et cette aisance professionnelle qui confèrent les signes extérieurs de l'autorité, à défaut de sa réalité secrète. Il n'avait pas en poche cette monnaie courante, nécessaire au crédit public de qui détient une fonction, dans la communauté des gens de lettres ou d'action littéraire. Avec son regard pur et tout mêlé encore au songe de sa nais-

sance, avec sa grande réserve, son honnêteté et ses scrupules, il ressemblait, sur la place publique, à ces étrangers démunis dont tout le bien fut converti en une seule monnaie d'or, et qui n'a cours. Parmi les hommes d'une autre race il avait conservé sa pauvre démarche d'ange aux ailes rognées. Et il y avait, dans sa profonde délicatesse, quelque chose de tentant pour la goujaterie. Ceux qu'une fibre plus grossière dispose aux joies publiques de l'affirmation de soi n'eurent point de peine à prendre avantage sur celui-là. Il fut même, m'a-t-on dit, insulté un jour, comme répondant du milieu littéraire auquel sa vie fut sacrifiée. En pareil cas, son inexpérience des hommes de la foule engageait à leur gré son courage, qui était grand, et sa fierté, réelle. Ceux qui ont pu mesurer, d'un œil plus dur que le sien, toute la lâcheté à laquelle il était exposé, en garderaient trop de tristesse au fond du cœur, s'ils ne croyaient pouvoir évoquer cette pensée : que Jacques Rivière fut avant tout sensible aux blessures faites de sa propre main. Et voici l'aide d'une autre pensée : la curiosité de l'être humain était devenue telle, chez Rivière, qu'il n'eût rien récusé d'une expérience humaine, aussi pénible fût-elle. Sa dernière ambition fut d'éprouver un jour les ressources de l'art dramatique.



Apparente faiblesse. Les rustres seuls s'y peuvent tromper. Sa force était secrète, comme son art même, comme son cœur, et comme tous les ressorts de cette nature racinienne. Invisible à lui-même, peut-être. On l'eût fort étonné, comme une femme, en lui révélant certaines ressources de son être moral. Et qui jamais, l'ayant connu, eût pu l'imaginer un instant se déroband à quelque charge, aussi écrasante fût-elle pour ses épaules ? Dans la modeste histoire de sa vie quotidienne, comme dans

les entreprises de son esprit, il se fût levé, sous les plus lourds fardeaux, avec la même simplicité qu'un homme de chrétienté se fût jadis croisé. Il y avait, sur son visage, toute l'attention, toute la patience et le sérieux qui firent jadis, sur le visage occidental, l'ingénuité de l'expression médiévale. Aussi bien, loin des contrées d'Europe, n'était-il possible de retrouver le visage de Jacques Rivière qu'à travers tout un âge de civilisations chrétiennes.

*
* *

Son cœur ? — Refuge ouvert à tous conflits de l'être humain. Ah ! tant de choses à concilier !... Ne puis-je à toutes faire droit sans qu'il soit dit qu'à nulle j'aie fait tort ?... Et vous pouvez encore m'infliger cette dernière injure de votre doute. Il n'y a rien à dire pour expliquer ce cœur d'un homme tout incommunicable. C'est la rançon d'une telle sincérité, qu'il faille que chacun doute du cœur qu'elle n'épuise. — Et pour résoudre ce mutisme, nul mouvement des lèvres, nulle larme réelle, mais seulement, un soir, au fond des yeux, cet affleurement silencieux de la source du cœur.

On m'a conté de Jacques Rivière qu'il fut, au seuil de la mort, la proie d'une terrible angoisse. Des rhéteurs allèguèrent la pensée de l'œuvre littéraire dont il avait à s'acquitter... Et je sais de lui-même combien pressante était cette œuvre à laquelle il travaillait depuis un an, à laquelle il faisait, pour la première fois, confiance. Mais qu'était-ce là pour l'homme que j'ai connu ? Seule cette humaine souffrance, aux rives du silence, a pu torturer l'homme que j'ai connu : de s'arracher, vivant, aux êtres proches de son cœur sans avoir pu tout expliquer, de son cœur tout donné.



Et le voici maintenant soustrait à ce commerce des lettres auquel fut consacrée toute la dignité d'une vie d'homme. Les mains si nettes parmi nous. Et déjà ce visage d'étranger.

Dans la petite pièce qu'il emplît toute de sa dépouille humaine, faites le compte de ces livres...

Puis à l'église, pour une heure, ces catacombes de la communauté littéraire...

Qu'y a-t-il de commun entre ces mœurs et cette pure histoire, qui s'achève ?

Je songe à celui-là, qui se tenait si simplement sous son nom d'homme.

... Un soir de brume peuplé d'hommes, dans un grand port fluvial de France, il y ■ longtemps, je l'ai vu s'avancer pour la première fois :

« Jacques Rivière, c'est votre nom, qu'allez-vous faire de votre vie d'homme ?... Vous n'allez point vous consacrer à la vie littéraire ?...

— « Il le faut bien. Vous le voyez. Et ce n'est point la peine de me regarder aussi fixement... »

Un soir de brume peuplé d'hommes, dans cette ville qu'il aimait et où il allait mourir, je l'ai revu, il y ■ un an :

— « Jacques Rivière, écoutez-moi. Pensez encore aux choses dites il y ■ une heure. Et maintenant qu'allez-vous faire de cette seconde partie de votre vie ?... »

Dans l'avenue hantée d'un peuple mal incarné, où il cherchait lui-même à reprendre pied, il s'arrêta un moment, à mes côtés, à considérer toute cette brume. Et déjà j'avais peine à retenir, sous mon regard, ce regard d'homme vivant. Je vis cette chose qui pesait au bout de son bras droit : une serviette de cuir jaune, à courroie,

lourde de manuscrits. Et puis il me laissa, et sous la brume de Paris je l'ai vu s'éloigner, chargé de ce papier d'autrui.

* * *

Jacques Rivière ■ honoré la vie littéraire de son époque. Il y a maintenu, auprès de lui, par son abnégation, la survivance d'une sorte d'état de grâce. Il ne fallait pas moins que la mort pour révéler cette présence. Il suffisait de la vie pour mesurer ce sacrifice — « Je n'étais pas fait, m'a dit Jacques Rivière, pour diriger une Revue littéraire. »

A. SAINT-LÉGER LÉGER

COMMENT RATTRAPER...

« Comment rattraper sur la route terrible où elle nous a fuis, au-delà du spécieux tournant de la mort, cette âme qui nous a passé entre les mains ? » Ainsi Rivière commence la belle vie d'Alain-Fournier qu'il a mise au début de *Miracles*, et c'est cette phrase que nous répétons, nous aussi, maintenant que, pensant à lui, nous éprouvons le regret vain, immense et douloureux d'une amitié entrevue, esquissée et que les circonstances laissèrent toujours dans un premier état d'ébauche légère.

Je l'avais vu pour la première fois dans cette belle retraite de Pontigny où se nouèrent tant de liens solides et précieux et, tout de suite, j'avais aimé ce visage ascétique et fiévreux, cet air de courage timide. A Pontigny, cette année-là, on devait parler de *l'Honneur* et pendant cinq jours, Rivière fut spectateur silencieux de notre effort pour reconstruire (de Bayard à Nietzsche, de Lancelot à Fabrice), le type moderne du héros chevaleresque. Il y avait dans nos discours quelque chose d'artificiel qui le choquait ; je voyais ses lèvres bouger sans arrêt, image mouvante sans doute d'un monologue intérieur. Après le déjeuner, il nous quittait pour se reposer quelques minutes ; il était déjà très fragile. Le cinquième jour, il revint de cette sieste portant quelques feuillets pliés. Il avait écrit une brève déclaration qu'il nous lut, qu'il commenta ensuite avec une sorte de passion gracieuse. Il dit que depuis le début de cette discussion, il se sentait comme opprimé, que cette construction systématique de la personnalité, cet

effort pour emprisonner les sentiments spontanés dans des cadres rigides lui semblait vain et dangereux, que pour lui le seul honneur véritable, c'était la sincérité envers soi-même. Il fut charmant parce que l'on sentait à la fois qu'il voulait nous donner sa pensée exacte, limpide, et qu'il avait horreur du scandale. Quand il eut terminé, ma voisine, qui était une Anglaise fine et cultivée, se pencha vers moi et me dit : « Voilà enfin un Français qui possède cette éloquence hésitante qui est la seule véritable éloquence. » C'était vrai.

Ce soir-là, je lui dis que j'avais aimé son courage et sa franchise, mais que je ne pensais pas comme lui, que cette sincérité totale me paraissait créer elle-même son objet, et que ces apparences, à travers lesquelles il tenait si fort à passer, étaient déjà, me semblait-il, les premières assises du réel. Il m'emmena sur la grand'route plantée d'arbres qui monte vers une forêt, et de laquelle on aperçoit dans la vallée l'abbaye isolée et massive, et il se mit avec bonne foi à éprouver mes objections. Il était l'interlocuteur le plus honnête que j'aie jamais rencontré. Il commençait, comme il dit de Bach, « par démêler soigneusement l'écheveau des sentiments qu'il voulait exprimer ; il les arrachait bien exactement les uns aux autres, il enlevait tous les fils qui restaient, il faisait perdre à chacun toute trace de sa combinaison avec les autres. Il fallait qu'enfin il les vit tous devant lui, bien séparés, bien purs, bien sincères. » Alors je sentis quel ami incomparable il devait être, et depuis ce soir-là, il m'est souvent arrivé, en écrivant, de penser à lui, et de me demander si cet esprit exigeant ne m'eût pas doucement contraint à aller plus loin dans l'analyse. Nous nous écrivîmes quelquefois. Je ne le vis presque plus. Que l'on regrette, dans les cas semblables à celui-ci, cette paresseuse et souvent vaine activité qui nous fait passer, satisfaits d'un rapide sourire échangé, à côté des êtres qui nous eussent le plus apporté.

ANIMA NATURALITER CHRISTIANA

D'âme si pudique et, par bien des côtés, si secrète, Jacques Rivière pourtant nous avait tous entraînés à la recherche, à la découverte de son secret. D'autres ont pu souhaiter de se connaître avec la même passion ; nul ne l'a fait à ciel ouvert, comme Rivière : il ne fut un critique si persévérant, si pénétrant, que parce qu'il avait besoin de tous ses maîtres, de tous ses camarades pour descendre plus avant dans son cœur ; mais il n'a jamais rien aliéné de lui-même. Son privilège de voir directement dans l'esprit des créateurs, ce don admirable, fit illusion à quelques-uns. Ils crurent qu'une telle intelligence d'autrui, une si lucide adhésion à certains hommes, à certaines œuvres devait être le signe d'un abandonnement sans reprise. Au vrai, sa grandeur — peut-être sa misère — fut de ne pouvoir être le disciple de personne : il n'a rien atteint jamais — fût-ce l'Immuable — qu'il n'ait résolu de dépasser. Il s'abîmait dans une œuvre, mais comme le plongeur coule droit sur ce qu'il cherche puis, d'un seul coup, remonte, s'efforce vers la rive, s'éloigne sans tourner la tête. Grâce au levain de Claudel, à celui de Gide, fermentent en lui des sentiments extrêmes, incompatibles, désormais soumis à son contrôle. Gide l'aide à se délivrer de Claudel et de Péguy ; Claudel et Péguy à se délivrer de Gide ; Proust et Freud l'entraînent loin des trois autres ; et déjà, à certains signes, je discernais qu'il commençait à se déprendre de Proust. Ces maîtres qu'il ne s'inter-ompaît pas d'aimer ni d'admirer, il n'en avait plus besoin,

il avait tiré d'eux tout l'assimilable. Dans ce perpétuel effort pour « créer son âme telle qu'elle est » il brûle tout ce qui fut objet de ■■ connaissance et de sa dilection. En amitié même, s'il ne cesse pas de chérir ses amis, il s'éloigne pourtant dès que semble être en jeu son intégrité : « Dure tâche que de s'accomplir ! Que de liens il faut briser ! Que de contacts il faut rompre ! Comme il est seul, l'homme ■■ qui bouge le pauvre et impérieux devoir de créer ! »

« Je suis effroyablement autonome », m'écrivait-il un jour. Voilà le vrai : il ne subissait aucune autre loi que la sienne, mais qu'il se l'imposait durement ! Une dure loi, — rien qui ressemble moins à ce jeu vertigineux de Gide entre l'abîme et le ciel. Tout l'effort de Rivière, en ces dernières années, parut contrarier sa tendance profonde. Ce chrétien s'efforçait de redevenir un Grec (au sens nietschéen) : il avait relevé ses barrières critiques, naguère abattues dans un temps de pénitence, d'agenouillement et de larmes. Il s'acharnait à détruire cette surnature jusqu'où le Christianisme nous oblige d'atteindre : non plus la sainteté, mais la simple sagesse et l'adaptation à la vie ; non plus cette aspiration infinie, mais le contentement dans les limites des sens et de l'intelligence. Il avait pris en horreur le drame — celui qu'on surajoute à ses difficultés intérieures pour les magnifier, pour en faire quelque chose d'intéressant. Il se persuadait que ce que les hommes appellent plaisir, bonheur, si l'on peut s'arranger pour les atteindre, sont ce qui existe de plus intéressant au monde. Ainsi Rivière prenait parti contre son âme. En vain m'écrivait-il qu'il éprouvait de la honte pour tout le temps perdu à croire le bonheur impossible : rien ne pouvait empêcher que de toute éternité, il appartînt à la race de ceux aux yeux desquels ce que les hommes appellent bonheur, n'est pas le bonheur, mais « cette chose à la place du bonheur », comme il est écrit dans *Partage de Midi*. Toute la question est de savoir si cette

exigence démesurée que Rivière cherche à détruire, une hérédité chrétienne l'a mise en nous, l'a surajoutée à notre nature, si l'éducation religieuse l'exaspère, si l'Église entretient savamment un appétit qu'elle seule se sait capable d'assouvir (et alors Rivière aurait pu arracher de soi, éliminer ce poison) — ou si, au contraire, cette exigence nous est consubstantielle au point que la soif qu'apaise le Christ, les grands Anciens, avant qu'Il vienne, en subissaient déjà le tourment.

Existe-t-il entre la Révélation et la nature de l'homme, une essentielle conformité ? Si elle existe, cette conformité, qui, mieux que notre Rivière, l'aurait dû reconnaître, lui « qu'aucune ruine n'arrivait à distraire de sa manie d'attention et qui se jetait sur ses pires mésaventures comme sur une proie » ? Et en effet, il l'a reconnue — surtout dans ses années de guerre et de captivité où tant de misère lui rendit l'intelligence de la Croix. Mais rappelons-nous ce cri de Pascal : « Que de natures en celle de l'homme ! que de vocations ! » Voilà le piège où semblait pris Rivière : ce goût de dénombrer en lui des vocations antagonistes ; le pire est qu'une telle méthode l'obligeait à perdre sur les deux tableaux ; car en même temps qu'il s'interdisait l'approche de Dieu, le bonheur humain se refusait à sa poursuite : cette passion de l'amour, qu'une telle furie d'analyse ne détruit pas sans doute, qu'elle excite même, mais surtout qu'elle paralyse, qu'elle frustre de la conquête et de l'assouvissement.

« Mourir, gémissait-il, céder la place à cette monstrueuse combinaison de sentiments qui occupe mon cœur et que je ne saurai jamais dénouer... » Si nous connaissions parfaitement un être, sans doute serions-nous avertis lorsque sa mort est proche. Je songe à tous mes amis que cela seul a pu guérir : passer à la vie éternelle. Jacques Rivière m'écrivait un jour : « Je me suis senti trop délaissé... » Celui dont il se croyait délaissé s'approchait terriblement de son corps et de son âme et,

à leur insu, les préparait. Parmi tant de raisons qui eussent dû lui inspirer de la joie, de l'orgueil, notre ami éprouvait un étrange détachement sans tristesse ; il répétait que sa femme, que ses enfants le retenaient seuls. Aussi détaché qu'il fût, nous savons ce que lui a coûté son arrachement au monde. Peut-être fallait-il que Jacques Rivière connût un tel martyre pour pouvoir jeter ce grand cri de délivrance, comme s'éloignait le prêtre qui l'avait absous :
« *Et maintenant, je sais que je suis miraculeusement sauvé.* »

FRANÇOIS MAÛRIAC

PORTRAIT

Il conviendrait peut-être d'écrire sur l'œuvre de Jacques Rivière, mais aujourd'hui que nous essayons de mettre en lumière sa figure, comment ne pas être ébloui par ce qui brillait avant tout dans cette figure : les qualités morales ?

Je l'ai peu connu ; je veux dire que notre première entrevue remonte à quatre ans seulement. J'ai gardé un souvenir très net de son accueil et de la conversation que nous eûmes ce jour-là. Il me posa de nombreuses questions sur moi-même, questions directes, qu'il était difficile d'éluder, mais qui pourtant ne me gênèrent pas et ne me parurent pas indiscrètes. Par la suite il agit souvent de même, et je retrouvai la même impression. Cela vient, je crois, de ce qu'il interrogeait les autres beaucoup moins pour en retirer un profit personnel, comme nous le faisons généralement, que pour les aider à en retirer un profit. Certes, il ne manquait pas de curiosité, il désirait connaître les êtres, mais il désirait surtout qu'ils se connussent eux-mêmes. De là ce mélange bizarre de sympathie et de détachement qu'on lisait parfois dans son regard.

Du reste, il professait certaines vertus à un si haut degré qu'elles ont pu fausser sa physionomie pour quelques-uns. Son scrupule, son souci d'équité, son amour de la gratuité, ont pu le faire passer pour froid ou indécis. Quelle erreur ! Quelle passion de la justice, au contraire, dans ces notes rares et si fermement pesées qu'il publiait

ici ! Et quelle passion, tout court, dans *Études* et dans *Aimée* !

Son œuvre n'est pas seulement celle qui est signée de lui. S'il m'est permis d'en juger par moi-même, tous ceux qui écrivent dans cette revue depuis quatre ans lui doivent quelque chose. Ce n'est pas qu'il nous imposât le moins du monde une direction (rien n'est plus absurde que de supposer l'existence d'une doctrine tyrannique, d'une contrainte quelconque, à la *Nouvelle Revue Française*) mais il allait chercher chacun de nous et le poussait sur sa voie. Il aimait cette tâche désintéressée. Un jour, à la fin de juillet, j'allais lui dire au revoir avant ses vacances ; il me dit : « Voilà les seules semaines où je puisse travailler un peu pour moi. » Et comme si ce calcul lui avait paru trop égoïste, il rougit légèrement et ajouta aussitôt : « Mais écrivez-moi, tenez-moi au courant de vos projets, je lirai tout ce que vous m'enverrez. » Il me dit qu'il allait passer l'été en Savoie, dans un endroit nommé Les Treize Arbres sous Monnetier, nom gracieux, un peu tendu, un peu mystérieux, bien fait pour apparaître dans un de ses romans ou dans un roman de son frère d'élection, Alain Fournier.

Sa discrétion et le soin qu'il prenait à s'effacer ont pu tromper ceux qui ne jugent que sur l'extérieur. Mais, qu'on n'en doute pas, il y avait dans ce jeune homme d'un âge difficile à déterminer, aux yeux fades, aux moyens parfois hésitants, de la volonté, de la puissance et même de l'adresse. On l'a bien vu lorsque, il y a quelques mois, il riposta dans cette revue, non pas à propos de son œuvre (il s'y était dérobé par une modestie élégante) mais à propos de l'œuvre d'un autre, avec un accent si juste et si loyal que son adversaire a dû se repentir s'il n'y a dans son cas qu'une méprise.

Ces facultés voilées, cette voix un peu sourde, n'agissaient peut-être pas également sur tous. « Rivière me décourage », m'a confié une fois un écrivain de nos amis.

Était-ce possible ? Je sais que, pour ma part, je trouvais dans son appui vigilant et qui pourtant n'opprimait pas, un appel au travail qui m'excitait bien plus qu'un violent coup de fouet. La pensée qu'il comptait sur moi aurait pu me faire accomplir bien des choses.

Je me rappelle une visite que je lui fis un des mercredis où il recevait ses amis. A ces réunions il était beaucoup moins embarrassé que dans son bureau où il se trouvait en présence de petites questions techniques pour lesquelles il n'était pas fait. Chez lui, au contraire, la conversation sur la littérature avait quelque chose de gratuit (je répète ce mot, mais il l'aimait tant !) qui le mettait à l'aise. Cependant il n'oubliait pas sa tâche, qui était de nous faire travailler. Ce jour-là, comme il me reconduisait à la porte, il me demanda si je voulais écrire une note sur je ne sais plus quel ouvrage. Cela ne m'attira pas beaucoup ; je devais être dans une de ces périodes de défiance et d'hypocondrie où nous ne voyons que la vanité de tout ce que nous créons, et où nous pensons : « Au moins, tirons-en un profit. » Je refusai, prétendant que je désirais « travailler pour moi ».

— Oui, oui, je comprends... me dit Rivière avec un certain regard... mais j'avais pensé que le sujet du livre vous plairait... Songez-y, voyez si c'est dans vos *possibilités*. » (Il usait volontiers de ces substantifs un peu lourds, mais qui sont souvent dans la conversation les véhicules les plus commodes pour notre pensée).

Sorti de chez lui, je traversai la place Denfert-Rochereau. C'était l'hiver et un brouillard très épais couvrait Paris. Dans cette obscurité, je m'orientai mal, pris une avenue pour une autre, revins sur mes pas, me trompai encore et me retrouvai au pied du Lion de Belfort, gros récif qui émergeait de la brume. Je ressentis alors un accès de mécontentement contre moi-même. « Il y a vingt-cinq ans que j'habite Paris, et je suis incapable de reconnaître mon chemin et de me diriger, me dis-je. Je

ne fais que flâner et jouir ; je retiens peut-être un peu de ce que je vois, mais sans ordre, et je ne vais pas chercher ce qui ne me touche pas. Sans doute il y a ainsi beaucoup de choses en moi que je perds, des facultés que je n'exerce pas, que je n'exercerai jamais, par insouciance, par défaut d'application. » Je revis à ce moment la figure de Rivière sur le seuil de sa porte... « Songez-y, voyez si c'est dans vos possibilités... » Je résolus brusquement de faire ce qu'il m'avait demandé ; j'entrai dans un bureau de poste pour lui écrire qu'il pouvait compter sur la note ; et ce bizarre courant d'humeur contre moi-même s'apaisa aussitôt.

Je ne sais si tous ceux qui écrivent ont comme moi, auprès d'eux, en pensée, des critiques et des juges. Lorsque j'ai achevé un morceau, je le relis plusieurs fois non pas pour le faire passer par mon *gueuloir*, mais pour le soumettre imaginativement à quatre ou cinq personnes dont j'estime le goût et le jugement. Ces quatre ou cinq personnes sont bien éloignées les unes des autres ; ni en art, ni en morale, ni en politique, elles ne sont dans le même camp ; sans doute seraient-elles quelque peu surprises de voisiner. La page ainsi relue fait penser à une nappe de laine, cardée par des rouleaux différemment dentés ; et le plus curieux est que, généralement, malgré ces différences, cette page, à chaque essai, reste accrochée aux mêmes endroits. Jacques Rivière était pour moi un de ces arbitres secrets. Je savais ou croyais savoir ce qu'il aimait et ce qu'il n'aimait pas. Et, après avoir fait la part des petites idiopathies qu'il y a chez chacun de nous, je trouvais le plus grand profit à corriger certaines choses en me disant : « Voilà qui lui plaira. »

Enfin, quoi qu'on pense de son œuvre et de l'hommage que nous lui rendons ici, il est un point sur lequel je doute que tous ceux qui ont été en relations avec lui ne s'accordent pas : c'est ce que j'ai appelé au début ses qualités morales, c'est son âme.

Je crois vraiment qu'il était incapable de faire ou de penser quelque chose de nuisible, et cela par une sorte d'inaptitude irrémédiable. L'a-t-on jamais entendu relever un trait comique sur un être ? Déformer un acte par esprit ou ironie ? Eut-il jamais une ambition gênante pour un autre ? J'en doute. C'était au point que chaque fois que nous parlions de Proust (on sait combien il l'admirait) j'avais envie de lui dire : « Mais voyons, les Verdurin, Charlus, l'hôtelier de Balbec, tout le côté de caricature chez Proust, vous, Rivière, vous ne pouvez pas aimer cela ? » Naïveté, car son intelligence, ouverte à tout, lui permettait assurément de juger et d'admirer ce qu'il y avait de plus contraire à sa nature. Mais ceux qui l'ont approché comprendront, j'en suis sûr, que cette pensée me soit venue.

C'est ainsi qu'il m'est apparu pendant le peu de temps que nous avons été liés. Maintenant il ne sera jamais plus qu'un souvenir, mais c'est un souvenir grand et intact. Le jour où l'on me prouvera que Jacques Rivière a agi une fois par ruse, qu'il a commis un acte qui puisse se rattacher, si légèrement soit-il, à la perfidie, à la malveillance ou même à la rancune, ce jour-là je désespérerai de connaître jamais une âme entièrement belle.

JACQUES DE LACRETELLE

SOUVENIRS

Dans cette maison hier encore pleine de lui, au milieu du concert de louanges et de regrets dont ses amis de cœur et de pensée entourent sa chère mémoire, osè-je élever la voix à mon tour, moi qui ne parlai guère ici, depuis cinq ans, que pour m'opposer et pour contredire. Délicat et doux Rivière ! Que ne pouvais-je être en tout son ami ! Notre amitié devait se résigner à vivre sous un régime de séparation... ou de défiance intellectuelle ; mais cela ne faisait qu'en augmenter pour nous le prix. L'essentiel était sauf, et nous le sentions bien, quand à de très longs intervalles, nous nous retrouvions face à face : le même feu, un semblable besoin d'échange, pareille émotion de douceur.

Trop passionnés pour la vérité l'un et l'autre, trop engagés l'un et l'autre dans sa recherche, nous ne pouvions pas ne pas nous heurter ou tout au moins nous méconnaître — en raison même du parfait accord que nous avions manqué réaliser un jour. Ceci vaut la peine d'être noté. Avec des admirations communes, Claudel, Gide, Péguy, nous étions partis cependant de deux horizons opposés... Or il y eut dans notre vie un moment solennel où nous pensâmes nous rejoindre. Un cri de joie, du fond d'une prison d'Allemagne, salua mon retour à Dieu. « Je ne serai plus seul ! » écrivait Jacques. Dans le groupe d'ainés et d'amis qui formait le noyau de la *N. R. F.* d'avant guerre, son catholicisme claudélien se sentait un peu débordé. Nous ferions bloc... nous nous appuierions

l'un sur l'autre... Simple croisée de trajectoires. Néo-phyte exigeant et entier, comme ils le sont tous, tandis que je m'établissais sur le terrain de la plus stricte obédience, Jacques Rivière, doutant peut-être de la sincérité absolue de son « conformisme » ne rêvait que d'y échapper... Quand je le retrouvai en 1919, sans doute était-il déjà détaché de ce qu'on appelle « le corps de l'Eglise » ? Je lui portais mon *Témoignage* ; il me dit un peu triste : « Oh ! je n'en suis déjà plus là... » De sa part, un certain regret. Du mien, la plus profonde déception que j'aie connue. Mais voilà qui retrempe et soude à tout jamais deux cœurs.

Je n'ai donc pas scrupule à souligner nos divergences. Il avait tout d'abord cultivé ses dons intuitifs, témoin cette critique sinueuse, tenant de la musique et de la danse, qui circonvenait, caressait l'objet et peu à peu faisait corps avec lui. Plus cartésien désormais que bergsonien, il se contraignait maintenant à dégager son regard du « sensible » pour le porter tout nu sur le mécanisme le plus caché et le plus délié de notre cœur... Je ne le suivais qu'à regret jusqu'au bout de son analyse... Mais comment lui-même m'eût-il suivi quand, par un mouvement inverse, tout mon effort tendait à réhabiliter, à revivifier un art avant tout synthétique, simple, direct et populaire, à l'occasion enfantin. — De la même façon, tandis qu'il réclamait la démobilisation de l'art et de l'intelligence, j'estimais au contraire cette mobilisation très spécialement favorable à leur plus viril épanouissement. Notons-le cependant, dans l'attitude de Rivière, aucune abdication, aucun dilettantisme. Ami de la délectation, comme doit l'être tout artiste, il prenait la vie trop au sérieux pour se contenter jamais d'en jouir.

Mais quel était-il donc ?

De par l'opposition de nos vocations respectives, le contact de plus en plus rare laissait subsister un mystère que, trop timide et trop exact, Jacques Rivière du reste ne

pouvait m'aider à percer. Combien de fois, avant même nos désaccords, avant la guerre, tenta-t-il de se définir devant moi, sans accepter d'y réussir. « Je tâcherai de m'expliquer... » répétait-il, et nous en restions là. Il se refusait à conclure. Sur les autres ; sur lui-même. Et de plus en plus, semble-t-il... Dirai-je le fond de ma pensée ? Jusqu'à son dernier jour il était resté un enfant, un enfant dans sa crise d'âge. Souvenez-vous de son regard, si frais, si confiant, si obstinément étonné. On approchait en lui quelque chose de pur, quelque chose de neuf, une inépuisable promesse : c'était une fleur, si l'on veut, qui craignait de porter et de mûrir trop tôt son fruit, qui avait un long printemps devant elle et qui se gardait disponible à toutes les semences de l'air. On la sentait d'ailleurs fragile ; on avait envie de la protéger.

Et voilà qui rend d'autant plus cruelle, d'autant plus désastreuse pour les lettres françaises, la perte que nous déplorons. Le fruit n'aura pas eu le temps de faire vraiment pulpe et graine. Un grand écrivain en formation (maturité tardive, le cas de La Fontaine), tel est celui que nous pleurons. Car, si subtiles et si riches que fussent ses *Etudes* critiques, si ferme et achevé son unique roman, je n'y vis jamais quant à moi que les premiers états de l'œuvre due, des exercices prestigieux, la préparation longue, savante et méticuleuse de l'œuvre — et de l'esprit appelé à la concevoir. La sensibilité était restée trop accueillante encore, l'intelligence trop curieuse d'elle-même et trop ingénieuse aussi pour se réaliser et se fixer en plénitude. Elles attendaient le grand souffle qui oriente. Mais soulevées par lui, jusqu'où n'eussent-elles point monté ?

Un merveilleux enfant. Et tel encore il m'a souri, deux jours avant sa mort, sur son lit de fièvre, le regard clair et pur, assuré sans doute de son destin que la mort même ne pouvait interrompre, et heureux de m'en avertir. J'eus le sentiment qu'il m'avait rejoint — et déjà dépassé hélas !

Les œuvres humaines ne sont que de la paille, tout au plus faite pour soutenir l'épi. Par delà l'aventure de sa vie et de sa recherche, cette belle âme, généreuse et douce, qui attirait l'amour parce qu'elle l'avait en soi, a consommé son œuvre en Dieu, dans la perfection de la lumière... Un chrétien devrait-il s'en plaindre?... Mais Dieu n'interdit pas les pleurs.

HENRI GHÉON

LETTRE

Puisque les dates m'empêchent d'écrire comme je le voudrais sur Jacques Rivière, laissez-moi, par quelques lignes, participer tout de même à ce numéro cruel. Avec Rivière nous ne nous entendions presque sur rien ; mais, et je trouve que l'éloge est indispensable à joindre aux fleurs que d'autres déposent sur sa tombe, on imagine mal un adversaire plus généreux. Son esprit, comme l'albâtre, sans changer de forme ni d'épaisseur, se laissait pénétrer par la lumière. Il écoutait, pesait et réfléchissait. *On pouvait le convaincre.* C'est la chose la plus rare du monde.

Max Jacob compare la phrase de Proust à une circonvolution du cerveau. Je comparerai la conversation et le style de Rivière au nœud secret que forment l'aorte et les veines du cœur.

Excusez ma hâte. Il faut peu de phrases pour dire notre détresse en face d'un mystérieux sommaire du Ciel qui, chaque fois, enlève à notre liste un nom de premier ordre.

JEAN COCTEAU

LA SINCÉRITÉ DE JACQUES RIVIÈRE

Déjà une première fois, pendant les deux mois de l'automne 1914 où l'on fut sans nouvelles de lui, et pendant les débuts de sa captivité, on avait eu l'appréhension du désastre ; on s'était sentis pareils à l'homme qu'un éclat d'obus vient d'effleurer et qui n'ose porter la main aux déchirures de son vêtement, de peur de rencontrer un muscle à nu. Et aujourd'hui c'est bien cela : une grande blessure ouverte qu'on ne sait comment l'on pourra brider.

Mais notre affaiblissement, nos plans renversés, est-ce que cela compte, parmi tant de chagrin, de pitié, de colère, parmi l'amertume de tant de reproches que l'on se fait ? Ce commerce affectueux, si égal et si sûr, comme il fut de peu de secours à cette âme enfoncée dans sa longue recherche intérieure ! Pouvait-on l'aider dans cette audacieuse exploration où peu à peu il engagea le meilleur de son ardeur et de son courage ? Il est trop commode d'invoquer l'éternelle solitude où sont condamnés à se faire les enfantements spirituels. Les secrets que Rivière tentait d'arracher à la vie cachée des sentiments, il savait bien que tout conseil risquait de les fausser, qu'à leur égard toute curiosité était indiscrete, qu'il fallait ne les livrer qu'exactement fixés dans leur forme définitive. Mais c'est à l'amitié de se montrer ingénieuse et d'assurer au solitaire le rempart de silence derrière lequel il peut réfugier son travail et sa joie. *Je ne pourrais pas être heureux sans souffrance et rassuré*, écrivait-il jadis (septembre 1911). Mais il n'était

plus cet homme inquiet. La sécurité, il y aspirait dorénavant, comme à la condition de plus de hardiesse.

Ce n'est pas que la recherche de Rivière fût ombrageusement introspective. Il a certes prouvé avec quelle fermeté il pouvait soutenir une longue confrontation avec le public. Il y a pris goût, il s'y est découvert des vertus combatives, et dans ses articles politiques il a trouvé de ces fortes paroles, qui sont tout justement celles qu'un grand nombre de contemporains auraient voulu savoir formuler. Cela n'est pas d'un homme qui se dérobe dans ses propres profondeurs. En décembre 1916 il écrivait, du camp de prisonniers de Koenigsbrück :

Je suis devenu plus réaliste, un peu plus maître de mon imagination à laquelle je garde une dent assez amère. Bref je pourrai peut-être être utile à des choses auxquelles on n'eût pas pu, avant, sans ridicule songer à m'employer.

Mais craignant les malentendus, sitôt transféré en Suisse, il précisait d'Engelberg (septembre 1917) :

Je voudrais que notre revue représentât cette arme qui nous manquait si complètement avant la guerre : un projecteur. Je voudrais qu'elle servit surtout à voir loin et profond, et vrai ; je voudrais qu'elle continuât d'être aussi dépouillée que possible d'idées *a priori* et qu'elle tâchât uniquement de comprendre ce qui se passe, d'expliquer les choses telles qu'elles sont. Bien regarder, cela peut paraître du dilettantisme. Mais dans le fond, c'est l'attitude la moins égoïste, la plus profitable à la communauté. Etre de bons observateurs, de bonnes sentinelles qui ne se laissent intimider par rien ni par personne, qui ne dorment jamais, qui ne rêvent pas, qui sont sans égards pour les amours-propres, même pour le leur, qui disent simplement, aussi bien que possible, et en tirant toutes les conséquences, ce qu'elles voient : voilà mon rêve. Voilà le genre de combat pour lequel je crois que nous sommes faits.

Il ajoutait, un mois plus tard (octobre 1917) :

Je m'efforce en ce moment surtout de préciser autant que possible mes idées personnelles sur les grandes questions brû-

lantes. Je me félicite même, à cet égard, d'être encore séparé de vous tous. Car ce que je recueillerai ainsi sera aussi pur que possible.

« Aussi pur que possible » : dans ces mots son secret lui échappe. Il a consciencieusement étudié ce qu'il se proposait, car il est consciencieux jusqu'à la manie ; mais la dernière décision, il la cherche dans une confrontation avec la seule vérité dont il soit tout à fait certain, la vérité de ses sentiments les plus vierges. *Je ne commencerai à valoir quelque chose qu'à partir de moi-même*, disait-il déjà dans cet article sur la sincérité, auquel il faut revenir sans cesse, comme à la clef de son art et au dessein de sa vie entière. *Il est plus difficile et plus gai d'être sincère que d'être juste.* Quand on sait jusqu'à quels scrupules il poussait la justice, on mesure le luxe royal d'une sincérité « plus difficile. »

Ainsi que d'autres ne peuvent se bien porter qu'au soleil, il avait besoin de lumière au dedans de lui-même. Ces profondeurs où croît la flore mystérieuse des sentiments, obscures chez presque tous les hommes comme le fond de la mer, il avait su les illuminer et il y descendait avec émerveillement :

Pour chaque sentiment qui paraît en mon âme, trop d'étonnement, trop d'attention, trop de délices s'empare de moi... Pourquoi chercherais-je à l'incliner ? Avec une impatience ravie, je l'attends, je l'interroge, je l'écoute... Simplement savoir le vrai sur mon compte, savoir bien au juste qui est-ce que moi... Je suis une chose pour moi dont il faut que je m'empare par l'esprit... (*La Foi*)

Comme d'autres aspirent à l'état de grâce, il aspirait à l'état de clarté. Tout ce qu'il y avait en lui de religieux s'employait patiemment, âprement, à la défense d'un cristal intérieur qu'il travaillait à rendre encore plus transparent.

Ses préférences littéraires, sa démarche de chaque jour ne sont intelligibles que vues de ce biais. C'est un thème sur lequel il revient constamment :

Il m'est à peu près impossible de dissimuler ma pensée, ou

même de lui donner un tour tant soit peu différent de celui qu'elle a naturellement. Tout interlocuteur voit du premier coup ce que j'ai dans la tête... Cette disposition qui est en moi native, a été, s'il se peut, renforcée par la captivité, où j'ai désappris complètement le peu que je pouvais avoir d'habitudes diplomatiques. (7 septembre 1918)

Et dans une lettre touchante où, répondant à l'offre d'une situation, il énumère d'abord ses défauts, puis ses qualités, on lit à l'article 2 des défauts :

Jé ne sais pas prendre les chemins détournés. Il n'y a en moi absolument aucun organe qui soit susceptible d'obliquité. Il m'est strictement impossible de colorer le moins du monde ma pensée, de faire avaler des pilules à quelqu'un sans qu'il se fâche, ou de le flatter, de l'endormir. Je suis d'une droiture absurde. (16 septembre 1918)

Il comprenait que, poussée à ses dernières limites, la sincérité telle qu'il l'entendait condamne à l'immobilité contemplative, qu'elle empêche la vie active et interdit la réaction morale. Tout son soin fut de savoir le moment exact où la volonté doit reprendre ses droits, intervenir, choisir, donner « l'inclinaison » opportune. *Le véritable honnête homme est celui qui sait employer son âme comme il faut aux événements... Il demeure tout occupé à vivre, en échange perpétuel et dans une conversation liée avec les événements.* (De la Sincérité envers soi-même). Cet effort lui coûtait ; pour ceux qui l'ont bien connu, cela donne du prix jusqu'à certaines de ses gaucheries ou de ses intransigeances. Mais comme il était en plein épanouissement, en pleine découverte de la vie, il atteignait à ce moment de maîtrise où l'adaptation ne lui coûterait plus ; et chaque jour il ressemblait davantage à ce portrait qu'il avait tracé du « véritable honnête homme ». C'est là qu'on lit ces mots, beaux et étranges, auxquels les angoisses et les luttes de son agonie donnent soudain un sens déchirant : *il veut préondre au coup qui le frappe, par un cri pur, juste et surpris.*

JEAN SCHLUMBERGER

LETTRE

MONSIEUR,

Votre lettre me trouve au milieu des préparatifs d'un voyage qui sera lointain, peut-être long. Vous me prenez au dépourvu. Je n'étais pas prêt à écrire quoi que ce soit de Rivière. J'avais assez que d'y penser. Allez-vous m'obliger à faire, de sa mort, une réalité définitive, à le retrancher, à le sacrifier ?

Jacques Rivière et moi, nous n'étions pas amis intimes. Pourtant sa mort m'a frappé d'une manière très douloureuse ; elle a, pour longtemps, assombri ma vie. Je sais que je ne suis pas le seul à l'éprouver ainsi.

Nous sortons d'une époque où la mort avait perdu tout sens et tout prix. Dans cette calamité confuse, le trépas des hommes jeunes semblait l'effet quotidien d'un rite. Nous n'avions le temps, d'un deuil à l'autre, ni de réfléchir, ni de pleurer, ni surtout de restaurer notre pouvoir de souffrance. Décidément ce temps-là s'éloigne. La marge de vie paisible est suffisante. La mort de Rivière est de la mort pure. Avertissement et promesse. Nous avons donc recommencé de souffrir et de penser comme autrefois.

Je connaissais Rivière depuis longtemps. Avant la guerre, je le voyais peu. En 1918, à l'armistice, il m'écrivit une lettre bien belle et qui décida de notre amitié. Un an plus tard, une petite querelle acheva de nous rapprocher, querelle qu'il résolut avec une délicate noblesse. Je pensais à lui souvent ; il occupait, dans mon univers moral, une place

chaque année plus haute. Quelques jours avant le début de cette maladie dont il est mort, il vint me voir et nous eûmes un entretien affectueux. Je l'ai bien regardé. Il me plaisait. Son courage était à la mesure de son angoisse. Il n'était pas de ces écrivains qui pensent que l'ouvrage peut suppléer au caractère. Il n'était pas davantage de ceux qui n'ont à signer que des livres.

Mais pardonnez-moi, Monsieur, si je n'ai pas le cœur à prononcer un éloge funèbre non plus qu'à composer sur ce malheur tout frais une savante dissertation littéraire. Laissons ceux qui souffrent souffrir en paix. C'est avec le secours du temps que je pourrai préparer en moi, pour ce souvenir désolé, un refuge sûr et profond.

DUHAMEL

LES RENDEZ-VOUS SPIRITUELS

Je n'ai pas connu Jacques Rivière. Je l'ai vu une fois avant la guerre, tandis qu'il faisait une conférence. Je n'ai pas lu ses *Etudes*, je ne connais de lui que ses articles si scrupuleux de la *Nouvelle Revue Française*, que ce terrible roman de l'inquiétude et de la timidité, *Aimée*, que son admirable livre, *l'Allemand*, d'une clairvoyance, d'une finesse, d'une profondeur qui dénotent, chez ce spécialiste de l'introspection, un rare moraliste.

C'est assez pour mesurer la perte que nous avons faite. Cet écrivain qui était avant tout un essayiste, même quand il écrivait un roman (je me trompe peut-être, ne sachant point quels posthumes il laisse, mais je doute qu'il ait écrit ou préparé un autre roman que celui-là) valait par la profondeur morale. C'était un homme pour qui le bien et le mal existaient ; quels scrupules dans sa nouvelle préface à *l'Allemand* ! et comme cela ressort de sa dernière réponse à Massis ! comme il avait le sens de la vie ! Je me souviens que, dans ce numéro d'octobre, il ne voulait pas qu'on lui imputât « le morne souci d'immoralisme », et il disait : « Quand je combats le moralisme, croyez bien que c'est à l'immoralisme aussi que j'en ai, et point du tout, forcément, pour aboutir à l'amoralisme... A mesure qu'on avance dans la vie, il y a une chose aussi qui s'avance vers vous, qui se montre de beaucoup plus près, et dans laquelle, comme dans un astre qui descend par l'âme du télescope, on commence par ne plus reconnaître du tout ce qu'on voyait : c'est la vie. »

Ces lignes ardentes et mélancoliques, qui laissaient entrevoir les profonds mouvements de cette âme sans cesse

bouleversée, qui promettaient des œuvres si riches de sens, comme elles attristent, aujourd'hui qu'il n'est plus. Et ceux qui, comme moi, ne l'ont pas connu, n'ont pas cherché (par timidité, sauvagerie, repliement sur soi-même et son foyer intérieur) à le connaître mais comptaient bien le connaître par ses œuvres, s'arrêtent une fois de plus devant la Porte sombre qui, en supprimant l'auteur, a englouti l'homme.

C'était l'homme que l'auteur faisait désirer de connaître. Il appartenait à cette catégorie d'auteurs au delà de l'œuvre desquels on cherche l'homme. On voudrait qu'il eût laissé un journal intime, publiable. On voudrait un recueil de ses lettres.

Notre perpétuel effort pour nous connaître mieux nous-mêmes au travers des autres s'arrête devant lui, insoucieux de l'indiscrétion, et réclame l'amitié (perpétuelle reconnaissance) dont sa mort nous prive.

Les écrivains de notre génération — ceux qui ont eu de vingt à trente ans en 1914 — sont ainsi frustrés par la mort, d'année en année, avant le temps où le crêpe noir devait recouvrir nos frères et nos camarades. Il semble que nous n'ayons plus le droit que de marcher sur une voie bordée de tombeaux. Nous n'avons pas eu le temps de nous connaître que déjà la séparation s'impose. Nous croyions avoir le temps, et déjà le temps n'est plus.

Mais ceux à qui reste l'espoir et la certitude d'une vie éternelle, ceux-là savent que la mort n'a point tué Jacques Rivière ; il est de ces écrivains qu'au delà du temps on se réserve pour l'éternité. Ne l'ayant point rencontré dans la vie, on *compte* le rencontrer dans la mort. Dans cette mort qui est pour les chrétiens la vie suprême. Et n'est-ce pas le plus bel éloge que je puisse faire de Jacques Rivière, que je n'ai connu que par une partie de ce qu'il écrivit, que ce désir douloureux et paisible que je nourris de le connaître dans les sphères éternelles ?

CE QUE N'ÉTAIT PAS RIVIÈRE

Si je m'abandonnais au premier mouvement, mon « hommage » à Jacques Rivière se limiterait à dire tout ce que je lui dois, la saveur et le prix de son compagnonnage, tout ce que j'aimais en lui. Mais quels éloges égaleraient le regret de cette perte inadmissible, intolérable pour tous ceux qui ont approché Rivière ; et d'ailleurs, pour être fidèle à son exemple, c'est moins d'éloges que de vérité qu'il convient d'entourer sa mémoire. « C'est la passion de la connaissance qui m'anime », s'écriait-il en 1912. Cette passion jamais ne l'a quitté. Tenter de donner une image vraie de Rivière, c'est le premier devoir, le plus urgent, pour tous ceux qui l'ont connu, qui l'ont aimé.

Et comme préface à cette œuvre positive de reconstitution patiente, prudente de cette âme si riche, sans doute convient-il de déblayer les abords, de détruire sans tarder les légendes qui, depuis deux ou trois ans, « cristallisaient » autour de son nom.

Sur la première de ces légendes, née des hasards d'une polémique de journal, il semble inutile de revenir. La mort a suffi à en faire justice, et la probité, le désintéressement de Rivière, son indifférence à tout ce qui était du domaine de la quantité, des gros tirages ou de la réclame ne font plus aujourd'hui de doute pour personne, pour ceux-là même qui l'avaient attaqué. On ne saurait trop déplorer néanmoins que la première image qui ait été offerte au « grand public » de l'homme le moins désireux de succès facile, le plus scrupuleux, ait été celle d'une sorte

de généralissime d'une autre République des camarades, prête à s'imposer par tous les moyens et puérilement désireuse d'une sorte d'hégémonie littéraire. Quand on songe que Rivière avait toute prête, dans ses tiroirs et dans les collections de sa revue, la matière de deux ou trois volumes et qu'il n'a pas pris souci de la rassembler, qu'il n'a publié qu'en 1924 la deuxième édition de ses *Études*, dont la première était épuisée depuis 1914, on ne peut que sourire — comme il en souriait lui-même — des accusations lancées un moment contre lui.

Une seconde légende représente Rivière comme un « ennemi de la vie », comme un être sévère, guindé, débile, livresque. Certes, pour sentir l'inconsistance de cette légende, il suffit de lire son œuvre, où chaque phrase a non seulement la palpitation, mais encore la chaleur de la vie, où chaque mot garde le timbre de la voix, où jamais ce n'est un auteur, toujours un homme qui parle, qui livre son âme tourmentée, passionnée, joyeuse ou désolée. Mais ce qui l'a peut-être provoquée et accréditée, c'est l'absence totale de vulgarité de Rivière. Chez lui nul bon-garçonisme, nulle familiarité, nul esprit de mots ; il n'avait certes rien d'une vedette de café ou de salle de rédaction, mais sa vitalité, pour ne pas s'étaler bruyamment et pour ignorer certaines facilités, n'en était pas moins intense.

Ce soi-disant « livresque » adorait l'ivresse physique du sport. Dans les derniers mois de sa vie, il n'a guère manqué un seul dimanche de s'évader de Paris, conduisant à 100 à l'heure une dix-huit H. P. En 1909, alors que pour gagner son pain, tout en préparant son agrégation de philosophie, il était réduit à donner des leçons à cent sous, c'est à bicyclette qu'il courait, le cachet à travers Paris, fonçant entre les autobus et les fardiens, pris d'une frénésie de bouger, de mouvoir ses membres, de s'aérer le cerveau. Et deux ou trois ans plus tard, lors des débuts de l'aviation, il fait le voyage du Crottoy, où se trouve le parc des « Caudron » et il n'a de cesse qu'un de ses amis n'ait

obtenu pour lui l'autorisation de monter en aéroplane. Après un tour au-dessus de la mer, l'avion se pose sur la plage, et c'est une désolation d'enfant chez Rivière, quand il lui faut sortir de la carlingue.

On accumulerait sans peine bien des traits de son enjouement, de sa gaieté. Ses lettres de jeunesse en fourmillent : il se complait à y raconter longuement, avec le plus vif sentiment du comique, d'impayables scènes provinciales ou parisiennes.

Certes, dans la conversation, il ne recherchait jamais la drôlerie pour elle-même et il manquait aussi — par bonté — du goût de taquiner, d'ironiser qui oblige l'interlocuteur à badiner pour répondre et donne un tour léger et facile au dialogue, mais si un aspect comique des choses lui apparaissait ou lui était dévoilé par son partenaire, comme il riait de bon cœur sur sa chaise, le corps posé un peu de travers, les épaules et le ventre secoués par son rire, tout en tortillant du doigt sa chaîne de montre, ou quand le rire était plus fort, lançant de côté ses grands bras et se ployant brusquement jusqu'à toucher la table du nez.

Je n'ai connu Rivière qu'en avril 1920 et ne puis porter témoignage que sur ces cinq dernières années : en dehors de certaines brèves périodes de dépression où je l'ai vu et qu'aucun de ceux qui ont fait durement la guerre n'évite, je crois bien, complètement, j'ai toujours trouvé Rivière parfaitement allègre, dispos ou, comme il disait, « disponible » devant la vie. Depuis plusieurs mois, il donnait tout particulièrement une impression d'équilibre, de santé morale, de force et, pour tout dire, de bonheur ; quelques semaines avant la maladie qui devait l'emporter, il me confiait : « Je ne me suis jamais autant senti en forme », et il me parlait de son prochain roman.

Cet amour de la vie qui était chez Rivière y tenait la première place. Tout le reste, et notamment la littérature, ne venait qu'ensuite. Si j'avais reçu la moindre confiance de Rivière, je me sentirais peut-être ici gêné ; mais je n'en

ai jamais reçu aucune de lui. Bien qu'elle eût davantage le caractère d'une amitié d'adolescents que d'une amitié d'hommes (quand nous causions, nous remettions tout en question et le plus souvent, nous échangeions nos doutes et non nos certitudes, nous nous faisons l'aveu de nos faiblesses au lieu de confronter nos forces), notre amitié a ignoré les confidences intimes. Mais il est certain que le problème de l'homme et de la femme, que l'amour a été la hantise de Rivière. Il suffit de lire le début d'*Aimée* pour s'en convaincre : « Dès mon enfance, les femmes furent pour moi un objet de véritable adoration. Avant même que je fusse capable de les désirer, leur regard, leur démarche, les tendres lignes de leur corps me donnaient un trouble informe et délicieux, où je m'abîmais tout entier et passionnément. »

En voilà sans doute assez pour montrer combien Rivière fut toute sa vie un « vivant ». Sa réserve, sa pudeur, sa timidité, sa noblesse d'âme rendaient plus intenses encore, en l'étalant moins, en lui interdisant de le gaspiller en gestes et en actions médiocres, son sentiment, sa passion de la vie. Ce qui lui importait, c'était chaque jour « d'engager dans l'affaire le meilleur de son âme ». Et en février 1925, à la veille de sa mort, il pouvait répéter, comme en janvier 1912 : « Mais moi je n'estime rien au dessus de vivre et ce dont je ne veux rien laisser échapper, c'est de vivre. »

*
* *

Mais voici une troisième légende, la légende de Rivière disciple, de Rivière, tour à tour reflet de Gide, de Dostoïewski, de Proust. De toutes, celle-là est sans doute la plus fausse. A travers les doutes et les angoisses d'une âme bien née, nul homme n'a moins dévié de sa route que Rivière et cette route est toute droite. Vivre pour aimer et vivre pour connaître, tout Rivière tient dans cette formule. Rivière n'a été modelé ni par Gide, ni par Dos-

toïewski, ni par Proust. Il n'a même pas, à bien dire, subi leur influence, il s'est successivement servi de chacun d'eux, il les a dévorés comme il a dévoré toute la matière noble que la vie a fait passer à sa portée. Il a commencé par les comprendre, par les incorporer à lui, par les posséder. L'un après l'autre, il les a détournés de leur centre, désaxés et leur a emprunté de quoi mieux éclairer son chemin, mieux nourrir sa passion. Chez Gide, rejetant le tourment moral, ignorant le côté « démoniaque », il a emprunté le goût d'une disponibilité entière à tous les sentiments qui se présentent et au malheur lui-même ; chez Dostoïewski, ce qui l'a frappé, c'est la cohabitation des sentiments les plus beaux et les pires chez le même être, la richesse obscure de tout être humain, l'égalité du juste et de l'injuste obtenue par l'humilité, la confession, le châtiment ; chez Freud et Proust, il a appris l'inutilité pour le psychologue d'étudier des sentiments anormaux, exceptionnels ou seulement compliqués et la complexité du sentiment en apparence le plus simple, le gouffre sans fond où il plonge ses racines, les mensonges dont il s'entoure et qu'il faut dépister.

Contrairement à ce qu'on a prétendu, Rivière, loin de tendre à la culture ou même de s'appliquer à l'étude de sentiments troubles, en était venu à s'intéresser aux sentiments les plus élémentaires ; à ce qu'il appelait « la peinture du détail et des mouvements moléculaires de la conscience » dans son action la plus quotidienne, la plus normale, car presque tout lui paraissait encore à découvrir dans cet ordre de recherches.

Gide, Dostoïewski l'ont aidé à constater l'instabilité, la contradiction, la lutte des sentiments dans chaque âme, Proust l'a aidé à trouver une méthode. Mais cette volonté de délivrer l'étude des sentiments de tout schématisme, de tout poncif, de se diriger droit sur le point le plus obscur, le plus « bouché », comme il disait, d'un état de conscience et de travailler jusqu'à ce que tout se soit débrouillé, éclairé,

elle était depuis toujours chez Rivière et son effort incessant tendait à la satisfaire.

Appréhender le réel dans toute sa complexité et le décomposer en ses éléments premiers, sans le tuer, sans le meurtrir, voilà le but de Rivière. Et pour commencer, il exerce sur ce qui lui est le plus proche, le plus familier, sur lui-même, ce pouvoir d'analyse, cette extraordinaire faculté d'introspection. Il se veut sincère, uniquement sincère. Et c'est cette passion de sincérité qui est le principal obstacle à sa foi. « Ma passion est de ne rien toucher en moi ». Ce qu'il veut, c'est « simplement savoir le vrai sur mon compte, savoir au juste qui est-ce que moi ? », et cela lui suffit : il ne cherche pas « à façonner avec lui-même un être idéal et qui plaise à Dieu » (*De la Foi*).

Individualisme, subjectivisme dangereux, s'écrie-t-on. Mais non, première étape vers la connaissance du réel. Immoralisme déplorable. Non, car cet homme qui se connaît lui-même, avec ses faiblesses et ses tares, qui ne s'aveugle point sur lui-même comme le pasteur de la *Symphonie pastorale*, celui-là « n'a pas perdu sur son âme son autorité légitime, et il fait d'elle ce qu'il veut » (*De la sincérité avec soi-même*).

Et d'ailleurs pour accuser Rivière de subjectivisme, il faut négliger toute sa critique du subjectivisme symboliste, sa haine de toute littérature où l'objet se confond avec le sujet, de ce qu'il nomme la littérature *chantée* par opposition à la littérature *dite*.

*
* *

Une autre erreur à ne pas commettre sur Rivière, c'est de le confondre avec Alain-Fournier. Pour mieux marquer le tragique de la destinée de Rivière, on a emprunté volontiers à la biographie qu'il avait écrite de son beau-frère, en préface à *Miracles*, et l'on a risqué ainsi d'établir quelque confusion entre les deux amis.

Si Alain-Fournier n'était pas tout à fait un être réel, Rivière, lui, baignait dans le réel. Il était le plus réel des hommes, « sérieux, évident, indiscutable », ce que niait être Fournier. Si Fournier n'emplissait sa coupe que de mousse, Rivière ne voulait l'emplir que du vin le plus dru. En face de la légèreté ailée de Fournier, il s'avoue « affreusement positif » et accuse sa « nature appliquée, scrupuleuse, méticuleuse ».

Les tentatives de Rivière « pour emprisonner le réel dans des formules » paraissent parfaitement vaines à Fournier, et la tendance de Fournier « à tout transfigurer..., son attendrissement devant toutes choses à la Charles-Louis Philippe donnait sur les nerfs » à Rivière.

Et pour mieux se distinguer de l'auteur du *Grand Meaulnes*, Rivière écrit encore : « Il était meilleur que moi, plus tendre, plus confiant, plus insoucieux de sa perfection abstraite ». Ici nous touchons de nouveau au fond de Rivière : il y a d'une part chez lui, si prompt à s'élancer, à se donner, une dureté essentielle, une résistance à l'illusion, à la duperie, au mensonge par charité, une défiance des sentiments non contrôlés, non reconnus, et d'autre part un impérieux besoin de ne pas atteindre le concret directement, mais par le détour de l'abstrait, ou si l'on préfère, de sentir à tout instant la chaleur vivante du concret et d'en dresser en même temps l'épure. Ce dédoublement instantané qui lui permet d'être acteur et spectateur à la fois de chaque minute de sa vie, c'est le principal secret de l'art de Rivière, c'est sur lui qu'il théorise, de lui qu'il extrait un nouveau classicisme, mettant en relief la valeur créatrice de la critique. « Il importe, écrivait-il dans *Reconnaissance à Dada*, que l'esprit critique cesse de nous apparaître comme essentiellement stérile et que nous sachions redécouvrir sa vertu créatrice, son pouvoir de transformation. »

*
* *

Pas plus qu'on ne peut assimiler Rivière à Alain-Fournier (et il est particulièrement abusif d'étendre de l'un à l'autre cette phrase de conclusion : « Il faut penser à lui comme à quelqu'un de sauvé » qui cadre d'une façon si parfaite avec le côté irréel d'Alain-Fournier et s'applique si peu à Rivière), il ne convient d'assimiler Rivière au héros d'*Aimée*.

Il est indéniable qu'il y a, dans *Aimée*, de nombreux éléments autobiographiques et bien des traits dont use Rivière pour peindre son héros François sont conformes à ceux qu'il a livrés de lui-même dans ses essais d'avant-guerre. Sans entrer dans le détail des différences qui peuvent exister entre Rivière et son héros, il semble qu'on puisse noter deux choses : 1°) c'est que l'idée initiale d'*Aimée* est de 1914, que la première version en a été écrite en captivité en 1915 et que les analogies possibles entre Rivière et François se référeraient uniquement au Rivière de 1915 et non pas à celui de 1925 : 2°) c'est qu'il suffit d'ôter au héros d'*Aimée* une de ses caractéristiques pour que le portrait change aussitôt de tonalité. Cette caractéristique, c'est tout simplement « le goût du malheur », où il est permis de voir une touche de couleur purement littéraire, gidienne et dostoïewskienne.

Supprimez chez François ce goût de la souffrance, et au lieu d'un velléitaire et d'un assoiffé de tourment, vous n'avez plus que le récit du premier amour d'un homme sans précocité, qui, à vingt-cinq ans, a la fougue, la timidité, la maladresse d'un adolescent de dix-huit. Cette absence de précocité, c'est bien un trait qu'il faut souligner chez Rivière. Il a vécu avec dix ans de retard les émotions de la dix-huitième, de la vingtième, de la vingt-cinquième années, mais il les a vécues avec une intensité, une conscience qui en centuplait la valeur.

Pour que le témoignage que Rivière porte sur lui-même dans *Aimée* apparaisse sous son vrai jour, il suffit de rayer ce goût de la souffrance qu'il prête à son héros et dont tout ce qu'il a écrit d'explicite sur lui-même nous autorise à le décharger. Ainsi disparaîtra le côté un peu trouble et maladif que le personnage de François risquait de communiquer à la figure de Rivière.

*
* *

Un dernier point, le plus délicat de tous : le christianisme de Rivière. D'éducation catholique, Rivière s'est violemment « libéré » vers sa dix-huitième année. En 1907, l'étude sur Claudel ; un peu plus tard, le choix d'un mémoire de diplôme sur la *Théodicée de Fénelon* ; l'essai sur *la Foi*, paru à la fin de 1912, prouvent que le problème religieux l'a de nouveau occupé, angoissé. Dans ses *Études*, dans tous ses essais d'avant-guerre, dans son roman même, il recourt sans cesse à des expressions mystiques. Il se meut avec une aisance extrême sur le plan religieux.

Pourtant il faisait effort, depuis 1919, pour se débarrasser de ce vocabulaire mystique. A plusieurs reprises, il me pria de lui signaler dans son style les défauts de cet ordre. Et au delà de l'individu, ce qui semblait l'intéresser le plus, ce n'était plus le divin, mais cette autre forme de l'humain qu'est le social. Il se passionnait pour les grands problèmes politiques. Il se prenait à aimer Balzac comme il avait aimé Dostoïewski.

En tout cas, son christianisme était aussi anti-prottestant que possible. Le perpétuel examen de conscience, la crainte du péché irritaient l'intrépide « aventurier » psychologique qu'était Rivière. Et quant à l'esprit de sacrifice évangélique, ce qu'il appelle « une âme pénitente, vraiment saoule de renoncement », Rivière, s'il l'a sentie en lui « un moment » au début de la guerre, avoue qu'elle avait peu « d'affinités avec sa nature ».

Qu'on relise d'ailleurs tout ce qu'il a écrit, on n'y trouvera pour ainsi dire (sauf dans l'introduction de *Miracles*) aucune allusion à la mort. Au contraire des esprits profondément catholiques, l'idée de la mort ne le hantait pas.

Et dans son essai *De la Foi*, les raisons qui selon lui militent en faveur du catholicisme sont à la vérité assez peu... catholiques. Ce qui le séduit surtout dans le catholicisme, c'est qu'il autorise l'inégalité des destinées, c'est la place qu'il fait au mal et c'est enfin que la confession lui apparaît comme « la permission du péché ».

Au moins dans ces dernières années, il est difficile de distinguer chez Rivière autre chose qu'un des êtres les plus purs qui se pût imaginer, mais un être tout terrestre.

Il est possible que je me trompe sur ce point et il faudra y revenir, documents en mains. Mais il me semble difficile de poser l'équation de Rivière depuis 1918 en fonction du catholicisme.

*
* *

Telles sont les principales légendes qu'il semble opportun de contre-battre. Peut-être, malgré tout mon désir d'être fidèle à la mémoire de Rivière et d'entourer sa figure de tout le respect et de toute la vérité qu'elle mérite, ai-je grossi les traits et l'ai-je un peu trahi. Il ne faut évidemment jamais oublier la modestie, la pudeur, l'inquiétude dont Rivière enveloppait ses certitudes et ses élans. Il fallait pour arriver jusqu'à lui franchir une zone de timidité et aussi la tristesse incurable de son regard, où s'était gîté le pressentiment de son affreux destin. Mais avec toutes les atténuations qu'on voudra, toutes les nuances et tous les tourments qu'on voudra, c'est, j'en suis persuadé, non pas l'image d'un Rivière douteur et angoissé, mais celle d'un Rivière ardent et poussant droit devant lui qui, au moins depuis 1920, est la vraie.

BENJAMIN CRÉMIEUX

III

LE DIRECTEUR DE REVUE ET L'ÉCRIVAIN

JACQUES RIVIÈRE

Il est parti comme un qui n'aurait eu plus rien à nous dire. Il nous quitte et nous avons besoin de lui. Son amitié, ne le savait-il pas, nous était devenue nécessaire, et le vide qu'il laisse, nul désormais ne pourra le combler.

Hélas ! il savait tout cela, et c'est là ce qui fit si douloureuse son agonie, d'être contraint, sentinelle fidèle, de désertier le poste, d'abandonner soudain femme, enfants, amis, résolutions, tâche assumée, œuvre ébauchée, inquiétudes, et de chercher par delà la tombe une réponse unique à d'innombrables questions.

Il est parti comme était parti Philippe, emporté au même âge et presque de la même façon. Jacques Rivière et moi, nous nous connaissions encore à peine quand, en décembre 1909, mourut Charles Louis Philippe, et ce deuil vint jeter son ombre au seuil de notre amitié.

C'est au début de cette année que j'avais fait sa connaissance, chez Lhote. Rivière, qui souhaitait me rencontrer, m'attendait dans l'atelier de son ami, certain matin que

j'avais promis d'y venir. Lhote me montra ses premières toiles, et, quand je le quittai, Rivière m'accompagna. Notre entretien se prolongea. Ce fut comme un engagement. La conversation de Jacques était extraordinairement prenante ; (ceux qui l'ont connu le savent bien ; ce que j'en dis, c'est pour les autres) ; l'on sentait dès ses premiers mots que chacun de ceux-ci étaient choisis par lui de manière à ne déborder point sa pensée : il tâchait, non jamais de la faire valoir, mais de la préciser exactement, ce qui est rare ; et, ce qui est plus rare encore, il écoutait autrui ; et non par complaisance ou désir vague de sympathie, mais par urgent besoin de comprendre et d'établir les positions. Il répugnait à cet assentiment courtois et provisoire qui fait souvent si mensongers les rapports, n'admettait l'adhésion que profonde, et bien plus volontiers s'opposait. Il ne se contentait pas à peu près, mais liait à sa pensée très étroitement chaque terme avec une exigence de probité prête à devenir pathétique.

Il me parla, ce premier jour, d'une étude que venait de lui refuser le *Mercur*e, qu'il souhaitait me soumettre, et où l'abondance des qualités, des vertus, dont témoignent tous ses écrits, déjà se laissait reconnaître. Je lus ces pages avec ravissement, lui fis part de ma sympathie, et bientôt s'établit entre nous un étroit échange d'idées que la guerre seule d'abord, puis la mort, irrémédiablement, put interrompre.

Je ne puis éluder un point délicat : certains se sont ingénies à voir en Rivière mon disciple. On nous a reproché, à moi d'exercer sur lui une pernicieuse influence, à lui de ne savoir pas s'en défendre. C'était mal nous connaître tous deux. J'ai toujours eu trop grand respect de la personnalité d'autrui pour avoir cherché à incliner qui que ce soit dans mon sens ; et tout d'abord, pour l'oser faire, il faudrait être plus sûr que je ne suis d'avoir raison. Il n'était du reste pas homme à se laisser imposer ; et je crois que, tout au contraire, ce qu'il appréciait le plus,

au cours de ses rapports avec moi, c'était le sentiment plus net qu'il y prenait, et que je ne cessais de lui fournir, de sa force de divergence. Rivière était de ceux dont la conscience toujours inquiète attend d'un ami la critique et non la louange. Il aimait s'opposer et sentir qu'on s'opposait à lui. « Je n'ai jamais pu aimer quelqu'un sans éprouver aussitôt le besoin irrésistible de chercher par où je me distinguais de lui, et de le lui signifier », m'écrivait-il en mars 1909 ; et encore, en novembre 1919, au sujet d'Alain Fournier : « Nous ne cessons de nous attaquer l'un à l'autre sur nos différences ; nous n'avons presque que des différences » ; puis il ajoutait aussitôt : « Je tiens à lui avec violence ». — Ainsi en allait-il entre nous. L'histoire de nos relations est celle même de nos débats. Et ce qui faisait, pour chacun de nous deux, l'importance vitale de ceux-ci, n'était-ce pas d'abord la profonde compréhension, souvent même l'adoption provisoire, de la pensée de l'adversaire ? Car nous étions à la fois résolus et résignés à rester, de toute la force de notre amitié, des adversaires. De là l'incalculable profit que l'un et l'autre nous trouvions à chacune de nos conjonctions.

Un de nos plus graves débats fut au sujet du christianisme. Sa lettre du 4 janvier 1913, qu'on pourra lire plus loin, y a trait. Il est bon que je la motive. Rivière, en ce temps, se montrait fort préoccupé de la doctrine de l'Eglise et de la foi ; il y revenait à chacun de nos entretiens et parlait de « se convertir ». Je m'étonnai, m'indignai presque, lorsqu'il me découvrit que, pourtant, il n'avait jamais ouvert l'Evangile. Il m'apparut que sa théologie ne tenait aucun compte du Christ, dont il ignorait à peu près complètement, et ne souffrait pas d'ignorer, la parole. Et non seulement il ne s'en montrait pas soucieux, mais estimait qu'on pouvait être bon catholique et s'en passer. A tout ce que je lui en disais, il opposait une fin de non recevoir. Je ne comprenais pas, en ce temps, que la position d'un catholicisme anti-évangélique et proprement anti-chrétien — position

qu'a si magnifiquement défendue Montherlant tout récemment — fût possible. (Je le comprends de reste à présent). Mais alors je redisais à Rivière la parole du Christ, qui, raconte sa lettre, le troubla si fort : « *Je suis la vérité, le chemin...* »

Il me paraît que l'on peut faire le départ entre ceux qui viennent au catholicisme guidés par le Christ, et ceux guidés par saint Thomas (soit dit pour simplifier) ; et reconnaître à leur pugnacité ces derniers.

Ce débat nous entraîna bientôt vers un autre, où le premier se résorba. Car on pense bien que je n'avais pas laissé sans réponse sa longue lettre. Il ne me paraissait pas possible qu'une adhésion totale aux vérités de l'évangile, ou si l'on préfère : à la Vérité, n'entraînât point un renoncement à soi-même et une complète réforme morale. Mais sur ce point Rivière protestait que, d'abord, son adhésion prétendait n'être pas totale et qu'il entendait bien se réserver ; qu'au surplus les questions morales ne l'intéressaient pas et qu'il se refusait à leur accorder importance. Les problèmes de psychologie le requéraient si despotiquement qu'il balayait toute considération qui risquât d'entraver leur poursuite. Et c'est bien là ce qui lui permit, un peu plus tard, de s'abandonner si complètement à Proust, sans même ce regret et cette gêne qu'éprouvèrent certains d'entre nous et qu'exprima particulièrement bien Mauriac, de ne trouver en Proust, si disert et habile tant qu'il s'occupe des relations des hommes entre eux, dès qu'il devrait être question des rapports de l'homme avec Dieu, que silence.

Mais Proust avait cela de commun avec Stendhal, Meredith et Marivaux, psychologues que Rivière appréciait entre tous. Je ne m'accordais pas avec lui sur Marivaux et nos débats à son sujet, s'élargissant, prirent une certaine importance. Marivaux n'était plus que le prétexte ; ce que Rivière aimait en lui, c'était l'exemple d'une presque abstraite analyse, qu'il opposait à ce qu'il appelait le « globalisme », dont je me faisais volontiers le champion. Non

que je ne suivisse très loin Rivière, reconnaissant l'indispensable apport de la discrimination, mais, me refusant à en faire la fin dernière de l'œuvre d'art, je ne consentais à voir dans l'analyse qu'une préparation. A tous mes arguments, son *Aimée* devait donner réponse, et devant cette surprenante réussite, force m'était enfin de m'incliner.

Il me semblait pourtant que, ces derniers temps, Proust l'attardait. Je ne doutais pas qu'il ne se dégageât enfin de son influence. Il n'est permis à aucun de nous de prédire vers où l'eût entraîné désormais sa recherche ; mais ce qui me paraît certain c'est qu'il n'en serait pas demeuré là. Il exigeait toujours plus et mieux de lui-même, et n'était jamais plus pareil à lui que progressant. « J'ai toujours cherché à absorber, et non à repousser ; tous ceux que j'ai subis, je ne m'en suis débarrassé qu'en les prenant avec moi » m'écrivait-il dès 1909 ; « chaque vérité nouvelle, d'abord ennemie, puis acceptée avec passion, puis cessant d'être vraie par évanouissement en une autre plus vraie, plus selon moi-même ». L'objet de sa poursuite pouvait changer, mais lui restait toujours le même. Tel je le connus d'abord, tel je le retrouvais à chaque étape : dans cette triste chambre d'un petit hôtel de la rue de Tournon, où il vivait en 1909 ; à Cuverville, où, peu de temps avant son mariage, il vint avec Alain Fournier passer quelques jours ; à Engelberg où j'allai le retrouver au sortir de son temps de captivité ; tel il était encore la dernière fois que je le vis, ardent, obstiné, scrupuleux. Car cette âme, qui prétendait rejeter toute morale, était scrupuleuse à l'excès ; sa probité toujours en éveil sans cesse se craignait en reste, et contraignait à plus de vigilance son zèle, à plus de souplesse sa plume, à plus de précision sa pensée. Sa phrase même, sans plis inutiles, doit à cette probité, à ces scrupules, sa beauté. Chacun de ses lecteurs peut apprécier quel écrivain, quel psychologue, quel artiste nous perdons ; mais l'ami qu'il était, qu'on en juge par ces quelques mots d'une lettre de 1912 : « J'ai touché le dernier fond

de l'amitié humaine, où il y ■ une sorte d'abjuration de soi et de préférence dévorante pour autrui. »

Il y a quelques mois, je perdais en Joseph Conrad l'aîné de mes amis ; celui que je perds aujourd'hui n'était-il pas peut-être le plus jeune ? Je ne pouvais porter mes regards en avant sans le voir. Mais pourtant je le sentais si proche qu'aussitôt j'oubliais mon âge, si fraternel que je n'étais presque plus son aîné. A mes côtés, désormais, je souffrirai toujours d'un manque, et quelque chose en moi se glace, que sa ferveur indispensable réchauffait.

ANDRÉ GIDE

TÉMOIGNAGE

Il est certain que l'histoire littéraire s'occupera de Jacques Rivière et il est probable qu'elle le considérera sous trois aspects : comme essayiste, comme romancier, et enfin comme directeur de la *N. R. F.* Nous devons donc pour un moment nous détacher des souvenirs de l'ami disparu, faire abstraction de la part de notre vie qui fut mêlée à son existence, oublier même notre affection pour lui : l'histoire littéraire attend de nous un témoignage.

Mais il ne faudrait pas que ce témoignage fût un jugement critique. C'est à l'histoire littéraire qu'il convient de porter ce jugement. Notre devoir, à nous, consiste à lui faciliter sa tâche, à l'éclairer. Et pour cela, il nous faut bien retourner à nos souvenirs, chercher à tâtons dans notre mémoire les images qu'elle a conservées, les gestes, les intonations, les paroles qu'elle a enregistrés...

Droiture, sincérité, passion intellectuelle, enthousiasme, scrupules infinis d'un esprit souvent partagé entre son intelligence et sa sensibilité, — voilà un ensemble de mots qui résumerait la connaissance que nous avons de lui, qui serait la somme des impressions qu'il nous a laissées. Il faudrait y ajouter encore ceci, qui était quelque chose de bien profond chez lui et qu'on rencontrait avec une certaine surprise, avec un choc : une grande fermeté d'âme..... Quelle que fût la violence de l'enthousiasme qui l'entraînait ou du conflit qui le déchirait, il y avait en lui quelque chose d'inébranlable, une vertu incorruptible qu'on sentait toujours présente, agissante, vigilante. C'était, je crois bien, la passion de la vérité morale.

Il avait beau s'attacher de toutes les forces de son esprit à l'objet de son admiration, et enrichir de ses richesses intérieures l'œuvre d'autrui qu'il étudiait, il y avait toujours un moment où il retrouvait, au delà de cette admiration et au delà de cette œuvre, sa propre passion, son propre besoin de perfection morale. Je vois ces œuvres que son enthousiasme adopta successivement comme autant de chemins qu'il prit pour arriver à la région de son désir, ou plutôt comme autant de « selve obscure » à travers lesquelles il allait cherchant la « diritta via ». La beauté, l'enchantement de ces « forêts » qui l'avait attiré, le retenait quelque temps, mais la passion morale, plus forte et plus exigeante que cette séduction esthétique, l'obligeait à les abandonner.

Mais je l'imagine lisant ce que je viens d'écrire, lui qui avait tant d'indulgence pour mes ouvrages, et je ne peux m'empêcher de penser qu'il trouverait tout cela bien insuffisant, bien gros, bien superficiel. Moins superficiel pourtant que la légende qui montrait en lui un disciple, le disciple par excellence, d'André Gide.

Sans doute, il avait subi cette influence, comme la plupart des meilleurs esprits de sa génération et surtout de celle qui est venue après la sienne ; mais il y avait longtemps qu'il s'en était affranchi : dès avant 1914, à l'époque de son grand enthousiasme pour Dostoïewski (car son Dostoïewski n'était pas celui d'André Gide). Et même au moment où il traversait cette « forêt », l'œuvre de Dostoïewski, il avait dépassé la phase des influences. Et où apparaîtrait, dans *Aimée*, l'influence de Marcel Proust, son plus récent enthousiasme ?

Mais ici encore le ton de ce que je viens de dire me choque lorsque je pense à la délicatesse extrême de cet esprit. D'autres, par bonheur, parleront de tout cela mieux que je ne saurais le faire. C'est de ses grandes et rares qualités d'homme social que je devrais plutôt témoigner ici. Sa modestie, par exemple, qui touchait à la véritable

humilité. Elle l'empêchait de voir clairement l'importance et le prestige de la situation qu'il s'était faite dans le monde des lettres et qui déjà l'exposait, comme une vedette de la politique, aux attaques de la grande presse. Sa pureté, son indifférence à l'égard des petites satisfactions que donne le succès. Le sentiment de sa responsabilité, les scrupules et les doutes qui le tourmentaient chaque fois qu'il avait une décision à prendre comme directeur de cette revue..... « Je fais tout ce que je peux pour trouver cela publiable, mais vraiment... » L'examen de chaque manuscrit qu'on lui soumettait, il l'envisageait non seulement comme une étude attentive, mais comme un cas de conscience, un conflit entre son indulgence — basée sur le sentiment, commun à tous les artistes, de sa propre imperfection — et son désir de servir les Lettres sans transiger avec aucune considération extra-littéraire.

Nous lui devons tous beaucoup : nous surtout, les premiers collaborateurs de cette publication, nous qui en avons vu les débuts héroïques et modestes. Il nous a donné ses conseils, ses encouragements, son exemple et, pensée amère aujourd'hui : son temps. Et jusqu'à la fin, il aura été un de nos appuis et un de nos conseillers : nous écrivions toujours un peu pour lui, resté notre critique et notre juge ; nous étions inquiets, anxieux de connaître son opinion, et remplis de joie lorsque cette opinion était favorable ; car c'était celle d'un esprit fin, réfléchi, hors des modes, qui ne se laissait ni duper, ni surprendre, et qui était capable de reconnaître le mérite des ouvrages mêmes qui allaient contre ses penchants, contre son idéal moral.

Ce n'est pas seulement comme ami qu'il va nous manquer ; même dans notre travail nous le trouverons à dire. Pourtant, c'est une consolation de penser qu'il nous sera toujours présent dans ses *Etudes* d'esthéticien et dans ses *Essais* de moraliste, et de savoir avec certitude que les ouvrages de Jacques Rivière demeureront.

JACQUES RIVIÈRE PARMI NOUS

Je connaissais Jacques Rivière depuis longtemps déjà ; mais je n'étais devenu son ami que depuis quelques années. Je l'avais rencontré jadis à certains cours de la Sorbonne — des cours d'histoire de la philosophie, si je me souviens bien. Il avait les dehors d'un jeune homme réfléchi, peu expansif, facile à effaroucher. On le disait austèrement catholique. J'avais compris qu'il s'intéressait à la littérature vivante. Mais chez lui toutes sortes de pudeurs et de réticences empêchaient qu'un simple camarade vît clair dans les goûts, ou les enthousiasmes, qu'il avait déjà. J'étais loin de penser qu'il écrivait dès ce moment sa grande étude sur Claudel. Quand je la lus plus tard, je fus très frappé de ce qu'il s'y révélait d'ardeur sérieuse, d'intensité intellectuelle ; et aussi de l'abondance des idées et des faits qu'apportait au lecteur cette effusion précise.

A la fin de la guerre, j'entrai en relations plus personnelles et plus suivies avec Rivière, devenu directeur de la *N. R. F.*, et je commençai vraiment à le connaître. Je ne fus pas médiocrement surpris des changements que je crus apercevoir dans ses goûts et dans toute sa pensée. Je dus défendre contre sa sévérité plusieurs de ses admirations anciennes, qui m'avaient paru un peu trop entières et exclusives en leur temps. Mais sévérité n'est pas le mot ; il serait mieux de dire froideur. Il n'aimait plus.

J'aurais accusé tout autre que lui d'inconstance. Mais il suffisait de regarder son visage, ses yeux, d'entendre le

son de sa voix, de suivre sur ses traits et dans ses inflexions les mouvements originels de sa pensée pour sentir la vanité d'un pareil reproche. Il y avait en lui non de l'inconstance, mais de l'inquiétude, une scrupuleuse inquiétude. Et encore faudrait-il se garder de croire à une agitation de l'esprit en tous sens, à un manque perpétuel de satisfaction et d'assiette. Il n'était pas davantage docile aux influences de la mode, ni suspect le moins du monde de snobisme. Il n'était même pas « influençable » au sens ordinaire du mot, bien qu'il ait subi plusieurs influences avec passion, avec ivresse. Non. Jacques Rivière recélait une loi de développement très singulière. Il éprouvait lui-même, de plus en plus, le besoin de déchiffrer cette loi, de se la formuler. Mais bien avant de lui avoir accordé une sorte de reconnaissance officielle, il en avait assouvi les exigences avec abandon. Ce qu'il quêtait si avidement, chaque fois, dans le monde de la pensée extérieure, c'était la nourriture la plus propre à la saison de son esprit où il était parvenu. L'histoire de ses grandes passions intellectuelles — qui nous eût ménagé bien d'autres surprises — n'a donc rien eu de fortuit ; et la nécessité qui la gouvernait n'était inscrite qu'en lui-même.

Porteur d'une loi singulière, il n'était pourtant à aucun degré un « excentrique ». En nous offrant le spectacle — et les fruits — de son développement personnel, il ne travaillait guère moins à nous expliquer notre temps qu'à s'expliquer. Ce qui avait pris pour lui une importance vitale, et momentanément exclusive, se trouvait toujours répondre à l'un des soucis primordiaux des meilleurs esprits de l'époque. Chacune de ses phases allait éclairer, d'une lumière parfois sans égale, une des régions de notre commun espace intellectuel.

Aussi pouvait-on n'être jamais tout à fait d'accord avec lui, n'adhérer jamais sans réserve à ses jugements ou à ses conclusions, défendre même contre lui ce qu'on croyait être l'équilibre critique et l'équité, et néanmoins attacher à

toutes ses opinions un prix exceptionnel. Pour ma part — je ne cite cet exemple que parce qu'il m'est le plus familier — je ne me suis jamais fait, dans ces dernières années, une rapide représentation mentale de l'Esprit actuel, sans apercevoir quelque part Jacques Rivière, sans voir plus ou moins loin briller ce faisceau resserré et perçant dont il était la source. Et il est un des rares hommes dont il m'arrivait de me dire, au milieu du travail d'un livre : « Qu'est-ce qu'il en pensera ? » Sans complaisance d'ailleurs, je veux dire sans le désir exprès de lui plaire, de lui concéder d'avance quelque chose. Un peu comme un navigateur ne peut pas se dispenser de tenir compte de certains feux, de repérer sa position et sa marche d'après leur distance. Je ne donne cette impression que pour ce qu'elle vaut ; mais je crois que d'autres l'ont eue comme moi. Et si la mémoire de Jacques Rivière possède sur chacun de nous des créances bien plus importantes, que d'autres exposeront mieux que je ne l'eusse fait, il me semble qu'il y a là, quand on y réfléchit, un hommage vrai et significatif.

JULES ROMAINS

ADIEU A JACQUES RIVIÈRE

Ceux qui ont aujourd'hui vingt ans savent-ils quelle confusion régnait au moment où Rivière commençait d'écrire ? En 1925 tout est recensé, mis en sa place. Il faudrait un maléfice pour cacher à un débutant la vérité. Chacun voit clair et même trop clair. En 1906, on était loin de cela. L'avenir obscur, le mauvais goût de la veille, les fausses valeurs, les préjugés de l'opinion et de la critique, l'hostilité des vieilles maisons d'édition, le détachement irresponsable de ceux qui, par leur talent mais rien que par cela, étaient des maîtres, tout contribuait à rendre notre route incertaine. Baudelaire, Rimbaud, plus loin Barrès brillaient, isolés ; nous n'apercevions pas leur interdépendance, ni leurs liens avec les musiciens et les peintres ; nous comprenions difficilement. Chacun fournissait, pour y voir clair, un effort personnel qui ne profitait pas aux autres. Et pour qui n'habitait pas la France il fallait le hasard, ou des détours créés pour arriver aux leçons de l'essentiel.

C'est à Jacques Rivière et à sa *N. R. F.* que je dois des directions premières. On a trop parlé de son incertitude. C'est sa certitude, douce et chaude comme de la foi, que j'invoque en me reportant à quinze années en arrière, années de caserne qui furent mes dernières années de loisir, de méditation et de lecture. C'est à lui, c'est à Apollinaire que doivent dire un fervent merci les jeunes générations ; ceux-là n'ont pas fléchi sous la tâche ; sans égoïsme, ils se sont donnés aux plus pénibles excavations,

aux obscurs travaux de terrassement, grâce à quoi nos cadets s'enivrent aujourd'hui de leur libération, se félicitent d'une route plane, et peuvent se payer une intelligence sans pareille, des mises au point automatiques, et des angoisses transcendentes, parfois presque pascaliennes.

Rivière... Hier encore, nous nous trouvions ensemble au chevet de Proust. J'étais, de vous deux, le seul peut-être à ne pas croire que j'avais beaucoup à dire et à faire. Bien que l'idée de la mort me soit familière, j'ai peur à la pensée que, de nous trois, en si peu de temps, je reste seul. Ce n'est pas la peur de l'autre monde, mais bien de ce monde-ci. Beaucoup croient que nous allons arriver à une époque où la liberté et l'art de bien penser seront punis, l'intelligence décimée. La mort d'un Jacques Rivière semble indiquer que cette heure est prochaine.

PAUL MORAND

JACQUES RIVIÈRE ET LA VOCATION DE SINCÉRITÉ

Alors que la douleur récente aimerait se recueillir encore et ne pas se répandre en paroles, un seul motif peut rompre le silence : c'est le désir de fixer, avant qu'aucun trait n'ait pâli, une fidèle image de l'ami disparu ; c'est le vœu de sauver cette part de lui-même que révélait sa présence et que ses écrits sans elle suffiront mal à garder. D'autres y réussiront mieux que moi : si vive que fût l'affection qui me portait vers Rivière, j'ai ce regret aujourd'hui de ne l'avoir pas assez personnellement, assez intimement connu. Les rencontres n'ont pas manqué, mais toujours brèves, et toujours occupées de quelque objet trop précis ; jamais assez librement confiantes pour lui faire abandonner cette sorte de déférence qui marquait l'écart de nos âges et dont je l'aurais volontiers dispensé. Pas une promenade en commun, pas un entretien tranquille ; à peine avons-nous causé seul à seul. Je n'ai pas vu sa pensée naissante prendre forme, se préciser, se défendre, dessiner par ses tâtonnements l'ébauche des changements futurs. Trop peu mêlé à sa vie, je risque l'erreur où tomberont maints lecteurs auxquels il fut cher et qui ne l'ont observé que de loin : détacher ses idées de sa personne, attribuer au seul jeu de l'intelligence ce qui fut l'expression de sa nature, l'exigence de tout son être.

Pourtant cette crainte se dissipe quand j'évoque mieux notre ami, quand je n'écarte plus la joie amère de revoir son visage et d'entendre sa voix. Qu'importe ce qu'il

m'a pu dire ? Le charme de sa présence, c'est qu'elle ne nous livrait pas un talent, une doctrine, un rôle à plaisir affecté, mais directement une âme. Âme complexe et pourtant transparente ; non sans replis ni sans tourments, mais sans profondeurs obscures. Il était discret, non secret ; ce souci qu'il avait de voir clair en lui-même l'empêchait d'être opaque même au regard d'autrui ; et sans qu'il fût besoin de confiance, il se laissait deviner. Rien de caché, sinon peut-être des mouvements d'irritation peu durables ; quand sous sa plume vient un aveu d'animosité, de rancune, il semble qu'il se calomnie, tant ces velléités mauvaises étaient par lui soigneusement refoulées. Ce qu'on apercevait, ce n'était point certes une nature tout unie ; moins encore un caractère divisé contre lui-même et qui s'use en conflits stériles. Plutôt une dualité sans violences, des contrastes réels souplement adoucis. Une candeur bien avertie ; l'ardeur du désir contenue mais non faussée par la délicatesse des scrupules ; dans l'admiration et le respect mêmes, une inflexible liberté de jugement ; l'obstination sous la douceur ; une curiosité sans limites qui ne s'étend que pour mieux choisir, et refuse d'avancer l'heure du choix définitif... Plus d'une faiblesse tournée en force par la vertu d'une attention qui restait sans cesse en éveil. Comme directeur, l'inquiète recherche du nouveau, la largeur d'accueil jointe au fin discernement, l'ont mieux servi que n'aurait fait aucun emploi d'autorité au service d'un plan préconçu. Il s'agissait moins d'éviter les erreurs que de les réparer par de promptes reprises ; ainsi, sans brusques coups de barre, par inflexions presque insensibles, il ramenait sa barque au droit du courant.

Jamais notre âge intérieur ne se mesure au compte d'années que nous donne l'état civil. Toujours il avance ou retarde ; il y a pour tout homme un âge où pour longtemps il s'établit, à moins qu'il ne soit comme partagé entre deux âges différents. Vainement Péguy parle en homme de quarante ans : par delà ses souvenirs tenaces

de petit campagnard et d'étudiant, cette vieillesse qu'il ne devait pas atteindre surveille et juge déjà sa vie. Chez Alain Fournier, l'émerveillement de l'enfance se prolonge et colore les rêves de jeunesse. Je ne puis imaginer Rivière enfant ; je ne vois de lui que cette adolescence dont l'esprit domine encore sa pleine maturité. Et ce n'est pas une impression due à son seul aspect physique. Il semble avoir oublié l'âge où l'on s'étonne des choses en ignorant leurs noms, et l'âge où l'on apprend les noms sans être entraîné vers les choses, mais tout réveille en lui sa dix-septième année, fougue sentimentale et fièvre dialectique, effervescence simultanée des idées et des désirs. Dès le début marqué pour les lettres, il ne peut se libérer des livres ni se confiner dans les livres ; par eux il s'ouvre un chemin vers la vie : « Je n'estime rien au-dessus de vivre, et ce dont d'abord je ne veux rien laisser échapper c'est de vivre. » Ce n'est pas là ce qui le mettrait à part. Il faut considérer aussi le tempérament physique. — Schopenhauer nous dirait : la longueur du cou, la distance entre le cœur et le cerveau. Chez nombre de jeunes gens il semble que l'incessant afflux du sang, échauffant toutes les idées, fonde aussitôt en une même masse l'expérience vécue et les notions acquises : ainsi se forme de bonne heure une personnalité riche et confuse, qui devra s'affermir et se nuancer, mais non se découvrir elle-même avant de s'expliquer pour autrui. Je crois discerner chez Rivière une sorte de *décalage*, un retard du sentiment sur la pensée. J'entends seulement : un retard du sentiment profond, où tout l'être s'engage. Car ce n'est pas qu'il commence par une connaissance froide : il va seulement où ses goûts l'appellent ; un sûr instinct le dirige vers les choses qui seront pour lui d'une importance vitale. Tout de suite, il écarte ce qui ne compte pas, il s'attache à ce qui compte, mais sans bien sentir encore ce qui comptera *le plus*. Ses trésors sont rassemblés, il ne les possède pas encore ; il faut qu'il les pèse un à un pour en éprouver la valeur.

Voyez, dans ses premières études, ces lentes approches, cette succession des points de vue, ces contacts rompus et repris, cette patiente enquête qui tourne à la subtilité. Il ne songe pas à faire admirer les ressources d'un esprit ingénieux, mais à multiplier ses prises pour s'assurer d'une plus complète possession. Il veut pouvoir se dire enfin : « Ce Baudelaire, ce Rimbaud, ce Gide, je les tiens ; je sens à présent ce qu'ils signifient *pour moi*. » Il ne saurait éviter de soumettre à l'analyse ses antipathies comme ses amours ; et, si fort qu'il craigne de « contribuer à l'augmentation de la haine et de la douleur dans le monde », il faut qu'il se délivre, qu'il se nettoie, en peignant l'Allemand tel qu'il l'a vu. Nous savons tous ce qu'il en coûte de s'arrêter devant un problème comme s'il existait seul, comme si tout le reste, pour un temps, s'y trouvait subordonné. Rivière pour cela n'a pas besoin d'effort : Un sphinx est posé sur sa route ; tant que le monstre ne le tient pas quitte, il ne peut avancer plus loin. Nous, qui sommes passés trop vite, éludant questions et réponses, il nous faut bien alors l'entendre, laisser parler celui qui sait.

■ Mais, parce qu'il était plus capable que nous d'attendre ses sentiments et de les capter au passage, il est un problème entre tous qu'il ne pouvait dépasser, qui devait l'accompagner tout au long de sa vie : celui de *la Sincérité envers soi-même*.

■ Relisons l'article qui porte ce titre. La Sincérité, nous dit-il, n'est pas ■ l'abandon à moi-même, une pente aisée, l'accès complaisant à ma facilité intérieure » ; — bien plutôt « un perpétuel effort pour créer son âme telle qu'elle est ». *Telle qu'elle est*, non pas telle qu'elle doit être. Car presque aussitôt surgit « le danger de l'intégrité de soi. » « Être honnête, c'est n'avoir que des pensées avouables ; mais être sincère, c'est avoir toutes les pensées. » L'homme sincère « en vient à ne plus pouvoir même souhaiter d'être différent. Il abdique tout empire sur ce que lui propose son âme ; il obéit à tout lui-même. ■

Or, justement parce qu'il n'estime rien au-dessus de vivre, Rivière ne consent pas à cette abdication : l'honnête homme « n'ignore rien de ce que contient son âme ; mais n'a pas perdu sur elle son autorité légitime, et il fait d'elle ce qu'il veut. » Ainsi ses sentiments se joignent pour faire un seul élan, un seul désir. — Croirons-nous que, sans plus de peine, la contradiction soit si tôt résolue ? Voici, dix mois après, l'article sur *la Foi*. Il nous montre d'abord la sincérité même agissant *pour* la croyance : « Le surnaturel, je ne le trouve pas seulement au bout de mes raisonnements ; mais je le vois, il est évident pour moi ; je suis des yeux ses événements secrets... C'est par l'imagination que je m'avance vraiment dans la profondeur des choses... Elle me fait voir l'immortalité de mon âme... Et Dieu aussi m'est révélé directement, il tombe sous le sens de l'imagination ». Que pèseraient les objections de l'intelligence, alors que le doute nous est présenté comme « la première forme que prend la pensée, la plus proche, la plus paresseuse » ? Mais alors surgit le véritable obstacle : « Non pas une objection, non pas un embarras de ma raison ; mais *l'impossibilité de souhaiter être différent*... C'est la passion de la connaissance qui m'anime, la seule qui soit vraiment impie. L'esprit de science : ce souffle sans amour, ce conseil brûlant : *Apprends de toi ce qu'on en peut savoir.* »

Ce même souffle eût consumé aussi bien toute sagesse, chez celui-là qui n'aurait pas, comme Rivière, abaissé la sagesse devant la foi. Et le même souffle doit détruire toute constance dans l'amour. « Je n'aimais pas le bonheur... — nous dit le personnage qui parle dans *Aimée* — j'aimais mon cœur, j'aimais tout ce qu'il inventait de sentir. » Ce qu'il finit par inventer, ce cœur, c'est son propre renoncement, qui surprend la sincérité comme un miracle inattendu. La Sincérité, vertu spécieuse, a ses illusions et ses artifices. Ne ment-elle pas (sincèrement !) sur elle-même, quand elle se présente nue, comme pure et simple délectation, séparée du travail intérieur qui,

en fait, l'accompagne pas à pas, qu'elle retarde sans l'empêcher, et dont elle guette anxieusement l'effet ? Jamais Rivière n'a vécu pour la curiosité seule, dans la passive acceptation de tout ce qui naissait en lui. Dans les lettres récentes que cite M. Massis, en repoussant « les forces toutes faites » et « la lumière empruntée », il attend de la pensée « la force de vaincre les résistances qu'offre la vie quand on l'aborde avec de grands désirs ». En déclarant : « Je ne veux pas, je ne peux pas me déformer... Je suivrai toujours ma nature. Nous verrons bien où elle me conduira » — il ne doute guère, au fond, qu'elle le conduise vers une issue, vers une fin. Quand il paraît s'abandonner ou brûler d'une ardeur stérile, ce qui domine toujours en lui, c'est le scrupule de choisir avant l'heure, et sans avoir tout éprouvé. « La santé est le seul idéal admissible... mais quand elle est donnée d'emblée dans un être, elle lui cache la moitié du monde. » Rien ne montre qu'il ait espéré de son observation incessante une nouvelle vérité concernant le cœur humain, la découverte de puissances insoupçonnées qui sortiraient de l'ombre en réclamant leurs droits. Ce qui l'intéresse en ses sentiments, ce n'est pas qu'ils soient mystérieux et neufs, inconnus des psychologues ou des confesseurs ; mais c'est qu'il les saisisse justement en lui-même, c'est qu'au lieu de les admettre par ouï-dire, il touche en eux le réel, l'absolu d'une destinée humaine en train de s'accomplir. Son ravissement ne sera donc pas moindre, s'il voit naître en lui-même — mais sans l'avoir forcée — une âme enfin différente, moins complexe, plus apaisée. Il peut dire sincèrement : « On me débarrassera beaucoup en me rendant plus simple. Je n'ai plus d'autre ambition que de ressembler au commun des mortels. » Ajoutez qu'en concevant un ordre supérieur où il n'est pas près d'entrer, il ne demande pas que cet ordre soit bouleversé en sa faveur, et réforme ses lois pour lui faire une place ; bien plutôt il craint de ne pas trouver dans cet ordre sa place exacte, celle-là même où il est appelé, celle où sa nature, s'étant

bien connue, s'achèverait en *vocation*. Nous ne devons pas substituer une conciliation factice à celle qui s'est formée d'elle-même aux approches de la mort. Mais deux phrases me frappent d'autant plus que la seconde ne fut pas écrite pour justifier la première, et qu'elle exprime une certitude non moins directe et spontanée. Dans l'article *De la Sincérité envers soi-même* : « Je ne commencerai à valoir quelque chose qu'à partir de moi-même, que si je prends comme matière de mon effort tout ce que je suis. » Et dans l'article sur *La Foi* : « Dieu aime les hommes. Il aime chacun de nous dans ses entrailles et selon qu'il l'a fait. »

MICHEL ARNAULD

DEUX RENCONTRES

La première fois que j'ai rencontré Jacques Rivière c'est en 1914, dans ses *Etudes*. Ce livre est le témoignage des premières dévotions de son auteur, encore touché par les dernières vagues du symbolisme, dont il a dit qu'il lui fut « un climat spirituel, un lieu ravissant d'exil ». Climat que toute une génération a respiré, celle qui avait de 20 à 25 ans à la guerre. Celle qui chérissait son malaise à travers Baudelaire au cœur lourd et Laforgue plus fuyant ; celle qui vit les premiers Ballets Russes (les seuls qui pour elle portent désormais ce nom). Fraternité. Nous avons admiré ensemble les guerriers du Prince Igor, quand leur silhouette grandit sur le ciel de la plaine sans limites et qu'ils marchent, plus fiers de porter une vivante proie sur leur épaule.

Bien des jeunes gens ont découvert grâce à lui — qui était plus curieux et sûr de ses choix — Gide, Claudel ; compris l'attente extasiée, la possession dans le dénuement auxquelles Ménélaque invite ses disciples ; le mysticisme de la raison plus que du sentiment sur lequel est bâti *l'Art Poétique*.

En somme, ce jeune homme était assez semblable dans toutes ses prédilections à bien d'autres jeunes hommes de son âge, et on ne voyait pas très nettement sur quelle pente inclinerait sa personnalité. Les *Etudes* dissimulaient plus son visage qu'elles ne le révélaient.

Je sais bien que plus tard il s'est reproché, en rougissant presque, — non pas les amitiés des *Etudes* — mais une cer-

taine recherche dans son expression qu'il qualifiait de « coquetteries de langage ». On devinerait aisément des années de vie, de maturation (la guerre qui a été la fin des vacances pour bien des esprits) et de méditations entre son premier livre et *Aimée*. Quel progrès dans le dépouillement ! Il s'est ici refusé toute arabesque, presque toute image, par souci de rigueur, de précision, de fidélité au réel.

Il y a, sans doute autre chose qu'une nouvelle conception de l'objet littéraire dans le soin que révèle ce livre de ne point perdre de vue un seul instant le but à atteindre : la surprise, le frôlement des mouvements de l'âme perpétuellement agissante et agie. Les amis intimes de Jacques Rivière savent certainement dans quelle mesure son œuvre reflète une vue générale des problèmes de la vie et l'attitude qu'il entendait garder à leur égard. Mais il n'est pas très difficile de discerner que la pureté de forme, c'était aussi pour lui une sorte de pureté morale ; la reconnaissance implicite qu'on ne saurait exprimer avec trop de soumission les faits de la vie intérieure désespérément complexes : que c'est là la plus urgente besogne.

*
* *

Mais au juvénile auteur des *Etudes* et au scrupuleux analyste d'*Aimée*, je pensais bien peu le jour où je vins pour la première fois à la N. R. F. J'étais tout à fait dépourvue de notions à l'égard de son Directeur et beaucoup plus occupée de ma propre timidité qui faisait en moi un grand vide, et de ce que je croyais une audace excessive.

Le cœur crispé d'appréhension je dus subir par inadvertance une assez longue attente qui acheva de m'ôter tout courage. Et je luttais exactement contre une forte envie de fuir — si cette lâcheté accomplie ne m'eût empêchée pour toujours d'oser revenir — quand, ma visite rappelée à Jacques Rivière, il me reçut immédiatement. Quelle sur-

prise de me trouver tout à coup devant un jeune homme qui avait l'air ? — qu'on me pardonne ! — aussi intimidé que moi. Le cordial d'une aussi parfaite politesse et l'attentive sympathie avec laquelle il m'écouta, bien que mon nom lui fût tout à fait inconnu, me rendirent sans doute à moi-même. — Mais il ne s'agit pas de cela, et seulement de la sorte d'accueil qu'offrait Jacques Rivière.

Sa politesse était celle — très rare — des esprits modestes et délicats qui ont un grand respect de la personnalité humaine. Elle le faisait instinctivement réduire en quelque sorte la place qu'il occupait à son seul volume corporel afin de ne gêner en rien son interlocuteur et lui permettre — si c'était nécessaire ! — de rassembler ses moyens, peut-être épars.

Privilège — non du Directeur de Revue (jamais personne n'a « joué » aussi peu de ce titre) — mais de tout être de spiritualité supérieure, l'effacement où il se tenait ne commandait que le respect. Seules des natures imperméables à cette sorte de rayonnement auraient pu y voir une invitation à l'audace. Mais celui qui n'habite pas uniquement le plan matériel a aussi des libertés et des refuges que ne connaissent pas les autres. Si vous le cernez il s'échappe par en haut.

EMMA CABIRE

JACQUES RIVIÈRE

La première fois que je vis Jacques Rivière, c'était dans son étroit cabinet de la rue Madame, très peu de temps avant la guerre. Je lui avais envoyé un conte pour cette *Nouvelle Revue Française* qui nous paraissait alors, à nous débutants, la vraie maison des lettres, la seule où nous eussions voulu voir accepter ce que les revues douairières nous refuseraient toujours. La mode n'allait pas aux jeunes. Ni souvent au talent. Un de nos aînés comme Gide n'était encore connu que d'un public restreint. Giraudoux faisait peur, et Proust venait de dépenser une somme considérable pour l'impression de *Swann* en « compte d'auteur. »

Rivière m'avait convoqué dans son bureau pour me rendre mon manuscrit. Je vis un grand jeune homme pâle, poli, timide et décidé. Il m'expliqua pourquoi il ne voulait pas de mon conte, l'éplucha devant moi, et me pria de lui soumettre autre chose. Nous parlâmes, il m'en souvient, des analystes romands, de l'honnêteté en littérature, de la probité intellectuelle, de la sincérité de l'artiste. Je sortis de chez lui fort troublé. Je déchirai mon papier sans aucun regret et ne pensai plus qu'à mériter de devenir moi-même.

Après la guerre je le revis souvent. Il m'envoya ses livres, discuta les miens, et je commençai de me mieux orienter dans ce cœur original et cette affectueuse intelligence. Si nous ne tombions pas toujours d'accord sur la saveur et la bonté des fruits du verger dont il avait la

charge, au moins l'étions-nous sur la méthode du jardinier. Rivière avait un don admirable de recherche et de découverte. Il l'exploitait avec une inquiète lucidité, étant à l'affût non seulement d'un talent déjà doré, mais de la moindre bouture qui promettait. Il croyait de toute son espérance à un renouvellement de la littérature par l'intérieur, à des modes d'expression nouveaux, à une sorte de remise en friche de l'intelligence esthétique pour des coupes d'une toute autre précision que celles du dernier demi-siècle. Et tout cela il le voulait avec une passion de la vérité et cette pudeur de l'âme qui sont l'amour. C'est du reste ce qu'il appelait « introduire les mœurs de l'amour dans la critique ». Il aimait sentir peser en lui son cœur, et consentait à lui laisser régler toute la mécanique de l'esprit. Il est étrange que Rivière, qui voulait préserver l'art de toute morale, n'ait pas songé qu'il le fallait prémunir contre le cœur. C'est peut-être qu'il l'avait trop gros. Il refuse de rien accorder à la morale en art parce que, comme certains psychologues qui voient tout du dedans — et la plupart des poètes — il n'observe plus que sa morale se trouve transférée dans son art même. L'intelligence, la morale et l'art de Rivière tiennent tous trois de ce cœur qu'il fit toujours miracle pour dérober, mais qui gouvernait quand même sa pensée.

Dans l'une de ses *Études* il dit qu'une idée, c'est surtout plusieurs autres. On peut avancer, je crois, que chez Rivière un sentiment, c'est plusieurs autres aussi. Et peut-être le plus pressant de tous fut-il la peur d'être injuste. Cet homme de haute lutte prenait parti douloureusement, laborieusement, sans parvenir à toujours se savoir bon gré de ses victoires. Son drame fut sans doute de ne pouvoir se convaincre assez, et l'orgueil de sa belle vie de ne jamais avoir à s'imputer une faute contre l'esprit.

En Rivière, nos lettres françaises perdent donc bien plus qu'un écrivain : elles perdent un directeur de conscience, un directeur tout court. C'est autrement plus grave que de

perdre un styliste. Ce jeune homme pâle, poli, timide et décidé que j'appris à respecter il y a onze ans, je l'ai revu pour la dernière fois, voici huit jours, sur son lit de mort. Dans la petite pièce se désolaient, venus des quatre vents de la pensée, quelques-uns de ceux qu'avait attisés la droite lumière de cette âme encore interminée que son œuvre n'eut pas le temps de dénoncer jusqu'au bout. Et je me rappelai une belle réflexion de Madame d'Agoult, qui s'applique bien à ce destin d'artiste tragiquement interrompu : « Continuons, dit-elle ; achevons notre vie penchée, et qu'on puisse au moins douter, en nous jugeant, s'il n'a pas mieux valu qu'il en fût ainsi, et si une perfection plus complète n'eût pas été peut-être moins admirable. »

GUY DE POURTALÈS

RECONNAISSANCE

En 1922, un soir d'octobre, sur un rendez-vous pris par le téléphone, je suis entré, à la maison de la N. R. F., dans le bureau où était assis Jacques Rivière. C'est alors que je l'ai vu pour la première fois. Je n'avais pas cherché à l'imaginer, faute sans doute de trouver un relief quelconque aux coulantes syllabes de son nom. Aussi n'eus-je ni plaisir, ni déception, à le considérer tel qu'il était : grand et mince, réservé, la posture modeste, avec ce doux visage intelligent où n'avait fait que se mûrir sans altération la ravissante fleur de l'enfance.

J'apportais à Rivière mon premier roman. Il me le prit des mains, l'examina, puis, avec un sourire d'une timidité qui, venant de cet homme, me parut gênante :

« C'est un beau manuscrit ! dit-il enfin. Il est net, sans ratures, agréable à lire. L'avez-vous offert déjà ? me demanda-t-il.

— Non, répondis-je. J'aime la *Nouvelle Revue Française* et je viens à vous. Je suis mal à mon aise dans les démarches.

Notre entretien ne dura guère plus de cinq minutes. Pas un seul mot propre à jeter le découragement dans l'âme ombrageuse d'un novice ne fut prononcé par Rivière. Il lirait la copie, me déclara-t-il en me reconduisant jusqu'à la porte, et me communiquerait sa décision.

Trois grands mois s'écoulèrent sans nouvelles de lui. Ses occupations l'absorbaient. J'attendais, je l'avoue, avec inquiétude qu'il rendît l'arrêt en suspens. Mais tels étaient et la confiance, et le respect même que m'avait inspirés

toute sa personne qu'en relançant, par impatience, ce sérieux arbitre j'aurais pensé commettre une indiscretion.

Quand je revis Rivière, en février, j'avais, de sa main, une longue lettre où mon ouvrage, sous des excuses et des compliments, était, sans réserve, accepté. Je l'ai relue, ces jours derniers, avec émotion. Elle me sera précieuse jusqu'à ma mort.

D'autres diront ici le moraliste et définiront l'écrivain avec une perfection dans la compétence qui me donnerait à rougir de m'y essayer. Mais, au milieu de ces jugements portés sur son œuvre, il m'a paru qu'un témoignage sur sa haute conscience, rendu par un pour qui c'est fête de devoir beaucoup, aurait une chance de rehausser sa charmante figure. Bien des légendes courent le public sur les fiers talents que l'égoïsme ou l'injustice maintiendraient dans l'ombre. En accueillant le plus modeste avec courtoisie, Rivière les a, pour moi, ruinées d'un coup. Je lui sais gré d'avoir flatté ma vue sur les Lettres, quand il aurait pu la troubler.

Nous avons causé bien des fois. L'ouverture d'esprit, l'indulgence, cette probité intellectuelle désormais célèbre, tels sont les traits qui marqueront dans ma piété la figure morale de Rivière. J'y joindrai la droiture et la politesse. Nous n'oublierons jamais, nous ses amis, le cas qu'il semblait faire, dans ses réceptions, des moins réputés d'entre nous. C'est à des signes de cette noblesse, de cette bienveillance, que se jauge une âme d'honnête homme. Dans le vaste atelier de la rue Boulard, combien de fronts encore modestes, de consciences timides, se sont rapidement affermis, par la vertu de ce timide et de ce modeste ? Comme si sa modestie, sa timidité, portaient en eux, par un phénomène de bonne grâce, les principes de l'espoir et de la confiance.

Autant de mercredis dans ma vie future, autant de fois je dirigerai, Rivière, ma pensée vers ce logis de Montparnasse, retiré comme vous, où l'on vous trouvait à six

heures. Elle y plaindra languissamment votre charmante femme. Je n'oublierai ni les tableaux que vous aimiez tant, ni, posés partout, vos chers livres. Et toujours, et toujours je me souviendrai, apparaissant sur l'escalier qui menait aux chambres, de la grande sœur tenant par la main son jeune frère, elle et lui habillés de si fraîches couleurs, elle déjà grave, déjà discrète, déjà protectrice, sous un nœud de ruban aux coques éclatantes.

HENRI DEBERLY

JACQUES RIVIÈRE, ÉCRIVAIN PUR

« Il y a des êtres que la destinée aposte sur notre chemin pour nous contraindre à la suivre au moment où la paresse risquerait de nous perdre. » Cette phrase par laquelle débute le deuxième chapitre d'*Aimée*, elle est soudain comme un secret révélé à voix basse. Et tournant la page, on lit encore : « Bien entendu, je ne sus pas distinguer d'abord exactement ce qui m'attirait vers lui ; mais le pressentiment de sa maîtrise dans l'art où je me sentais à la fois si maladroit et si anxieux de faire des progrès, y fut certainement pour beaucoup. Je devinai toutes ces notions dont son esprit était plein ; j'admirai sans le comprendre le calme qui se mélangeait à son désir ; j'espérai en attraper quelque chose... » Pressentiment ? ce serait sentiment qu'il faudrait ; et au lieu de calme, soin exact et patient, peut-être.

J'ai appris tout ensemble la maladie de Jacques Rivière et ce qui semblait être son rétablissement. Du moins je crus comprendre qu'on avait eu des inquiétudes et qu'on ne les avait plus. Dans cette vie recueillie et donnée toute à son œuvre, une maladie, des inquiétudes, s'inséraient mal. Cela prenait figure d'incident inutile, qu'il écarterait vite. De premier mouvement, sans former précisément une idée, l'esprit arrangeait ainsi les choses.

La mort d'Alain-Fournier, la mort de Jean l'Olagne, elle semble dans leur ligne, comme à la fois le bout et le but de leur vie. Puis c'était la guerre, ils étaient dans le drame, soulevés par on ne sait quelle grâce qui les avait secourus.

« Tout le monde ne sait peut-être pas qu'il faut une certaine « grâce » pour renoncer en pleine conscience, non pas seulement au charme de la vie, à ceux qu'on aime, mais encore à tout ce qu'on sent en soi de capacités latentes, et pour tout dire d'un mot, à son œuvre quand on en porte une. » Phrase affreuse à relire dans l'*Introduction à Miracles*. Mais elle me rend raison du peu d'inquiétude que m'avaient laissé ces nouvelles. Songer que Jacques Rivière pût mourir restait interdit. De ce côté-là, obscurément l'imagination trouvait la voie barrée. En ces temps tels quels, d'une grippe, et alors que commençait de se dessiner la courbe si curieuse d'une grande œuvre : ç'aurait renversé nos pensées.

Il nous semble, naturellement, qu'il y ait une logique des choses. Seulement cette logique nous la forçons après coup, et encore ne sommes-nous jamais bien sûrs qu'elle corresponde à rien de réel. Parfois même nous n'arrivons pas à l'entrevoir. Mais comment oser dire telle mort fatale et telle autre révoltante, alors que toutes sont faites pour serrer le cœur, l'étonner, l'accabler de songe et de tristesse ? Là où je ne vois plus, j'accepte cet aveuglement. Renonçons à refaire les destinées à notre manière, et à demander des explications — pour reprendre un mot de Péguy à Alain-Fournier, — « à des gens qui savent mieux que nous, » c'est-à-dire à Dieu et à ses saints.

Un jour, avant de sortir, on parcourt de l'œil un journal local. Et soudain, aux *Petites Nouvelles* on lit en deux lignes cette chose... Une lourdeur et comme un rétrécissement de l'être. Puis toute la peine. Non pas seulement, devant cette interruption, une stupeur : la brisante peine.

D'où arrivait-elle ainsi ? J'avais vu Jacques Rivière en trois, quatre rencontres, j'en avais reçu quelques lettres... Il était l'un des écrivains dont j'aurais le plus désiré le suffrage, un de ceux dont l'approbation m'aurait rendu le plus fier. Il n'y avait véritablement pas de jour, je m'en avisais

alors, que devant mon travail je ne pensasse à lui comme à un témoin et à un juge.

Et je gardais un désir très cher depuis longtemps. Il avait une fois songé à prendre ses vacances en Auvergne. Sur ces vieux chemins dans les collines, j'aurais aimé l'entendre parler d'Alain-Fournier, avec qui Jean l'Olagne eut tant de traits communs. Ou plutôt, sans pouvoir prendre le même vol, Jean l'Olagne mena suivant le même rêve qu'Alain-Fournier une destinée plus sombre et plus traversée encore. Ce parallélisme m'avait frappé à la lecture de *l'Introduction*, dans un temps où je venais de relire les épreuves d'un livre trébuchant. C'est une chose d'avoir vu de près ce drame incertain. D'avoir compris comment la poésie, — c'est-à-dire la recherche de l'âme, l'âme voulant qu'une âme lui réponde du dehors, la grande queste, en somme, — comment cela peut devenir la plus sourde passion d'une vie. Et la condition humaine aux prises avec cela. Drame qui ne peut pas bien finir ; ce serait mal dire de dire qu'il finit mal, mais il finit toujours tragiquement. De sorte qu'il fascine, alors même qu'il apparaît comme une aventure, aux conquêtes faites par surprise et fatalement précaires, d'où l'or magique qu'on rapporte risqué de n'être plus tantôt que feuilles sèches dans nos mains.

Jacques Rivière avait d'autres besoins intellectuels qu'Alain-Fournier et sa recherche devait être plus positive. Mais il restait l'ami d'Alain-Fournier et son frère. Il était pour moi — et pour bien d'autres sans doute, au loin, — à la fois l'écrivain qui se faisait l'idée la plus exigeante de la littérature, et un homme, un être aimant et pur, le « noble », comme parle Barnabooth. « Et, dit celui-ci ou l'un des siens, au fond il n'y a toujours que cela : l'humble et patient chrétien, comme toi et moi, qui travaille à réaliser... »

C'était donc ainsi que ce mort se trouvait si vivant et si proche, ainsi que venait tant de tristesse. Une tristesse inattendue, d'abord : je le comprenais maintenant : il était

et un exemple, le type le plus pur de l'écrivain, et, nos amitiés devenant une amitié, quelqu'un dont je rêvais d'être l'ami.

L'écrivain pur, non pas le pur écrivain. Si peu qu'on l'ait connu, on comprend qu'il n'y a pas un départ à faire, en lui, entre l'écrivain et l'homme. Car, à bien voir, il ne s'agit jamais que de s'employer. Et s'employer, pour Jacques Rivière, c'était travailler à son œuvre. Il ne se sentait vraiment homme qu'en étant écrivain véritable, écrivain qu'en entrant tout entier comme homme dans son effort.

Chose étrange, si l'on ramène à un simple trait la courbe de cette destinée, ne peut-on la dire parallèle à celle d'Alain-Fournier ? « Une génération du concret par l'abstrait, » ou du moins celui-ci poussant et amenant à celui-là. De l'effusion, du subjectivisme littéraire qui le tentait, n'alla-t-il pas au désir de « reproduire le réel » ? — sachant d'ailleurs que « le monde irréel que l'artiste a pour mission de susciter » n'en naîtrait que mieux de cette application même. « Il n'exprimera plus rien de ce qui le porte et de ce qui l'agite, écrivit-il d'Alain-Fournier, mais les chemins qu'il bâtit de nous à lui nous appelleront invinciblement et, nous amenant au bord de son âme, nous contraindront à jamais à la deviner de tout notre amour. »

Qu'il nous soit donc permis de le voir avec son ami et avec Péguy tels qu'il nous les a montrés : « Ils marchent l'un à côté de l'autre sur le boulevard Saint-Germain, et tous les dieux français les accompagnent, évoqués, captivés par leurs propos... » Oui, avec « tous les purs », dans l'« assemblée vraiment divine et fraternelle. »

HENRI POURRAT

RIVIÈRE ET LES JEUNES

Quand nous lui donnions un manuscrit à lire, il semblait que Jacques Rivière se crût obligé envers nous aux plus sérieux devoirs, et que son temps ne comptât plus. L'on avait honte, quelquefois, de retrouver de pauvres et de plates inventions, fouillées d'un bout à l'autre avec une attention qui valait souvent mieux et coûtait quelquefois plus de peine que nos inventions mêmes. Les jeunes même qu'il refusait, il les enrichissait de conseils, et répondait par une pitié affectueuse aux rancunes et aux impatiences les plus ridicules. Ceux qu'il acceptait, il les améliorait presque à leur insu ; si son influence a été grande sur beaucoup d'entre nous, presque aucun n'apparaît comme son disciple, et bien peu croyaient lui devoir de la reconnaissance : son système était de pousser chacun dans le sens de sa personnalité, de dégager et de louer le meilleur de ce qui lui était présenté. Sa conversation plus modeste encore ne nous laissait jamais sentir qu'il se regardât comme un maître, à peine comme un aîné : chacune de ses questions, de ses paroles, supposait l'égalité avec l'interlocuteur.

Ceux qui voyaient quel poids prenait pour lui chacun de leurs arguments ne se doutaient pas que presque toujours ses infatigables scrupules ajoutaient, contre lui, des raisons aux leurs. Quelquefois, presque certain déjà moi-même d'avoir tort, et voyant mes arguments anéantis, je l'ai entendu me dire : « Non, au fond, vous avez raison » et il m'exposait des motifs d'être de mon avis auxquels je n'avais pas pensé.

Etre accueillis dans sa Revue ou chez lui, toujours il nous a laissé croire que c'était notre droit. On ne pouvait guère se disputer avec lui sans avoir tort. Je me souviens qu'un jour une pique de vanité stupide me poussa à lui faire une niaise querelle. La noblesse et la douceur de sa réponse me laissèrent confus. Quand je pus le revoir et m'excuser, son indulgence, sa timidité presque devant mes excuses m'en faisaient non pas une humiliation, mais un honneur.

Cette douceur, ces scrupules, ce renoncement facile à son propre sens, il ne les devait pas seulement à des qualités de caractère, mais à la souplesse et à l'objectivité de son esprit. Quelle ressource que Rivière pour faire juger un projet, apprécier une ébauche, faire développer le plus vague commencement d'idée, dont nous gardions ensuite tout l'honneur. Mais nous usions si naturellement et si librement de ce frère aîné, nous craignions si peu d'abuser de lui, que nous ne sentons combien il nous était nécessaire qu'après l'avoir perdu.

JEAN PRÉVOST

PÉGUY ET RIVIÈRE

J'ai trop peu connu Rivière, mais je mesure, à présent qu'elle n'est plus, la place que cette existence tenait en moi, tenait en nous. Il n'était pas une de nos inquiétudes que cette vie brûlante et saccagée ne reproduisît. C'est de nos maux qu'il a vécu et qu'il est mort. Peut-être est-ce là ce que sa présence avait d'irritant : ce qu'on lui a reproché, c'était d'être le comptable impitoyable de nos troubles, de nos défaillances, de tous les biens dont nous sentions la faute en nous et l'appétit. Il était, pour ceux qui supportent mal de se regarder en face, exaspérant comme un miroir. Que d'aveux on aurait voulu éviter de se faire, de combien de précisions on aurait pu se détourner, s'il n'avait été là, avec cette conscience sérieuse, à qui rien n'était léger, grave au contraire de toutes nos charges assumées.

Ce que nous sentons que Charles Péguy a été pour l'une des générations qui nous ont précédés, Jacques Rivière l'était pour nous. Comme Péguy, il aurait pu s'écrier sans doute : « Moi aussi, j'aimerais mieux faire des nouvelles, des contes, des romans, des dialogues, des poèmes ou des drames ! » Mais il s'estimait dû à une mission moins capricieuse, à un emploi plus certain. Jamais il ne s'est cru libre de son temps, autorisé à dénouer les liens qui l'attachaient à ses contemporains. Il y avait pourtant dans cette personne subtile et merveilleusement vibrante de quoi bâtir une œuvre dont la perfection du seul roman *Aimée* nous fait regretter l'absente réalisation. Mais ce lui eût semblé une défection indigne que de se permettre une telle

liberté avant que tel des plus poignants problèmes de notre siècle n'ait été définitivement résolu. Et comme nul problème jamais ne se résoud, mais se transforme, à peine posé, en une infinité de problèmes non moins pressants, Rivière s'est trouvé engagé jusqu'au bout en cet enchaînement d'énigmes où se composent la figure d'une époque, ses peines et ses complaisances.

Un tel sacrifice nous fait mieux sentir le prix même du rêve et de l'indépendance personnelle. Une génération, si ce sont les plus libres esprits qui lui impriment sa marque et ceux pour qui n'existe que leur propre vie, dans ce qu'elle a de plus singulier, il faut aussi qu'elle comporte ses directeurs, ces hommes dont un Péguy et un Rivière réalisaient au plus haut point le type, et qui, plutôt que la diriger, la reçoivent en eux et la revivent. Ils combinent dans leur âme, comme pour l'établissement du sommaire d'une revue, les aspects les plus rares et les moins prévus par quoi elle s'est exprimée ; ils en éprouvent les oppositions ; ils en tentent l'accord. On ne peut relire sans émotion la préface que Rivière écrivit pour les *Miracles* d'Alain-Fournier et où il confesse les détours, les luttes, les reprises à travers quoi il a fini par sentir et faire sien un si étrange et si lointain génie. Mais une fois l'adhésion prononcée et l'absorption accomplie, on ne peut plus douter de l'utilité des aventures les plus fantasques, des inventions les plus pures et les plus audacieuses. Cette voix unique par laquelle s'exprimait un homme chez qui rien ne pouvait être mis en commun avec les autres hommes, elle a trouvé un écho et peut désormais se prolonger en mille résonnances. Toute une humanité se retrouve en elle : ce qui n'avait été que l'expérience d'un poète devient l'appel et l'effort suprêmes de toute une période et tend à relever de l'histoire du monde.

Grâce à l'existence d'hommes aussi consciencieux, aussi graves, — d'une gravité dense et pleine, — que Péguy et que Rivière, nul n'a le droit de se désespérer de n'être que

soi-même. Chacun peut, au contraire, s'il sent qu'il relève de leur autorité lumineuse, qu'il reste attaché à cette garantie et à ce témoignage, se perfectionner librement en sa propre singularité, hasarder mille tentatives, approfondir son plus particulier secret. Eux vivants, on n'a plus à trembler d'être seul.

Il ne paraît pas que Rivière et Péguy se soient jamais compris. Péguy n'a pu sentir en Rivière un homme de sa trempe ; les problèmes que celui-ci allait aborder exigeaient des méthodes nouvelles et suscitaient des inquiétudes d'un ordre différent. Rivière a peut-être même souffert de certaines injustices de Péguy, lequel pensait n'agir alors que selon l'intégrité de sa pensée. « Il ne s'agit pas de savoir, disait-il, si nous sommes agréables, il s'agit de savoir si nous sommes justes. » Mais cette justice, Péguy n'était plus maître, sans doute, de la manifester pour la génération qui l'allait suivre.

Rivière devait rencontrer bien d'autres incompréhensions.

C'est le mal des esprits lucides d'être rebutés par ceux-là même qu'ils confessent, désapprouvés par ceux-là même dont ils sont l'ordre et la raison. Mais si Péguy savait secouer les flèches dont se hérissait sa marche pesante et volontaire, Rivière fut plus sensible à l'injure. C'était un amoureux plus délicat. On ne sait, tant son courage était discret, s'il eût souhaité que cette vie de son temps dont il était épris reconnût une si tendre sollicitude et la lui rendît. Mais on peut être assuré que l'ingratitude lui en fut pénible. Cela était pourtant dans la loi des choses. Toute tentative vers l'objet qui occupe notre esprit et notre cœur, tout acheminement vers la connaissance sont payés de retour par quelque fuite et quelque déception. La confusion qui semble être l'état naturel de notre existence a vite fait de regagner le terrain d'où on la voulait chasser.

LES ESPOIRS ET LES PROJETS

Je ne veux que citer quelques fragments récents d'une longue conversation que Jacques Rivière se tenait à lui-même. Certes, personne n'était plus appliqué que lui à se poursuivre, à se juger et simplement à se voir.

Non qu'il fût hésitant : c'était l'esprit le plus décidé, le plus joyeusement décidé qui fût. Il avait pris parti. Seulement il trouvait en lui-même ses premiers adversaires.

Ainsi le découvrons-nous bien en vue, pourtant nous tournant le dos, réfléchissant à part soi, travaillant avec une foi paysanne.

Je dirai ce que Jacques Rivière pensait de lui-même et de l'écrivain qu'il allait être — bien entendu, il était le seul qui eût le droit de se préoccuper de cet écrivain-là. Je le citerai donc, sans parler. Mais il est un trait de son caractère, une application particulière de ses efforts qu'il me faut d'abord rappeler.



Son premier ennemi était un charme auquel il craignait de parvenir trop aisément ; ainsi avait-il écrit d'un portrait de femme d'Ingres :

« On dirait une source appuyée à tous les bords de sa vasque. »

d'un paysage de Cézanne :

« Chaque chose y occupe son alvéole. Cézanne a l'amour de la localité. »

De telles grâces se passent ~~■ ■ ■~~ vite des choses. Mais ce sont les choses que choisit Rivière. Il veut que chacune de ses phrases soit à l'avenir « dépliée ». Il ne redoute rien tant que d'être enchanteur. « Ma seule vertu, dit-il, est de pouvoir surpasser mes impulsions, il faut que je l'exerce. » Il exige qu'aucun de ses dons ne soit libre de besoin, et d'empêchements.



Et particulièrement celui de ses dons qu'il faut bien appeler le don moral, ou le don religieux. C'est en moraliste que Jacques Rivière reçoit et naturellement exprime le monde, c'est d'être moraliste qu'il se défend. Le réel, auquel il prétend parvenir, est d'abord pour lui le signe d'un progrès et d'un arrachement.

Aimée tient son existence d'un drame moral : elle est d'abord l'histoire d'une faute, qui n'est pas commise. Or, Jacques Rivière s'efforce à la défigurer : qu'elle soit la seule description minutieuse d'un amour, d'un désir.

(Analyse merveilleuse certes, mais qui parfois saute un terme : où l'on voit reparaître les traits de la faute. Aussi bien le drame véritable, extérieur d'*Aimée* est-il sans doute ici, un peu en deçà du point où le situait Jacques Rivière.)



Avec la même foi qu'Alain-Fournier apportait à ne point l'être, Jacques Rivière se veut d'abord réel, vivant, local, situé dans le monde. Le reste, pense-t-il, lui sera donné par surcroît. (Sans trop ouvertement préciser quel est ce reste). Or la pierre de touche de la réalité est pour lui l'amour.

Il se voulait romancier. Pourtant il formait le projet d'un essai, qui eût porté sur « une fausse conception de la virilité » :

Les idées que se font Proust et M. des relations de l'homme avec la femme, écrivait-il, si antithétiques soient-elles, correspondent toutes deux à une ignorance profonde, et peut-être physiologique : aucun des deux n'imagine ce que peut être l'art de la séduction. Or l'homme n'a qu'un moyen de se démontrer : c'est par son aptitude à captiver une femme par l'intelligence, sans l'adjuvant ni de l'argent bien entendu, ni de la violence.

* * *

Le roman, qu'il a dû achever avant de mourir, avait pour sujet la rencontre de Florence et de Pierre, leurs amours, la reprise de Florence par un ancien amant, la jalousie :

Ce roman est d'une vérité scandaleuse. A ne pas mettre entre les mains du plus grand débauché, tant il risquerait de le corrompre dans ses illusions sur lui-même.

Parfois cependant il se reprenait :

Je crains qu'on ne fasse que se délecter à mon roman, ou s'en indigner.

Ou bien, à propos de l'*Égoïste* :

Tous les petits mouvements de l'esprit et de l'instinct de son personnage de femme, il semble que Meredith les ait transplantés en lui-même et qu'ils y aient repris vie et floraison... Je reste encore trop muré en moi-même pour ce genre de réussite.

* * *

Mais Jacques pensait le plus souvent que, par *Florence*, il échappait à ces murs, que son lecteur se trouverait « jeté en plein milieu de quelque chose qui ne serait pas Rivièrè ».

J'essaie de développer mon talent dans le sens où il ne va pas naturellement, où du moins je n'ai pas osé jusqu'ici croire qu'il pût aller. Je fais de plus en plus des scènes, des dialogues et même entre des personnages qui me sont complètement étrangers...

L'imagination n'est pas mon fort. Il m'en vient cependant un peu, que je dirige au mieux des intérêts de mes personnages...

Au fond il n'y a rien de plus difficile que d'imaginer ce que deux êtres, même qu'on connaît bien, peuvent dire ensemble, c'est ça en amour qui est désespérant, et pourtant qui fait le sel de la vie.

J'en viens à comprendre très bien le sens et l'intérêt de tous les trucs classiques : Orgon sous la table, les conversations surprises à travers un rideau. Si on veut donner tout le volume d'un être, et non pas seulement la façon dont il nous apparaît, il faut absolument recourir à ce genre de trucs.

*
* * *

Florence devait porter en épigraphe le vers de Paul Valéry :

Le vent se lève, il faut tenter de vivre.

Il n'était même plus question de tenter :

J'ai l'impression, écrivait Jacques il y a un an, que j'entre enfin en pleine possession de moi-même.

Et encore :

Ce mal dont je me guéris : tout interpréter au pire pour moi, voir et chérir en tout événement ce qu'il peut m'enlever au lieu de ce qu'il m'apporte.

Ou :

Un calme délicieux gagne déjà toutes mes pensées. Bientôt Massis ne trouvera plus trace en moi de cette inquiétude qu'il a stigmatisée. Tout ce que j'écirai maintenant sera discret, léger, paisible.

Plus tard :

Une espèce d'étoffe nouvelle est donnée à mon cerveau... Mon esprit travaille, même quand je suis occupé, d'une façon sournoise, profonde, délicieuse...

*
* * *

Jacques, pendant son délire de six jours, disait à plu-

sieurs reprises, en se dressant à moitié : « Je possède enfin cette découverte, que je recherchais... » Ou : « Je suis sauvé ; je tiens la découverte. »

Il s'adressait alors à plusieurs personnes, qu'il pensait voir réunies auprès de lui : « Asseyez-vous, écoutez-moi attentivement. Je ne parlerai qu'une fois. »

Tantôt il s'adressait particulièrement à l'une d'elles : « Vous qui avez eu confiance en moi... » Ou bien il disait, comme saisi de scrupules : « Il ne faut pas me prendre pour quelqu'un qui n'aurait pas de responsabilités... »

Il arrivait ensuite que la pensée lui échappât : « Je vous exposerai d'abord le rythme de l'œuvre future. » Et il comptait à haute voix : « Vingt, vingt-cinq, trente !... »

Mais, le plus souvent, il disait ce qu'il eût pu dire, éveillé : « Ce monde obscur qu'il s'agit de rendre par les moyens les plus ordinaires... Non pas la vie extérieure, mais le principe, le souffle... Toutes les cellules dans leur travail... »

J'ai dit ce que j'ai entendu, ce que je sais. Mais je sais aussi que Jacques par quelques côtés m'échappait. Je ne redoute rien tant que de le limiter ; et j'ai aussi trop confiance en lui, pour pouvoir éviter longtemps de penser que s'il est mort, c'est qu'il avait choisi de mourir. Que chacun précise donc ici les espoirs ou les abandons qui lui tiennent à cœur, quand il pense à Jacques Rivière.

JEAN PAULHAN

L'HOMME DE BARRE

Ce jour-là, nous avons tous senti qu'il disparaissait quelqu'un d'*indispensable*. Ce fut vraiment une défaite. Nous ne nous en rendions sans doute pas assez compte auparavant. Mais *il* était là, veillant sur nos jeux, surveillant l'ennemi. Et à chaque cahot, à chaque tournant de la Littérature, le bon coup de barre était donné au bon moment. Et nous trouvions cela tout naturel.

La Littérature est un train. Un train peut se permettre toutes les fantaisies, les plus merveilleuses folies du monde, et de franchir les pays des neiges et des fleurs, et d'enjamber les torrents et les rêves, et de sourire aux gemmes et aux mers, — mais dans la limite de deux rails. Jacques Rivière veillait à ce que les rails fussent clairs et forts.

Je me souviens qu'il me disait toujours : « Vous, vous êtes fort. Vous êtes planté dans le réel ». Le réel, l'objet, voilà quel fut son souci essentiel. Et là-dessus, naturellement, toutes les fantasmagories, tous les essais, tous les jeux que l'on voudra. C'était l'esprit le plus ouvert, le plus large, le plus sensible. Il permettait tout, il aimait tout, en tous sens. Toute licence — sous la sauvegarde du réel.

Par là, par ce goût, ce besoin du réel, il nous sauva de l'abstraction, de l'Intelligence en soi, belle mer où sombrent tant de cervelles sans quille. Aux plus absolues fleurs de l'air, il affirmait la nécessité de racines.

C'est en songeant en notre for intérieur à Jacques Rivière que nous nous appropriions à beaux cris le droit d'user

jusqu'à l'absurde et jusqu'à l'épouvantable de toute la grande liberté.

Et maintenant, il faut aussi parler de faits, de résultats. C'est un fait que la *Nouvelle Revue Française* de Jacques Rivière a orienté la Littérature française dans un sens, dans le sens moderne. Cette révision des valeurs qu'il s'était dès le début proposée, il l'a à peu près accomplie. A ce point de vue, sa tâche, sa tâche organisatrice est faite. Il faut affirmer bien haut que sans Jacques Rivière, la Littérature française en serait toujours aujourd'hui à France, à Bourget et à Richepin. C'est grâce à Jacques Rivière qu'elle en est tout de même à Claudel, à Gide, à Proust, à Valéry. Et même aux esprits auxquels cette révision semble encore incomplète et lacuneuse, la différence ne peut manquer d'être sensible.

Et c'est un fait aussi que si l'on supprime de la Littérature actuelle les noms de tous les écrivains publiés à la *Nouvelle Revue Française*, eh bien, il ne reste pas grand chose (j'en parle à mon aise, bonnes gens, je ne suis pas orfèvre).

Pour moi, je ne puis oublier avec quelle sympathie, il y a trois ans, le premier Jacques Rivière me sourit. Il était la pudeur même. Tout de suite, certaines parties de nos âmes furent amies. Et moi qui me targue volontiers de me cacher et de me fuir sans cesse et d'être à peu près inconnu du genre humain, je sais que Jacques Rivière me connaissait un peu.

Je n'oublierai jamais cela.

JOSEPH DELTEIL

IV

LE ROMANCIER

HOMMAGE

MON CHER CONFRÈRE,

J'ai connu Jacques Rivière par la publication de l'*Allemand*, journal d'un prisonnier de guerre, où le don psychologique m'a paru élevé à une puissance que l'on n'a pas suffisamment remarquée. Du jour où j'eus pris connaissance de cet ouvrage, Jacques Rivière est devenu pour moi un des très rares hommes dont je ne consentais à rien ignorer et sur lesquels on devait fonder les plus belles espérances.

Il ne les avait point déçues jusqu'au jour fatal qui vient de nous causer une si cruelle déception. Nous l'avons vu apporter ses dons exceptionnels au roman, si l'on peut appliquer le terme à un ouvrage tel qu'est *Aimée*. Vit-on jamais ailleurs les facultés intellectuelles unies à une aussi frémissante sensibilité ? et l'analyse imperturbable associée à pareille disposition amoureuse ? C'est un des livres d'imagination, dus à un Français, où j'ai le mieux senti que l'écrivain peut dépouiller l'homme social. Et nous l'avons vu apporter à la direction de la *Nouvelle Revue Française* des qualités personnelles et rares qui contribueront à maintenir

attachés à ce désormais illustre périodique les esprits les plus divers. Ce n'était pas une mince charge que d'y succéder à André Gide, de qui, à mon avis, on ne louera jamais assez le rôle de bienfaiteur de la littérature et de la pensée nettement indépendantes. Jacques Rivière se montra très digne de ce périlleux honneur. Puisse cette maison demeurer le refuge assuré, et combien précieux à notre époque ! de la pure spéculation intellectuelle.

Croyez, mon cher confrère, à mes sentiments de très haute sympathie.

RENÉ BOYLESVE

NOTE SUR « AIMÉE »

Je viens de relire ce beau roman d'*Aimée*. Roman ? Oui, sans doute, puisqu'on y voit quelques personnages entre lesquels se passe un drame d'amour, mais roman d'un genre particulier, car je ne crois pas qu'on puisse être moins romancier, au sens courant du mot, que Jacques Rivière. Il semble, en effet, que le romancier soit avant tout, un imaginaire, c'est-à-dire un visuel, un homme dont la mémoire emmagasine ses souvenirs sous forme d'images ; puis, le moment venu, il ouvre l'armoire, en tire ses souvenirs-images, les divise, les fragmente plus ou moins (quand les fragments demeurent grands, ça donne un roman à clé), les arrange, les combine, les dispose à sa guise... Ce puzzle achevé, le roman est fait. Si le dessin est heureux, les couleurs exactes, les valeurs harmonieuses, le roman est beau. Et un romancier n'a nullement besoin d'être bien doué d'intelligence abstraite, d'entendement pur : nos merveilleuses romancières nous en apportent tous les jours la preuve ; il peut même se passer de tout esprit de finesse, à la rigueur : tel le grand Zola. Je n'irai pas toutefois jusqu'à dire que l'intelligence lui nuise, mais c'est chez lui un luxe (charmant naturellement). Sa qualité essentielle, c'est d'être visuel et de garder bien nettes ses images.

Jacques Rivière est tout le contraire d'un visuel ; il est le type même de l'homme qui emmagasine ses souvenirs sous forme d'émotions, dont la mémoire ne rappelle pas les spectacles, mais les émois qu'ils ont causés. Et il est admirablement intelligent. Nous écrivons qu'il n'a pas d'imagination

— ou plutôt nous ne l'écrirons pas, puisqu'on fait de l'imagination, sous le règne de Belphegor, la première... que dis-je la première ? la divine faculté (cela aurait bien étonné les classiques) ; mais nous écrivons qu'il a l'imagination idéologique. Donc Jacques Rivière, pour faire son roman, doit combiner ses souvenirs-émotions. Mais une émotion ne peut se traduire littérairement que par des images ou par des idées ; comme son esprit ne produit guère d'images, il exprime les siennes idéologiquement. Tout son roman, ses portraits sont dans l'abstrait. *Volupté*, *Adolphe* même sont extrêmement concrets, en comparaison d'*Aimée*.

Voilà pourquoi, sans doute, *Aimée* n'a pas eu tout le succès que méritait ce beau livre : notre temps n'est pas fort sensible à la littérature d'idées. Mais c'est injuste, et peut-être, si l'on reprend goût un jour aux plaisirs de l'intelligence, le roman d'*Aimée* passera pour ce qu'il est : une œuvre du plus grand prix. Des esprits accoutumés à comprendre autant qu'à voir, des esprits virils aimeront profondément ces descriptions abstraites où, contrairement à l'usage des romanciers qui montrent les actions en s'efforçant de suggérer les mobiles, on expose tous les rouages, on fait voir le fonctionnement de la machine dont on laisse le plus souvent à imaginer les produits. « J'étais ainsi », ou : « Il était ainsi, il avait telle manière de penser, de sentir », dit Jacques Rivière de ses personnages. S'il lui arrive d'ajouter : « Il advint ceci », c'est rarement, quand il n'y a pas moyen de faire autrement, pour marquer un tournant du récit, pour donner prétexte à une nouvelle activité de la machine, pour nous la montrer en marche dans une nouvelle position.

Tels sont les desseins de l'auteur. Ils sont austères et ils étaient difficiles à remplir, mais Jacques Rivière était servi par une sensibilité et une intelligence remarquables, et aussi par un art excellent. Je n'ai pas la place (et ce n'est pas la peine) de montrer l'heureuse, la sévère ordonnance

du livre, ni de rappeler certains traits puissants et tragiques, ni de signaler la valeur, la nouveauté, la profondeur du caractère de chacun des personnages. Pas une ligne de ces analyses qui ne soit vibrante et chargée de sens. Mais ce qui me paraît beau, c'est que le sujet du livre soit si rigoureusement conditionné par la psychologie des héros. S'ils n'avaient pas exactement les âmes qu'ils ont, il serait le plus faible ou le plus banal du monde. Mais on devine que les personnages vivaient dans l'esprit de l'auteur avant même que le sujet fût trouvé. Ils n'ont pas été créés en fonction de lui, mais il est né d'eux, pour ainsi dire ; et cela lui confère un pathétique qui manque parfois aux plus rares « beaux sujets ».

« Je n'aimais pas le bonheur », dit le protagoniste d'*Aimée*, et ailleurs : « En toutes choses, je suis trop religieux ; mon intérêt n'est pas ce qui me frappe d'abord ; j'ai besoin avant tout chez autrui, soit-elle à mon détriment, d'une certaine perfection ». Ceux-mêmes qui n'ont pas connu Jacques Rivière, pourvu qu'ils l'aient lu, doivent bien sentir que cette phrase lui convenait à merveille.

JACQUES BOULENGER

JACQUES RIVIÈRE ET MARCEL PROUST

Ce que nous savons le plus difficilement d'un homme, c'est l'histoire de son esprit. Peut-être en est-il ainsi parce que nous n'avons pas une curiosité suffisante de la vie spirituelle des êtres. Nous sommes hypnotisés par les faits et, dès que nous nous affranchissons de cette servitude, nous tombons sous celle des sentiments. Pour beaucoup de nous cependant, la vie spirituelle est à la fois la plus intense et la plus secrète parce qu'elle anime toutes les autres et qu'elle leur donne leur couleur véritable. Il y aura lieu certainement d'écrire quelque jour la biographie de Jacques Rivière considérée sous cet angle-là. Pour un grand nombre d'écrivains, cette action intérieure aboutit de façon plus ou moins régulière à un livre dans lequel elle se résume et s'explique. On pourrait dire, au contraire, que les œuvres de Jacques Rivière sont des jours qu'il ménageait sur cette vie intérieure, jours qu'il ménageait de loin en loin pour mieux prendre conscience de lui, mais dont aucun ne l'éclairait entièrement. Le développement de Jacques Rivière se faisait, pour ainsi dire, en vase clos, dans ces dialogues ininterrompus de l'homme avec sa conscience qui sont l'apanage exclusif des plus beaux esprits. Pour les hommes de cette sorte, il faudrait créer un type de biographie nouvelle.

Sur les premières années de la vie intellectuelle de Jacques Rivière, nous avons un témoignage essentiel, qui est l'introduction aux *Miracles* d'Alain-Fournier. On y voit déjà Rivière tel qu'il sera plus tard, pensif, laborieux,

appliqué, mais déjà timide et presque craintif devant la vie. Il semble même que dans ses rapports avec Alain-Fournier, il ne l'ait pas compris entièrement tout de suite. Il était gêné par certains des côtés de Fournier : « Je suis froissé, écrit-il, par sa tendance à tout transfigurer ; je ne sais pas y reconnaître ce don prodigieux qui est en train de lui venir, de rendre à chaque objet sa dose latente de merveilleux. » On voit déjà dans ce mot, dans cette résistance au « merveilleux latent » qui était dans l'esprit d'Alain-Fournier, un des états permanents de Jacques Rivière : l'horreur d'être pris dans une illusion qu'il n'eût pas entièrement mesurée. Et à la même époque, Jacques Rivière découvre le symbolisme ; comme tous les écrivains français de sa génération, il en subit profondément l'empreinte. Mais alors que l'on voit dans ce temps l'aboutissement même et presque la réussite du symbolisme, le développement de Jacques Rivière entamait au contraire une lutte sans pitié contre les éléments qui lui venaient de lui.

Il est bien certain que la première des grandes rencontres de sa vie fut André Gide, mais la seconde, Marcel Proust. Dans *Aimée*, il y aura lieu de chercher ce qui vient d'André Gide et ce qui vient de Marcel Proust. Mais, en réalité, chez lui les deux influences s'amalgamèrent et se concentrèrent, lui permettant d'échapper au symbolisme comme au romantisme ; ce que Rivière cherchait avant tout, c'était retrouver une sorte de positivisme classique. « Sans doute, écrit-il, au sujet de Marcel Proust, la défiance comme mère de la pénétration n'est pas une découverte moderne. Il est bien certain que les grands classiques, de Montaigne à La Rochefoucauld et à La Bruyère et de Racine à Marivaux et à Laclos, ne seraient jamais arrivés à nous donner cette sensation de vérité que nous n'avons nulle part au même degré que chez eux, s'ils n'avaient pas commencé par se révoquer eux-mêmes ridiculement en doute et par s'opposer de toute la force

de leur esprit aux insinuations de leur cœur. » Et Jacques Rivière ajoute, ce qui est caractéristique : « Et du temps a passé depuis, et ce qui a caractérisé peut-être essentiellement la littérature des trente dernières années, a été un abandon complet aux sirènes intérieures. » Cette révocation de soi-même, ce refus des sirènes intérieures, — voilà deux des traits essentiels de l'esprit de Jacques Rivière. Peut-être faut-il y retrouver cette timidité foncière qui le caractérisait et qui n'était qu'une défiance de son être profond contre un vertige passager où il eût risqué de perdre les ressources les plus authentiques de son individualité. Ces sirènes intérieures, il les dénonçait encore dans ses remarques sur l'esprit *dada*. Aussi quelle ne fut pas sa joie, lorsqu'il découvrit dans Marcel Proust ce qu'il attendait d'un écrivain, c'est-à-dire la recherche de la vérité et le dépouillement de ces nuées, au milieu desquelles il est si aisé de se perdre. Il me faut citer encore ici Jacques Rivière, car son article sur Proust, si important pour le comprendre, implique autant une étude qu'une confession : « L'intelligence, dit-il, en lui ne fait pas relâche ; elle ne se guinde, ni ne se redit ; mais avec une magnifique paresse lente, comme un filet qu'on ramène, elle rebrousse paisiblement l'énorme proie de la sensibilité ; elle la contredit en détail ; elle n'en garde entre ses mailles que le vrai. »

En 1913, avant sa rencontre avec Proust, Jacques Rivière, on s'en souvient, publiait ici-même un essai extrêmement important sur le roman d'aventure. Cet essai sortit évidemment des préoccupations d'un petit groupe d'écrivains : préoccupations qui donnèrent également le jour aux *Caves du Vatican* et aux *Faux-Monnayeurs*, d'André Gide et aux *Thibault*, de Roger Martin du Gard. Le roman d'aventure, tel que Jacques Rivière le voyait, était le retour à ce grand roman d'action psychologique conçu par Daniel de Foë et Fielding, Eliot et Thomas Hardy, Tolstoï et Dostoïevsky, Balzac et

Stendhal. Il y voyait le renouveau complet du genre romanesque ; je crois, d'ailleurs, que dans toutes les circonstances que traversera le roman, on pourra en revenir aux définitions de Jacques Rivière pour y retrouver une sorte de salut. A-t-il pensé à écrire lui-même un livre pareil ? Je l'ignore et je crois qu'il n'était pas né pour cela. La vraie nature de Rivière n'était pas dans cette prolifération de personnages nés de soi, mais de plus en plus éloignés de soi. Elle était dans ce travail de sourcier attentif, scrupuleux et profond qui devait un jour donner naissance à *Aimée*, comme il avait déjà donné naissance à ses essais sur la sincérité envers soi-même, sur la foi et sur la métaphysique du rêve.

Ce roman d'aventures, tel que l'avait prévu Jacques Rivière, se trouva en même temps réalisé et faussé par les livres d'après-guerre. Roman d'aventures devint alors synonyme ou presque de roman-feuilleton. Mais entre-temps il se passait dans la vie de Jacques Rivière un événement considérable : il prenait connaissance de l'œuvre de Proust et il y retrouvait malgré tout quelque chose de sa conception du roman d'aventures. Il y trouvait aussi un élément nouveau qui allait le toucher encore davantage. Il semble que tous les psychologues (et aussi tous les émotifs) aient toujours favorisé en eux les éclosions de sentiments. Ils ne les ont jamais critiquées, ils n'ont jamais essayé de les surprendre dans un état naturel, ils n'ont voulu les analyser et les pénétrer que justement dans leur période de suprême exaltation, comme si cela seulement était la vérité. C'était, nous l'avons déjà vu dans quelques lignes de ses réflexions sur Alain Fournier, une attitude qui, de tout temps, a dû être extrêmement désagréable à Jacques Rivière. Aussi a-t-il eu le sentiment d'une révélation, le jour où il a vu Marcel Proust adopter une tactique diamétralement opposée. « Sans malveillance et sans aigreur, sans aucun pessimisme systématique, sans renoncer le moins du monde, pour son

compte, à tous les enchantements du « sentir », sans rien ignorer de ce que peut embrasser le rêve, en étendant plutôt qu'en appauvrissant les ressources de l'âme, il montre simplement *en plus* l'illusion qui soutient notre vie. » Ce jugement de Rivière prouve à quel point l'œuvre de Proust eut à ses yeux un sens libérateur. Une action comme celle de Proust ne le révéla pas à lui-même et elle ne lui apporta même, pourrait-on dire, rien qu'il n'eût déjà en lui, mais elle lui permit en quelque sorte de gagner du temps, de franchir rapidement des espaces qu'avec sa conscience scrupuleuse il eût mis fort longtemps à traverser. On peut dire aujourd'hui que sans Proust il n'eût peut-être jamais écrit *Aimée*, non, je le répète, qu'*Aimée* soit née de l'influence de Proust, mais le travail intérieur qui a permis à Rivière de produire *Aimée*, a été facilité par les acquisitions de *A la recherche du temps perdu*.

Il me semble que Jacques Rivière n'a pas été de ces hommes qui aiment la littérature plus que tout. Il lui préférait cet élément central d'où naît toute littérature, la recherche de la vérité intérieure. Il y avait en lui du janséniste, non par les croyances, mais par l'extrême de cette application à se connaître et à se surveiller. Il apportait d'ailleurs à cette surveillance un esprit bien différent de celui de Proust. Proust ne s'observait pas avec défiance, il acceptait à peu près tout de lui, se contentant simplement de dénuder les racines de ses émotions; au lieu que Rivière devait à tout instant rejeter des embryons d'émotions et de sentiments, parce qu'ils lui semblaient imposés par autrui et par cette sorte de mensonge inhérent à toute créature humaine. De là cette impression de dénuement moral que donne par moments *Aimée* et qui ne vient pas de la nudité des sentiments, extrêmement riches au contraire, mais de la volonté de l'auteur de ne trouver en chacun d'eux que son élément absolument authentique. Dans une période d'influences diverses et contradictoires, où tout est remis en question, où une école nouvelle se

forme tous les trois mois, Rivière qui avait un grand besoin de sécurité morale voyait dans Marcel Proust l'initiateur d'une littérature nouvelle et en quelque sorte un sauveteur. Il pensait qu'on allait pouvoir le suivre dans cette voie qui nous ramenait au réalisme classique, c'est-à-dire à l'élément le plus fort et le plus sain de l'esprit français. Eût-il persévéré dans ces sentiments s'il eût vécu ? Il est bien difficile de le dire. Rivière avait besoin de vivre dans un état de ferveur. L'œuvre de Proust l'y a maintenu pendant des années et on sait avec quel dévouement il s'est donné à elle, avec quelle abnégation il sacrifiait ses heures pour permettre la publication des œuvres posthumes du grand romancier. Il y a aujourd'hui quelque chose de profondément amer à penser à ce temps énorme que Rivière a donné aux autres, alors qu'il aurait dû le garder jalousement pour lui, dont les jours étaient ainsi menacés. Mais la douleur que nous éprouvons de la disparition de Jacques Rivière ne serait pas aussi profonde, s'il n'avait pas été tel. On ne peut se représenter ce grand esprit sans cet apostolat dont il avait en quelque sorte la vocation et qui venait à la fois de son cœur et de sa conscience.

EDMOND JALOUX

LE ROMANCIER

Un fourgon luisant l'a emporté dans le soleil. Aujourd'hui, nous devons recenser les richesses qu'il n'augmentera plus, et nous sommes tous stupéfaits d'en être déjà là des funèbres étapes. Avant de rendre hommage au romancier, qu'il me soit permis de reconnaître ce que je dois à l'attentif ami, au directeur qui aidait mes débuts, au critique avec qui je venais d'entreprendre au sujet de ma première œuvre une longue controverse amicale qui ne sera jamais achevée.

Jacques Rivière nous laisse un unique roman : *Aimée*, qui le range, au moins formellement, dans la famille des Constant et de ces auteurs qui aiment déposer dans un petit livre à l'intrigue simple, le plus pur d'une vie. Quoiqu'il se sentît attiré par l'essai, Jacques Rivière, au rebours de ceux qui, une fois ce livre essentiel écrit, tournent ailleurs leur activité, ne se voulait que romancier ; il venait d'achever un second roman et il en prévoyait deux ou trois autres. Ainsi nous devons même abandonner la triste consolation de penser que de ce côté-là il avait achevé son œuvre ; mais nous gardons la certitude que la lumière et la saveur d'*Aimée* ne cesseront de croître, au fur et à mesure qu'autour d'elle les feux empruntés s'éteindront.

Si je voulais tout embrasser, je ne pourrais que donner des éloges approximatifs à la foule de ses qualités : l'art avec lequel il pousse l'analyse jusqu'à sa pointe extrême et néanmoins ne perd jamais le mouvement et le rythme de la vie, le style souple qu'il adapte aux investigations

sinueuses aussi bien qu'aux élans du cœur ; mais ce procédé superficiel serait contraire à l'esprit même de Jacques Rivière. Je ne m'attarderai pas, quoiqu'ils fussent grands, aux avantages du talent et de l'art, mais je voudrais aller au cœur de ce qui lui appartient plus particulièrement encore : je me propose de montrer cet élément suprême qu'il savait si bien déceler chez autrui dans ses amoureuses *Etudes* : l'âme.

On sait que François aime la femme de son ami Georges. Avec quelle sincérité sans indulgence cet homme tourmenté et avide, conquis par cette femme si ferme, nous raconte les mouvements de son cœur, c'est ce qu'on a souvent dit. Mais s'il s'agissait seulement de notes gravées au styilet de l'esprit, serions-nous pris comme nous le sommes ? Derrière les mots lucides que pèse l'analyste, j'entends un bruit d'ailes qui me ravit.

François possède une intelligence précieuse et dangereuse comme une belle arme bien affilée ; parfois il cède à la tentation de se livrer avec elle à des équilibres délicats, au risque de se blesser ; mais comme on le réduirait si l'on n'admirait en lui qu'un curieux rarement doué. D'endroit en endroit on sent se gonfler de grandes houles d'inquiétude ou se détacher du sol un vol lumineux d'aspirations naïves. Et c'est ainsi qu'il ne redoute pas les phrases cruelles qu'on interpréterait mal si l'on n'y voyait qu'un indéracinable dilettantisme de la douleur, au lieu d'y aimer la sévérité d'une âme pure, attirée par les grands mystères de l'humilité et de la mortification : « Je ne l'eusse sans doute jamais véritablement aimée, si je n'eusse rencontré, au milieu de toutes ses vertus, comme un chardon délicieux parmi les fleurs, sa dureté ». Et encore, « cette perversité que j'ai décrite et qui, justement, à tant de misères répondait par de la reconnaissance ».

Comme toutes les créatures généreuses inhabiles à vivre sur la terre, François ne se trompe pas à demi. Persuadé d'abord qu'*Aimée* peut lui fournir les aliments mystérieux

dont il éprouve une faim toujours insatisfaite, il se jette dans cet amour qu'il nourrit de toutes ses richesses et de ses espérances. D'une course effrénée il part à la conquête de ces pleines jouissances de l'âme que sans doute ce monde ne nous accorde pas. Et c'est parce que j'y sens perpétuellement palpiter des choses de l'au-delà, que j'aime dans ce roman de Rivière une œuvre noble et durable.

Cette âme avait besoin d'adorer religieusement et parfois dans un rapide éclair elle aperçoit d'autres domaines, signalés par ce fameux cri de vigie : Mon Dieu, faites que je vous aime un jour comme j'aime cette femme. Adorer et comprendre, s'il faut une formule, sont pour moi les deux appétits de cette âme si rare.

Nous avons vu Jacques Rivière accueilli par les rites mortuaires du catholicisme dans l'église Saint-Pierre de Montrouge. Les voix gauches et touchantes des enfants s'y élevaient : elles l'introduisaient pour jamais dans cette terre d'intelligence et d'amour dont la nostalgie le poursuivait ici-bas.

ROBERT HONNERT

DE L'ESPRIT D'ANALYSE DANS « AIMÉE »

Il arrive assez souvent qu'un écrivain que, de la dix-huitième à la vingt-cinquième année, l'idéologie et le lyrisme surtout sollicitèrent, se découvre en mûrissant une prédilection de plus en plus impérieuse pour l'analyse intérieure. En gros, ce fut l'aventure de Sainte-Beuve. Mais je doute qu'on puisse proposer de cette évolution un exemple plus significatif que celui de Jacques Rivière. La différence des *Études* à *Aimée* n'est pas seulement, ni principalement, celle d'un genre à un autre, de la critique au roman. Plus encore que l'auteur ne fait un nouvel emploi de ses dons, ce sont ces dons même qui, avec l'âge, ont changé, ou du moins ont enfin révélé leur vraie nature : d'un type d'esprit, on passe à un autre type. Les idées naguère, et même les systèmes, ou le prestige poétique, l'attiraient presque seuls, plutôt que l'histoire exacte des sentiments, et le vrai plus que le réel : avec quelle maîtrise souveraine (qu'on ne saurait trop louer), il exposait la « doctrine » d'un Claudel ! Maintenant, toute métaphysique écartée, il ne s'attache plus qu'à suivre dans un cœur d'homme la naissance, la progression, le déclin d'un amour, sans aucune ambition de conclure, sans autre souci que de bien peindre ce qui est.

Parce qu'il ■ servi plus que personne la gloire de Marcel Proust, parce qu'il ■ écrit que « Proust avait été le révélateur le plus effrayant qu'il pouvait rencontrer sur lui-même », beaucoup ne consentirent à rien voir de plus en Jacques Rivière que son disciple. Je ne suis pas sûr que cette illusion soit encore entièrement dissipée, et d'ailleurs

il ne fut pas le seul à en être victime. C'est que les formules de cette espèce ont pour une intelligence paresseuse des commodités infinies : une fois trouvées, et rien n'est plus aisé, elles dispensent de chercher plus avant et de nuancer davantage.

En réalité, avec un écrivain véritable, les problèmes d'influence ne sont jamais aussi simples. Mais, dans ce cas, ce jugement facile n'était même pas une approximation grossière.

Sans doute on conçoit assez bien que l'œuvre de Proust ait été la circonstance qui décida Rivière à suivre une voie analogue, où sa propre nature l'appelait, mais où peut-être eût-il hésité à s'engager seul et le premier ; et j'admets qu'il est vraisemblable que l'exemple et l'autorité d'une réussite prestigieuse ne lui aient pas été inutiles pour lui donner l'assurance de consacrer un livre entier à la peinture d'un amour où les événements observables du dehors sont réduits à peu de chose et dont les plus graves péripéties sont intérieures. Mais il n'y a pas là d'imitation véritable, et bien plutôt excitation et rivalité que conformisme. Sans Proust, peut-être Rivière n'eût-il pas osé écrire *Aimée* avec tant d'ampleur et de minutie ; mais à supposer qu'il eût eu cette audace, *Aimée* n'eût pas été sensiblement différente ; car ses découvertes lui sont personnelles, et complète l'autonomie de son analyse, qui, dans son royaume, ne le cède que de peu à celle de Proust en justesse et en clairvoyance, encore qu'elle n'ait pas son étonnante variété.

Et je n'oublie pas que leurs vues le plus souvent s'accordent : il le fallait bien à quelque degré, si chaque homme est marqué à la ressemblance de l'espèce. Mais je ne sais s'il ne serait pas légitime d'admirer chez Rivière et chez Proust deux méthodes directement opposées.

Que l'on songe que Proust n'écrivait qu'un seul livre et par là qu'il était contraint d'en faire une sorte de somme ; aussi bien avait-il choisi la forme de mémoires, d'enquête

sur lui-même, où débrouiller les successives allusions dont son être fut modelé. Quand il prend la plume pour écrire la première ligne de *Swann*, il en est déjà à ces jours de maladie et de solitude, qu'il dira dans le *Temps retrouvé*, où de tant d'heures inutiles et crues perdues, le souvenir et la réflexion lui ramènent, comme du profond de la mer, le jeune visage oublié, non effacé, frêles mortes dont sa vie présente est faite. Et voici qu'à chaque instant, et fût-ce à propos de l'incident le plus mince, on le voit faire appel à l'entier trésor de son expérience. De là un mode tout nouveau de composition ; de là ces digressions, ces commentaires à perte de vue, ces lois psychologiques qu'il mêle à son récit ; de là ces comparaisons qui n'ont pas tant pour but de définir directement un sentiment que de lui trouver des analogues, de le classer à sa place parmi d'autres sentiments comparables.

Rien de tel dans *Aimée*, qui ne prétend être que l'« esquisse » d'un amour. Avec quels soins Rivière isole, délimite l'objet de son étude ! Non pas François (nous ne connaissons rien de l'emploi de ses journées, de son activité professionnelle, etc...), mais seulement en lui, ce qui a trait à ses rapports avec Aimée ; à tel point qu'il serait moins le principal personnage du livre, que son amour seulement, si cet amour, à lui seul, tant en est juste et minutieuse la peinture, ne suffisait à donner de lui une idée presque complète.

Or, ceci sans doute est tout négatif, et je ne veux pas tant y voir une vertu qu'un signe de la précision scrupuleuse de Jacques Rivière et de son goût des œuvres bien ordonnées. En revanche, on imagine pas de peinture de l'amour plus immédiate.

Proust et Freud, écrivit-il un jour... rompent avec les indications au sens intime, ils ne veulent plus y demeurer parallèles ; ils attendent, ils guettent, au lieu des sentiments, leurs effets ; ils ne veulent les comprendre que par leurs signes. L'homme intérieur est ici traité pour la première fois, comme

un corps sur la composition duquel ne peuvent renseigner que les réactions auxquelles il donne lieu.

Si perspicaces que soient ces lignes, je craindrais qu'on ne s'égarât à prétendre y retrouver la méthode de Rivière dans *Aimée*, — à qui elles sont d'ailleurs un peu postérieures. A l'ordinaire (les exceptions, qui existent, ne me paraissent ni très nombreuses ni très importantes), loin de prendre son point de départ dans ces effets et ces signes, pour atteindre, par déduction, à de plus secrètes et profondes réalités, le narrateur ne fait que noter ce qui apparaît à sa conscience : François est toujours d'une merveilleuse lucidité sur ce qu'il éprouve dans l'instant même, si encore lui arrive-t-il de ne pas prévoir où il va être entraîné. Et ce n'est pas tant du sens intime que Rivière se défie, que des notions toutes faites et des mots. Les plus commodes, les plus usuels sont aussi ceux qui le contentent le moins : il les suspecte de ce qu'il appelait le *globalisme*, « l'état d'ensemble et de confusion ». En particulier, il est très remarquable que dans cette analyse de l'amour, le mot d'amour est de tous celui qui se rencontre le moins. C'est qu'en effet il s'agissait d'analyser un amour particulier, chez un être donné et dans des conditions définies, autant dire de le dissocier en éléments plus simples et variables.

Dans cette prise directe des sentiments premiers, essentiels, entre lesquels il se gardait de compter l'amour, qui est d'un ordre plus élevé et infiniment plus complexe, Rivière était proprement incomparable : Proust est mort, je ne vois personne aujourd'hui qui puisse être tenu, en cela, pour son égal. La délicatesse de son regard intérieur l'obligeait à faire appel aux plus subtiles ressources de l'art d'écrire, et singulièrement aux images, mais non pas à ces comparaisons, et fort peu à ces « maximes » dont l'œuvre de Proust abonde et qui y rattachent une observation particulière à un ensemble plus général.

Pareillement, il n'éprouve le besoin de définir abstrai-

tement le caractère de son héros : que la cause de son échec, ou de son salut, sa maladie, si l'on veut, soit la pudeur, la timidité, ou toute autre qualité reconnue et classée, il ne le dit pas. Là encore, il aurait craint d'être dupe d'une appellation confuse et mal analysée. Et je ne veux pas dire qu'il faille pour autant rejeter l'idée de personnalité ; mais l'analyste, en tant qu'analyste, n'a pas à se prononcer sur elle : elle est d'ordre métaphysique. Et je ne pense pas non plus que la notion de caractère soit sans rapport avec le réel ; mais il n'est pas nécessaire que le romancier se fasse de ses personnages une idée claire et bien définie, et il est très dangereux qu'il s'en fasse une idée simple ; il suffit qu'il les considère dans chaque instant avec lucidité, et que les actes et les sentiments qu'il leur prête, aient entre eux une certaine conséquence, non pas abstraite et de l'ordre de la logique, mais concrète, et de l'ordre de la vie. Qui refuserait à François, et cette distincte clairvoyance, et cette cohérence intime ?

Je doute que l'on mesure de sitôt l'importance d'un tel livre, que je ne vois guère à comparer qu'à *Adolphe*. Car ce dont cette mort prématurée nous frustre, ce ne sont pas seulement les livres que Jacques Rivière eût écrits ; mais elle prive *Aimée*, que nous avons, de tout ce que les livres que nous ne lisons pas nous eussent permis plus aisément d'y reconnaître. L'entière signification d'un livre de jeunesse, à l'ordinaire, c'est l'œuvre de la maturité qui la donne.

Ou plutôt j'en douterais, s'il n'appartenait à ceux qui ont connu et aimé Rivière et savaient l'étendue de sa promesse de la conduire à ce terme que la mort lui a refusé. A compter les amis qui se penchent sur son œuvre, sous le double signe de l'affection et du deuil, il me semble la voir commencer une nouvelle existence, déployer ses secrètes branches et merveilleusement fructifier.

HENRI RAMBAUD

LA MÉTHODE OBJECTIVE ET RÉALISTE DE JACQUES RIVIÈRE

Des deux ou trois principes essentiels qui, pour Massis, sont la base de l'art littéraire (réaction contre le romantisme, application au réel, soumission à l'objet), on pourrait suivre, dans l'œuvre de Rivière, les subtils développements ; car ce ne sont pas les simples reflets de ces principes que l'on y trouve — telles certaines nuances particulières réapparaissant dans différents tableaux d'un même peintre — mais les principes eux-mêmes, fondements premiers d'une méthode voulue, réfléchie.

Rivière saisit plusieurs fois l'occasion de définir sa méthode. En 1920, prenant nettement position dans un débat important qui agitait et divisait la jeune littérature, il s'empessa de montrer que le mouvement Dada était l'aboutissement logique, le dernier stade, peut-être, du romantisme. « Les classiques, écrivait-il, considéraient le plasma intelligible dont ils sentaient leur cerveau tapissé et en quoi ils reconnaissaient la substance de leur œuvre, comme un objet qu'il leur fallait explorer, pénétrer, conquérir. Ils se concevaient spontanément dans un certain rapport avec une réalité qui, alors même qu'elle leur était intérieure, restait distincte de leur faculté inventive et réclamait simplement son emploi. » Les romantiques rompirent avec la tradition classique, principalement en identifiant le *sujet* et cet *objet représenté par le monde intérieur*. Ainsi, ils inaugurèrent une tradition nouvelle, ils créèrent un courant qui dévala au cours du

XIX^e siècle. Les symbolistes atteignirent la région où l'art n'est plus « qu'une sorte de substitut de la personnalité ». Mais il était réservé aux Dadas de pousser le mouvement jusqu'à son point limite et de tirer les conclusions. Impossibilité, en se réalisant, de réaliser quelque chose. Obligation pour l'écrivain d'abdiquer, de renoncer à produire. Rivière, depuis longtemps, prévoyait que la littérature subjectiviste aboutirait à cette impasse. Il était reconnaissant aux Dadas de leur démonstration : si l'esprit se refuse à concevoir une réalité distincte de sa puissance, l'art devient impossible. Pour insuffler à l'art une vie nouvelle, il fallait donc reprendre les principes essentiels du classicisme et bâtir avec ce ciment. Rien d'ailleurs ne s'opposait à ce que la construction s'élargisse et c'est, sinon un classicisme nouveau, tout au moins un classicisme plus vaste que préconisait Rivière.

Il demandait, avant tout, à l'écrivain de considérer l'âme humaine objectivement¹. Il estimait, même, qu'une certaine distance est obligatoire entre l'auteur et son objet, distance qu'à son avis n'avait pas su maintenir Barrès, puisque, malgré les dispositions prises par lui pour procéder à une profonde investigation de ses émotions, « il n'était pas arrivé à vaincre l'hermétique nuit intérieure ». Rivière exigeait que l'écrivain eût, sur les complexités du cœur, une vue directe, qu'il poursuivît la réalité en passant successivement d'un objet à l'autre ; non pas qu'il contemplât d'un seul regard et rendît d'une seule touche les sentiments qui agitent l'âme, mais les parcourût l'un après l'autre, la conquête de l'objet étant à ce prix. En effet, pour rendre vivante la réalité intérieure, il faut noter les différences intimes des parcelles qui la composent. Ceux qui parviennent, par intuition, à restituer d'ensemble un moment de l'âme ne peuvent pas

1. Seule la littérature psychologique, celle qui tend à révéler les mouvements du cœur, le préoccupait.

être de grands explorateurs du cœur humain. Il est nécessaire de fragmenter la réalité pour la comprendre et arriver à la représenter.

Cependant l'écrivain qui veut peindre de l'intérieur des personnages différents de lui-même a un écueil à éviter : l'excès opposé au subjectivisme. « Pour avoir voulu être d'emblée et directement objectifs, a écrit Rivière, Flaubert et tous les romanciers de son école se sont condamnés à poser simplement devant eux des *objets*, mais sans les animer, sans les diversifier, sans les éclairer intérieurement. » En effet, ils ont dessiné à merveille les contours extérieurs de leurs personnages, tandis que les caractères de ces personnages, ils n'en ont décrit qu'un aspect *possible*. Il leur a manqué, pour plus de profondeur, la compréhension d'eux-mêmes. Une étude psychologique, un roman d'analyse n'est pas de création toute pure. Il faut qu'il contienne une grande part d'observation personnelle. Le romancier doit d'abord chercher et trouver en lui le mécanisme de ses sentiments pour inventer ceux de ses personnages. Plus le romancier se sera analysé lui-même et plus il se connaîtra, plus il aura de chances de reconstituer exactement un être vivant, différent de lui.

Tandis que la littérature subjectiviste épaississait, autour du cœur humain, les ténèbres, Rivière demandait d'abord le maximum de clartés — et ensuite, autant que possible, des découvertes. Car s'il admirait la tradition psychologique française, il estimait qu'elle pouvait être dépassée. Il voulait que l'écrivain découvrit du nouveau sur le cœur humain.

D'autres décriront le vaste horizon sentimental de son roman *Aimée* où il a mis en œuvre sa méthode. Ils montreront la brillante réussite que Rivière ■ obtenue.

FRANÇOIS DE ROUX

JACQUES RIVIÈRE ET LA PSYCHIATRIE

Je l'aimais. Il l'avait sans doute compris. Mais nous ne nous étions jamais expliqués sur ce point. Son exquise pudeur m'avait gagné sans doute. Il était tel qu'on retenait ses mots devant lui et que, cependant, on les avait tacitement exprimés, par une communication subtile de la pensée. Il devinait. Il était un doux violon, et comme une chanterelle il exigeait la note précise, la note juste. Son esprit était une épingle qui enfonce dans l'ouate. Pourquoi dire : était ? Son esprit vit, son esprit brille. Il faut relire ses études dans les numéros de la *N. R. F.* de 1919 jusqu'à sa mort. C'est dans ces pages que se livre, autant qu'un critique sagace, un poète, amoureux d'une étoile précise. Il offre des fleurs, mais les pique lui-même à la boutonnière qu'il a choisie, à celle-là seule.

Jacques Rivière ! C'est maintenant qu'il n'est plus qu'on ose se dire en face son ami, son indéfectible ami. Quel dévouement, quelle sollicitude il avait pour ses collaborateurs. Comme il se penchait sur notre âme et savait nous découvrir des qualités ignorées. Ce modeste et ce pur donnait de l'orgueil et de la force. Je ne veux pas le définir avec précision. Sa force de rayonnement et son influence sur nous venaient du halo de bonté, de sollicitude, d'affection qui entourait chaque parole, qui estompait la netteté de son jugement.

C'est ce merveilleux respect de la personnalité humaine qui atténuait en quelque sorte la vigueur de son expression. Il avait la réserve des femmes rares, tout élec-

trisées d'intuition. Je me le rappelle, simple, enfantin, se faisant gauche presque volontiers pour s'excuser de parler en public, dans cette salle fervente du Vieux-Colombier où il nous parlait de Proust et de Freud. Il bavardait avec nous. Il avait l'air par modestie d'avoir trouvé sur le champ les pensées qu'il exprimait. Il faisait celui qui n'a pas encore réfléchi à son sujet pour témoigner qu'il n'apportait rien de définitif, qu'il voulait seulement suggérer. Suggérer ! C'est là sa force et sa divination. Il a des antennes. Il accroche au passage de lointains rapports qui se mêlent, grâce à lui, mélodieusement. Sa voix était hachée, menue, retenue. Il se reprenait, il avançait, il reculait. Craintif, il voulait reprendre ce qu'il avait donné. Nous ne rendions rien. Nous gardions en nous sa parole précieuse.

Il aimait Freud. Il le faisait comprendre et le faisait accepter. La *N. R. F.* fut une des premières revues à lui consacrer des articles sérieux. On n'a pas oublié les pages intelligentes de Jules Romains à ce sujet. C'est à Jacques Rivière que nous devons sans doute l'initiative des traductions de Freud, parues dans les *Documents bleus*. Je sais que notre ami s'intéressait à la technique même de Freud, qu'il se renseignait auprès de nos meilleurs psycho-analystes français. Il ne rejetait rien *a priori*. Il acceptait, réfléchissait, faisait un choix et de l'ombre tirait des diamants. On devinait qu'il avait tressailli devant Freud, que sa pudeur douloureuse s'était entr'ouverte. Déjà, dans *Aimée*, des phosphorescences s'étaient élevées des profondeurs de l'être. Je suis sûr que Rivière se découvrait tous les jours, je suis sûr qu'il se délivrait des merveilleux et subtils tourments qui contribuaient à composer son visage sérieux et grave — et cependant si lumineux, un des plus lumineux, des plus ouverts que j'ai vus. — Oui, Rivière nous aurait donné bientôt une œuvre merveilleuse, les tronçons palpitants de notre personnalité se seraient chez lui réunis en anneaux souples et voluptueux. Cette œuvre, ne l'écrivait-il pas ? Cette œuvre, ne l'a-t-il pas achevée ?

Il cherchait à tirer de son psychisme profond, vague, oublié, de cette friperie dont notre arrière-cœur s'encombre, une touche insignifiante en apparence, une réminiscence lointaine procédant par allusions, se révélant par symboles. Dans les poches d'un costume fané de son enfance, il trouvait un débris de jouet, un billet effacé. Il recomposait le passé et sur une donnée précise, son âme en cascades coulait. Nous devisions souvent ensemble des problèmes les plus neufs de la psychiâtrie. Il aimait lire les observations de nos malades. Il savourait leurs rêveries embellissantes. Il se penchait sur ces jeunes filles et ces jeunes femmes qui fuient une réalité jugée décevante et s'enferment jalousement dans un monde imaginaire, rempli de féeries. Tout ce que la psychiâtrie peut apporter de connaissance de la nature humaine passionnait Rivière. Il faut le dire, il faut le proclamer, c'est aujourd'hui un fait si rare, Rivière aimait les hommes, si pauvres et si riches à la fois. C'est pourquoi il suivait avec attention les efforts des psychiâtres qui tentent de découvrir le mobile inconscient de leurs troubles, le complexe affectif qui a rongé l'intégrité du fonctionnement psychique normal. Les idées de Bleuler sur la schizophrénie le séduisaient ainsi que les travaux nouveaux de la Clinique psychiâtrique française. Je me rappelle avec quel affectueux enthousiasme il accueillit mon idée d'écrire un ouvrage de vulgarisation sur les Rêveurs et les mondes imaginaires.

Ce goût si vif de Rivière pour les troubles de l'esprit et surtout on investigation si subtile, si pénétrante, si divinatoire de Freud n'avaient-ils qu'un but : celui de se mieux connaître ? Notre ami ne cherchait-il pas dans l'art psychiâtrique un secret, un remède. Ne souffrait-il pas d'un tourment ignoré. Sa pudeur, cette douce pudeur qui faisait que nous l'aimions, n'était-elle un écrin, ses articles une recherche, ses romans une réponse ? Je ne sais pas. Je sais seulement que je l'aimais, qu'il était fort et droit, que nous avions besoin de lui, que nous nous

sentons moins certains d'être purs maintenant qu'il n'est plus et qu'il fut un des derniers à nous prouver que la dignité humaine n'est pas un leurre, une plaisanterie, un sujet de moqueries.

GIL ROBIN

JACQUES RIVIÈRE ET LA PASSION DE VÉRITÉ

La volupté intellectuelle de sentir est le plus douloureux des instruments de connaissance. C'est une pointe de l'esprit dans les blessures de la chair. Jacques Rivière, analyste, n'a pas pu n'en point souffrir. Du moins laisse-t-il un témoignage de patience et de rigueur envers soi-même qu'il nous est bien difficile de ne pas admirer, et même de ne pas aimer.

D'autres que moi sauront mieux rapporter ce souci et cette inquiétude, ce zèle et cette défiance, qui le guidaient vers la perfection de l'esprit et du cœur. Ce que le François d'*Aimée* savait reconnaître dans un miroir intime, d'autres sauront le reconnaître en son âme : « le goût effréné du sentiment et de ses modulations, le besoin d'être sans cesse un autre, l'abandon sans réserve ni repentir à la main secrète qui dispose toujours nouvellement notre cœur... Une profonde impuissance à la vanité ; plus que le dégoût, l'ignorance des moyens par lesquels on réussit à se prendre pour quelque chose, un grand orgueil peut-être, mais fondé sur la faculté de ■■ juger sans cesse et sur l'horreur de s'en laisser sur soi-même accroire. »

Je ne veux ici parler que d'une certaine pudeur, si touchante dans *Aimée*, de cette pudeur au chevet de l'aveu, zélée et précautionneuse comme une servante de la passion. Discretion, exactitude, ce sont les traits de son visage. Ne l'a-t-on pas devinée ? Cette pudeur, c'est la scrupuleuse exigence de l'esprit.

A cette passion pour la vérité ne convenait-il pas de rendre hommage et de trouver sévère le reproche qui a été adressé à Rivière de s'être laissé séduire par une conception individualiste du roman ? Par la vertu de ce souci, toutes les ondes dont vibre délicieusement le cœur, ne donnent-elles pas le son le plus pur et le plus plein ? Il est permis de le penser. Certes, il n'est pas douteux que Rivière ait eu une particulière dilection pour l'étude des mouvements moléculaires de la conscience, un goût spontané du détail dans sa variation, dans sa nuance. Mais n'était-ce pas là scrupule qui le portait à ne rien négliger qui pût servir à restituer le contenu des sentiments ? Le flottant et l'indécis des émotions dont les contours n'épousent pas toujours, remarque-t-il, les situations de la vie, il se donnait à tâche d'en découvrir les parties solides, peu à peu, dans une application où entrait de l'effort, de la peine, de la patience. A la lucidité de l'intelligence il n'a jamais refusé, que je sache, le soin dernier du choix. Ainsi s'ordonnaient en lui tous les moyens d'une création qui gratifie du discernement et de l'expérience les êtres de son élection. Je n'en puis trouver de meilleur exemple que dans son roman même.

François ignore jusqu'à l'existence de son amour. Rien ne lui donne encore le droit de reconnaître la simplicité de son état. Cet accès, ce refus que lui réservent, dans une constante disponibilité, la présence ou l'absence d'Aimée ne trouvent dans son esprit mal informé que les justifications dont le cœur se contente. Les mots dont il dispose pour recouvrir à chaque minute chaque sentiment particulier, ce ne peuvent être que curiosité, sympathie, amitié, dévouement, mots faibles qu'un obscur instinct semble rendre inadéquats. Et tout à coup, devant la menace d'une absence plus grave, d'un véritable éloignement, apparaît avec une force de révélation tout le désordre de la passion. Il aime. Aucun doute n'est plus

permis. Tout dénonce le mal : l'insoumission physique, la confusion sentimentale, la clairvoyance de l'esprit.

C'est de cette lumière subitement faite, à la faveur d'un aveu obtenu par surprise, que va s'éclairer tout un fond de vie obscure. Chaque rayon qui touche le personnage est animé de vibrations sensibles et vraies. Mais il faut encore qu'un faisceau de clarté lentement se lie, pénètre doucement dans la masse confuse du sentiment. Il est bien certain que l'auteur éprouve toute la patience, toutes les précautions de cette « admiration pleine de cris empêchés », de ce « transport sans cesse brisé par la crainte de mal voir » que François aime à reconnaître en lui et dont il se plaît à trouver en Aimée la trace ou le reflet — zèle « effréné et essoufflé » que dirige le désir de vérité.

Chaque sentiment doit en effet s'évaluer. Chaque pas mesure dans l'espace parcouru l'espace à parcourir. L'adieu même de François à Aimée n'est plus qu'une épreuve qui vérifie, certifie l'amour. Car renoncer, c'est, en abdiquant, se dépasser soi-même, concevoir du même coup la seule solution qui puisse à la fois satisfaire et combler l'esprit

GUY VELLEROY

IN MEMORIAM

Je ne vois clair qu'au contact de la vie.

JACQUES RIVIÈRE.

Comment parler de lui ? Comment juger quelqu'un sur le jugement duquel on s'appuyait ? Je l'ai fréquenté de trop près pour ne pas souffrir aujourd'hui d'un manque de recul qui trouble ma vue, comme son silence soudain ■ troublé ma pensée. Comment parler de lui alors que je ne me sens capable encore que de lui répondre ? Certains amis se laissent étudier sans se soucier ou souhaiter d'intervenir, il semble que leur vérité soit aussi indépendante d'eux qu'elle l'est de celui qui prétend les connaître ; Rivière au contraire désirait de collaborer à tout jugement d'autrui sur lui-même, corrigeant, se corrigeant, suggérant les corrections, vous convainquant que sa présence ajoutait à l'idée qu'on devait se faire de lui, ou du moins la modifiait. C'est que ce maître et ce conseiller était en pleine croissance, que d'aucun point de vue on ne pouvait l'embrasser complètement. C'est aussi qu'il avait des certitudes sur lui-même et la rare modestie ou le rare orgueil de vous les laisser deviner.

Ce goût de la collaboration pour la connaissance de soi, et la tendre admiration que je professais pour son esprit m'avaient permis d'incorporer mes quelques idées au dialogue vivant, anxieux, jeune, ardent, fleuri de naïvetés exquis, qui constituait, je crois, le mode de formation le plus essentiel de sa pensée. De là le caractère personnel

de ces notes, qu'il me faut bien leur conserver si je veux demeurer fidèle à son esprit. Lui qui ne voyait clair qu'au contact de la vie, la monnaie fiduciaire de la spéculation philosophique lui répugnait, il voulait que les échanges se fissent de personne à personne, il ne s'intéressait pas tant à vos idées qu'aux instincts dont ces idées étaient la traduction plus ou moins fidèle. « Il faut l'avouer franchement : c'est une relation qui est ici décrite, bien plutôt qu'un objet, bien plutôt qu'un visage... » Ce qu'il écrivait là à propos de *L'Allemand* s'applique à toutes ses œuvres, à toutes ses expériences. Mais il ne s'agissait pas de ces relations factices où l'un des termes mange l'autre : Rivière vous repoussait loin de lui plutôt que de risquer de vous confondre avec lui ; avant de chercher à vous rejoindre il s'appliquait d'abord à réparer le désordre sentimental d'une amitié naissante, à vous situer dans votre lumière propre, à vous restituer vos frontières naturelles. Avec quelle précision, je le dirai tout à l'heure. Et nullement aux dépens de l'amitié, car il vous communiquait l'impression bizarre et délicieuse qu'on se rapprochait de lui à mesure qu'on s'en éloignait. J'ai abusé, nous avons tous sans doute abusé de ce jeu charmant. Je l'ai trop contredit, et pas toujours par nécessité. Aujourd'hui que notre dialogue est brusquement interrompu, ce n'est pas sans une amère nostalgie que j'évoque les qualités si rares qu'il laissait chicaner par indulgence de maître scrupuleux, et aussi par amour frénétique de la vérité.

D'aucuns, plus ou moins bien intentionnés, ont souligné l'intellectualisme de Rivière, son goût pour l'ordonnance conceptuelle et la définition ; non sans raison certes, puisqu'il était en effet un intellectuel de race, l'instinct de compréhension chez lui ne faisant qu'un avec l'instinct vital. Analyser, définir, c'était pour lui respirer, se conserver, proprement aboutir. Mais plus encore, je crois, que l'aboutissement de sa pensée, l'origine et l'impulsion première en étaient inestimables : je fais allusion à l'immédia-

teté et à la précision de son intuition des êtres, qu'ils fussent esthétiques ou humains. Le manque d'être au départ, c'est cela qu'il ne pouvait souffrir chez l'« Allemand », et qui explique certaines injustices, ou du moins certaines généralisations hâtives qui gênent dans son livre. Or non seulement Rivière était incessamment et comme involontairement en relation avec des êtres, mais il enregistrait tout de suite les nuances spécifiques par quoi chacun se distinguait de lui et de tous les autres. « La vigueur d'un esprit, écrivait-il en 1919, se mesure peut-être à sa capacité de maintenir entre ses idées l'écartement qu'il y a entre les choses qu'elles représentent. » Cet écartement, sa sensibilité le maintenait d'elle-même avant le secours de l'intelligence.

Ceux qui, avant la guerre, saluèrent ce Chérubin des lettres avec émerveillement, se souviendront qu'ils admiraient surtout sa faculté de briser les cadres de la littérature et de l'art, d'ignorer tout ce qui n'était pas la substance particulière de l'œuvre de son choix. Qu'il s'agit d'un paysage de Cézanne, d'une Passion de Bach ou d'un drame de Claudel, Rivière s'y éprenait d'une individualité originale, d'un être avec lequel il nouait amitié, d'une chose qui existait par soi et se définissait en lui. Non qu'il fût porté à définir, j'y insiste, par simple goût de l'intelligence : il n'avait désiré de comprendre que parce qu'il avait d'abord embrassé, la compréhension confirmant une intuition sensible qui lui était antérieure. C'est par là que Rivière était moderne, par là que, malgré de profondes différences, il s'apparentait à Marcel Proust. Ses *Études* sont des gammes de sensibilité rendues intelligibles, mais d'une intelligibilité qui demeure étroitement fonction de la réaction sensible. Qu'importaient dès lors les omissions, les insuffisances historiques ? Qu'importait surtout la classique distinction de la critique et de l'art ? Du fait que Rivière était moins un critique qu'un capteur d'êtres il résultait que du portrait au visage vivant, de la musique

aux passions de l'âme, du drame aux actions réelles le passage était continu et normal. Avec une même exaltation et une même méthode il éprouvait et comprenait l'être esthétique de Dostoïewsky, l'être politique de la France, l'être féminin d'Aimée ; et obéissant à l'impulsion qui l'avait éloigné de la littérature il y revenait bientôt chargé de butin, non pas avec des soucis purement professionnels, mais parce que c'était pour lui le milieu le plus propre à la culture, à l'éclosion de la vérité. Car Rivière écrivait pour connaître, contrairement à tant de confrères qui connaissent pour écrire et finissent par écrire sans connaître. Livresque, il l'avait été sans doute, par aventure, parce qu'on commence à vivre comme on peut ; mais il l'était si mal au fond que dans ce monde des lettres je le voyais souvent étouffer comme dans une prison.

On était frappé de l'évidence de ses contacts avec tout au-delà de lui-même. Je ne sache pas qu'aucune pensée fût jamais moins gratuite, moins facile, plus harcelée par les mille aiguillons du réel. Je lui disais souvent (bien loin de me douter du sens terrible qu'allait prendre cette boutade) que son intuition avait quelque chose d'infectieux. Il « attrapait » les idées, les formes, les individus, les atmosphères avec une violence et une précision inouïes, et ces réalités traçaient en lui des signes indélébiles. Dans le plan des relations humaines cette qualité avait des effets extraordinaires. Non seulement Rivière vous captait, vous enregistrait, mais vous continuiez à vous *développer* en lui, à votre insu, *selon votre être propre*. Sa conscience était comme une banque spirituelle où vous aviez déposé votre médiocre capital dont il triplait les revenus avec discrétion et fidélité en dissimulant son bienfait sous des monceaux d'excuses. Je n'ai jamais vu pousser jusqu'à ce degré de raffinement ce qu'on pourrait appeler l'égoïsme d'autrui. « Il faut que j'aime, il faut que je désire pour bien apprendre et bien entendre. » Mais justement parce qu'il apprenait et entendait bien, son amour acquérait la trans-

parence et le délié de l'analyse qu'il avait déclanchée. Quelques-uns d'entre nous s'étaient confiés délicieusement à lui, avaient modifié les conditions de leur équilibre afin qu'il dépendît de lui. Sa mort les laisse en porte à faux.

Ce sens actif et positif d'autrui avait fait naître une légende, celle d'un Rivière hésitant, tiraillé dans tous les sens, sombrant corps et biens dans l'âme qui l'influçait, légende absurde qu'il faut dénoncer une fois pour toutes. Car le sentiment qu'il avait de la vie des autres n'excluait nullement celui qu'il avait de sa vie propre. Tout au contraire, ses hésitations devant la décision à prendre résultaient de la présence en lui de deux intuitions également évidentes, impliquant des nécessités également impérieuses, l'intuition de sa vérité et l'intuition de celle des autres. S'il n'avait obéi qu'à soi-même il n'eût jamais hésité, s'il n'avait obéi qu'à autrui il se fût décidé par toquades ou par quelque sophisme ; mais justement le conflit de deux forces réelles provoquait une suspension douloureuse de son jugement jusqu'à ce qu'une de ces forces l'eût emporté sur l'autre. Les fameux scrupules qui le ravageaient n'avaient point d'autre cause, une fois donnée l'impulsion initiale de sa probité. Rivière ne se décidait jamais par un acte libre et absolu de la volonté, ni à la suite d'une mise en ordre logique des faits. Il faut même ajouter qu'il ne se décidait pas du tout, mais s'abandonnait au courant le plus fort après les avoir essayés tous. Ceux qui le connaissaient bien doivent à sa mémoire d'affirmer que nul plus que lui n'était certain, et de ce qu'il avait à dire, et de la façon dont il fallait le dire, que nul n'aurait eu de meilleures excuses pour négliger la conscience de son prochain. Ils se souviendront toujours de son front penché, de son regard concentré, de son demi-sourire à la fois pénible et charmant toutes les fois que, brisant toutes les résistances, son intuition irrésistiblement l'entraînait.

La nature intuitive de ses certitudes le prédisposait à

une certaine passivité philosophique qu'on a pu lui reprocher sans peut-être en avoir analysé consciencieusement les raisons. Rivière professait une extrême méfiance à l'égard de ce qui est volontaire, intentionnel, parce que l'intention et la volonté lui paraissaient substituer à la clarté de l'évidence un état de confusion qui favorise de dangereuses équivoques. Il comprenait mal qu'on pût lâcher la proie merveilleuse de la réalité pour l'ombre d'un devenir qui ne lui eût promis tout au plus que des possibles ; et il eût volontiers accusé de manquer d'être celui qui désirait d'être autrement qu'il n'était. Dans cet *Allemand* qu'il faut relire sans cesse si l'on veut bien comprendre son auteur, je relève cette remarque significative : « Ce que je ne puis lui pardonner (à l'Allemand), c'est son néant intérieur. Il faut qu'il aille chercher des vertus pour faire croire qu'il est quelque chose ; *il ne commence qu'à la morale.* » Ce passage explique la répugnance de Rivière au moralisme. La morale est un déguisement, une manière de tromper son monde. Il répugnait au moralisme par propriété morale. Il s'analysait comme on se lave, appliquant son analyse à l'être vécu, non pas à l'être voulu. Il élevait autour de son moi de solides défenses contre la volonté, et se montrait plus soucieux de se combler de réalité que d'établir une hiérarchie entre ses désirs. En d'autres termes, il pensait que tout jugement devait être basé sur une constatation, laquelle impliquait une présence, la sienne, et un présent, l'expérience actuelle, involontaire, dont il avait l'intuition. Essentiellement catholique, il admirait la confession, suivant l'esprit de laquelle la connaissance et le pardon ne modifient point les choses connues et pardonnées. Il se méfiait de la grande idée protestante de la réparation par le devenir.

Eût-ce été là son dernier mot ? Je ne le crois pas, et c'est pourquoi sa mort blesse notre intelligence autant que notre cœur. Le positivisme psychologique ne représentait qu'une étape, peut-être qu'un aspect de sa pensée, et il

avait déjà commencé de soumettre à son analyse méticuleuse cette notion de positivisme si vague, si dangereuse, et somme toute si peu scientifique. Dans une note sur Maurice Barrès qu'il avait donnée l'an dernier aux *Nouvelles Littéraires*, il mettait l'accent sur l'alternance d'une soudaine exaltation du ton vital avec une atonie presque absolue, y voyant un des rythmes typiques de la sensibilité française au début de ce siècle. Eprouvant lui-même ces dépressions et ces exaltations, il était naturel que Rivière eût une tendance à surestimer des moments de plénitude qui avaient la saveur et la préciosité de toute conquête. Mais il était trop logique pour ne pas apercevoir un certain désaccord entre son exigence philosophique de généralisation et de liaison d'une part, et le caractère nécessairement restreint et accidentel de son expérience d'autre part. Le besoin qu'il avait de participer en chair et en os à l'éclosion de chacune de ses idées paralysait un peu sa belle faculté d'idéation s'il en garantissait le bon usage. Il sentait que son moi ne pouvait demeurer le support unique de sa vérité. Il m'écrivait il y a un an : « D'ailleurs je sais, je suis sûr que vous avez raison dans tout ce que vous dites de Proust. Et moi aussi je crois à l'unité de la personne humaine, quand je vais bien. » C'était marquer que sa croyance allait devenir un jugement indépendant de celui qui le prononce.

Cette nécessité de concevoir au-delà de soi-même, au risque de manquer son coup, si l'on veut exprimer la vérité comme la réalité de cette vie, avait fait l'objet entre nous, l'été dernier, d'une discussion passionnante à propos de la technique du roman. Comparant son personnage d'Aimée à l'Eléonore de Constant, je lui avais dit que sa merveilleuse faculté de vivre pour autrui, et par suite de faire vivre autrui, lui imposait l'obligation de rompre, dans ses œuvres futures, les attaches trop visibles qui reliaient encore, dans son premier roman, les mouvements des personnages aux impressions de l'auteur. « Puisque, lui

disais-je, vous n'avez pas l'égoïsme de Constant, tâchez donc à supprimer votre présence. » Voici ce qu'il m'écrivait quelques jours plus tard : « Je me suis remis au travail aussitôt après votre départ et j'ai senti tout de suite combien ce que vous m'aviez dit sur le petit sentier de Bellevue allait m'aider. Vous avez absolument raison *en ce qui concerne la nécessité pour moi de faire voir mes personnages à l'état, si on peut dire, singulier*. Je vais y travailler. Je crois seulement qu'il ne faut pas que j'essaie de forcer mon talent ; il suffit que je le pousse dans ce sens. Mais il faut le laisser opérer tout seul. »

Etant donné son unité incomparable, ce qu'il disait là de l'évolution de ses personnages s'appliquait tout aussi bien à l'évolution de ses idées. L'artifice nécessaire du roman lui avait rappelé l'opportunité d'un certain risque imaginaire, d'une libération de soi-même qui, chez lui, n'eussent jamais dépassé des limites précises. Qu'on m'excuse d'avoir cité deux lettres où il me donnait raison : c'était afin de montrer que ce maître que certains jugeaient immobile était en pleine évolution, en pleine fermentation spirituelle. D'ailleurs son approbation ne demeurerait pas extérieure à ce qu'il approuvait : elle lui donnait l'être, et j'ajouterai même qu'on ne le contredisait avec tant de cœur que dans l'espoir de se faire approuver par lui, de faire passer au nombre de ses évidences les idées dont on n'était pas très sûr qu'elles ne fussent pas de simples désirs.

RAMON FERNANDEZ

V

L'ESSAYISTE, LE POLITIQUE

JACQUES RIVIÈRE
ET LA PERFECTION ABSTRAITE

« Ils vivent pour vivre, et nous hélas ! nous vivons pour savoir. Tout le mystère est là. ■

Charles BAUDELAIRE.

(La Fanfarlo)

« Je ne vois clair qu'au contact de la vie ».

Jacques RIVIÈRE.

(Préface pour la réimpression de L'Allemand, Septembre 1924).

« Ce sentiment d'incessante responsabilité vis-à-vis de la totalité de son être intime où je vois à tous égards le plus admirable trait de la complexion spirituelle de Jacques Rivière », écrivais-je ici il y a deux ans. M'interrogeant aujourd'hui — avec cette intensité dans la réflexion qu'obtient de nous le malheur, — il me semble que je conçois mieux pourquoi j'étais amené à dire cela ; c'est qu'au milieu des irresponsables ou du moins des fragmentaires

auxquels nous finissons presque tous par nous réduire, notre ami se voulait responsable, se voulait entier, soucieux — comme il nous l'indique dans la Préface pour *Miracles* d'Alain-Fournier — de « sa perfection abstraite ». Sa perfection abstraite, — qu'entendait-il exactement par là ? Ah ! si de cette question nous tenions la réponse, nous serions bien près de lui apporter le seul hommage qu'admettait sa nature — à tel point ennemie de toute complaisance — : une compréhension sans défaut. « Simple-ment savoir le vrai sur mon compte, savoir bien au juste qui est-ce que moi. » Savoir, — nul mot auquel Rivière se soit aussi héroïquement inféodé : il n'est plus là pour invalider ou pour contresigner les résultats de notre recherche ; mais, dussions-nous ne jamais savoir, ce n'est qu'en cherchant à savoir que nous pouvons lui demeurer vraiment fidèles.

*
* *

Que Rivière fût né pour la perfection — par où je ne vise ici nul autre sens que le sens étymologique d'achèvement¹ —, il suffisait, pour en être persuadé, de l'avoir vu une fois, ou d'avoir su entendre, dans le moindre de ses écrits, les irréprochables inflexions de sa voix. Mais, voué à la perfection de par sa qualité même, de cette prédestination que je signalais chez son François, Rivière s'interdisait de composer avec l'une — quelle qu'elle soit — des formes de la perfection reçues jusqu'à lui. On ne saurait trop consulter à cet égard la fin de *De la Foi* : la partie intitulée « la difficulté de croire » ; car la tragédie centrale qui fut la sienne (en son essence quasi-invariable, si la faculté — confinant chez Rivière au génie — de secréter, et de vivre chaque fois à fond, de nouveaux événements intérieurs la laissait apparaître sous des aspects forts divers) — tragédie toujours si discrète en son mode d'expression, si nette de

¹ ... et dont je ne pouvais rester sans inconséquence, sans inachèvement de moi-même, dégagé. »

tout faux tragique, et même de tout tragique explicité, — nulle part notre ami ne nous la dévoile en une analyse d'une aussi communicative profondeur. Cette difficulté de croire, lui-même nous apprend qu'elle tient tout entière dans « l'impossibilité de souhaiter être différent. » Ce désir de « la victoire en nous de ce que nous avons de meilleur », il nous dit qu'il « ne peut pas l'éprouver ». « Pour chaque sentiment qui paraît en mon âme, trop d'étonnement, trop d'attention, trop de délice s'empare de moi. Je ne pense pas à sa qualité, à ce qu'il vaut... je n'ai souci que de le connaître. Chacun de mes sentiments a son indépendance, ses droits contre tous les autres et contre moi-même... L'esprit de science : ce souffle sans amour, ce conseil brûlant : « Apprends de toi tout ce qu'on en peut savoir ! » De chaque jour qui se lève j'attends non pas qu'il me rapproche de la perfection, mais qu'il me révèle de moi quelque chose de nouveau. Eh ! je ne lui demande pas de me rendre meilleur ; mais qu'il me dise un peu mieux qu'hier ce que je suis, qu'il me mette plus étroitement en possession de mon âme. Je quête de lui non pas un progrès, mais un renseignement. Je ne cherche pas à façonner avec moi-même un être idéal et qui plaise à Dieu. » Et enfin cette définition — grosse d'une infinité de conséquences — : « Je suis une chose pour moi, dont il faut que je m'empare par l'esprit. Je suis un objet d'expérience. » Ces textes de décembre 1912 — (combien il était inévitable que Rivière admirât si fort Proust, et que dans l'œuvre même de Proust il mît de préférence l'accent sur le Proust non-platonicien !), — il ne m'importe en rien ici — et aujourd'hui moins que jamais — qu'ils soulèvent (et sur tous les plans) quantité de problèmes qui demanderaient à être traités pour eux-mêmes : je ne fais état que de la lumière qu'ils projettent ; je « n'ai souci que de connaître », que de « comprendre » mon ami. Lui-même d'ailleurs — dans un passage tout récent et de la justesse la plus aiguë — ne nous dit-il pas : « Les ef-

forts de mon esprit ont toujours été dans une étroite dépendance de ma sensibilité : ou secondés par elle, ou contrariés¹. » Or cette étroite dépendance — et non moins lorsqu'elle se traduit par une rébellion que lorsqu'elle se résout en un accord —, c'est le signe dont toujours sont marqués ces êtres — en tous temps fort rares — auxquels échoit le glorieux fardeau de devoir « vivre leurs idées » ; c'est la prédisposition géniale aux événements intérieurs : un des aspects (peu nombreux du reste, si ailleurs j'en ai indiqué un autre) par où — spontanément et quand bien même il n'aurait jamais subi son influence — Rivière s'apparente à Nietzsche, — au point que pour définir chez Rivière cet aspect-là, c'est à des paroles que j'employais pour Nietzsche — cherchant à faire sentir la distance infinie qui existe entre avoir une idée et la vivre — que je suis conduit à recourir : « Vivre ses idées — dans l'acception nietzschéenne du terme — est une opération qui se joue tout entière au dedans, qui y accomplit sa pleine révolution, — un acte de pensée, si l'on veut, l'acte de pensée par excellence ; et si nous avons une certaine peine à le concevoir, c'est que l'acte de pensée est trop souvent envisagé par nous tel un astre refroidi, — cet astre refroidi qu'est en effet la pensée lorsque se limitant à avoir des idées, on reste en deçà du fait de les vivre. »

Notre ami, lui, ne restait jamais en-deçà, — allant parfois (mais ce n'était que la rançon de sa valeureuse intégrité) jusqu'à vivre certaines de ses idées (je pense, par exemple, à ses vues sur le XIX^e siècle) au-delà peut-être de ce que rigoureusement elles eussent exigé. L'esprit et la sensibilité de Rivière ; l'histoire si chargée, si contrastée de leurs rapports ; ces alliances suivies d'insurrections ; cette guerre civile dont, en ses profondeurs, fréquemment il était le lieu, mais non moins ces réconciliations au sein d'un art tout de tendre

1. Préface pour la réimpression de l'*Allemand*, septembre 1924 ; et Rivière ajoute aussitôt : « Il faut que j'aime, il faut que je désire pour bien apprendre et bien entendre. »

svelte, de diaphane flexibilité (telles de ses phrases, on dirait qu'en lui échappant elles enlacent la beauté)¹ ; ces coups de sonde toujours si pénétrants (même lorsqu'ils cristallisent en plus contestables coups d'état) ; ces percées aventureuses auxquelles succédait chez lui le besoin des brusques reprises en main, qui lui imposaient alors — comme par mortification — l'ossature de l'assagissement le plus dénudé ; — tout cela c'est le legs qu'il transmet, et dont Paulhan a eu tellement raison de marquer tout de suite à quel point il est « complexe, grave et bouleversant. »

*
* *

Promis à la perfection et se refusant à « rien toucher »² en soi, et pourtant n'apparaissant jamais plus fait pour elle que dans ce refus même, dans la grâce austère, semi-farouche, avec laquelle il s'écarte, — lui seul sans doute pourrait nous dire où se situait la perfection qu'il tenait pour sienne et à travers quels chemins il savait la rejoindre. (Qu'il sût la rejoindre, pour ma part je n'en doute pas : au milieu des fourrés les plus denses il était toujours si ingénieux à se frayer sa propre piste ; toujours son passage avait l'air de s'accomplir comme le tracé d'une arabesque). Nous, du moins, sachons ne négliger nul repère. La perfection des sentiments d'abord, le consentement ravi au plein épanouissement de chacun d'eux : devant chacun d'eux il est « en proie à l'admiration, à l'admiration toute pure et telle que l'entendait Descartes, c'est-à-dire à l'étonnement ». Ainsi qu'il est naturel et logique (et dans ce domaine de

1. « ... et l'automne perpétuel de cette poésie venait jaunir délicieusement les frondaisons même de notre pensée ». Je cueille cette phrase, parmi tant d'autres, dans la préface pour *Miracles* qui nous offre — à ce jour — le dernier état du Rivière artiste : chef-d'œuvre de délicatesse où, sans que la psychologie ait jamais à en souffrir, il semble que dans une aube frissonnante se distillent des gouttelettes de rosée. — La qualité des images chez Rivière, beau sujet d'étude pour plus tard. Alors même qu'il était le plus en garde contre l'art, que parfois il s'élevait contre lui, Rivière demeurait toujours un artiste.

2. « Ma passion est de ne rien toucher en moi. »

la logique, de quelle force et de quelle vaillance ne témoigna pas notre ami ! — gardant le contact avec des réalités profondes là où si vite tant d'autres aboutissent à l'automatisme) lorsque le moi est conçu comme « une chose dont il faut s'emparer par l'esprit », lorsque le problème est non point de la personnalité, mais bien de ses manifestations, c'est beaucoup moins à la personne elle-même qu'aux sentiments dont elle est le lieu que Rivière impute une valeur maxima. Il écrivait ici en février 1924 : « l'idée de la relativité pénètre lentement, mais invinciblement, le système entier de nos conceptions. » Or (c'est ce qui apparaîtra mieux lorsque seront publiées les conférences qu'il fit récemment en Suisse, si importantes à tous égards pour le dernier état de sa pensée), c'est l'individu que de plus en plus Rivière tendait à replonger dans la relativité ; — peut-être parce que pour lui l'absolu (cet absolu dont sans doute comme nous tous il ne parvenait que théoriquement à se passer) résidait dans le sentiment et non point dans l'être qui le sent, — dans le sentiment en soi, et comme abstrait de celui-là même qui l'éprouve (j'entends abstrait au sens étymologique de « tiré de » ; et dans ce sens combien ce mot d'abstrait est capital lorsqu'il s'agit de Rivière dont — si toujours il retint la prudence de partir du sujet — toujours davantage cependant l'effort conscient, délibéré, visait à convertir le sujet lui-même en objet). Voir les sentiments — et avant tout les siens propres — devant lui ; les voir exactement à la manière dont il nous dit de Bach « qu'il fallait qu'il les vît tous devant lui, bien séparés, bien purs, bien *sincères* » ; (et c'est pourquoi — et sur ce point aussi les conférences de Suisse nous enrichiront de nuances subtiles et variées — nul mieux que Rivière ne comprenait Racine, le grand maître des sentiments abstraits ; c'est pourquoi est irréparable la perte de cette *Vie de Racine* dont un soir chez lui-même l'an dernier nos insistances lui avaient arraché la promesse) ; mais voir les sentiments ainsi, on ne le peut que si l'on détient « un certain don

contemplatif, une certaine pureté de regard » que notre ami discernait en lui et dont il pensait qu'ils pouvaient peut-être devenir son originalité¹. A quel point cette « pureté de regard » était, non pas son unique, mais une de ses originalités — et une originalité sans cesse et minutieusement repolie (il n'en ait aucune qui davantage ait tendance à se ternir) ; — à quel point chez lui non plus ne s'opérait pas « cette réaction de l'intérêt sur la perception » dont il signalait l'absence chez Proust ; — à quel point il était désintéressé (dans tous les sens du terme, et sur les plans multiples où il trouve son application), c'est ce que nous savons tous, et que j'aurais scrupule à rappeler si nous ne devions songer aussi à ceux qui ne l'ont pas connu.

*
* *

La perfection des sentiments, la « pureté » du regard qui se pose sur eux, s'alliaient chez Rivière à un instinct de connaissance insatiable, impitoyable, — si à nous il n'apparaissait point tel à cause de l'exquise gaine morale dans laquelle il se trouvait pris. « Je manque pour moi-même de charité. » (Je ne pense pas qu'à son propre sujet Rivière ait jamais articulé mot plus profond ni plus explicatif) : sa charité, il la réservait pour nous ; — et par là (et pour les motifs les plus valables) lui, si sincère, était contraint dans une certaine mesure de nous celer l'étendue et les exigences de son instinct de connaissance. Plus émouvant même que chez Proust, cet instinct de connaissance chez Rivière parce que chez lui le désintéressement ne se doublait jamais de détachement ; chez lui l'instinct de connaissance était toujours une passion. (Il l'est souvent chez Proust, mais parfois aussi il se ramène à un magistral exercice). « C'est la passion de la connaissance qui

1. « Je discernais en moi, dans mes limbes, un certain don contemplatif, une certaine pureté de regard, qui pouvaient peut-être, pensais-je, devenir mon originalité ». Préface pour la réimpression de *L'Allemand*.

m'anime, la seule qui soit vraiment impie ». Impie ? Oui, il est hors de doute qu'en règle générale il a raison ; mais pourquoi faut-il (et je n'avance ceci qu'après m'être bien interrogé ; en l'avancé je ne crois pas céder à quelque prédilection personnelle) que de cette règle justement son cas me paraisse constituer l'insigne exception ? Le pathétique, le mystérieux spectacle que de surprendre notre ami engagé — et aussitôt lancé — sur cette piste de la connaissance : déjà les toutes premières approches l'emplissent d'un religieux tressaillement : plein tout ensemble de vénération, de précaution et d'implacabilité, le voici au bord de savoir, tout contre son prodige préféré ; et à l'apogée il semble qu'il goûte l'extase de la Connaissance en soi — et qu'il la goûte sous une forme qui lui est toute particulière (à tel point « sienne », celle-là) : l'extase de la discrimination « Je sens une étrange et fine lucidité, un esprit délicieux de différence inspirer tous mes jugements. Je ne prendrai rien dont je ne sache à plein ce que c'est et ce que ce n'est pas... Goût de la pureté, comme on dit que le vin est pur quand il n'y a point d'eau dedans, goût de ce qui n'a qu'un goût, et qu'une odeur, et qu'une couleur toute seule. Quoi de plus suave qu'une gorgée d'un liquide sans mélange et d'une seule teneur ? » Aux élixirs même de l'extase, ce n'est pas la possession, ni surtout la fusion qu'il demande ; ce n'est pas la « vie unitive » comme telle (comme telle au contraire il la redoute) ; mais bien qu'ils stimulent et qu'ils comblent l'« esprit délicieux de différence ». Oh ! de quelle beauté spéciale, étrange, poignante, ces aiguilles mystiques qui surgissent chez les non-mystiques !

Doué à un tel degré de l'instinct de connaissance, et sachant à travers lui — dans l'absolu de la connaissance, et d'une connaissance qui différencie — rejoindre l'acmé de « sa perfection abstraite », il n'y a rien de surprenant à ce que Rivière nous paraisse parfois admettre la possibilité d'une connaissance exhaustive de soi-même. (Dans son cas du reste cette possibilité ne présentait en soi rien de contra-

dictoire puisqu'à maintes reprises il insista sur la nécessité du dédoublement : « Il faut que notre esprit reprenne foi en une réalité distincte de sa puissance, qu'il arrive à distinguer à nouveau en lui un instrument et une matière ».) Mais cette connaissance exhaustive, il estimait — et toujours davantage — qu'elle ne peut s'obtenir qu'« au contact de la vie », que si à ce contact l'on s'offre en une série d'instructives immolations. Loin de moi la pensée de vouloir sous-estimer en quoi que ce soit chez notre ami le goût de la vie pour elle-même, — ce « goût de la vie » dont à la fin d'une de ses conférences de Suisse il fait l'essentielle vertu des classiques ; — mais je tiens que ce serait fausser bien plus radicalement encore sa figure que de méconnaître que ce contact de la vie il le prisait avant tout — et peut-être par-dessus tout (mais là c'est mon sentiment personnel qui s'exprime) — parce qu'à ce contact seul il était sûr de « voir clair ». (« Voir clair dans ce qui est », combien il devait aimer la devise de Stendhal !) Au terme de son exploration, qu'espérait-il rencontrer ? Cette « réalité » en laquelle il demande que notre esprit « reprenne foi », cette « réalité » qu'à l'intérieur même de l'esprit il jugeait « distincte de sa puissance », — sans doute était-ce elle qui l'orientait : je me le représente aux aguets de quelque instant suprême où, devenu enfin (après combien de campagnes) infallible, « l'instrument » vienne toucher en plein centre la « matière ».

*
* * *

Ailleurs j'ai laissé parler mon cœur ; ici j'ai tâché de faire parler mon esprit : des nombreux visages que je garde de mon ami il m'a paru que, comme de son vivant, il préférerait que dans sa maison ce fût le plus intellectuel, le plus objectif qui figurât ; — et celui-là, c'est le visage d'un héros de la connaissance.

CHARLES DU BOS.

JACQUES RIVIÈRE ET « LA FOI »

Sous un air de discrétion et de réserve qui retenait la lente sympathie mais écartait les amitiés bruyantes et trop soudaines, Jacques Rivière tâchait à dissimuler, du moins dans son attitude, les élans d'une conscience où l'intelligence collaborait avec le sentiment.

D'ailleurs peu d'hommes ont, dans leurs écrits, avoué leur tourment avec plus de simple éloquence et de sincérité que lui, et si nous relisons quelques pages de *La Foi*, la plus importante, nous semble-t-il, et la plus révélatrice des études qu'il publia à la *N. R. F.*, nous entendrons retentir les beaux échos d'une âme, et dignes de Pascal.

D'abord, voici qui le dépeint tel que ses amis l'ont admiré et aimé : « Le premier devoir est de ne supporter en soi rien qui soit le semblant d'autre chose. »

Et voici comme le haussait sa pensée, dans le domaine où l'on se mesure le mieux : « Parce que je ne puis faire autrement, je crois à la réalité surnaturelle. »

« Il y a une sorte de naïveté en tout écrivain non chrétien... je sais qu'en face d'une certaine question très droite que je pourrais tout à coup lui poser, il serait sans réponse, et ne trouverait de secours que dans la raillerie. »

Et, si lucidement : « La morale catholique, sa profondeur, c'est qu'elle a su ménager en elle une place au mal ! »

Plus loin : « Ce n'est pas une doctrine... elle vient me trouver dans mon humanité... elle m'essuie la face... »

N'est-ce pas le propre langage de l'amour qui est au sommet de la foi ? Alors nous qui avons tenté l'autre jour de

couvrir sa bière de nos prières ferventes comme avec d'humbles fleurs, nous nous arrêterons au dernier chapitre : « De la difficulté de croire » seulement pour y relever une étonnante pénétration des faiblesses et des troubles (rien de plus), qui égale l'auteur aux plus vieux confesseurs.

D'abord cette citation : « On ne reçoit pas la croyance ; il faut aller la chercher. » Les motifs de sa résistance, Jacques Rivière ne les faisait pas dépendre de sa conviction, de sa raison dont nous avons recueilli l'adhésion, mais loyalement, de sa faiblesse : « Chacun de mes sentiments a son indépendance, ses droits contre tous les autres et contre moi-même. »

« C'est la passion de la connaissance qui m'anime, la seule qui soit vraiment impie. »

Et humblement : « Je ne sais pas m'y préparer, (*il s'agit de la foi*), la mériter... »

Nous participons au deuil unanime des lettrés qui regrettent le romancier, l'essayiste, le critique ; qu'il nous soit permis de déplorer ici le départ de ce chrétien qui mourut, nous dit-on, assuré, consolé.

« Non seulement mon esprit, a-t-il encore écrit, mais aussi faiblement mon cœur tendent vers la foi. »

Nous louons Dieu qu'il l'ait atteinte... Quelle œuvre un tel homme eût édifiée, son intelligence une fois libérée des entraves du doute dont il a si visiblement souffert !

J'ai vu trop rarement Jacques Rivière. Ses occupations, les miennes, et puis une confiance absurde dans la durée... La mémoire de son visage fin et douloureux me hante, comme d'un bien qu'on a perdu avant que d'en avoir joui.

C'est pourquoi, au souvenir des épanchements rapides et contenus encore par la pudeur d'une amitié commençante, j'ai préféré les traces écrites d'une vie trop courte dont à peine j'avais entrevu les tristesses et l'espérance.

LOUIS ARTUS

L'ÉVOLUTION DE JACQUES RIVIÈRE

Encore qu'une brusque mort ait empêché Jacques Rivière de déposer les conclusions qu'il avait peu à peu pressenties, esquissées et déjà fait entrevoir, l'œuvre qu'il laisse derrière lui est assez nette pour qu'on en dégage la leçon ; elle est de qualité assez pure pour qu'on l'étudie avec une fervente sympathie, même si l'on est parfois contraint de s'opposer à ses pétitions.

C'est dans la partie proprement théorique de cette œuvre, qu'on remarquera le mieux le chemin que suivit Jacques Rivière, depuis ses *Études* et ses premiers essais jusqu'aux articles qu'il publia dans la *Nouvelle Revue Française* au cours de ces dernières années. J'ai longtemps cru que ce chemin s'était radicalement brisé en son milieu ; je l'ai plus d'une fois reproché à Rivière, et non sans amertume. Il m'apparaît aujourd'hui que si parfois ce chemin fut hésitant, il n'eut du moins aucune solution de continuité.

De tout ce qu'écrivit Rivière, il n'est rien qui me touche davantage, le début d'*Aimée* mis à part, que ses pages sur *la Foi* et sur *la Sincérité envers soi-même*. C'est qu'elles offrent une ardeur et une pureté des plus rares ; et qu'elles sont la marque d'un esprit qui, dédaignant les facilités et les compromissions d'une carrière exclusivement littéraire, ■ le souci de sa responsabilité et le douloureux besoin de son perfectionnement. Je ne connais rien qui soit plus noble chez un homme. Le choix de ses maîtres d'alors : Gide, Claudel, Bach, Franck... indique claire-

ment quels étaient l'état et les aspirations de son esprit. Son essai sur *la Foi* est l'oraison d'un enfant prodigue, qui n'a pas encore éprouvé le besoin du retour, mais qui se souvient de la maison paternelle, et se déclare fier d'en être issu.

Cependant, dans ce même essai, il s'écrie déjà : « Ce qui m'empêche d'adhérer pleinement au dogme catholique, c'est mon impossibilité de souhaiter être différent. Le catholicisme veut que nous préférions nos bonnes actions à nos mauvaises. Or pour chaque sentiment qui paraît en mon âme, trop d'étonnement, trop d'attention, trop de délice s'empare de moi. Je ne pense pas à sa qualité, à ce qu'il vaut. Il ne saurait être inopportun. Le voici : il entre en moi ; cela suffit. C'est la passion de la connaissance qui m'anime, la seule qui soit vraiment impie. Apprends de toi tout ce qu'on en peut savoir. Ma passion est de ne rien toucher en moi ¹. »

Dans ces paroles tient toute l'attitude que Rivière devait prendre par la suite. Elles montrent comment il était disposé à recevoir l'influence de Proust, qui chez lui fut capitale. Il abandonna peu à peu toutes préoccupations morales, et vécut dans sa propre contemplation. Il poussa cette attitude jusqu'à l'illogisme, car il semble qu'un homme qui éprouve tant de passion et de volupté à jouir de ses états d'âme, doive chercher à rendre ceux-ci les plus émouvants qui soient possibles, et par là même à se créer une éthique. C'est ce que fit un Barrès.

Jusqu'alors Jacques Rivière s'était contenté de chercher sa voie. Il était naturel qu'après l'avoir trouvée, ou cru trouver, il essayât non pas de l'imposer autour de lui (sa modestie s'y refusait), mais de la défendre et de l'opposer aux autres attitudes. C'est ainsi qu'il fut amené à prendre position contre M. Breton et l'école dadaïste,

1. M. Henri Massis, dans les pages fort nobles qu'il publia sur la mort de Rivière, cite de celui-ci des lettres tout aussi significatives.

puis, l'an dernier, contre moi ; il précisa encore cette position à deux reprises : dans sa correspondance avec M. Artaud et dans la *Lettre ouverte à Henri Massis sur les bons et les mauvais sentiments*¹.

Ces quatre adversaires qu'il s'était choisis — ou qui l'avaient choisi sans qu'il se dérobât, il est évident qu'ils ne représentaient pas une cause commune. Je crois cependant que Rivière attaquait en eux une même volonté, et je ne crains pas de dire un même besoin : de sortir de la littérature, ou plus exactement de la subordonner aux problèmes essentiels de l'être et de la destinée.

M. Artaud lui peignait un cas que lui-même appelle physiologique ; or Rivière s'y intéressa, certes, mais comme un botaniste ferait d'une plante rare, et sans chercher à répondre aux problèmes moraux qu'impliquait un tel cas. J'exposais moi-même mon état et celui de quelques jeunes gens, état qui dépasse, je le crois sans m'en vanter ni m'en attrister, le plan littéraire ; Jacques Rivière l'examina et déclara qu'un pareil état ne correspondait pas à sa conception de la littérature. J'eus alors l'impression que nous ne parlions pas de la même chose.

En réalité, ici comme là, Rivière posait les bases d'une doctrine qu'il eût sans doute entièrement édifiée. La légère irritation que j'éprouvais en lisant ses réponses venait de ce que j'étais en face de convictions qui n'étaient pas les miennes. Ce sont ces convictions seules qu'il importe aujourd'hui d'examiner.

Et d'abord je ne saurais manquer de rendre hommage à leur dignité. Car si la pensée de Rivière apparaît limitée, c'est elle-même qui s'est fixé ces limites, et elle ne l'a point fait sans résistance ni renoncement. Jacques Rivière a beaucoup sacrifié, afin de pouvoir sauver quelque chose. Ce qu'il a pensé qu'il sauvait, c'est la réalité. « Il y a beaucoup de grandeur dans un peu de vérité », déclare-t-il

1. Voir aussi l'article qu'il donna dans le numéro de la *N. R. F.* consacré à Proust.

(et je suis d'accord avec lui, mais c'est précisément la notion de vérité que je voudrais remettre en question). Cette réalité, il se propose de s'y tenir, et d'en faire l'objet de son étude. Il m'écrivait récemment : « La perfectibilité d'un homme ne m'intéresse pas ; je veux me borner à l'étude des relations entre les hommes. » Dans sa *Lettre* à M. Massis : « Je prétends, dit-il, qu'il est impossible à un romancier qui est arrivé au bout de sa croissance, à un romancier formé, d'éprouver une préférence de principe pour le Bien ou pour le Mal. » C'est dans cette même lettre qu'il affirmait qu'il avait reconnu « sa propre orientation comme fondamentalement divergente de celle de Gide ». Sous l'influence de Comte et de Marcel Proust, Jacques Rivière se dirigeait nettement vers le positivisme et refusait à l'écrivain le droit d'être autre chose qu'un savant appareil enregistreur.

Il ne m'appartient pas à moi qui ai pris, dans ce débat sur le concept de littérature, une position que je ne songe nullement à abandonner, de porter un jugement sur les idées de Jacques Rivière. Mais la sincérité avec laquelle il les conçut, la simplicité avec laquelle il les exposa, et la réaction même qui les accueillit, sont un signe de leur vigueur.

Je veux pourtant dire ici l'enseignement que me semble offrir l'exemple de Rivière. On avait coutume de l'appeler : un honnête homme, et l'on chargeait alors ces mots d'autant de sens qu'ils en eurent jamais. Je reprends cet éloge, et j'entends en le décernant marquer d'abord que Rivière ne s'est peut-être dérobé à nul des devoirs qu'il sentait en lui. C'est là ce qui fait à la fois sa pureté et son trouble. Car attribuant à ces divers devoirs une même importance, par suite de sa conscience infiniment scrupuleuse, peut-être se trompa-t-il sur le vœu réel de son être. Son refus de choisir l'empêcha de se choisir lui-même. Par crainte de se fourvoyer, peut-être n'a-t-il pas accompli la destinée qui était latente en lui.

Que pourtant il ait été ardemment sollicité à la réalisation de cette destinée, c'est ce que montrent assez son inquiétude, ses élans, et la perpétuelle attente, où il se tenait, du souffle qui l'emporterait vers une certitude. Mais peut-être était-ce cet état de perpétuelle attente (et je le dis en pensant à plus d'un d'entre nous) qui l'empêcha de sentir le souffle attendu ; peut-être la grâce n'est-elle pas donnée au hasard, et ne vient-elle animer que ceux qui la recherchent et qui font effort pour l'obtenir.

Mais je parle sur un monument inachevé. Il suffit de quelques minutes pour métamorphoser l'œuvre d'une vie et lui donner un sens nouveau ; il suffit d'une agonie ; il suffit d'une lueur avant la mort. Le plus souvent, l'homme emporte avec lui un secret dont lui-même peut-être ne s'est pas rendu compte.

J'avais et j'ai pour Jacques Rivière une sympathie trop véritable pour restreindre ma pensée à son égard. Une exaltation de commande n'eût été digne ni de lui, ni de moi.

MARCEL ARLAND

CONSTANTES

Je me rappelle distinctement la surprise ingénue, presque scandalisée qu'il laissa paraître un jour à la Sorbonne en m'entendant soutenir que le plus véritablement réel pourrait fort bien n'être pas ce qui est le plus immédiat, mais au contraire le fruit d'une dialectique, le couronnement d'un édifice de pensée... C'est là un souvenir isolé : d'une façon générale il ne se mêlait guère à nos controverses, il disparaissait aussitôt après les cours ; de nous tous, c'était le plus appliqué, il me semble, et le moins communicatif ; il me faisait l'effet d'un ascète timide ; je le revois, assis au premier rang de la salle de conférences, expliquant Epictète, Aristote, Kant... Mais dans la quête intérieure, dans la glane à laquelle je n'ai cessé de me livrer depuis que sa mort m'y a convié, l'image de l'étonnement qu'il manifesta en présence de mon intrépidité idéaliste prend à mes yeux une valeur particulière. Dès cette époque — c'était en 1908 ou en 1909 — l'idée d'une vertu proprement synthétique de la raison lui était étrangère, antipathique ; sans doute n'y voyait-il que mirage abstrait, magie verbale et dont le magicien lui-même est dupe. Il ne pouvait admettre que la philosophie ne fût pas une investigation soigneuse portant sur le donné... Je n'ai plus jamais eu l'occasion d'aborder ce sujet avec lui ; quand nous nous sommes retrouvés — bien plus tard — mon ardeur hégélienne était apaisée depuis longtemps, et de son côté il était plus éloigné que jamais de songer à prendre parti dans les débats philosophiques. On aurait dit que

ceux-ci se déroulaient pour lui ailleurs, — oh ! non pas dans un autre univers, non : dans un corps de bâtiment où ses affaires ne l'appelaient point — et de cela il faudra bien quelque jour chercher les motifs. Sa correspondance nous permettra certainement de les discerner. A tort ou à raison je ne puis m'empêcher de croire que la pratique de la technique philosophique devait lui avoir laissé un souvenir décevant ; celui d'un apprentissage ingrat parmi des manœuvres trop pénétrés de leur importance — ou peut-être d'un jeu difficile et sans grâce : stérile du moins pour lui ; en fait je ne vois pas qu'à nos maîtres de la Sorbonne il ait rien dû d'essentiel ; et sans doute est-ce par une chance miraculeuse qu'il a pu garder cette candeur unique du jugement, cette aisance dans la faculté d'apprécier, qui n'a jamais cessé de m'émerveiller...

On a beaucoup répété ces temps derniers qu'il a pensé *contre lui-même* au cours des dernières années de sa vie ; et je suis très loin de vouloir le contester, tout en me sentant fortement en garde contre l'interprétation que certains crurent pouvoir donner de ce fait. Il n'en est ainsi d'ailleurs, me semble-t-il, que dans certaines limites ; non seulement il n'y a jamais rien eu de contraint, de factice dans le développement de sa réflexion, mais encore, pour peu qu'on relise la *Sincérité envers soi-même*, le *Roman d'Aventure* où je suis tenté de voir une des charnières de son œuvre et maint autre essai qu'il publia avant-guerre, on ne pourra manquer d'être frappé, non seulement de la constance de ses préoccupations, mais de l'identité de ce que j'appellerai la démarche intellectuelle fondamentale. Lorsqu'il écrivait en 1919 dans sa note sur le Parti de l'Intelligence¹ : « Essentiellement et d'abord l'intelligence est la faculté de distinguer, de reconnaître le différent pour différent, la faculté d'apercevoir deux idées, deux objets là où ceux qui n'en sont pas doués n'en aperçoivent qu'un ; son premier mouve-

1. N° du 1^{er} septembre 1919, p. 617.

ment est la discrimination, l'analyse... Si l'on veut qu'elle soit synthétique d'abord, on renonce du même coup à ce qu'elle fasse son office propre qui est d'approcher le plus possible la vérité. » Il exprimait là une conviction qui animait déjà ses études antérieures. « Je ne prendrai rien dont je ne sache à plein ce que c'est et ce que ce n'est pas ; je n'accueillerai que des choses dont je puisse être certain quand je suis en face de l'une que ce n'est pas à une autre que j'ai affaire... Goût de la pureté, comme on dit que le vin est pur quand il n'y a point d'eau dedans, goût de ce qui n'a qu'un goût et qu'une odeur et qu'une couleur toute seule... J'aime à n'être pas dérangé dans mon plaisir par la pensée d'autre chose ; j'aime tout ce qui ici commence et là finit ¹... » Ces lignes sont de 1913 : n'est-ce pas la même affirmation, la même exigence ? Mais prenons-y garde : la croyance inverse, la foi en la fonction principalement unificatrice de l'intelligence est liée à une dépréciation du divers comme tel. Pour un kantien le divers qu'ordonne l'entendement c'est l'informe : il s'agit de l'organiser plutôt que de l'articuler. Pour Rivière au contraire ce qu'il faut atteindre ce n'est pas une multiplicité ordonnée, c'est un concret différencié, une variété nuancée. « Il va devenir d'ici quelque temps impossible d'intéresser en bloc, de toucher directement l'imagination.. Il faudra s'expliquer, il faudra mettre cartes sur table. Et l'on verra bien alors que les grandes choses sont celles où il y a le plus de petites, que la profondeur est en raison inverse de l'énormité et que le génie n'est peut-être pas si différent qu'on en est venu à le croire du jugement et de la précision ². » Ici, remarquons-le, son attitude s'oppose aussi de la façon la plus stricte au réalisme analytique d'un Taine, qui prétend extraire d'une sorte de minerai empirique les paillettes d'universalité qu'il recèle. L'activité discriminatrice de

1. *Le Roman d'Aventure* II. 1^{er} juin 1913, p. 926-927.

2. *Marcel Proust et la tradition classique*. 1^{er} février 1920, p. 199.

l'intelligence telle que Rivière la conçoit me paraît être le prolongement — sur un autre registre — de l'attention sensorielle qui nous permet non seulement de débrouiller toujours mieux la confusion du donné initial, mais d'y reconnaître une multiplicité croissante de détails, de particularités remarquables. Or ce regard appliqué, insistant, c'est le contraire de ce qui fait le propre du symbolisme. Là « il s'agit avant tout d'être aveugle... pour mieux faire vibrer le lecteur on ne touchera que du dehors et avec une sorte de circonspection enivrée aux émotions dont on veut le ravir ; il faut les presser, les étreindre, leur faire donner toute leur liqueur, mais ne surtout pas les pénétrer, les attaquer, les dissoudre ¹. » Ailleurs il disait plus fortement encore : « L'idéal constant des artistes et des écrivains depuis le romantisme a été non pas de comprendre et de décrire de mieux en mieux les passions, mais de les subir et de les mimer de plus en plus près, le lyrisme a presque partout remplacé l'analyse ². »

Seulement ce qu'il faut voir, je crois, c'est la nature du continu intérieur sur lequel s'exerce chez Rivière cette activité discriminatrice : c'est l'expérience infiniment complexe d'une âme à jamais marquée, qu'elle en convienne ou non, par l'*aventure symboliste*. Qu'il ait jugé de très bonne heure ces entreprises avec une sévérité sans restriction ; qu'il ait proclamé la nécessité de s'engager dans une voie précisément inverse : tout cela ne saurait, je crois, modifier notre façon de voir. La véhémence même avec laquelle il n'a cessé de dénoncer les erreurs, les confusions commises par les symbolistes nous révèle à quelle profondeur de lui-même ceux-ci l'avaient atteint. Ce sera toujours par opposition au symbolisme — donc en fonction de lui, que se définiront pour Rivière cette soumission à l'objet et cette indépendance de soi par rapport à soi-même, du moi

1. Id., p. 195.

2. Note sur *Belphégor*, 1^{er} juin 1919, p. 150-151..

qui connaît en face de celui qui éprouve — où je vois quant à moi les éléments les plus constants de sa pensée théorique. Et par là s'explique sans doute le sentiment obscur d'un malentendu qui s'est si souvent emparé de ses lecteurs. Il en vient en effet à préconiser le retour à une littérature objective et qui peut paraître voisine de ce qu'on appelle ordinairement le réalisme ; mais il est visible que les représentants contemporains de cette littérature-là sont pour lui comme s'ils n'étaient pas : un Maupassant par exemple ; et pourtant pourrait-il dire de l'auteur de *Bel Ami*, comme il le déclare à propos de Flaubert, assez arbitrairement d'ailleurs du moins à mon sens, qu'il ne fait que poursuivre à travers la réalité la plus extérieure « les fantômes informes qui ont pris possession de son imagination¹ ? » Sans nul doute il ne le pourrait pas. Mais il me semble plutôt qu'à ses yeux celui qui n'a pas accompli une *traversée* semblable à la sienne, celui qui n'a pas pu se décanter d'abord, ou renoncer à « l'effusion, à la création pure », n'est pas en mesure de saisir autre chose qu'un cliché inanimé, d'entrer en communication effective, féconde avec le réel. En d'autres termes, le passage par le symbolisme, bien qu'il l'ait conduit à une répudiation sans réserve de celui-ci, ne me paraît pas pouvoir être considéré, du point de vue même de Rivière, comme un simple détour, comme un chemin inutilement sinueux aboutissant à un point où il eut été possible de parvenir directement. Si l'œuvre de Proust n'avait pas été parcourue en tous sens par les courants lyriques qui l'aèrent, je ne suis pas sûr qu'elle eût exercé sur Rivière cet ascendant souverain. Et sans doute je conviens que ceci ne s'accorde guère avec ce que lui-même a écrit dans l'essai sur *Marcel Proust et l'esprit positif*. Mais cet essai ne marque-t-il pas une sorte de limite de sa pensée dont il était destiné par la suite à s'écarter ? L'importance croissante qu'il avait été conduit

1. *Reconnaissance à Dada*. 1^{er} août 1920, p. 225.

dans les derniers mois de sa vie à attacher aux œuvres de Meredith n'est-elle pas en ce sens révélatrice ? pour ma part je le crois fortement, sans pouvoir tout à fait le démontrer, il est vrai. Ce qui a dominé sa pensée, c'est, il me semble, cette conviction que l'écrivain doit aujourd'hui faire machine arrière pour se replacer dans des conditions optiques telles que la découverte soit à nouveau possible, c'est-à-dire pour que l'univers se prête à cette analyse à la fois stricte et amoureuse qui seule d'après lui permet d'atteindre la vérité. La vérité ! rien ne me semble plus déconcertant et plus beau que la candeur, l'intrépidité avec lesquelles il répète ce mot dans ses derniers essais. « Il y a beaucoup de grandeur dans un peu de vérité. » C'est ainsi que se termine la *Crise du Concept de Littérature* ; et cette phrase qui ailleurs, dans un autre contexte spirituel, ressemblerait à une platitude, prend ici une sonorité grave et émouvante ; puisqu'elle n'est pas à l'origine d'une vie intellectuelle, mais au terme ; puisqu'elle est riche de tout ce qu'elle présuppose et de tout ce qu'elle condamne... puisque cette affirmation a été lentement, laborieusement *obtenue*. Il n'y a rien de facile en elle ; et sans doute n'est-elle rationaliste qu'en apparence. C'est par le même biais, je crois, qu'il conviendrait d'apprécier l'attitude toujours plus résolument négative que notre ami fut conduit à adopter en face de tout moralisme quel qu'il soit. Elle lui fut dictée en effet non point par la paresse ou la révolte, mais par cette volonté de lucidité à tout prix et malgré tout qui l'entraînait toujours plus loin des symbolistes. A tort ou à raison, il paraît avoir pensé, du moins si j'en crois ce qu'il disait de Rousseau dans une de ses dernières conférences — que le moralisme, comme la poétique des romantiques, avait son origine dans une certaine façon vicieuse et comme hypocrite de faire corps avec soi-même, de s'épouser, si j'ose m'exprimer ainsi, globalement, dans une complaisance illicite à soi-même avec laquelle une critique rigoureuse nous commande de rompre. « Il faut qu'un mouvement

subtil de notre esprit l'amène à se dédoubler à nouveau ; il faut qu'il reprenne foi en une réalité distincte de sa puissance, qu'il arrive à distinguer à nouveau en lui un instrument et une matière ¹. » Mais cette rupture avec soi-même avec sa propre apparence, comment ne pas voir que c'est au nom d'une exigence éthique que Rivière prétend nous y contraindre ? et les protestations indignées que lui arrache une confusion des genres telle que celle dont les pragmatistes se rendent coupables ne montent-elles pas, elles aussi, de ces profondeurs de lui-même où les valeurs se créent ? Je m'en voudrais d'insister : peut-être ne verrait-il dans un tel argument qu'une prestidigitation dialectique ; il n'est plus là hélas ! pour m'adresser ce reproche ; comment ne serais-je pas tenté de le formuler moi-même et de prendre la défense de ce qu'il y a de plus irréductible en lui contre mes pauvres tentatives ?... Penser à notre tour contre nous-mêmes, oui certes nous en serons capables si nous avons chance à ce prix de sentir en nous sa présence plus certaine, plus efficace...

GABRIEL MARCEL

1. *Reconnaissance à Dada*, p. 236.

JACQUES RIVIÈRE, INTERPRÈTE DE FÉNELON

« J'ai été élève de M. Rébelliau, racontait Jacques Rivière. J'étudiais dans ce temps l'histoire des religions. Mais je n'ai pas voulu ne faire toute ma vie que cela, et j'ai abandonné mes recherches ». De cette époque de sa vie, il nous est resté un article intitulé : *La Théodicée de Fénelon, les éléments quiétistes*, paru dans les *Annales de Philosophie Chrétienne*. La plupart des amis de Jacques Rivière semblent avoir ignoré l'existence de cette œuvre de jeunesse, et il est douteux que l'auteur lui-même plus tard y ait attaché beaucoup d'importance. Pourtant, quelque raison qu'on puisse avoir de ne pas trop insister sur l'importance d'un travail dont la méthode et jusqu'au style peuvent avoir été dictés en une large mesure, par des considérations indépendantes de la volonté de l'auteur, il me semble que l'essai sur Fénelon figure bien dans l'œuvre de Rivière et qu'il n'est pas difficile d'y retrouver certaines des convictions initiales, des croyances du début, pour m'exprimer ainsi, qui plus tard se développeront et s'affirmeront sous une forme plus libre.

Voici d'abord quelques mots pour situer le problème tel que Rivière l'envisage dans son essai. En analysant la théodicée de Fénelon, on y relève des propositions contradictoires dont les unes « maintiennent la distinction de la création et du Créateur, leur extériorité mutuelle » (page 144), tandis que les autres n'affirment pas moins nettement « l'intériorité du Créateur à la création » (147). Ainsi est-il dit dans *La Nature de l'Homme* : « Otez aux

substances créées toutes leurs modifications ; vous en faites l'être universel et sans bornes », et d'autre part, dans la *Réfutation de Spinoza* : « Tout être borné, différencié, modifié, ne peut être une modification de l'Etre infini » (277).

Il est facile en multipliant les citations de montrer que dans la théodicée de Fénelon, il y a réellement des tendances opposées, et, ne pouvant espérer les concilier, on pourrait se borner à constater simplement le fait, et en arriver ainsi à une sorte de *non liquet*.

Cela toutefois ne saurait satisfaire Rivière. Et voici ce qu'il dit :

« Le simple exposé de la théodicée de Fénelon révèle des contradictions et une certaine incohérence. Cependant on ne peut admettre que Fénelon ait cru avec la même foi à des propositions contraires. Il dut y avoir pour lui une idée qui était l'essentiel » (272).

Retenons ceci : on ne peut admettre que Fénelon ait cru avec la même foi des propositions contraires. C'est en quelque sorte l'expression d'un axiome moral, l'énoncé d'une de ces convictions initiales dont nous parlions tout à l'heure et qui nécessairement déterminent d'avance la voie que devra suivre la pensée et les solutions auxquelles seules elle pourra s'arrêter. Ainsi cette pensée s'interdira d'admettre que se soit livrée en Fénelon une lutte entre deux conceptions de Dieu, ou de l'univers — ce qui revient au même — la lutte par exemple d'un Dieu transcendant et d'un Dieu immanent, d'un univers qui serait un en lui-même et avec Dieu, et de deux mondes s'opposant l'un à l'autre, la terre et le ciel, le monde divin et celui qui ne l'est pas ; et que la foi ait hésité entre les deux conceptions dont l'une plus ancienne aurait eu pour elle toute la tradition, tandis que l'autre, plus moderne, se serait inspirée de l'esprit nouveau qui ne veut plus reconnaître qu'un seul univers : il faut qu'elle retrouve ce qui fut pour ainsi dire la vraie foi de Fénelon, et elle ira à la recherche de l'idée essentielle.

Rechercher l'essentiel semble bien être le postulat auquel mène l'axiome moral de l'unité fondamentale de la foi, du moment qu'on cherche à comprendre un personnage aussi complexe que le fut Fénelon, « esprit trop riche pour n'avoir jamais qu'une opinion sur chaque question » (280).

Mais qu'est-ce que l'essentiel ? Il est intéressant de voir comment cette conception qui pourrait d'abord sembler assez vague et arbitraire se précise, et comment la question initiale ne revêt sa vraie portée que dans la mesure où elle trouve une réponse dans l'œuvre même de Fénelon. Des « deux façons dont Fénelon a compris tour à tour la nature de Dieu et son rapport à la création » (147) laquelle est l'essentielle ? Ici tout semble se réduire à une question de préférence, sans que nous sachions d'ailleurs d'après quelle mesure pourrait se faire le choix entre les deux thèses opposées. Mais bientôt nous comprenons mieux la pensée de Rivière. « Quelle est des deux (théories contradictoires) celle qui est vitale et essentielle au système » (278). La théorie « essentielle » sera donc celle qui est vitale, celle que Fénelon exprime quand il « s'abandonne à l'élan intérieur de sa pensée ».

L'essentiel serait donc quelque expérience initiale dépassant un raisonnement, qui souvent la cache ou même la contredit. Pour pouvoir la saisir chez Fénelon dans son intégrité, Rivière, pour ainsi dire, en appelle de l'homme qui connaît Dieu au chrétien qui aime Dieu, du philosophe au mystique ; autrement dit, il cherchera « dans le Quiétisme une explication des théories principales de la théodicée » (596).

« L'exclusion de l'intérêt propre dans la charité, en supprimant dans l'âme la tendance à se distinguer de Dieu, et à approfondir son individualité, la réunit à l'Être qui est tout » (513). Ainsi « l'âme par la parfaite charité se confond et se perd en Dieu » (514). C'est « la théorie de la pénétration mutuelle de l'âme et de Dieu » qui pour

Rivière est « la substance même » de la doctrine quiétiste « et le centre véritable de tout le système qui s'organise autour d'elle » (515).

Que conclurons-nous de là ? « La doctrine du pur amour, qui prescrit de ne plus s'aimer qu'en Dieu et pour Dieu, est d'essence panthéistique » (279). Elle viendrait donc à l'appui de la thèse de l'immanence divine, qui serait « le centre de la Théodicée » (280), l'idée essentielle.

Mais n'y a-t-il pas ici équivoque ? Si « l'oraison passive et la contemplation ne sont que des moyens d'oublier sa distinction en Celui qui est tout » (404), si l'amour pur mène à l'union avec Dieu, est-ce donc une preuve, que cette distinction en fait n'existe pas, que l'âme — et toutes choses — est en Dieu, ou plutôt ne serait-ce pas le contraire qui semble plus probable. Autrement dit, si dans l'amour pur « il y a une intégration véritable, une prise de l'âme par Dieu, qui devient en elle vivant et tout agissant » (580), cela prouve-t-il que cette union existait de tous temps, indépendamment de l'état mystique ? L'union de l'âme à Dieu est un état « rare », « auquel on n'accède que par un entier dépouillement de soi-même, à la suite des épreuves qui purifient l'amour et après avoir subi la mort spirituelle, tandis que l'immanence de Dieu est au monde entier, aussi bien corporel que spirituel » (586). Si l'âme privilégiée du mystique peut dire : Dieu est en moi, est-ce vrai pour toutes choses, et était-ce même vrai pour cette âme avant qu'elle eût passé par les « épreuves intérieures » (586.).

Mais si « entre les deux notions », il y a « une différence d'extension incontestable », cette différence « n'entraîne aucune différence de nature » (586). « Tout être, s'il ne s'unit pas, peut être uni, se trouver uni. Sans qu'ils le sachent, tous participent à Dieu, tous sont un fragment de Dieu, tous vivent de Dieu » (587).

« L'âme accepte d'être divine » (587), en même temps qu'elle reconnaît qu'elle-même et toutes choses l'ont été

depuis toujours. L'expérience mystique a une valeur noétique ; ce que le mystique a conçu dans son expérience intime, le philosophe le développera dans sa théodicée. « L'immanence de Dieu au monde entier » est « une généralisation et un développement de l'union par laquelle Dieu s'introduit et vit dans les âmes transformées » (597). La Théodicée donne « une portée générale » à la proposition quiétiste, elle l'a « universalisée » (Ibid.).

Et pourtant Fénelon n'a pas voulu rendre sa Théodicée « quiétiste » ; son intention était autre. « C'est malgré lui, et contre l'intention qu'il s'avouait, que sa métaphysique s'est édifiée comme un pendant de son quiétisme » ; « c'est le développement spontané de sa pensée profonde » (599) qui l'a amené à des conclusions dont la portée dépasse singulièrement ce que la spéculation pure pouvait lui dicter.

« On sait de Dieu ce qu'on en peut savoir, en sachant qu'il est tout ; on sait de la créature entière tout ce qu'il en faut savoir, en sachant qu'elle n'est rien. Voilà donc la toute science inconnue aux savants du siècle, et réservée aux pauvres d'esprit instruits par l'onction du pur amour ». « D'une seule vue on est saisi du néant de la créature et du Tout de Dieu. Cette vue décide tout, elle entraîne tout, elle ne laisse plus rien à l'esprit ; on ne voit qu'une seule vérité, et tout le reste disparaît ». « Il n'y a que deux vérités au monde, celle du Tout de Dieu et du rien de la créature » (pp. 600 et suiv.).

C'est dans ces passages tirés des *Entretiens Affectifs* que Rivière découvre « l'idée génératrice et essentielle », qu'il cherchait. Toutes les idées de Fénelon « en sont sorties et se sont groupées tout autour » (601). « Dans ce qui semble être et qui n'est rien, il n'y a de réel que ce qui est tout : dans la créature, Dieu seul est vivant » (602 et suiv.). Cette idée est « le cœur de la Théodicée » (603), et celui qui adore Dieu dira : « Ce qui semble être et n'est rien doit s'unir et se perdre en ce qui est tout, en

dépouillant tout ce qui lui vient de son néant : pour prendre une réalité, il faut que la créature se transforme en Dieu qui est la seule réalité » (Ibid.). C'est « la même idée qui a poussé dans tous les sens des rameaux ».

« Mais cette idée, quelle en est à son tour la nature ? » Est-ce un « concept purement rationnel », s'était demandé Rivière, et il répond : « C'est par le cœur que Fénelon a senti cette vérité et s'en est imprégné » (604), et il continue : « C'est au cœur que Dieu se fait sensible et apparaît comme le seul Etre ». « Donc en dernière analyse, conclut-il, c'est l'amour pur qui est à l'origine de tout le système de Fénelon ».

« Les âmes intérieures savent que Dieu est tout, parce qu'elles aiment Dieu uniquement, parce qu'elles ont dépouillé toute affection pour les créatures, parce qu'elles arrivent à ne plus même voir quoi que ce soit de distingué de lui, parce qu'à force d'amour elles se sentent perdues dans l'objet aimé et ne se trouvent plus elles-mêmes. L'amour est premier à toute vérité et même à la vérité qui semble première, parce que cette vérité n'est accessible et atteinte que par lui seul ». Ou, comme le dit Fénelon, dans ses *Entretiens Affectifs* : « On aime, et on sait tout ce qu'il faut savoir ; on goûte, et on n'a besoin de rien entendre. Toute parole humaine est à charge et ne fait que distraire, parce qu'on a au dedans la parole substantielle qui nourrit le fond de l'âme. On trouve en elle toute vérité » (605).

C'est sur ces paroles de Fénelon, que Rivière termine son essai. Il était allé à la recherche de l'essentiel ; il le trouve, pour reprendre l'expression de Fénelon, dans cette « parole substantielle qui nourrit le fond de l'âme ». Mais pour retrouver la parole le chemin avait été long et ardu, et souvent les voies détournées semblaient nous faire perdre la route. Tel enchaînement logique « est factice, forgé après coup, superposé à la conception première » (603). Les « rapports naturels et organiques » des « diverses thè-

ses » étaient « tout différents » (604). Il faut alors en quelque sorte savoir restituer la pensée à elle-même, rechercher à travers les mots la « parole », l'idée unique, l'expression initiale et profonde qui « surpasse tous les raisonnements que nous pourrions faire sur les livres », ainsi que s'exprime Fénelon, en parlant de l'amour, en qui il voit « la plus puissante de toutes les persuasions » (605).

Mais ne sont-ce pas précisément les difficultés que Rivière a rencontrées en route, lorsqu'allant à la recherche de l'essentiel, il voulait pour ainsi dire forcer Fénelon à dire sa véritable pensée, qui lui ont appris à se méfier du raisonnement et l'ont poussé à chercher des manières plus directes de s'exprimer soi-même que ne l'étaient celles qu'il avait trouvées chez les philosophes et les théologiens. Musique, art et littérature devaient attirer celui qui avait reconnu combien le « processus méthodique » (604) correspond souvent peu à la pensée vraie, à cette vérité sentie, que Fénelon lui-même lui avait fait comprendre comme étant la seule essentielle. Pourtant, la petite œuvre de jeunesse que nous avons analysée ici, me semble bien être comme une introduction aux ouvrages que Rivière nous donnera plus tard. « Le Tout de Dieu et le rien de la créature » qu'il a reconnus comme formant le fond même de la doctrine de Fénelon, « sont-ils une notion abstraite ou une croyance sentimentale ? » (604). Voilà comment Rivière avait posé le problème, et il décide pour la croyance sentimentale. Mais si la primauté du sentiment sur le raisonnement se trouve ainsi établie, n'est-ce pas toujours à la seule condition qu'à son tour le sentiment soit vrai, qu'il peut y avoir « une croyance sentimentale » ? Et qu'est-ce qui nous garantira qu'il en est ainsi ?

Il n'y a pas de question qui soit plus souvent posée dans la *Correspondance Spirituelle* de Fénelon, que celle de la pureté des sentiments qu'éprouve l'âme chrétienne en adorant son Dieu. « L'amour propre se flatte aisément d'être dans les états qu'on a admirés dans les livres ». Il

faut se précautionner « contre l'illusion dans les voies intérieures », et contre toute impureté. Dans « les vicissitudes de la vie intérieure », il faut rechercher « la foi qui ne s'arrête à rien » pour garantir « l'âme de l'illusion ».

Le chrétien s'interrogera donc sans cesse, pour savoir si l'amour qu'il éprouve est vraiment cet amour pur, qui pour lui se confond avec la foi et implique la connaissance de toutes choses. Il épiera les moindres sentiments qui pourraient altérer son amour; il se méfiera de lui-même; il exercera un contrôle rigoureux sur tout ce qui se passe en lui; et l'analyse psychologique, qui pénétrera jusqu'aux recoins les plus cachés de son âme, sera pour lui un acte religieux.

N'est-ce pas aussi ainsi qu'il nous faut comprendre l'analyse psychologique, telle que la concevait Rivière? Et sa critique littéraire fut-elle autre chose qu'un acte de foi toujours renouvelé, un effort constant de sincérité envers soi-même, pour distinguer le vrai du faux, et aussi l'attente et le pressentiment de la révélation qui nous doit venir d'une âme pure?

B. GROETHUYSEN

JACQUES RIVIÈRE,
CRITIQUE D'ART ET AMI

C'est à Bordeaux, cette ville assoupie, que je fis la connaissance, il y a vingt ans, de Jacques Rivière. Je le rencontrai chez M. Frizeau, homme cordial et généreux, un des rares bourgeois de la ville qui fût au courant de la littérature et de la peinture modernes. M. Frizeau prêtait ses livres et encourageait parfois les jeunes artistes : c'est grâce à son appui que je pus exposer mes premières toiles à Paris. Je l'appelais — il ne s'en doutait pas ! — « le seul juste de Sodome », ne trouvant pas de meilleure expression pour reconnaître son zèle pour les choses de l'esprit, tout en flétrissant la barbarie de notre ville natale. Je fus porté vers Jacques Rivière par une sympathie foudroyante, et nous devînmes rapidement de grands amis. Sa belle âme transparaissait dans ses propos qu'animait une grande ferveur pour l'art et les lettres. Habitué à vivre replié sur moi-même, je trouvai enfin un garçon de mon âge qui me comprenait d'un seul coup, m'encourageait, et fortifiait, par l'appui de sa culture, mes frustes méditations. Dès ces premiers jours de notre rencontre jusqu'à la veille de sa mort, Jacques Rivière demeura pour moi non seulement le plus sûr, le plus pur et le plus fidèle des amis, mais encore un exemple et un réconfort. Enclin à m'indigner trop vite de la sottise du public et à tomber dans une puérile fureur vengeresse, je trouvai en lui un être calme et détaché des petites misères du monde, qui m'enseignait l'indulgence et l'art de sourire des injustes attaques.

Je ne le vis en colère qu'une fois : au moment où il prit contact avec certains milieux artistes de Paris, où règnent si insolemment la mauvaise foi et la jalousie : « Il n'est rien dont on soit plus cruellement puni — écrivait-il — que d'avoir supposé de l'intelligence à un peintre. Sitôt qu'on croit avoir fortifié sa position en expliquant le sens de sa recherche, il vous inflige un éclatant démenti et fait savoir à tout le monde que vous n'avez rien compris à son affaire. » Et plus loin, parlant du Salon des Indépendants : « S'ils pouvaient (certains cubistes) par quelque miracle, être admis à comprendre ce que c'est que penser ! S'ils pouvaient connaître cette force, cette aisance dans la concession, ce plaisir robuste avec lequel celui qui pense abandonne à son adversaire cette affirmation et cette autre encore, comme le pêcheur fatigue le poisson en lui donnant de la corde ! S'ils pouvaient soupçonner quelle liberté c'est que de penser, et comme il est plaisant d'avouer qu'on a tort, et comme cela est facile et gai, lorsque seulement on tient un peu de vérité ! »

Lorsque plus tard, sur son conseil, j'écrivis à mon tour des articles sur les travaux de mes camarades, ce fut certes beaucoup pour défendre mes idées, mais beaucoup aussi pour entretenir en moi, et mettre à l'épreuve cette sympathie pour le contradicteur qu'il m'avait communiquée et cette confiance intime qui permet d'oublier un moment ses préférences, de se dédoubler, d'adopter le point de vue du voisin.

C'est à de semblables vertus, portées à leur plus haut degré de perfection, autant qu'à la subtilité de son intelligence que Jacques Rivière dut de devenir un des meilleurs critiques d'art de notre époque, un de ceux qu'on consultera plus tard lorsqu'on voudra connaître l'esprit de notre temps. Cette partie de son œuvre n'est pas très abondante — une vingtaine d'articles et de notes — mais ses remarques sont si pertinentes, ses commentaires si justes, ses conseils si opportuns, qu'elle prend de jour en jour plus

d'importance. Comment lui refuserait-on cette suprématie en relisant ses notes sur les maîtres du siècle passé, sur les « Indépendants », sur l'exposition de tel contemporain ? Ses moindres études, dans lesquelles il décèle le mal ou découvre le bien-avec sagacité, ne nous mirent en garde que contre des dangers aujourd'hui reconnus, ou ne nous proposèrent que des modèles dont l'adoption se fait de jour en jour plus pressante, que ce soient les vieux Maîtres Chinois, peintres de « beautés accomplies » ou Poussin, ou Ingres, ou David, ce peintre « impatient, entrant, cruel, le génie de la pénétration. » Je ne peux m'empêcher d'applaudir une fois encore à ce passage de sa note sur l'exposition de David et de le citer ici : « Rude combattant de la perfection, il est là avec toute sa violence, tournée vers l'intérieur. Il faut qu'il passe : il s'en est pris au visage qu'il peint, il est contre lui, il lui en veut, il ne bouge plus, tout occupé à le serrer, cherchant à s'ouvrir un passage : il faut qu'on lui cède enfin, comme à quelqu'un qui s'appuie sur vous trop longtemps d'une fureur immobile. Et le voici enfin qui tombe au plus profond : alors, soudain tranquille parce qu'il touche la vérité, son dessin prend une grâce magnifique, et dans la plus stricte contrainte, une liberté bienheureuse. » Mais il est difficile de comprendre le peintre du « Sacre ». Aussi bien avons-nous vu, depuis la guerre, vingt « critiques influents » s'escrimer contre ce grand artiste. Pourquoi cette haine ? Parce que, répondra Rivière : « Ce n'est pas la touche qu'il faut admirer ici, ni le tour du dessin, ni aucune de ces petites qualités bien visibles que nous nous sommes accoutumés à considérer comme principales. Toutes ces œuvres commencent plus haut que nous n'avons l'habitude de nous placer. C'est pourquoi nous sommes si penauds devant elles. »

Analysant les œuvres de quelques-uns de ces peintres cubistes qui poussent la foi jusqu'au fanatisme, il fera des constatations dont aujourd'hui moins qu'en 1912 on ne

peut nier la justesse : « Ils pensent avoir découvert des moyens inédits d'expression plastique (Et pour ma part je suis assez disposé à leur reconnaître ce mérite). Mais, au lieu de s'en servir pour faire des tableaux, ils font des tableaux pour s'en servir. » C'est pourquoi David est à consulter, car « il est quelqu'un qui ne se préfère pas à ce qu'il fait. Jamais il ne permet que les moyens dont il se sert, si ingénieux, si nouveaux, si inspirés soient-ils, quittent leur fin et se développent tout seuls. »

Il faut, selon Jacques Rivière, tout attendre du modèle : choix du sujet, choix — ou transformation — des moyens. Qu'il étudie David, Ingres, Cézanne ou Rouault, il nous dépeint ces artistes aux prises avec l'objet, peinant pour saisir cette figure fantomatique qu'ils croient distinguer dans le spectacle nombreux auquel leurs yeux sont rivés. Il nous parle du « grand drame du métier » chez Cézanne, de cet « équilibre » et de cette « équivalence naturelle entre l'objet et les moyens d'expression. » Cézanne « attend, il épie, il profite. » De même Rivière, toute sa vie, demeura penché sur les œuvres, sur les choses, ou sur lui-même, attentif à la fine démarche de ses sentiments les plus volatils ou les plus cachés. Avec cette admirable et involontaire partialité des créateurs, il accorde aux artistes qu'il étudie les mêmes mobiles que ceux auxquels il obéit.

Mais il convient de préciser de quelle nature doit être cette application que le critique réclame du peintre. Sera-t-elle morose, servile, honteuse ? Non, elle ne se confondra pas avec la contrainte ; elle sera joyeuse et ne tendra qu'à contenir les écarts de l'imagination. Je retrouve, dans sa volumineuse correspondance cette phrase qui éclairera davantage sa doctrine : « L'application est la première des vertus, mais seulement aussi longtemps qu'elle n'est pas parfaite maîtresse de la fièvre qu'elle contient. L'application est belle tant qu'elle fait dire à l'artiste qui est tout seul dans son atelier : « Attends, attends, ne va pas trop vite. Ça vient bien, mais ne te presse pas. Tu vas voir ». Mais,

quand elle s'acharne jusqu'à arrêter ce tremblement, jusqu'à briser l'effort de la création et à en espacer si largement les moments qu'il n'y a plus entre eux la liaison de l'entrain, alors je dis qu'elle est mauvaise. » Que l'artiste soit donc joyeusement attentif, mais qu'il soit aussi le plus possible en possession de son métier ; surtout qu'il ne s'éprenne pas d'une coupable amitié pour ses fautes de technique. Pas d'indulgence pour les faiblesses d'expression. Qu'il sacrifie les faciles suavités du métier, les bavures, les salissures pittoresques sur lesquelles, aujourd'hui, l'art de trop de peintres de talent repose. « Il nous faut revenir aux grands maîtres de la minutie et de la distinction. » Il semble que l'appel qu'il lançait si modestement avant la guerre en faveur d'un retour au dessin, qui est l'outil de la discrimination, ait été entendu, puisque cette forme d'expression commence à être adoptée en quelques ateliers. Tous ceux qui aiment la peinture ont lu dans *Études* le bel article qu'il consacra au dessin chez Ingres. Chaque fois qu'il en trouve l'occasion, il célèbre les beautés de la ligne ; il va l'étudier jusque chez les vieux maîtres Chinois : « Lignes qu'inspire un caprice impeccable et qui poursuivent du haut en bas de la page un chemin plus choisi, plus régulier et plus studieux que celui des astres ! Figures pareilles à des majuscules ornées ! Peinture exacte comme un relevé et où chaque ton, avec sa hardiesse fleurie, est posé ainsi qu'une lente lettre pleine d'antiquité ! Un spectacle s'est détaché de la nature et sous l'influence d'un génie docile, soigneux et souriant, est entré dans un réseau de lignes éternelles, comme un navire que captiveraient les lianes d'îles merveilleuses. »

Ces quelques passages montrent d'une façon éclatante combien son génie fut perspicace, avec quelle netteté il sut prévoir les divers problèmes qu'auraient à se poser les jeunes artistes et quelle solution ils auraient à adopter pour se sauver, puisque « le malheur pèse sur la peinture contemporaine. » Ces lignes, empruntées à ses notes de

1912-1914, suffisent à effacer cette ridicule réputation d'homme ne se plaisant qu'aux choses austères et dépouillées, qu'essayèrent de lui faire de pauvres esprits. Bien loin de se complaire aux peintures sèches et didactiques, il n'aimait que les œuvres passionnées. Je ne peux me rappeler sans pleurer notre dernière entrevue, au moment où on le considérait comme convalescent et où je lui demandais quel livre de reproductions il désirait feuilleter pour se distraire. Il me répondit sans hésiter : Rubens. Il trouvait dans l'œuvre du Maître Flamand les vertus qu'il priait avant tout chez le peintre : la variété, l'abondance, la générosité. Ne sont-ce pas justement celles que l'on découvre dans ses ardents commentaires ?

Bien qu'il mît tout son soin à s'effacer devant la peinture ou la sculpture qu'il désirait servir, bien qu'il s'efforçât de mettre son style magnifique aux ordres de ces travaux, au lieu de le laisser se développer parallèlement pour édifier une œuvre rivale, ses commentaires n'en forment pas moins un ensemble savant et poétique qui, loin d'être une simple préface, comme on l'a dit, à l'œuvre qu'il eût pu écrire, constituera, si l'on prend soin d'y ajouter ses lettres admirables, un ensemble aussi important que celui qui est réalisé par les *Curiosités Esthétiques* ou les *Entretiens* de Félibien, dont il possède l'esprit philosophique et la sage divination. Il se désespérait à l'idée de ne pouvoir retoucher ces essais avant qu'ils fussent réunis en volume, obéissant à des scrupules aussi excessifs que ceux qui lui firent abandonner la critique d'art pour la confier à des techniciens. Cette pudeur exagérée qui lui faisait renoncer, en dépit de toutes les représentations que je pouvais lui faire, à cette besogne où il excellait, nous prive de merveilleuses et définitives pages, mais ne peut faire qu'il n'ait supérieurement prévu et enseigné.

Si, comme il l'écrivit, « tous les hommes — tous ceux qui comptent — ne sont pas autre chose que des gens qui ont une certaine besogne à faire avant de mourir » ; si

l'artiste « ne s'efforce vers aucun autre but que celui-ci : s'acquitter », Jacques Rivière peut supporter l'examen des hommes difficiles ; il a, pour notre émerveillement, dignement accompli sa besogne.

Son conseil, toujours présent, et d'une opportunité chaque jour mieux constatée, nous sera un réconfort de plus en plus précieux. Pour ma part, je ne pourrai désormais voir d'autres raisons à mon activité que celles qu'il me communiqua, ni nourrir d'autre ambition que de mériter, en « m'acquittant » à mon tour le plus purement possible, la confiance et l'amitié qu'il me montra.

ANDRÉ LHOTE

JACQUES RIVIÈRE ET LA MUSIQUE

Je ne vois clair qu'au contact
de la vie.

J. RIVIÈRE.
(Préface à *L'Allemand*).

I

Au début d'une étude sur *Parsifal*, qui ■ paru dans la *N. R. F.* (mai 1914), Rivière écrivait :

Le propre des grandes œuvres et le signe de leur autorité, c'est de nous obliger à les considérer sous un jour particulier, de suspendre, pour ainsi dire, à leur endroit les questions de principe. Même si l'on y trouve à reprendre, c'est avec elles seules qu'il faut s'en expliquer et non pas avec l'esthétique. Nous voilà donc tout naturellement placé en tête à tête avec *Parsifal*...

Ce texte, me semble-t-il, définit parfaitement l'attitude de Jacques Rivière vis-à-vis de l'œuvre musicale : il fut constamment fidèle à cette règle de conduite qui correspondait à un besoin intime de ■ particularisation », pour ainsi dire, à l'attraction qu'exerçait sur son esprit le fait concret pris en lui-même. Mais la phrase que je viens de citer contient aussi un enseignement, qui peut nous être utile quant à l'attitude à observer vis-à-vis de la propre personnalité de Rivière et de son activité critique : en effet, la règle qu'il formule avec une telle netteté ne doit-elle pas être observée non moins rigoureusement

dans le cas où nous avons à faire non plus à un objet d'art, mais à une personnalité vivante ? Pour classer et juger les êtres nous disposons de certains principes, de certaines idées générales analogues à celles que nous employons dans nos jugements sur les œuvres ; mais il semble que nous soyons obligés en certains cas de suspendre l'action de ces principes si nous voulons vraiment saisir l'objet ou l'être en ce qu'il ■ de réellement individuel et de significatif. Il nous faut alors modifier nos théories et en créer de nouvelles, spécialement adaptées à ce ■ particulier. Une personnalité telle que celle de Rivière exige ainsi que nous demeurions en tête à tête avec elle, et que nous jugions son activité et son œuvre critique, en ne perdant jamais de vue que la théorie existe pour le fait concret : s'il y ■ donc conflit entre les deux, c'est nécessairement nos principes qui ont tort.

De 1909 à 1920 Jacques Rivière fit paraître dans la *N. R. F.* une série d'articles sur la musique, parmi lesquels deux études d'ensemble, fort importantes, sur le *Parsifal* de Wagner (mai 1914) et sur le *Sacre du Printemps* de Stravinsky (novembre 1913). Le premier volume d'*Études* (1924) ne contient qu'une partie de ces articles, ceux qui ont paru de 1909 ■ 1911.

Il est généralement admis que la critique, et en particulier la critique musicale, doit toujours s'appuyer sur des connaissances techniques. Pour étudier l'œuvre musicale et nous rendre compte de l'émotion qu'elle ■ suscitée en nous, pour « expliquer », il est nécessaire de savoir le métier et d'être capable d'analyser les moyens mis en jeu par l'artiste, car la critique idéale doit se réduire en somme à une critique formelle. Voilà ce que nous dit la théorie, théorie qui me parut toujours inattaquable. Or, Jacques Rivière ne possédait pas de grandes connaissances techniques en musique ; ce n'était pas un homme du métier, et aucune de ses études ne contient un seul terme technique ; on n'y constate jamais la moindre velléité

d'analyse, harmonique ou contrapunctique ; et pourtant Rivière écrivait à une époque où le vocabulaire harmonique précisément subissait de profondes modifications. Rivière n'essaie même pas de nous donner le change, comme font tant d'autres, et l'on voit très bien que cet aspect de la question ne le préoccupe nullement : il ne juge que d'après ses propres réactions ; seul l'intéresse le résultat, l'émotion produite par la musique. Si donc nous nous plaçons aujourd'hui au point de vue des principes généralement admis en matière de critique (et pour ma part je me suis toujours efforcé de leur demeurer fidèle), il faudrait ne considérer les articles musicaux de Rivière que comme des œuvres littéraires, des exemples de cette critique impressionniste et lyrique qui consiste à prendre l'œuvre d'art comme prétexte à littérature.

Eh bien, non ! Ce n'est pas ça du tout ! La critique musicale de Rivière existe ; elle recèle de précieux enseignements. Et ce n'est pas une critique subjective à la Wilde, car elle possède une valeur objective, je dirais presque « scientifique », et nous éclaire non seulement sur son auteur, mais aussi sur l'œuvre dont il parle, en faisant ressortir les particularités les plus significatives de sa structure et son sens le plus intime. Les études de Jacques Rivière sur *Parsifal*, sur le *Rossignol* et le *Sacre*, sur les danses de Fokine et de Nijinsky sont d'une exactitude et d'une profondeur de vues remarquables, et aujourd'hui, après plus de dix ans, nous y trouvons à apprendre et y découvrons les raisons de nos admirations.

Nous nous voyons donc dans l'obligation de modifier nos théories dans ce cas spécial et de faire plier la règle.

Rivière n'étant heureusement pas tenu par des obligations professionnelles, faisant de la critique musicale pour ainsi dire en amateur, n'a jamais parlé que de ce qu'il aimait : les sujets de ses articles ne lui furent jamais imposés par la vie musicale, où le mauvais prime le bon naturellement ; mais il les choisit lui-même, spontanée-

ment, et chacun de ses écrits dans ce domaine naît d'un certain besoin intérieur : il est le produit d'un sentiment d'amour, l'expression d'une admiration. Et c'est ce qui explique partiellement le charme que dégagent ces notes, ces articles. Dans l'Avant-propos qu'il donne en 1924 au volume de ses *Études*, il s'excuse d'introduire « les mœurs de l'amour dans la critique » et de parler « avec flamme de personnages de la littérature ou de l'art qu'on a coutume de révéler moins passionnément ». Mais c'est précisément ce « dévouement », ce « culte » qu'il rend à chacun de ses « héros », qui communiquent à son regard cette lucidité que nous admirons, à sa parole cette force qui nous convainc.

La force, le charme — il y atteint presque du premier coup ; quant à la lucidité — ce n'est que peu à peu qu'il y parvient, car l'excès de son enthousiasme le domine, et il ne réussit pas toujours au début à raisonner son « amour », bien qu'il sente que nous ne « pouvons plus nous contenter d'enthousiasme ». A cet égard, il est extrêmement intéressant de comparer ses premiers articles avec ceux de 1913-14.

Parmi les notes du début, quelques-unes, certainement, rentrent encore dans la catégorie de cette critique lyrique et impressionniste qui aboutit à créer des sortes de poèmes en prose : je citerai par exemple les articles sur le *Boris Godounov* de Moussorgsky (1910), sur les danses du *Prince Igor* (1910). Mais jusque dans ses épanchements poétiques, jusque dans ses descriptions impressionnistes on devine chez Jacques Rivière la préoccupation de demeurer fidèle à l'objet qui l'inspire et qu'il décrit ; sa critique subjective veut pourtant être objective. Il n'essaie pas de se mettre en avant et de briller aux frais de l'œuvre musicale qu'il a pris pour sujet : celle-ci domine son esprit, mais il ne réussit pas encore à expliquer à soi-même et aux autres pourquoi il l'aime.

Déjà pourtant le premier essai de critique musicale

de Rivière dans la *N. R. F.*, sur le *Dardanus* de Rameau (1909), ainsi que les notes sur l'*Ariane* de Dukas, la *Rapsodie espagnole* de Ravel, le *Pelléas* et les poèmes d'orchestre de Debussy (1910) nous font entrevoir (à côté de recherches verbales pour trouver l'équivalent poétique de l'émotion musicale) cette ferveur lucide qui m'apparaît comme la marque de l'activité critique de Jacques Rivière.

La note sur le *Dardanus* de Rameau, en particulier, recèle déjà toute l'esthétique musicale de Rivière. Ce qui ravit surtout le critique en Rameau, ce qui l'émerveille, c'est que l'auteur de *Dardanus* « su tout exprimer » en se servant des formes même dont le rejet nous était apparu comme notre premier devoir ». Rivière admire la puissance dramatique de Rameau surtout parce qu'elle consent à s'enchaîner : « Sa spontanéité est si merveilleuse qu'elle n'éprouve aucune gêne à se voir enchaînée ». Et comme toujours chez Rivière à cette époque, le sentiment, l'idée aboutissent non à une théorie abstraite, mais à une image, d'ailleurs très explicite :

Je vois la muse debout, et d'une main elle contient son grand cœur anxieux qui bouge sous sa robe ; son attitude est pleine de décence ; mais je n'en sais pas moins qu'elle souffre des mêmes amours que moi.

Je ne crois pas que je fasse violence à la pensée de Rivière, si hostile à tout dogmatisme, en disant que cette image exprime toute son esthétique : l'âme de Rivière est extrêmement sensible à la musique, qui l'émeut profondément, jusque dans son être le plus intime, et c'est précisément cette émotion qu'il chérit, car le beau musical est pour lui avant tout un beau expressif, chargé de sentiments, lourd de passions, essentiellement humain, mais dont le visage est toujours empreint d'une retenue décente et l'attitude pleine de grâce.

Ce goût de Rivière pour la perfection formelle — qui ne s'obtient qu'au prix d'une certaine convention, d'un arrangement — apparaît très clairement dans la distinction

si fine qu'il établit entre l'art de Debussy et celui de Ravel.

Debussy est un des maîtres que chérit Rivière, un de ceux dont il parle, selon ■■ propre expression, avec « l'enthousiasme de l'amour » et donc, ajoute-t-il, ■ avec une certaine naïveté ». Ce que fut pour lui Debussy, il nous le raconte à propos de *Pelléas* :

On ne sait peut-être pas assez ce que fut *Pelléas* pour la jeunesse qui l'accueillit à sa naissance, pour ceux qui avaient de 16 à 20 ans quand il parut. Un monde merveilleux, un très cher paradis où nous nous échappions de tous nos ennuis. Toute la semaine, au lycée, nous l'attendions, nous parlions de lui. Avec quel amour et quel respect ! Il était la consolation de nos emprisonnements. Et, le dimanche venu, car nous ne pouvions l'entendre qu'aux matinées, de nouveau cette musique, de nouveau ce pays sonore où s'enfoncer, les trois dimensions mystérieuses de ce pays ravissant. C'est sans métaphore que je le dis : *Pelléas* était pour nous une certaine forêt et une certaine région et une terrasse au bord d'une certaine mer. Nous nous y évadions, connaissant la porte secrète et le monde ne nous était plus rien. Comprendra-t-on longtemps encore le pouvoir de charme que l'œuvre recèle ?

Ce charme, comment Rivière l'explique-t-il ? Il ne peut, ni ne veut probablement analyser en technicien le langage harmonique de Debussy ; il ne nous parlera donc pas de la quinte augmentée et de l'atonalité ; mais il parvient pourtant à saisir et à nous faire entrevoir le caractère particulier de cette harmonie, qui est l'immobilité :

La musique jusqu'à Debussy était linéaire ; elle se déroulait, elle avait besoin de temps pour exprimer ; il fallait demander aux mesures suivantes le sens de celle que l'on écoutait. Dans *Pelléas* la musique est tout entière en chaque moment... Aucune direction extérieure aux accords ; rien qui les conduise, qui les entraîne... Ils ne sont pas pris dans un mouvement ; mais ils se touchent exquisement... S'ils s'enchaînent, ce n'est

pas qu'ils se produisent, mais qu'ils s'évoquent ; ils s'enchantent les uns les autres avec une proche délicatesse ; ils s'appellent individuellement, nommément, comme dans une âme un sentiment en suggère un autre.

Mais ce n'est pas tant la « suavité » de *Pelléas* qui le ravit que la déclamation lyrique, « d'une humanité admirable » :

Dans *Pelléas* chaque phrase... s'est résignée à soi. Elle ne vient plus à cause de ce qui la précède, mais seulement à cause d'elle-même. Par cette soumission elle se rapproche de sa source véritable, le sentiment ; elle n'est plus au-dessus de lui comme un arc qui ne le touche jamais en aucun point, mais elle naît de lui comme germe une eau à même la terre, et elle prend avec timidité sa forme. C'est pourquoi elle devient si directement poignante... sans cesse une délivrance naturelle ; le cœur qui trouve ; un sentiment qui cède à la tentation de la musique et se révèle simplement parce qu'il est là, parce que le personnage l'éprouve... On la suit (la mélodie), comme on aime et comme on souffre sans davantage s'interroger.

Le style de Jacques Rivière se modifia avec les années ; il se fit plus précis, moins métaphorique ; ses goûts changèrent aussi, et en 1921 il aurait été, par exemple, incapable d'écrire sur César Franck ce qu'il écrivait de lui en 1910 ; mais la façon particulière dont Rivière perçoit la musique et la vit demeure invariable : ce qu'il aimera en Stravinsky en 1913-1914, c'est précisément cette « expression directe, cette fidélité perpétuelle à l'émotion » qui faisaient pour lui le charme et la beauté de *Pelléas* et des *Poèmes d'orchestre* de Debussy, dont la musique est « comme un réseau sensible qui se modèle à chaque instant sur l'émotion, qui se contracte quand elle se concentre et s'éploie quand elle s'épanouit ».

Mais un semblable « réalisme psychologique », un tel « expressionnisme », basé sur l'inscription sonore directe de l'émotion doivent finalement aboutir à la dissolution complète de la forme musicale, incapable de résister à la

véhémence des sentiments et de se conformer à leur fuite ondoyante. Rivière voit clairement le danger : son goût de la forme corrige ce que son esthétique contenait de trop évidemment psychologique. Si, comme nous venons de le voir, il admire que dans *Pelléas* la musique épouse exactement la courbe du sentiment, il revient bientôt à une compréhension plus exacte de l'art de Debussy, et découvre que l'impressionnisme et le réalisme de cet art sont très volontaires et les produits de règles et de conventions subtiles. Ce même article sur le *Pelléas* que je viens de citer, se termine sur ces mots :

Il faudra bientôt que la musique, comme les autres arts, cesse de vouloir n'exprimer que l'essentiel et rétablisse toutes les formes dont elle a prétendu se passer.

Quelques mois auparavant, écrivant sur Ravel à propos de la *Rapsodie espagnole*, Rivière lui oppose Debussy et manifeste ses préférences pour ce dernier, « qui est mieux qu'un impressionniste ; il est temps qu'on s'en persuade ». Que reproche-t-il à Ravel ?

Ravel mérite le nom d'*impressionniste* avec toutes les vertus et tous les défauts qu'il comporte. Il est parmi le bruit qu'il entend et il en note avec subtilité la saveur propre. Mais il ne sait pas se détacher ; il ignore le secret d'oublier pour mieux retrouver ; le besoin de l'inscription immédiate lui interdit de composer d'ensemble son œuvre.

Chez Debussy, au contraire :

Parce qu'elle (la musique) traduit les plus vacillantes émotions, il ne faut pas croire qu'elle-même est arbitraire et vague ... Des sentiments incertains il peut y avoir une expression précise ... Debussy a laissé se tramer en lui la forme de l'insaisissable ... Si bien que de l'évanouissement lui-même il semble que le timide visage soit ici fixé.

Et c'est avec joie que Rivière constate dans les dernières œuvres de Debussy un effort de plus en plus marqué « pour substituer à la spontanéité sensuelle des

développements la direction de l'esprit ... La sensation n'est plus directement transcrite : l'esprit est intervenu et il a fait son œuvre de substitution ».

Deux ans plus tard, rendant compte dans la *N. R. F.* du livre de Laloy sur Debussy, il réclame le droit d'admirer l'auteur de *Pelléas* pour son *classicisme* : sa liberté est en effet le produit d'une contrainte, car « il lui faut à tout prix découvrir pour chaque objet le trait le plus précis ». La liberté de cette musique n'a donc pas été cherchée pour elle-même, mais obtenue grâce à la contrainte que Debussy s'était imposée « d'être toujours impitoyablement fidèle à son âme ». Et Rivière termine par cette phrase si caractéristique, non seulement de son attitude esthétique, mais aussi de son être moral : « La passion d'exprimer n'est belle que s'il lui faut vaincre de grandes résistances. »

Parfois la curiosité de Rivière pour le contenu psychologique de la musique ou plutôt d'une musique qui ne l'émouvait pas directement, l'importance exagérée qu'il était tenté d'accorder à cet élément psychologique aux dépens de la valeur purement sonore, incitaient le critique à considérer l'œuvre de l'artiste comme une sorte de document psychologique et à chercher à saisir la signification non pas musicale, mais sentimentale ou idéologique de son discours. C'est ce qui arriva par exemple pour César Franck et aussi (la chose est bien étonnante) pour Bach. Jacques Rivière aimait Bach : il nous le dit encore dans la Préface à la seconde édition de *L'Allemand* ; et par deux fois il essaya d'exprimer son enthousiasme et sa vénération, sans parvenir pourtant à raisonner son amour. Quant à Wagner, il « l'aime passionnément » ; et il souligne qu'une des « malhonnêtetés » de son livre (*L'Allemand*) c'est qu'il n'y a point dit « combien les *Maîtres Chanteurs* par exemple, avec tout leur pédantisme et toute leur sentimentalité, me subjuguèrent et me ravissaient. — jusqu'à la plus candide extase ».

Mais après Debussy, le grand événement de la vie musicale de Jacques Rivière fut certainement Stravinsky ; le *Sacre du Printemps* opéra en lui un véritable bouleversement. Rivière lui-même s'en rendit compte et il l'expliqua avec une netteté, avec une sûreté qui aujourd'hui nous stupéfie : il est trop facile en effet à l'heure actuelle d'admirer Stravinsky et même de comprendre ce que son art nous apportait de réellement neuf ; mais quand on se représente l'atmosphère esthétique de 1911, on reste émerveillé de l'intuition de Jacques Rivière, de sa sensibilité si fine, de son tact impeccable : il vit juste, il saisit l'objet directement là où les « spécialistes » hésitaient, n'osaient se prononcer ou bien, aveuglés par leurs théories qui n'étaient que des préjugés, niaient avec arrogance. Or le moment n'était plus aux théories ; c'est avec une peau pour ainsi dire qu'il fallait juger quitte après à adapter son esthétique à ce nouvel acquis de la sensibilité. Cette fois pourtant, l'intelligence lucide de Rivière intervint presque aussitôt pour « trouver les raisons » de son enthousiasme, et tandis que ses confrères en critique musicale erraient, lui distingua immédiatement que l'audace de Stravinsky se marquait « par des simplifications » : « Sa vigueur, dit-il, est faite de tout ce dont on apprend à se passer. » (Il s'agissait de *Petrouchka*.)

Au lendemain de cette première du *Sacre* qui provoqua, comme on le sait, un scandale, il proclame ce ballet un chef-d'œuvre, mais demande à ses lecteurs la permission de reprendre haleine avant d'aborder de front le *Sacre du Printemps*. L'œuvre marque une date, affirme-t-il, dans l'histoire de tous les arts ; « sa beauté la déborde de partout. Mais cela ne fait que la rendre plus difficile à embrasser. »

Il tenta en effet trois mois plus tard (novembre 1913) « d'aborder de front » cette œuvre formidable, et réussit dans sa tentative, pour autant que cela était possible sur l'instant.

Ici je touche à certains souvenirs personnels, car l'art de Stravinsky fut l'objet de maintes discussions ardentes, mais amicales entre nous et qui me furent extrêmement profitables ; on en retrouve l'écho d'ailleurs dans la *N. R. F.* (Février 1924) ainsi que dans la *Revue Musicale* (Mars 1924). C'est que nous sentions et jugions cet art chacun d'un point de vue différent.

Mais en somme, nous n'étions pas si éloignés l'un de l'autre qu'il nous semblait.

Fidèle à sa nature, Rivière considérait la musique de Stravinsky comme un art d'expression :

Tous les caractères de sa musique découlent de cette volonté d'expression directe et textuelle.

Et c'est cette même volonté d'expression qu'il retrouve dans les danses de Nijinsky : « Rappelons-nous Nijinsky danseur ! Avec quelle éloquence il s'arrondissait, ainsi qu'un chat, autour des sentiments ! Comme il les couvait étroitement ! »

Mais tout aussitôt Rivière marque la différence entre la fidélité à l'émotion d'un Debussy et l'expressionnisme de Stravinsky, en touchant ainsi du doigt le caractère essentiel de l'art de ce dernier :

La grande nouveauté du *Sacre du Printemps*, c'est le renoncement à la « sauce ». Voilà une œuvre absolument pure ... Sans violence, sans ingratitude, mais très nettement, Stravinsky se dégage du debussysme.

Et plus loin :

Jamais on n'entendit musique aussi magnifiquement bornée ... Il (Stravinsky) veut tout énoncer directement, expressément, nommément ... Il se tourne vers chaque chose et la dit ; il va partout ; il parle partout où il faut, et de la façon la plus exacte, la plus droite, la plus textuelle. Sa voix se fait pareille à l'objet, elle le consomme, elle le remplace ; au lieu de l'évoquer, elle le prononce ... Son mouvement... est de prendre, de tenir et de fixer.

Le mot n'y est pas, mais « ce dévouement à la chose » dont parlait Rivière en 1913, c'est ce que nous appelons aujourd'hui, après dix ans d'exégèse — le « réalisme » ou l'« objectivisme » de Stravinsky.

Le côté « inhumain » ou « superhumain » de cette musique, Rivière le saisit aussitôt ; mais il ne laisse pas de s'en inquiéter. Sa spiritualité s'offusque de ce qu'elle découvrirait dans ce ballet d'« inertie minérale ». Le soir de la première il y ■ donc « comme de la lie » au fond de son immense admiration. ■ Ah ! comme j'étais loin de l'humanité ! s'écrie-t-il... Comme sa voix se faisait faible et lointaine à mes oreilles ! »

Contre cette tendance vers un art inhumain que moi je saluais, quelque chose en lui protestait, son goût de l'individuel, du concret, peut-être et surtout son sentiment moral qui s'introduisait subtilement dans chacune de ses appréciations artistiques. Et en effet, dans la conclusion de son étude, au *Sacre* il oppose les œuvres

toutes gonflées de plaintes, d'espoirs, d'encouragements. On y trouve à souffrir, à regretter, à prendre confiance ; elles contiennent toutes les belles agitations de l'âme ; on se livre à elle comme on écoute le conseil d'un ami ; elles ont quelque chose de moral et participent toujours de la pitié.

BORIS DE SCHLÖZER

DU BON SENS DE JACQUES RIVIÈRE

Le charme, la candeur virgilienne de Jacques Rivière, les sentiments non déclarés, mais doux et humains qui nous liaient et que la dureté de sa destinée rend aujourd'hui plus tendres, est-ce le lieu de les dire ? Il doit y avoir, en présence d'étrangers, d'autres formes de l'hommage.

Si nous reprenions quelques pages de lui, simplement ?

Par exemple celles dont il se débarrasse, se déblaye (suivant ses propres termes) au retour de la captivité et qui en sont le fruit amer, sur la radicale mésintelligence entre Allemands et Français ; — vous les trouverez dans le livre *L'Allemand*, en particulier à l'avant-dernier chapitre ; — puis, trois ans plus tard, sur le même sujet, mais après d'autres expériences et en dispositions différentes, les pages que publie la *N. R. F.* du 1^{er} mai 1921 ; enfin celles qui paraissent le 1^{er} juillet 1922, où il se retourne contre cette même cristallisation française de l'intelligence qu'il avait vantée comme notre marque à l'encontre de l'allemand amorphe, mais dont l'excès, chez nos gouvernants d'alors, le frappe comme un danger politique et une paralysie de l'intelligence même.

Qui me pousse, parmi les écrits de Rivière, à insister sur ceux-ci précisément qui ne sont pas du tout dans sa pente ? Car enfin ce qu'il penchait à faire, c'était tout autre chose : par la critique se rendre compte à soi-même de ses admirations, ou encore, dans quelque confession légèrement poétisée, mettre à nu son cœur. Il ■ fallu

qu'il fût détourné de sa voie pour écrire, sur des sujets répugnant à son instinct, ces trois ou quatre essais, d'ailleurs inopinés. — Eh bien, c'est pourquoi je les choisis.

Supposez un Rivière germaniste de carrière, comme Andler; préparé, doucement acheminé à composer une Psychologie de l'Allemand, où il versera ses lectures : je trouverais dans ce livre à m'instruire, je n'y chercherais pas notre ami. Le fait est que Rivière n'avait de l'Allemagne quasi point de notion, avant qu'il lui fallût subir son contact. Voulant interroger les Allemands eux-mêmes sur ce qu'ils se figurent être, il se borne à un seul ouvrage, assez médiocre, de Natorp, tombé sous sa main. En revanche il nous livre l'aveu ingénu de sa surprise, de son hérissement, du trouble de son jugement devant une pensée tellement autre, et finalement de son repliement sur soi-même, de son adhésion renforcée à ses différenciations propres.

La conception du livre *L'Allemand* fut donc, comme celle qui suit un viol, affreusement involontaire. L'imagination chaste de Rivière porta en elle, avec une antipathie passionnée, ce fruit conçu par accident. L'Esprit allemand, comme un incubé, continuait de la presser ; et sa répugnance pour ce monstre intellectuel dont l'infirmité lui avait été dévoilée, grossit en elle, jusqu'à ce qu'il lui fût accordé enfin d'expulser de soi le livre. « Je me sentais un poids intolérable, non sur la conscience, mais sur l'esprit... Tout ce que je savais, tout ce que j'avais découvert sur leur compte, du seul fait que j'avais résolu de le garder pour moi,... menaçait de m'étouffer. » Ainsi, à l'origine, froissement et antipathie. Mais non pas antipathie nationaliste : une nation, pour Rivière, se définissait par une certaine manière de déraisonner, caractéristique, et pourtant non inhérente à la race, au pays. Si cet Allemand fantomatique eût été simplement l'homme de l'autre côté de l'eau, Rivière n'en serait pas ainsi empoisonné dans son esprit ; mais c'est le symbole de

quelque chose dont il faut nous dépêtrer : d'une pré-histoire dont on est sorti à grand effort. Cette pensée sans échelons, qui ne fait jamais halte, ni dans la vérité acquise, ni dans la perfection atteinte, il s'agit de n'y point replonger. « J'avais une nature trop formée, trop définie pour qu'elle pût abdiquer, avec une soumission sincère, devant son contraire. » Jamais, sans doute, Rivière n'avait méconnu le prix de l'exactitude, « conquête à toujours » de la Grèce ; mais enfin il s'était enivré de Rimbaud et de Claudel... Le voici qui passe du côté de la logique exacte ; il est averti par un instinct d'équilibre que, toute une tribu, dont vient de lui être révélé le tour d'esprit, se portant de l'autre côté, il faut la contrepeser. Cela ne se fait point par une dispute, ni une invective ; Rivière ne savait pas quereller, et le livre de *L'Allemand* n'a rien d'une querelle. Simplement il maintient, en contre-partie, l'acquis des Grecs. Le Principe de contradiction lui semble soudain précieux et fragile, comme un souffle vital. « Je t'aime, toi... Je t'aime... » répète-t-il (p. 238), en embrassant ce Palladium.

Cependant trois ans passent. En France, avec M. Poincaré, la logique exacte déploie sa stérile beauté... Rivière serait-il inconstant ? Cèderait-il à quelque humeur ? Sans que personne l'en prie ou lui suggère que c'est à lui de parler, ni ce qu'il serait urgent de dire, il élève doucement et nettement la voix. Il se prononce dans un sens qui nous surprend et nous remplit d'aise. Il s'est retourné contre l'autre déraison, celle qui pousse à bout la raison. D'abord, en 1921, il touche d'un doigt délicat certaines de nos habitudes d'esprit qui sont à surveiller : « Nous voyons trop durablement... Notre vertu, à nous Français, est de tenir, de retenir et de maintenir... » La voilà pourtant, cette même vertu qu'il avait revendiquée à l'encontre de la *fliissigkeit* allemande ; mais il en faut user sobrement. Puis, en 1922, il appuie, car la logique exacte, elle aussi, appuie trop : « Nous continuons, écrit-il,

à pousser devant nous les articles de notre droit comme un troupeau à qui nous voudrions faire graver un mur... » On désirerait, chez le raisonneur qui nous gouverne, « une plus grande souplesse d'imagination, et même, une certaine aptitude au tâtonnement ». Je citerai encore cet avertissement, à mi-voix, qu'il faut garder dans l'oreille, et nous redire : « C'est ce *repliement sur notre propre esprit* qui m'inquiète ; c'est à lui que j'en ai : ... la *collusion avec soi-même*... Nous avons l'air de ne plus soupçonner que le monde puisse avoir ses caprices, contre lesquels nous sommes sans recours. Et surtout ses lois, qu'il nous faudrait deviner... » Montaigne, à cette attentive défense contre la présomption, eût reconnu un arrière-neveu.

Si maintenant nous cherchons quel ressort poussa Rivière, le moins *haut-parleur* des hommes, à s'avancer comme notre porte-parole, dans ces moments de silence où les paroles pèsent tout leur poids, — et quel fut chez lui le principe constant d'actions en apparence inconstantes, il ne me vient que le mot trop simple de Bon Sens.

Ce n'est point, comme on le suppose, une aptitude à rencontrer d'emblée ce à quoi personne ne fera d'objection. Le Bon Sens n'est pas de tout repos. Il est agressif à l'occasion, et inventif à tout moment. D'abord, c'est une irritabilité ; l'apathique et le fat en sont incapables. Voyez comme Rivière, devant l'envahissement de la pensée par une seule méthode, ne se contenait plus ; voyez comme il était prompt à démêler ce qui fait chavirer le jugement, aussi bien le nôtre — c'est-à-dire le sien — que celui des Allemands par qui il avait souffert. C'est la constance du Bon Sens qui le portait, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, au secours de la moitié de vérité qu'il voyait niée. Oh ! qu'il l'avait droit, sensible et exquis !

L'EUROPÉEN

Je n'ose écrire ce mot qu'avec des précautions, et peut-être une répugnance. Il prend aujourd'hui d'étiquette à une manière de penser et de sentir molle et terne, et aussi à une manière de ne pas vouloir. Il prend le sens négatif de démission nationale, sans comporter, le plus souvent, un sens positif d'énergie et de sacrifice. Ce signe n'affecte encore que des valeurs de consommation, nullement des valeurs de production.

Il est cependant permis d'imaginer un style européen authentique et fort, une tension qui équilibre le poids abandonné aujourd'hui sur une pente. Un homme nous donnait depuis cinq ans l'espoir, et déjà des gages, de cette victoire. C'était Rivière.

Je viens d'employer le mot de victoire, et le lecteur, peut-être, le jugera mal choisi. Rivière ne nous paraissait pas un victorieux, mais un lutteur douloureux. Je ne dirai pas qu'il pressentait sa destinée tragique. Je n'en sais rien. Et, l'eût-il pressentie (il se donne lui-même, dans *Aimée*, comme un homme brouillé avec la chance), que ce pressentiment n'eût pas tenu grande place dans une vie quotidienne occupée de travail, hantée de scrupules et habitée de devoirs précis. On ne bataille pas sans apercevoir quelque part, fût-il le plus souvent voilé par les nuages, un signe de victoire, et il nous est arrivé plus d'une fois, ces derniers temps, de voir à Rivière un visage de la plus saine confiance dans la vie. Mais l'essentiel est ceci : Rivière ne concevait rien, des choses ni de lui-même (ni

surtout de lui-même !) sous le signe pernicieux de la facilité. La facilité, cette grâce du génie, a dit Lamartine. La difficulté, cette croix du génie, dirait-on peut-être.

Le sentiment européen se formait chez lui avec difficulté, perçait péniblement, héroïquement, comme un cours d'eau dans les granits.

*
* *

Les *Études*, ce livre fondamental de la critique des contemporains français, reconnaissance, par un jeune Français, des courants qui lui paraissent porter et baigner sa génération, ne présentent à peu près aucune préoccupation, aucune vision européenne. Disons même tout de suite que le sentiment européen ne comporta guère, chez Rivière de plan littéraire. Rivière était même l'homme le moins fait pour nous donner ce grand critique littéraire européen, qui n'a pas encore existé, et n'existera vraisemblablement jamais. Il faut en effet à un tel critique le don de facilité, auquel Rivière répugnait, facilité à lire, à rapprocher, à mobiliser les idées en surface au lieu de les suivre et de les appréhender en profondeur. Et il y faut le loisir, le dilettantisme, le cosmopolitisme, la paresse occupée, tout ce qui se refusait à Rivière et qu'un Rivière intérieur refusait. Il lisait bien l'allemand, mais n'avait jamais le temps de lire un livre allemand, et même un livre français il ne pouvait le lire que lentement, à fond, incapable de se contenter d'une prise de contact, de ce passage à vol d'oiseau, de cet manière d'écrémer le meilleur sans effort, où un Sainte-Beuve est maître. Ce n'est nullement de ce côté qu'on présentait la contribution européenne attendue de Rivière.

C'était du côté politique et moral, là où non la facilité d'information, mais l'appel aux sources profondes prévaut. Ce Rivière-là, c'est la guerre qui l'a créé, et c'est *L'Allemand*, d'abord, qui nous l'a révélé.

La guerre... Nous en faisons un bloc, et nous tendons à croire qu'elle a agi de même sur des hommes du même

âge. En réalité elle a comporté trois types, trois genres de vie fort différents, et qui ont marqué pour leur vie entière trois tranches de contemporains : l'embusqué (volontaire ou non), le combattant, le prisonnier. Trois tranches ? n'exagérons pas. Beaucoup ont pu passer de l'une à l'autre et répartir sur les trois tableaux la vie de ces quatre années. Il y a des types mixtes, mais moins importants que les types purs. Il y a de beaux livres de combattants. Il y a de curieux livres d'embusqués. Il y a un grand livre de prisonniers : c'est *L'Allemand*.

Si la guerre fut pour le combattant une école de plein air (au physique et au moral), si elle fut pour l'embusqué une école de profit, d'exploitation, de consommation, elle fut pour le prisonnier une école de profondeur, elle le mit dans la nécessité de vivre sur ses réserves, et les faibles, dont le combat soutenait et dont l'embuscade facilitait la faiblesse, devaient moralement y périr. Rivière prit, dans cette vie affreuse où son corps se consuma, contact avec une force morale intérieure que peut-être, avant l'épreuve, il ne se connaissait pas. La vie du prisonnier se trouva continuer une ligne propre au lecteur de Claudel et de Gide, à l'auteur des *Etudes* : elle le confirma dans sa vocation propre, celle d'un être qui vit en profondeur.

Vivant en profondeur, il porta son regard, son triste et intrépide regard de prisonnier, sur les profondeurs des hommes et du peuple étranger dont il devait subir extérieurement la loi. Rivière n'affirmait (ce fut sa force) rien de plus que ce qu'il voyait et sentait authentiquement. Dans ces profondeurs allemandes du temps de guerre, son « regard honnête » ne vit rien, ou, plutôt, il vit le Rien, et il le dit.

Les Français nationalistes, c'est-à-dire, en ce temps-là, les meilleurs des Français, applaudirent, et Barrès prêta à *L'Allemand* grande attention. Mais cette louange intéressée ne touchait Rivière que superficiellement. D'autres jugements importaient davantage. Je sais que ce livre était

considéré avec un respect singulier par un Bergson, et par ce chef d'état-major à l'information germanique qu'est à Strasbourg Edmond Vermeil. Cela n'était pas encore suffisant. Ce qui importe et signifie davantage, c'est que ce livre, écrit « pour vomir l'Allemand » par un prisonnier que ses geôliers tiennent pour un ennemi, et qui leur rend la pareille, retint l'attention des intellectuels allemands, les fit réfléchir. Dans la crise de critique et de démission qui suivit la défaite, certains d'entre eux se demandèrent : si c'était vrai ? Un Français avait donné à l'Allemagne l'*Homme qui a perdu son ombre*. Rivière paraissait avoir trouvé dans le même encrier de quoi écrire le *Peuple qui a perdu son moi*. Le dialogue passionné mené par Rivière est bien porté sur des hauteurs, sur une Engadine nietzschéenne, au-dessus des marais où coassent, de part et d'autre de la frontière, les grenouilles quotidiennes. Il doit marquer pour nous la transition entre la pensée nationaliste de guerre et la pensée européenne d'après-guerre.

Ajoutons que si le style de Rivière est plein de vigueur et de netteté française, il n'en interpelle pas moins l'Allemand en sa langue. Il pense l'Allemagne germaniquement, c'est-à-dire en descendant, avec la lampe de mineur, dans ses profondeurs. Il dit ce qu'il y voit — la nuit — mais il le dit sans obscurité. Pensée peut-être provisoire, mais par laquelle il fallait passer. Au fur et à mesure de ses découvertes allemandes, il se réservait sans doute d'apercevoir, de suivre, de nommer progressivement une lumière insoupçonnée.

*
* *

La captivité brisa la santé physique de Rivière, et il finit le temps de la guerre comme interné en Suisse. Il vint à Genève, et cela allait marquer dans sa vie presque autant qu'elle équipe formée avant la guerre avec Gide et ses amis, ou que sa prison d'Allemagne.

Il y apportait le manuscrit presque définitif d'un roman

d'analyse, qui allait être *Aimée*, et de *L'Allemand*. Il travaillait donc sous le signe d'*Adolphe* et de *L'Allemagne*, dans le pays de Constant et de Madame de Staël. Notons d'ailleurs que si la Suisse avait dû servir d'asile et de quartier général à tous ceux qui préféraient se tenir au-dessus de la mêlée, nulle part cette pente d'abdication, ce choix du devoir facile contre le devoir difficile, n'étaient plus discrédités que dans les milieux genevois. Qui donc, alors (comme aujourd'hui d'ailleurs), était digne d'être entendu ? Une conscience, c'est évident. Mais non une conscience sur des tréteaux. Au contraire, une conscience dans l'effort, dans la peine, dans l'angoisse, — dans la cave. C'est sous terre que Cérès, pour que le blé repousse au printemps, doit aller chercher la Proserpine ravie.

On ne s'y trompait pas, devant Rivière. C'était bien cela qu'il apportait, qu'il était, qu'il voulait. D'autres diront ici le contact pris par Rivière avec Genève, l'impression produite par ses conférences du temps de guerre, les amitiés décisives qu'il y noua. Ce scrupule et ce tourment intérieur qui étaient dans sa nature, certes, il ne les apaisa pas au contact de Genève. Il s'en serait bien plutôt rechargé autour de Saint-Pierre. Mais c'était précisément cela qu'il fallait, qu'il nous fallait. Aux temps difficiles, il fallait une âme difficile. Tout ce qui le détournait, bon ou mal gré, de la vie facile, de la pensée facile, le confirmait dans sa vocation, l'obligeait à tracer profondément le sillon qui lui était propre.

Les années d'après guerre exigèrent, délivrèrent son message. Car, durant ces six ans, le démon de la facilité fut déchaîné sur la France. On descendit voluptueusement et logiquement sur la pente que l'on aurait dû remonter. Si, comme l'a dit Anatole France, la République c'est la facilité, jamais nous n'avons plus vécu en République que pendant ces années qui ont succédé à la tension dictatoriale de la guerre. Nous avons été mangés par des automatismes. La victoire, lorsque nous l'avons eue derrière nous

au lieu de l'avoir devant nous, a été un de ces automatismes. A la facilité éloquente, le 11 mai a substitué la facilité humanitaire. Mais la qualité d'un esprit se mesure ici, plus que jamais, aux difficultés qu'il aperçoit, à son refus de glisser sur les pentes toutes faites. Cette qualité on la reconnaissait en Rivière au même titre qu'en Bainville, en Romier, elle lui conférerait, ou elle allait lui conférer, l'autorité.

On l'a bien vu lorsqu'il écrivit cet article grave et lumineux sur les *Dangers d'une politique conséquente*, qui porta profondément sur une élite. Politique conséquente, lisez politique facile, et sinon facile à faire, du moins facile à penser. Il porte dans la politique, au même titre que les hommes de l'*Action Française*, quoique dans une direction opposée, une vue formée par des disciplines littéraires. Et ce genre de vue est digne d'attention, d'espérance, à l'heure où la politique de l'Ecole Normale éprouve les mêmes mécomptes que la politique de l'Ecole de Droit. Qui sait si celle des écrivains... ?

A cette politique, Rivière, dans ses articles de la *Nouvelle Revue Française*, n'avait apporté encore qu'une contribution d'essai. Mais dans cette contribution nous apercevons l'essentiel et le meilleur : un style. Un style de vie, de politique française et européenne qui est fait de probité, de conscience des difficultés, d'effort honnête et pénétrant, d'analyse.

L'auteur d'*Etudes* et d'*Aimée*, le lecteur et le demi-disciple de Proust, aura laissé, dans notre vie littéraire, des matériaux, une tentative, pour une restauration de l'analyse. A sa formule du roman d'aventure avait succédé, définitivement je crois, une formule du roman d'analyse. Ses conférences de cet hiver à Genève l'avaient montré orienté décidément vers cette tâche, déclassant le romanesque, l'oratoire et même l'héroïque, pourchassant, pour les rejeter, tous les lambeaux traînants et prestigieux d'illusion, voulant le vrai, le vrai intérieur, et le voulant avant l'utile, avant le beau, avant le clair, avant le juste. Il ne pensait pas que l'effort

pour atteindre la vérité politique fût différent de l'effort pour atteindre la vérité psychologique, ni que ces vérités elles-mêmes fussent d'essence différente. Il les pensait dans une communauté de style. Nous demanderons au rayonnement de son œuvre aujourd'hui fermée les leçons que nous aurait apportées le développement de son œuvre continuée. Nous voyons déjà sur notre table les trois volumes publiés aujourd'hui, le volume d'articles à paraître, les volumes de correspondance sans doute, nous devinons et nous nommons déjà la source sincère qui, de cet espace clos et magnifié à la fois par la mort, sortira longtemps. Nous chercherons sur l'Europe les valeurs nouvelles en nous souvenant de la direction que désigna la main aujourd'hui repliée.

ALBERT THIBAUDET

JACQUES RIVIÈRE POLITIQUE

La guerre a été faite par nos soldats au milieu de populations françaises, contre un ennemi invisible. De la ligne de feu, ils n'ont pu rapporter une connaissance directe de l'Allemand. Jacques Rivière, fait prisonnier à la bataille de Lorraine, a observé pendant plus de trois ans ses gardiens, leurs chefs, les boutiquiers de la petite ville où il allait faire des achats pour le camp. Ces « heures longues », qui nous ont valu son beau livre de 1918, sont aussi le centre auquel nous devons toujours remonter pour comprendre pleinement son action d'écrivain politique. Il y avait puisé une expérience concrète du caractère germanique, qui éclairait ses jugements bien mieux que n'eussent pu le faire toutes les informations de chancelleries dont il était privé. L'Allemand n'était pas pour lui un être de raison, construit selon des préjugés ou des espoirs, pour la commodité d'une doctrine. C'était un homme vivant, plein de défauts et de possibilités. Et ce qui le choquait surtout dans la politique du Bloc National, c'est que, bonne ou mauvaise en principe, elle ne s'adressait pas à lui.

Un grand diplomate, qui fut aussi gouverneur d'une de nos possessions africaines, disait un jour devant moi qu'il n'avait jamais si bien compris la politique européenne que dans son éloignement colonial, sevré de nouvelles quotidiennes, et disposant du calme nécessaire pour voir apparaître les lignes maîtresses des événements. Ce ne fut pas cet éloignement physique qui agrandit

l'horizon de Jacques Rivière. Ce ne furent pas non plus les préoccupations de sa vie multiple de romancier, d'essayiste, de directeur de revue qui l'enlevèrent d'abord à la tyrannie des « nouvelles ». Le culte de l'homme, le souci de la vie morale suffisaient à interposer, entre lui et tout l'éphémère de la comédie publique, une Méditerranée. Il savait qu'à notre époque les seules constructions politiques durables sont celles qui reposent sur des fondements extra-politiques — ou, si l'on préfère, que l'homme d'État doit créer dans les limites qui lui sont fixées par le psychologue. Il eût volontiers déclaré, j'en suis sûr, que nos chefs n'étaient pas assez ambitieux à son gré, et que leurs conquêtes provisoires ne lui suffisaient pas. Il ne s'était laissé prendre ni à ce succès négatif que fut pour le gouvernement de M. Poincaré l'échec de la conférence de Gênes, ni à cette victoire théorique qu'il voulut déduire de la cessation de la résistance passive dans la Ruhr. Il ne laissait pas les grands hommes du jour se glorifier de problèmes résolus, qu'ils avaient d'abord arbitrairement posés — mais les attendait à l'épreuve des réalités.

« Mon livre, écrivait Rivière dans la préface de *L'Allemand*, n'est rien de plus que la grande détestation que mon esprit fait de l'Allemagne. » Il est bien remarquable que l'homme de cette phrase ait été aussi le grand partisan du rapprochement franco-allemand. A peu d'intervalle, Rivière se vit reprocher, par des Allemands, l'ancienneté de ses préjugés, par des Français, la nouveauté de ses idées conciliatrices. Jamais n'ont été mieux dissociés l'amour de l'Allemagne et l'amour de la paix — ces deux tendances que les nationalistes s'efforcent toujours d'accoupler, pour les rejeter ensemble. Et pourtant, ses articles de la *N. R. F.* étaient déjà en germe dans son livre, car ces défauts de nos ennemis qu'il y dénonçait étaient justement ceux qui devaient le mieux permettre à des vainqueurs d'agir sur eux. Cette « indétermination psychologique », cette « vacance presque infinie », cette capacité d'oubli,

cette adaptation immédiate au possible — autant d'encouragements à la négociation. Et il ajoutait déjà (ce qui paraissait alors bien étonnant) que « l'Allemand n'a pas de goût naturel pour la bataille ». — Donc, dès la fin de la guerre, Rivière luttait contre ceux qui cherchent à déprécier leurs ennemis plutôt qu'à les utiliser. Mais pourtant, sur un point au moins, sa pensée d'après-guerre a dépassé son livre et n'a pas été un simple développement des germes qu'il y avait semés.

Dans ses méditations de prisonnier, Rivière avait été surtout frappé par la stérilité idéologique des Allemands. « Dans le même temps, écrivait-il, que nous produisions dans le monde le Droit, la Justice, la Civilisation, le Principe des Nationalités, le Droit des Peuples à disposer d'eux-mêmes, et finalement la Société des Nations, il (l'Allemand) ne trouvait à lancer que la timide idée de la Liberté des Mers, dont il était trop évident à première vue que son intérêt le plus égoïste la lui avait seul inspirée. » Les expériences de la paix l'amènèrent à compléter ces vues, à opposer à ce manque une pléthore, à blâmer en même temps que cette insuffisance d'idéaux l'excès de verbalisme qui entraîna en sens contraire les Alliés, à faire une critique des postulats qui appuyaient sa critique originelle. Le drame des réparations lui montra combien telles formules séduisantes pour l'esprit se montrent incapables d'embrasser et d'ordonner une réalité complexe, combien le fait même de la guerre domine toutes les explications qui en ont été données. « Le problème de la réorganisation européenne, remarquait-il dans un article publié par la *Luxemburger Zeitung* le 6 août 1924, ne suit pas du tout les contours, le profil du problème éthique que la guerre était censée poser. » Et il ajoutait ailleurs que les hommes d'État « n'avaient pas osé juger la guerre à son échelle ». Cette souplesse, cet amour du possible qui l'avaient d'abord choqué chez les Allemands, il était conduit à leur trouver des avantages. Il les réhabi-

litait un peu quand, dans son article de juillet 1922 sur « les Dangers d'une Politique conséquente », il opposait à « l'unité toute statique » d'un Poincaré « l'unité plus savante, plus complexe, plus « objective » d'un Lloyd George ». « C'est celui-ci, disait-il même *cum grano salis*, qui ■ le plus de chance, se mouvant le plus, et le plus rapidement, d'attraper la véritable cadence des événements. » Et il nous donnait le premier l'exemple du réalisme, en s'attachant toujours à partir des faits, et à chercher sans vains regrets ce qu'on pouvait tirer pour la paix des accidents malheureux de la politique, — de l'occupation de la Ruhr, ou même du succès électoral des nationalistes allemands.

C'était un beau spectacle que de voir cet écrivain, ce créateur de formules, se retourner enfin contre les formules, et opposer aux demi-cultivés, aux « experts » mêmes dont la paresse se défendait contre les innovations par la maxime facile « Politique d'abord », un souci judicieux des réalités économiques, *perçues par intuition*. Et ce contraste montrait bien qu'on ne peut se délivrer des pièges tendus par l'intelligence qu'en accomplissant un nouvel effort d'intelligence. Par ce pur travail spirituel, Rivière arrivait à suppléer les connaissances techniques qu'il n'avait pas eu le temps d'acquérir ; et je m'émerveillais toujours de constater, en causant avec lui, qu'il avait déjà deviné ce que je venais de trouver dans des documents ou d'apprendre par des voyageurs. Il lui suffisait de laisser parler en lui l'homme de lettres pour découvrir, en lisant les discours ou les notes des hommes d'État, les défauts qui, en même temps qu'ils appauvrirent le style, devaient paralyser la politique. Certain byzantinisme juridique le choquait de la même façon que certaine préciosité littéraire. Dans un article de la *N. R. F.* de mai 1921, il notait que la forme du Traité de Versailles et ses divisions marquent déjà nettement ses lacunes. « Un pendant, un contrepoids du passé,

écrivait-il, voilà ce que nous avons cherché avant tout à produire en élaborant le Traité de Versailles. Dans la mesure où il reflète l'influence de Clemenceau, il est tout entier consacré à calmer nos vieilles démangeaisons ; on le sent, clause pour clause, destiné à annuler le Traité de Francfort : Guillaume passera en jugement ; les drapeaux perdus en 70 nous seront restitués, l'Alsace-Lorraine nous sera rendue. Et c'est dans la Galerie des Glaces que les Allemands viendront prendre l'engagement solennel de ces réparations. » Il partait de là pour établir la différenciation des deux psychologies adverses : d'un côté l'opportunisme, le renouvellement constant de toute la pensée, le changement du passé avec le présent ; de l'autre, une admirable « suite dans les idées », — mais qui, disait-il, pouvait mener jusqu'au suicide. Dès ce moment, il montrait les dangers d'un excès de concentration et de mémoire qui nous menait, en 1918, à nous écrier : « Nous ne comprendrons rien que ce ne soit fini », et en 1921 à approuver nos gouvernants « non dans la proportion des avantages qu'ils nous rapportaient, mais dans la mesure où ils réussissaient à éviter les écorniflures au vain Traité de Versailles. » Mais ces dangers lui parurent plus menaçants encore quand ils se renforcèrent de l'idiosyncrasie de M. Poincaré ; et même au temps où on ne le distinguait que rarement du pays qui allait le renverser, il ne cessa d'avertir contre cet homme « toujours en tunnel », et dont « la faculté de translation, disait-il, était presque nulle ». La suite de ses critiques peut revendiquer le double mérite d'avoir été singulièrement hardie pour ses premiers lecteurs et de ne plus le paraître à ceux qui l'abordent aujourd'hui. A ces deux signes on reconnaît ceux qui ont « de l'avenir dans l'esprit ».

Dans les derniers mois de sa vie, Rivière, qui ne pensait jamais dans les cadres d'un parti, avait eu à lutter contre une autre idéologie — moins dangereuse, mais faite aussi

de la généralisation d'une politique intérieure. Et il continuait à rappeler l'attention de ses lecteurs, entraînés par la réaction du balancier, sur les réalités psychologiques qu'ils risquaient de dépasser une fois de plus, en sens inverse. Dans son ultime article de la *Luxemburger Zeitung*, daté du 24 décembre, amené à apprécier les tendances du nouveau Reichstag, il rappelait, en citant un article de M. Victor Lerouge, que « les Allemands répugnent au principe de majorité sur lequel est basée la démocratie, et conçoivent le gouvernement comme la réunion de tous les partis, travaillant à satisfaire le plus grand nombre d'intérêts possible » ; il indiquait que l'étiquette du gouvernement ou de la majorité n'était peut-être pas un facteur décisif, et que « l'évolution de l'Allemagne vers une politique raisonnable » se ferait, en tous cas, « d'une façon confuse et lente » ; il ajoutait, afin de compléter sa pensée, qu'une certaine forme de nationalisme serait toujours, pour nos anciens ennemis, « difficile à surmonter », — celle qui n'est, en somme, qu'une « systématisation de leurs besoins ». Je crois, pour ma part, que de telles vues sont singulièrement justes, pourvu qu'on y ajoute une restriction : que ce nationalisme allemand ne tend pas nécessairement vers la conquête militaire. Rivière, d'ailleurs, le discernait très bien, et c'est pourquoi il n'a cessé de recommander une politique d'accords économiques qui permettrait à l'Allemagne l'expansion dans l'entente. Cette idée domine toute son action politique : il la lançait en 1921, après la rupture de la conférence de Londres ; il la proposait, en 1923, comme solution du coup de force de la Ruhr ; il la liait, en 1924, à la question de la sécurité. Commentant alors le protocole de Genève, il rendait hommage aux efforts de notre délégation à la S. D. N., indiquant très justement qu'elle avait essayé « d'assurer, pour les périodes de trouble, le règne continu de la raison ». Mais en l'absence d'un système de sanctions obligatoires et précises, il

continuait à ne voir d'autre solution du problème de la paix que l'organisation d'une « symbiose franco-allemande ». Et il conseillait de résoudre la question en la transformant, comme déjà — rejoignant en cela les techniciens les plus éclairés — il avait demandé qu'on transformât le problème de l'indemnité, en substituant la recherche d'une création de richesses nouvelles à celle d'une simple réparation du passé.

Tels sont les enseignements que nous donnent ces derniers articles où, malgré soi, on se prend à chercher son testament. Mais c'est injustement qu'une destinée cruelle, frappant Jacques Rivière dans sa fleur, leur impose cet aspect de conclusion. Il était de l'essence de son talent de se développer dans un progrès sans terme : la création chez lui était analytique, c'est-à-dire s'accroissant à mesure du travail accompli, et le doute et l'amour renouvelaient toujours devant ses yeux les problèmes. C'est à nous aujourd'hui qu'incombe la tâche délicate de faire rayonner sa pensée, comme il l'aurait voulu, autour de ce centre d'intuition et d'observation psychologiques qui en fût toujours resté la base. Mais relisant ses écrits politiques au lendemain de sa mort, ceux qui l'ont connu n'y discernent d'abord que le reflet de sa personnalité inimitable. Il est là intégral, comme en tout ce qu'il faisait. Nous saluons le style d'*Études* et d'*Aimée*. Nous reconnaissons cette sensibilité intellectuelle si vive qu'elle lui faisait trouver spontanément des images fraîches pour toutes les abstractions, des équivalents physiques aux mouvements les plus subtils de l'esprit. Nous évoquons, devant cette pensée sans cesse reprise et perfectionnée, l'allure un peu hésitante de sa conversation. Surtout, nous retrouvons ce courage intellectuel qui le poussait à prendre position en face de tous les problèmes. Il n'a pas voulu ignorer ceux qui peut-être lui semblaient les plus arides, les moins riches d'inconnu spirituel, — mais dont l'humanité risquait de périr. Il

n'était pas de ces mandarins qui croient pouvoir, aujourd'hui encore, aimer leurs frères du haut de leur tour d'ivoire. Il savait qu'en notre temps l'intelligence est devenue, en quelque sorte, l'instinct de conservation de la race humaine. Et affrontant le sphinx, il tendait toute la sienne à deviner ses énigmes. — Quand je fais la somme de tout cela, je pense : enfin, nous avons connu un homme. Et c'est sans doute l'éloge qu'il eût préféré.

ALFRED FABRE-LUCE

EXPÉRIENCES

Jacques Rivière a présidé à deux ou trois expériences d'où je tire, en même temps que l'enseignement qui m'est propre, la considération de ses mérites.

Quand j'approchai de Gaston Gallimard en 1917, il me parla bientôt de ce compagnon dont lui et les autres étaient séparés par la longueur inexorable de plusieurs années. Je suis resté sous ce premier coup : il était quelque part, en Europe, un jeune homme, malade et prisonnier. Longtemps après, alors qu'il avait recouvré sa famille, ses amis, beaucoup de sa santé, quelque peu de sa liberté, le spectacle de cette figure encore adolescente, de cette inquiète méditation, m'inclinait à réfléchir et à m'instruire sur les difficultés d'un homme assiégé et fatigué par des tribulations quotidiennes.

Je ne veux point m'étendre sur les tracasseries qui lui venaient de son poste, ni sur la complexité des charges qui pesaient toutes également sur chacune de ses journées et qui le condamnaient à suivre un horaire implacable — d'autres, sans doute, le feront ici, avec une juste insistance car le garçon était sensible et rétif et lorgnait vers des carrières plus élastiques — mais je répète ici les découvertes ahuries que je fis successivement, en le regardant aller et venir, de l'importance qu'il y a pour un écrivain, qui veut rester un honnête homme, à savoir mesurer les distances.

Il faut apprendre à ménager des perspectives dans ses années, repérer les points entre lesquels on peut se déplacer. Où se situait Rivière ? Voilà ce que j'examinais avec

une curiosité qui ne se refusait pas au pathétique. Quel équilibre balancé entre le temps et le nombre ! Quels prélèvements peut-on faire sur la diversité des hommes pour nourrir sa spéculation ?

Quelle part accordée au pain quotidien, au ménage, à la fantaisie d'avoir des amis et des amours ? Comment établir une économie entre la lecture et l'écriture, la mémoire et la prolifération, la nonchalance et l'influence, l'action et la création, la critique et les risques, les périls, l'œil ouvert et l'œil fermé ? Et faut-il accepter toujours le cheminement entre toutes ses distinctions.

Je l'épiais avec le plus d'acuité, quand il s'approchait d'une lisière que je battais parfois moi-même. Comment un écrivain qui, par ailleurs, tire vers une fiction plus reculée, comptera-t-il s'approcher de cette grande songerie que font les affaires publiques ?

Je m'inquiétais du peu que nous avions fait, lui et moi, et quelques autres, de ce recensement, tête par tête, pièce par pièce, que la politique, selon mon souhait, doit faire perpétuellement des biens et du troupeau, de l'état des lieux et de l'humeur lointaine des hameaux et des faubourgs.

Et j'étais prêt parfois à nous refuser à la nécessité ou à la licence d'écrire sur l'ordre, la liberté, sur le parent ou le voisin, l'avenir de la maisonnée humaine, la précarité de la flamme qui l'éclaire et qui est suspendue à un point quelque part entre Paris, Londres et Berlin, si nous ne pouvions nous donner le temps d'abord d'entrer dans la boutique et dans la banque, dans la chambre d'hôtel meublé et l'ombre du cinéma, où tous ces intérêts se gonflent et se crèvent et que nous ne pouvons passionner efficacement en y mêlant notre haleine spirituelle que si nous réapprenons sans cesse la mesure et le rythme du poumon commun.

Alors je regardais encore Rivière, serré dans sa journée et dans sa vie, et je voyais bien qu'il ne lui avait pas fallu

faire le dégoûté, mais lui, le scrupuleux par excellence, décider, au fond de sa geôle, une vue générale sur les millions de ses geôliers, et plus tard, fixer promptement quelques remarques urgentes sur cette liberté que chérissent si laborieusement et si longtemps ses compatriotes, et sur la nécessité de profiter de la paix pour établir un mode d'échange avec nos voisins des biens — charbon et fer — que la guerre n'a pas réussi à confondre par la conquête dans le seul patrimoine de l'un ou de l'autre. Et ainsi de suite.

Pour vous remercier, Rivière, de ces instructions que me communiquaient vos démarches prudentes et pourtant bien décidées, je me rappellerai toujours ces trop brefs déjeuners où, en dépit de la nourriture, pressés par le temps, menacés par votre mort (et par la mienne) soumis à cette exigence fébrile qui exerce sur nous le salut de personnes morales qui vivent plus longtemps que nous — toutefois si nous le voulons bien — nous échangeons des propos hâtifs sur la prochaine étape de la France et de l'Europe.

DRIEU LA ROCHELLE

JACQUES RIVIÈRE ET L'ALLEMAGNE

« La haine rend lucide » me disait un Allemand à propos de *L'Allemand*. Sans doute se trompait-il sur la haine : c'est l'ivresse d'un vin lourd qui fait chavirer perspective et contours ; un trait exaspéré y tient lieu de l'image totale. Sûrement il se trompait sur Jacques Rivière, qui n'était pas l'homme de la haine, mais l'homme de l'amour.

Non point de cet amour qui ensorcelle et fait de l' amoureux un possédé. Quelque grâce tendre qu'il mît à s'approcher des vivants, l'auteur des *Études* et d'*Aimée* était gardé des abandons par une fermeté virile. Les plus souples poussées ne le laissaient point comme le chèvrefeuille attaché et retombant. Sur l'objet même de son amour il ne prenait appui que pour mieux s'élever à un point dominant.

C'est que cet amour était de nature intellectuelle. Pas amour de tête seulement : l'élan de Rivière venait des profondeurs indémêlées où l'intelligence aide au cœur, le cœur à l'intelligence, et secrètement il dépassait ce qui semblait l'avoir capté. Son aspiration ne se pouvait satisfaire de l'arrêté, du donné, du fini. Ses « passions » se sont succédé sans se détruire. S'expliquant l'une par l'autre, elles tenaient toutes ensemble ; dans leur complexité elles se développaient selon un ordre profond parce qu'elles naissaient du besoin de comprendre.

On n'imaginait guère pour lui de joie plus vive que celle précisément d'avoir compris — c'est-à-dire appréhendé ce qui échappe encore à l'investigation commune. Car à ses yeux comprendre n'allait pas sans créer, et en arrachant avec une religieuse émotion de nouvelles valeurs à la vie, il avait le sentiment que Dieu devient en

nous. Cela le défendait des certitudes. Au plus fort des ardeurs qui le consumaient il n'était point ébloui. L'ombre l'attirait, et continuant d'y poursuivre les révélations qui se dérobaient, il exerçait en même temps un regard critique sur celles qu'il pensait tenir, si bien qu'il pouvait aller de l'une à l'autre sans reniement. Une telle rigueur de l'intelligence, une telle discipline de la sincérité ne rendent pas infaillible — Jacques Rivière redoutait plus que personne ses erreurs possibles — mais elles forment peu à peu une mâle vertu et finissent par donner à celui que l'on croyait hésitant, qui n'était que perplexe, l'autorité sous sa forme la moins contestée.

Il y paraît bien dès que l'on considère l'accueil fait à sa pensée dans tous les milieux et en tous pays. En Allemagne aussi, où Jacques Rivière a plus fait qu'un corps d'armée pour nous défendre durablement. Et cela sans effusions. Le flot même de *L'Allemand* n'était pas éruption d'une sensibilité sans contrôle, mais malgré les apparences déjà effort de pacification, retour par les voies de l'intelligence à la paix intérieure, qui commande l'autre.

La captivité de Rivière y fut une héroïque préparation. Lorsque parvint la nouvelle de son internement près de Dresde, Woldemar von Seydlitz, l'ancien ministre des Beaux-Arts en Saxe, et d'autres Allemands demeurés intelligents amis de la France, intervinrent. Si le Directeur de la *Nouvelle Revue Française* l'avait voulu, les portes se fussent ouvertes à lui comme à un hôte de marque. Il resta derrière les barbelés, répondant aux avances : « J'entends subir mon sort proprement ». De ce qui lui était offert il n'accepta que des livres ; au camp de représailles il lisait *Faust*. Même alors ses observations n'ont pas porté uniquement sur la landwehr bottée qui le gardait, et sa détestation n'excluait pas la discrimination. Au fond, Rivière captif n'a pas fait autre chose que ce qu'eût fait Rivière libre : tâcher à comprendre, et vis-à-vis de l'Allemagne comme vis-à-vis du reste du monde c'est

en comprenant, non en niant qu'il assurait sa liberté.

Après la guerre il ne cessa de s'informer des choses allemandes. A Genève, au Luxembourg il avait trouvé d'excellents postes d'écoute. La bonne volonté avec laquelle il multipliait les relations, prêtait l'oreille aux sons de cloche, n'avait d'égale que son discernement, et la prudence critique avec laquelle il se faisait une opinion. Outre que par nature il n'était enclin à se laisser tirer ni dans un sens ni dans l'autre, il avait une trop haute conscience de fonctions où il n'engageait pas que lui seul pour aventurer la barque. Entre les écueils bien des fois il lui fallut encourager les timides, calmer les impatientes.

On ne rendra que plus tard toute justice à l'art avec lequel il sut franchir des passes difficiles, mais déjà l'on devine que cet art tenait surtout à une admirable probité intellectuelle. Il suffisait à Rivière de sa probité pour l'élever au-dessus des partis, de quelque nature qu'ils fussent. Ce n'est pas à dire qu'il demeurât neutre. Seulement, du point où il prenait position, la vue s'étendait sur des versants opposés, l'action s'engageait sur un plan supérieur. A cette hauteur peu importait que l'on aimât ou que l'on n'aimât point les Allemands, que dans les confrontations de peuple à peuple tel plateau de la balance l'emportât momentanément sur tel autre, que l'un dressât des barrières, que l'autre voulût les abattre : la mêlée même où Rivière se tenait lui apparaissait comme un ensemble de courants et de contre-courants au milieu desquels il se faisait un devoir de dire son mot de pilote. Grâce à un rare mélange d'esprit critique et de foi, il se défendait de penser, soit que nous touchons au port et qu'il suffirait d'un coup de barre, soit que nous n'y atteindrons jamais et qu'il faut rester à l'ancre pour combattre, et en même temps il gardait devant ses yeux l'image d'un royaume invisible dans lequel il faut tenter de vivre, qui naît de toutes les démarches de l'esprit souverain.

JACQUES RIVIÈRE ET LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

A toutes choses, Jacques Rivière apportait cette « sincérité sage et acharnée, cette singulière pureté de conscience » dont parle Paulhan dans le douloureux hommage qui ouvre le dernier numéro de la *Nouvelle Revue Française* que notre ami ait « composé, établi, pesé. » Nous sommes tous témoins que cette sincérité, cette conscience, il les dispensait dans la même mesure aux littératures étrangères. Qu'on consulte les sommaires de la revue, depuis 1920. On verra quelle part il a faite aux Anglais, aux Américains, aux Russes. Le rare éclectisme de son goût lui faisait adopter Joseph Conrad avec Meredith, Ambrose Bierce avec Robert Browning. Il a publié des fragments de l'*Erewhon* de Samuel Butler et des correspondances de T. S. Eliot, des poèmes de Tagore et de Blake, cette obsédante *Confession de Stavroguine*, de Dostoïewski, du Gogol, du Tchekov, du Chestov. D'ailleurs il avait une prédilection pour les Russes dont, pendant sa captivité en Allemagne, il avait patiemment étudié la langue. C'est dans les pages de la *Nouvelle Revue Française* que j'ai lu pour la première fois le nom de Fritz von Unruh, dans elles encore que j'ai savouré l'admirable traduction de *Cœur de Ténèbres*, signée André Ruyters.

Comme il interrogeait ceux qui venaient de l'étranger, avec quelle avidité il s'enquérât des jeunes talents qu'il espérait toujours qu'ils avaient découverts ! Oui, vraiment, il aurait voulu les connaître tous et donner à chacun d'eux une place dans sa revue. Il ne faut pas craindre de

répéter que si la *Nouvelle Revue Française* jouit à l'étranger d'une incontestable influence, c'est en majeure partie à Jacques Rivière qu'on le doit. Le nom de ce directeur incomparable irradiait par-delà les frontières un pénétrant rayonnement.

Souvent, à ces mercredis de la rue Boulard où se réunissaient les amis et les collaborateurs de la revue, on voyait quelque étranger, souvent malhabile à s'exprimer en français, mais qui toujours laissait voir sa joie. La dernière fois que j'y fus — heureux les hommes de ne pouvoir deviner l'approche du malheur — je lui amenais un jeune critique américain à qui je ne pouvais faire un plus grand plaisir que de le présenter à Rivière. Je sais que cette visite a constitué pour lui une étape marquante dans sa vie et que toute sa carrière s'en trouvera éclairée.

Nous sommes ainsi quelques-uns de par le monde qui, d'avoir connu Jacques Rivière, avons plus de flamme dans l'esprit et dans le cœur.

VICTOR LLONA

VI

TÉMOIGNAGES ÉTRANGERS

RENCONTRE

C'est en 1911 que je rencontrai Jacques Rivière, pour la première fois. Son beau-frère, le regretté Alain-Fournier, m'avait conduit chez lui afin de lui demander conseil au sujet d'un travail de quelque envergure que je désirais présenter à l'Université. Etudiant, très jeune et gauche, je n'étais pas sans éprouver quelque gêne en présence du secrétaire de la *Nouvelle Revue Française*. De cet entretien au cours duquel j'obtins tous les renseignements et tous les conseils que je désirais, — mais dont, hélas, je n'ai jamais pu faire usage — j'ai gardé une impression fort semblable à celle que je ressentis dix ans plus tard, la seconde fois que je revis Jacques Rivière. Je me rappelle une silhouette fragile, une personnalité charmante et gracieuse, un esprit si alerte et si enthousiaste que déjà alors il semblait presque une menace pour le corps délicat qui l'abritait. « Je suis en train de préparer un grand article sur Gide », dit-il. Il s'agissait de l'essai qui fut publié plus tard dans *Etudes*. Lorsque je revis ensuite Rivière, en 1921, son esprit était resté le même, ses manières aussi ; mais le corps semblait plus fragile encore, et il l'était en effet.

Il est difficile à un étranger de dire sur la personnalité et sur les œuvres de Rivière des choses qui n'aient pas été dites par des hommes plus compétents ou qui l'ont connu de plus près. Mais au moment où Rivière se mourait, je parcourais le manuscrit de cette brillante série de conférences écrites sur l'œuvre de Proust, que lui et Ramon Fernandez avaient faites en Suisse, et que nous espérions les voir faire prochainement en Angleterre. C'en est fait de cet espoir, mais me voyant ainsi forcé d'abandonner ce projet, le désir que j'avais de voir les milieux littéraires en Angleterre se familiariser avec la méthode critique employée par Rivière, n'en est que plus vif. Son essai sur l'emploi des théories de Freud en littérature, paru dans le *Criterion*, a frappé l'attention du public anglais. Mais je pense aux *Etudes*, et plus encore à cet article remarquable publié l'année dernière par la *Nouvelle Revue Française* sur la *Crise du Concept de Littérature*, ainsi qu'à ses conférences. Les œuvres de jeunesse de Rivière me semblent témoigner d'un enthousiasme parfois un peu trop partial, d'un trop grand besoin de théorie (mais je m'exprime ici en faisant les plus grandes réserves). Dans ses dernières œuvres, par contre, on sent un esprit plus large et plus tolérant ; elles allient à la souplesse et à la finesse une précision sans rigidité. Pour un esprit comme le mien, trop disposé à mesurer toutes choses selon les règles d'une conception dogmatique qui tendrait de plus en plus à devenir rigide et formelle, la méthode critique employée par Rivière est une excellente discipline. Et en Angleterre où la critique littéraire tend, ou bien à s'adoucir en une aimable indulgence, ou bien à se durcir en une rigide théorie, la pénétration et la modération d'un esprit comme celui de Rivière, seraient d'un exemple des plus salutaires. Son admirable définition du rôle et de la fonction de la littérature devrait devenir pour chacun de nous un objet de méditation.

SOUVENIRS

J'ai de la peine à croire que mes souvenirs de Jacques Rivière puissent intéresser qui que ce soit — je l'ai trop peu connu — mais j'ai plaisir à me les rappeler.

D'abord à Pontigny — c'est la première fois que je l'ai vu — il m'a semblé si jeune et si grave et si soucieux, et le plus intelligent peut-être de tous ceux qui étaient là ; je me souviens d'avoir noté à ce moment-là qu'il « a l'air d'avoir dix-huit ans, mais ses cheveux commencent déjà à s'éclaircir, par l'action non pas des années mais de la pensée ». Aux entretiens de l'après-midi il a parlé très peu — une fois seulement, je crois — mais combien il m'a plu ! Il ne cherchait pas ses mots, mais ses pensées ; les deux venaient difficilement. Il rejetait tout ce qui brillait, tout ce qui faisait effet. Non, il ne le rejetait pas ; il n'avait pas à le rejeter. Paraître ne le tentait pas. Sa parole était lente, hésitante, émue, tirée du plus profond de lui-même. Il parlait, je me rappelle, de quelque chose qui lui tenait à cœur : de l'influence des grands hommes sur chacun de nous ; de l'accueil que chacun de nous doit faire aux grands hommes. Il a parlé longtemps et avec une grande intelligence, mais sa dernière phrase ne venait pas bien ; il s'y était un peu empêtré — et je me rappelle la façon charmante dont il s'est arrêté tout d'un coup en riant, et le ton avec lequel il a dit, comme un enfant passionné : «... enfin il faudrait qu'on ne les *embête* pas ! »

Un peu plus tard il a passé quelques jours avec nous dans le midi. C'était la première fois qu'il voyait la Médi-

terrannée. Je suis heureuse qu'il ait goûté ce plaisir — on voyait bien qu'il était grand — chez nous. Quel hôte charmant, délicat, attentif il faisait ! Son charme un peu douloureux n'était-il pas déjà celui d'un prédestiné ? Les conversations du soir roulaient presque entièrement sur la littérature ; ses grandes admirations revenaient souvent : Barrès, Proust, Gide ; et parmi les anciens, Racine ; et ensuite les jeunes. Ah ! quand il parlait des jeunes, quelle émotion et quelle fierté ! Je me rappelle l'avoir vu les larmes aux yeux quand il disait son émerveillement qu'il fût resté encore tant de richesses en France — même décimée. J'admiraits son respect et sa générosité. L'un et l'autre, on les sentait passionnés. Ni l'un ni l'autre n'enlevait rien à la force de sa personnalité. La modestie de Rivière ne venait nullement de ce qu'il doutait de son propre mérite, mais de ce que, dans la contemplation du mérite d'autrui, il *oubliait* le sien.

Par ses œuvres, par *Aimée* surtout, et par son amitié, il est un de ceux qui ont enrichi ma vie. Je lui suis profondément reconnaissante.

DOROTHY BUSSY

LE ROMAN D'AVENTURE

Je n'oublierai jamais le jour, il y a de cela plus de dix ans, où un heureux hasard me fit tomber entre les mains, pour la première fois, le *Roman d'Aventure*. Je n'avais jamais entendu parler de Jacques Rivière. J'ignorais même, je l'avoue, jusqu'à l'existence d'une *Nouvelle Revue Française*. Depuis des années je lisais et écrivais des critiques de livres et des essais, mais je n'avais jamais rêvé rien de pareil. Je me trouvais devant une critique des plus délicates et des plus pénétrantes. C'était plus que de la critique, c'était de la construction, voire de la création. Ce fut pour moi comme l'aube d'un nouveau jour.

Peut-être mon premier sentiment fut-il la honte que j'éprouvai pour mon pays. Nous autres Anglais, nous prétendons être des créateurs, mais qu'avions-nous à montrer en fait de critique qui fût comparable à ceci ? A côté de cette compréhension ardente, et saisissant les choses par l'intérieur, notre œuvre critique me semblait triviale, froide, superficielle. Plus tard, lorsque je vins vivre en France, et qu'il me fut donné de connaître de plus près beaucoup de brillants critiques français, je changeai d'opinion. Je me mis à me demander non pas pourquoi la critique française est plus pénétrante que l'anglaise — bien que ce soit là un fait évident — mais — chose beaucoup plus importante — en quoi ce qu'écrivait Rivière était si différent de ce qui se faisait dans le même ordre en France, pourquoi il y avait là quelque chose de plus pénétrant, de

plus subtil, mais avant tout de plus satisfaisant, de plus substantiel pour l'esprit.

Un examen tout à fait superficiel de son œuvre suffit à me donner la clef de cette énigme. En lisant Jacques Rivière, il n'y a personne qui ne soit frappé de la beauté, de la puissance d'imagination que révèlent ses comparaisons. Prenons un exemple : il parle de Proust, de ce qu'il y a d'étrangement impressionnant dans l'apparition humaine de Proust « polymorphe », et il craint que ce soit là un aspect sous lequel cet écrivain puisse avoir pour d'aucuns quelque chose de repoussant :

Libre à ceux, pour qui la volonté et la forme qu'elle lui prête sont le propre de l'homme, de se détourner d'un si étrange objet ! Mais qu'ils apprécient au moins l'importance de son apparition parmi nous. Qu'ils viennent avec nous observer sur les flancs de ce navire démoli et condamné à un éternel mouillage, l'innombrable et minutieuse végétation de pensées, de désirs, de perceptions qui les a envahis. Un homme est entré pour nous dans les sargasses d'un loisir infini.

Même après que ces belles pages de Rivière sur Proust se furent effacées de ma mémoire, cette image continua à hanter mon esprit.

Il emploie la métaphore, dira-t-on, parce qu'il est un poète en prose. Il l'est, mais cela n'est pas la raison. Il emploie la métaphore pour exprimer ce qu'il sent devoir être dit, et ne pouvoir l'être cependant en termes définis ; il l'emploie pour exprimer l'inexprimable, l'inexprimable non parce qu'obscur, mais parce que trop grand, trop gros de significations multiples pour être analysé. C'est un objet de vision, une chose qui doit être représentée sous forme d'image, qui doit être vue, sentie, expérimentée, mais non discutée.

La grandeur de Jacques Rivière me semble consister en ce qu'il se donne tout entier, en ce qu'il exprime sa personnalité intégrale dans tout ce qu'il écrit. D'autres écrivains français, peut-être même plus brillants et plus subtils,

font entrer en jeu seulement — ou avant tout — leur esprit. En cela, je crois, il est plus Anglais que Français. Lorsque je quittai Cambridge pour venir vivre à Paris, une des premières choses qui me frappèrent, ce fut le niveau plus élevé de la conversation dans la société française. Les entretiens en général me semblaient infiniment plus intellectuels. Et cependant à la fin d'un après-midi de discussion brillante, je sentais en moi un vide étrange, ou peut-être était-ce le sentiment de me trouver aussi loin de ces hommes admirables que lorsqu'ils venaient d'entrer dans la chambre. Je n'avais qu'un désir : une demi-heure de silence intime, afin de pouvoir les connaître. Un Français dans ses conversations se confine sagement à ce qui est « praticable », il nous montre ce qui est communicable, son esprit, mais cet esprit lui fait en même temps une brillante et étincelante armure qui lui sert à cacher et à protéger son âme de Latin, pleine de réserve. Un Anglais, et, je le crois, un Russe tentent l'impossible ; ils veulent nous donner tout ou rien, ils sentent qu'offrir son esprit est une demi-vérité, pour ainsi dire un mensonge. D'où le flot de paroles confus et heurté du Russe, d'où le bégayement de l'Anglais, son discours décousu, ses longs et pesants silences.

Il me semble que dans le *Roman d'Aventure*, Jacques Rivière analysait inconsciemment à l'avance ce qu'allait être dans sa vie sa propre méthode, son effort chevaleresque pour donner le tout, pour ne rien retenir, son sentiment que la vie est une, indivisible, incommunicable, mais qu'il faut tenter l'impossible. C'est là ce qui lui donne l'apparence de s'analyser lui-même, c'est là ce qui lui fait étendre à Freud une compréhension sympathique, exceptionnelle en France. Il s'efforçait déjà de ramener des profondeurs à la surface les perles qui reposaient dans son subconscient.

Rivière ne nous a laissé qu'un roman, seul fragment d'un travail nettement créateur : *Aimée*. La plupart du

temps, la façon dont les Latins comprennent l'amour répugne à mes sentiments. Elle me paraît non seulement grossière mais froide. Au fait, elle est si peu convaincante, qu'elle n'inspire même pas le dégoût, elle fatigue. Dans *Aimée* je trouve, à ma grande joie, un esprit latin dépeignant quelque chose qui vaut d'être appelé amour. Je trouve de la passion chauffée à blanc, une intensité de sentiments devant laquelle les sens sont toujours — inévitablement je crois, — réduits au silence.

Lorsque, il y a à peu près deux ans, je vins m'installer à Paris, l'homme que je désirais le plus voir était Jacques Rivière. Mes amis m'avaient prodigué d'aimables promesses, s'engageant à nous ménager une rencontre, mais le sort paraissait s'y opposer. En désespoir de cause, quelques semaines seulement avant sa mort, je m'enhardis à lui écrire. Il me répondit immédiatement et de la façon la plus aimable. Nous nous rencontrâmes deux fois, une fois chez lui, une fois chez moi. Je me sentis tout de suite à l'aise avec lui. Peut-être était-ce là un effet de l'intégrité de tout son être, ou bien de la douceur captivante de ses manières, une douceur qui me rappelle celle de Thomas Hardy, en tout cas, je sentis que j'étais en présence d'une personnalité dans laquelle on pouvait se réfugier comme dans un sanctuaire, et être soi-même. J'avais espéré, ou plutôt j'avais eu la certitude — peut-être trop hâtive — que cette sympathie instantanée mûrirait en amitié. *Dis aliter visum.*

HARRISON

LETTRE

Le 6 mars 1925.

MONSIEUR,

Ce soir, j'ai reçu la *N. R. F.* En déchirant la bande, le bord noir me sauta aux yeux. Jacques Rivière 1886-1925. Mort ? Jacques Rivière ! Cette figure charmante et gracieuse disparue ! J'ai d'abord rapidement parcouru le sommaire de la couverture. Pas un mot qui pût m'éclairer. Que veut donc dire ce bord noir ? Je tournai la première page... Alors, c'est bien vrai, Jacques Rivière, cet homme si exquis, si plein de grâce, ■ rejoint l'autre, son frère en art, son frère par la compréhension, par l'amour de ce qui est humain. Ce sont là des pertes qu'on ne peut mesurer par l'esprit. De tous les artistes que j'ai connus, ces deux hommes, Marcel Proust et Jacques Rivière étaient, par leur nature, les plus beaux. Le monde ne peut rien offrir qui compense leur perte. Pour moi, Jacques Rivière était un poète au sens le plus noble du mot — un poète de l'Art de la Vie. Son noble désintéressement, son idéalisme intellectuel frappaient la sensibilité, en chacun de ses gestes, en chacune des paroles qu'il disait. C'est à Proust que je dois le privilège de l'avoir connu ; cela suffit à m'assurer de ■ part une généreuse bienvenue. Mais rencontrer Jacques Rivière, c'était oublier tout, pour s'abandonner tout entier au bonheur rayonnant qui vous inondait

instantanément en sa présence, c'était tout oublier, pour ne plus être conscient que du fait de se trouver devant un homme dont on n'avait jamais connu — et dont à présent on ne connaîtra jamais plus — le pareil. C'est ce que je ressens en pensant à Jacques Rivière. Il entretenait dans l'esprit la flamme, dans le cœur l'amour, et le monde semble maintenant une demeure plus froide pour ceux qui se sont, ne fût-ce qu'un moment, chauffés à son soleil.

Croyez, Monsieur, à la sympathie la plus profonde et à la respectueuse estime de votre

STEPHEN HUDSON

L'ARTISTE EN JACQUES RIVIÈRE

Dans toutes ses œuvres et dans toute sa vie, Jacques Rivière était avant tout un artiste. Ses essais de critique étaient des œuvres d'art. Il tirait du monde des livres et des idées toute une gamme d'intuitions et d'émotions mises au diapason de son propre esprit : et c'est avec celles-ci qu'il composait ses pages, leur donnant ainsi une forme beaucoup plus proche de la poésie ou de la nouvelle que de la critique. Peut-être n'est-il pas de pays ■ monde où le critique ait plus de chance de devenir un artiste qu'en France. Rivière, parce qu'il était Français, concevait tout naturellement les livres comme des corps vivants, incorporés au corps social de sa race. L'activité de la pensée culturelle ■ été depuis des siècles une fonction de la France. Recevoir et engendrer des idées était pour Rivière une expérience vitale directe que rien ne séparait de l'expérience essentielle vécue par son pays. C'est pourquoi une tradition millénaire l'encourageait à donner à des réactions esthétiques et à des concepts intellectuels la structure qui exprimait sa personnalité, exactement comme, dans tout pays, l'artiste littéraire traduit son expérience des hommes sous forme de roman.

En général, en lisant un critique, vous approuvez ou désapprouvez ce qu'il dit, mais quelle que soit votre attitude, il ne fait que vous renforcer dans vos propres opinions. Jacques Rivière, lui, vous émouvait. Car dans toutes les discussions qu'il menait on retrouvait, comme

le symbole de sa nature, l'expression de l'âme chaste, palpitante, tendue de Jacques Rivière. Et une pareille âme, surtout lorsqu'elle trouve pour s'exprimer des formes exquises, touche des cordes beaucoup plus profondes que s'il ne s'agissait que d'un accord purement intellectuel. Rivière était évidemment le critique, tel que se le représentait Goethe, lorsqu'il disait qu'un jugement impersonnel — même s'il pouvait être parfait — était pour lui dénué de toute valeur. Il va de soi qu'un jugement ne peut être parfait. Le critique peut ou bien faire violence à son esprit naturel et l'atrophier, ou bien lui lâcher la bride, ou encore par la discipline que donne l'habitude des hauts niveaux intellectuels, le cultiver et le rendre harmonieux : c'était là le talent de Jacques Rivière.

Je ne puis isoler aucun de ses ouvrages de leur ensemble, ni l'œuvre de l'homme. Je ne puis dissocier son lyrisme personnel de sa rigoureuse pureté intellectuelle. J'aimais Rivière. J'aimais à voir s'élaborer en lui cette parfaite fusion de l'instinct et de la pensée, cette union du jeu intellectuel et d'un culte fervent. J'aimais en Rivière ce fond qui l'identifiait à la France. D'Abélard à Gide, tous vos maîtres n'ont-ils pas quelque chose en commun ? C'est l'esprit de l'homme défiant le chaos. Le chaos c'est le Cosmos avant que l'esprit ne l'accepte. L'esprit est une chose lamentable et bornée. Mais il fait face au chaos, il décide de le maîtriser en recherchant son essence. Ce qu'il trouve, il l'appelle Dieu. Ce qu'il fait de Dieu, il l'appelle culture. Il n'y a pas beaucoup de races qui aient transformé en culture ce qu'elles ont reconnu comme étant la vérité. Un esprit comme Rivière ne pouvait être que le produit d'une pareille race. En Rivière le critique devient artiste, dans la mesure où il donne au phénomène de la pensée une forme personnelle. Et si l'on pousse plus profondément encore l'analyse, le critique en Rivière se transforme en prêtre. Car son but constant n'est-il pas de transfigurer le chaos de la vie spirituelle

et de la création esthétique en une forme sociale, traditionnelle — française. Rivière a grandi à une époque chaotique. Il a pénétré cette époque jusque dans ses profondeurs. Mais sa volonté fut toujours d'harmoniser ce qu'il avait découvert, d'interpréter Rimbaud, Claudel, Gide, Proust et Freud de telle sorte qu'ils pussent être assimilés à la culture de son pays, et n'en pas contrarier la forme.

Cette discordance entre un esprit d'aventure et une volonté traditionnelle se retrouve aussi dans sa vie. Il était à la fois sévère et doux. Il y avait en lui à la fois un jeune garçon, et un esprit méditatif d'une maturité presque trop grande. Il était courageux en sagesse, et timide comme un enfant.

Que d'œuvres il promettait ! Des portraits encore comme celui d'Alain-Fournier, où il nous retrace un esprit humain dans son ardeur printanière, des romans encore comme *Aimée* — cette fugue psychologique où le charme de Mozart s'allie au sérieux de Bach. Et la biographie de Racine, l'a-t-il achevée ? Les dernières paroles que j'échangeai avec Rivière furent sur Racine. Je suis peut-être le seul homme qui « dans le domaine de l'anglais », pour m'exprimer comme Valery Larbaud, donne à Racine la place qu'il mérite parmi les plus grands artistes de tous les temps. Rivière me devait ce livre... Et cependant ne semble-t-il pas qu'en face de ce sort fatal qui nous a enlevé l'homme, il soit déplacé d'exprimer des regrets au sujet d'œuvres qui ne verront jamais le jour ?

New-York, février 1925.

WALDO FRANK

HOMMAGE

Théocrite déjà nous avait appris à pleurer la mort d'un être qui avait été une puissance dans la vie ; ses riches élégies ont fourni des thèmes de douleur à de nombreux poètes qui ont fait des noms de Lycidas, d'Adonis, de Thyrsis, les synonymes de la tristesse, et des symboles de celle-ci dans la nature, le cyprès, l'if, le saule pleureur, le décor d'un chagrin nourri et altier. Jacques Rivière suggère un sentiment plus simple et plus personnel, austère ; l'idée qu'il est mort réveille en nous l'émotion éprouvée à la lecture d'une anthologie grecque où les morts demeurés à demi-vivants retiennent leur place sur terre par des paroles brèves et poignantes.

Un pieux sommaire d'une vie complète bien qu'inachevée pourrait être rédigé ainsi : en moins de deux fois vingt ans, Jacques Rivière avait appris à connaître à la fois la province et la cité, et apporté la fraîcheur et la force de l'une aux tâches exigeantes de l'autre ; il fut un soldat qui avait souffert longtemps en pays ennemi, mais que n'avait pas aveuglé la haine ; il avait prêché la conciliation pour l'amour de la paix mondiale ; sa famille et ses amis avaient été sa joie et partout il avait parlé d'art et de littérature et exposé ses vues sur la vie ; mieux : ce sont ses livres qui sont à présent son testament, l'un, un exquis poème en prose, hommage rendu à une femme, le second, un ensemble de réactions intellectuelles variées et fermes, et enfin le troisième, tribut d'amour à un camarade soldat et frère, comme lui amant de la vie et des lettres,

tribut tel qu'un jour quelque ami pourrait lui en offrir un semblable. Tout cela compose une riche suite d'années, non pas trop courte pour la tâche, assez longue pour défier l'oubli de la mort.

Ce sont des pensées de ce genre qui me vinrent à l'esprit dans l'église Saint-Pierre de Montrouge où, il y a à peu près un mois, tous ceux qui connaissaient Jacques Rivière s'étaient réunis. Je les ai écrites aujourd'hui pour rendre hommage à celui dont l'enthousiasme contagieux pour la vie et les lettres, dont l'exubérance d'esprit, dont la rare sincérité sont restés la bénédiction qui seule peut adoucir cette

*Bitter constraint and sad occasion dear*¹

ELLEN FITZGERALD

1. *Contrainte amère, triste et chère conjoncture* (Milton).

HOMMAGE

Lorsque, il y a douze ou treize ans, son essai sur Ingres me tomba sous les yeux, je sus que désormais je retiendrais son nom et que je lirais tout ce qui serait signé de ce nom. Par ce seul essai il m'avait tout acquis à lui. Je savais que je me trouvais en présence d'un chef, d'un ami inconnu, d'un compagnon avec lequel je pouvais dialoguer en esprit sur les arts ; mais je ne savais pas que l'homme dont je m'étais formé ce jugement était si jeune, beaucoup plus jeune que moi, et qu'une aussi grande sûreté, une flexibilité si humaine n'étaient pas l'effet de l'âge mûr, mais bien celui de dons exceptionnels. J'avais à faire à une méthode critique en art qui se distinguait nettement de celle des époques précédentes. Et j'étais frappé de voir combien, depuis le temps où Diderot écrivait sur Greuze, et Baudelaire sur Delacroix, en ce domaine de l'expression littéraire ce qui n'était que senti et perçu s'était, si j'ose dire, spiritualisé — à quel point s'interpénétraient l'intellectuel et le sensible.

A mesure que je prenais contact avec ses travaux, sa façon d'interpréter une œuvre d'art me paraissait toujours davantage émaner d'une personnalité heureuse et harmonieuse, telle d'ailleurs qu'elle se traduisait en son mode d'écrire tout particulièrement sympathique. Il ne juge pas, il n'enseigne pas, il ne décompose pas ; il assiste à la naissance spirituelle d'un poème, d'une œuvre d'art, d'un tableau, cette naissance spirituelle qui se refait toujours devant les yeux de celui qui sait voir ; il suit la

ligne qui naît, il séjourne volontiers à l'intérieur du labyrinthe, et il le quitte serein : pendant tout le temps il avait tenu en mains le fil d'Ariane. Lorsqu'on réfléchit sur ce qu'il nous a dit d'une œuvre d'art et sur la façon dont il nous l'a communiqué, il semble qu'il ait, dans chaque cas, dit tout d'une fois, ainsi que dans une œuvre d'art tout existe simultanément.

Aujourd'hui, après tant d'années, je revois pour la première fois cet essai sur Ingres réuni à d'autres. Et c'est le livre d'un mort. Après ces années d'une séparation complète, j'aurais aimé par-dessus tout à faire sa connaissance ; j'eusse recherché son entretien. A présent c'est tout juste si j'arrive avec ces quelques mots à rendre hommage à la mémoire d'un disparu.

HUGO VON HOFMANNSTHAL

DERNIER SALUT

Relisant les pages que nous a laissées Jacques Rivière et, entre autres, cette *Introduction aux Miracles* d'Alain-Fournier (introduction qui nous éclaire sur Rivière tout autant que sur son ami) et arrivé à cet endroit (p. 17) où Rivière nous fait part de l'impression que produisit sur lui *Tel qu'en songe* de Henri de Régnier, — je me souvins d'autres vers de ce poète qui m'avaient frappé jadis :

*Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable,
Sachant que tout est vain dans le temps éternel.*

Et ces vers m'apparurent maintenant plus significatifs encore et plus profonds. Et il me sembla aussi que lorsque Rivière écrivait son *Introduction*, il les avait présents à sa mémoire. Il sentait obscurément, me semblait-il, que s'il essayait de « fonder sur le granit », il réussirait peut-être à conserver pour la postérité l'œuvre de Fournier, mais ne parviendrait pas à sauver la personnalité même de son ami. « Le temps éternel » le dévorera *impitoyablement* comme il a déjà englouti tant de vies humaines, jeunes et vieilles.

Comment lutter contre le temps tout-puissant ? Par quels moyens le vaincre ? Les édifices les plus solides élevés sur les plus durs granits, tout ce qui nous paraît inébranlable pour « les siècles des siècles » — tout cela, tôt ou tard, périra. Est-il donc possible de sauver de la rage du temps un jeune homme, hautement doué, il est vrai, mais qui n'avait pu encore acquérir aux

yeux des hommes le droit au *monumentum ære perennius* ? L'histoire n'inscrira pas son nom sur ses tablettes et les hommes, dont la mémoire est suffisamment chargée de tant de connaissances utiles et inutiles, l'oublieront rapidement.

Rivière en avait conscience, lorsqu'il se mit à écrire son *Introduction* ; et avec l'audace qui le caractérisait dès sa jeunesse et qui marque déjà ses premiers essais, Rivière résolut de défier le Temps lui-même. Il raconte que la phrase bien connue de B. Constant — « Je ne suis peut-être pas tout à fait un être réel » —, bouleversa littéralement Alain-Fournier, qui « recommanda solennellement de ne jamais l'oublier quand nous aurons en son absence à nous expliquer quelque chose de lui ». Et voilà comment il commente cette recommandation : « Je vois bien ce qu'était sa pensée : il manque quelque chose à tout ce que je fais, pour être sérieux, évident, indiscutable. Mais aussi le plan sur lequel je circule n'est pas le même que le vôtre : il me permet, peut-être, de passer là où vous voyez un abîme ; il n'y a peut-être pas pour moi la même discontinuité que pour vous. »

C'est ainsi que Rivière commence son *Introduction*. Il comprend bien que dans tout ce que pensait son ami une critique rigoureuse trouvera des défauts injustifiables. Il est impossible de le défendre complètement, tant qu'on se tient sur ce terrain où les hommes d'ordinaire se rencontrent et s'affrontent. L'évidence, l'indiscutabilité, ce que les hommes estiment par-dessus tout : le « sérieux », tout cela est en possession des adversaires. Mais il ne veut pourtant pas se déclarer vaincu. Tel Macbeth, il défie le destin. Il se demande si vraiment ce qui nous apparaît ici sur la terre évident et indiscutable et « sérieux » et en l'honneur de quoi nous dressons des monuments de bronze et de marbre, si cela est reconnu comme tel dans les autres sphères de l'être. Question si formidable et si paradoxale en même temps, que pour essayer d'y

répondre il faudrait opérer une révision complète de toutes nos représentations sur l'être. Et les questions de ce genre peuvent-elles donner lieu à quelque réponse ? Le Temps et la Raison Humaine, auxquels s'adressent ces questions, sont-ils capables de les entendre ? Malgré leur toute-puissance écrasante pour les hommes, ni le Temps, ni la Raison ne le peuvent. Jacques Rivière s'en rendait aussi bien compte que quiconque. Il écrit (p. 12) : « Quand je la compare à la sienne, toute ma vie, qui pourtant fut occupée par beaucoup des mêmes événements, m'apparaît affreusement positive. J'ai saisi bien des choses qu'il laissa échapper ; mais c'est lui qui volait, moi qui reste. »

Mais « affreusement positive » fut non seulement la vie de Rivière, mais aussi celle de son ami. Avec cette perspicacité qui ne l'abandonnait jamais, même quand il s'agissait des mouvements les plus insaisissables de l'âme d'autrui ou de la sienne propre, Rivière ne nous dit-il pas que la biographie de Fournier, quelque soin qu'on mît à l'écrire, ne serait que « le récit des faits qu'il n'a pas vécus ? » Mais s'il s'était agi de lui-même, malgré tout son courage, Rivière n'aurait pas osé nous raconter ce qu'il nous dit de son ami : parlant pour celui qui est passé dans un autre monde, on peut avoir l'audace de dire que sur un certain plan ce que nous considérons comme évident, « sérieux », peut perdre toute signification. Mais comment dire cela en parlant de sa propre personne ? Il est beaucoup plus facile de se dire « affreusement positif », de se comparer à un animal rampant, à condition de conserver le droit de se voir traiter comme un être réel. Celui qui est mort peut se passer de monument, mais les vivants ont nécessairement besoin de l'aide et de l'approbation de leurs semblables.

Non seulement dans sa vie, mais dans ses écrits aussi (et même dans cette *Introduction*) Rivière était souvent obligé d'être « affreusement positif ». Et il faut croire

que c'est précisément cet élément « positif » qui trouvera le meilleur accueil auprès des lecteurs de Rivière et durera le plus longtemps. Tandis que les remarques instantanées qui lui échappent comme par hasard et que je ne peux rassembler et souligner comme elles devraient l'être, à cause du manque de place, — ces choses à peine distinctes qu'il oppose à l'« indiscutable » de la pensée ordinaire — seront oubliées probablement, bien qu'elles nous révèlent la personnalité de Rivière tout autant que celle de Fournier, mieux que n'aurait pu le faire la plus complète des biographies.

Je ne puis terminer ces brèves pages sans citer quelques passages de l'*Introduction* qui m'ont particulièrement frappé. Ils concernent Fournier, mais il n'est pas nécessaire, je pense, de rappeler au lecteur qu'il s'agit surtout de Rivière :

« Il ne trouvait jamais faciles que les chemins inexplorés » (p. 45) ou bien : « Fournier n'est lui-même et ne trouve toutes ses forces que dans l'instant où il se sent vide de tout ce dont il a pourtant besoin » (47). Ou encore : « Sachant bien qu'il ne l'obtiendra pas, c'est un trésor qu'il exige, qui lui est dû » (48).

En réfléchissant au destin, non à la vie, mais au destin de son ami, Rivière voit clairement que les gens s'intéressent fort peu à ce qui précisément est le plus important pour l'homme, mais se trouve ainsi privé de valeur objective. « Dure tâche que de s'accomplir ! Que de liens il faut briser ! Que de contacts il faut rompre ! Comme il est seul, l'homme en qui bouge le pauvre et l'impérieux devoir de créer » (80). A la fin de l'*Introduction*, nous lisons ces paroles énigmatiques que je crois indispensable de citer entièrement, bien que je sache parfaitement, ainsi que le savait Rivière lui-même, que non seulement elles n'ont rien d'indiscutable, mais qu'elles ne pénétreront jamais dans la vie quotidienne, car elles sont un défi à toutes nos évidences : « S'il

(Fournier) acceptait de n'être pas ici-bas tout à fait un être réel, n'était-ce pas dans le pressentiment qu'il le pouvait devenir ailleurs ? Oui, je ne résiste pas, par instants, à cette impression que la mort fut pour lui ... comme une rame tout à coup pour s'aider vers plus de réalité et d'existence. Le son de cette voix qui l'appelait plus loin ... il l'eût laissé pénétrer jusqu'au fond de son cœur ... Esprit timide et sans peur, il s'enfonça dans ce monde même qui avait toujours régné sur sa pensée. D'un nouvel acte de foi ... il se l'ouvrit, j'en suis sûr, et de toute son âme, en un clin d'œil, le rejoignit. Il faut que nous pensions à lui, toujours, comme à quelqu'un de « sauvé »...

Voilà les pensées qui visitaient « par instants » Jacques Rivière, pensées bien éloignées des intérêts des hommes et qui ne lui venaient d'ailleurs qu'en de rares moments. Elles sont loin d'être indiscutables et ne sont pas « fondées sur le granit ». — Rivière lui-même nous l'a dit au début de son *Introduction*. Mais lorsque ces pensées venaient à lui, il n'avait plus confiance dans les « granits humains ». Et maintenant que sur les traces de son ami il est parti pour cette contrée d'où aucun voyageur encore n'est revenu, nous pouvons lui adresser comme dernier adieu ces vers aériens du poète de sa jeunesse :

*Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable,
Sachant que tout est vain dans le temps éternel.*

Trad. BORIS DE SCHLÖTZER

LÉON CHESTOV

ESPRIT DE FINESSE

(*A propos d'Études*)

S'il fallait, parmi tant d'autres, indiquer pour quelle raison surtout l'œuvre de Jacques Rivière éveilla dès le début, en Italie, un intérêt proportionnellement plus considérable que bien d'autres œuvres plus vastes et plus complexes (comme Rivière n'a pas eu le temps de nous en donner), je définirais cette raison de la façon suivante : nous y reconnaissons une manifestation rare, et, pour tout dire, exemplaire de ce qu'après Pascal, il faut nommer *l'esprit de finesse*.

Au moment précis où parurent les *Études*, on assistait en Italie à une réaction contre le goût académique, provincial et approximatif qui avait dominé les recherches littéraires et la critique, et cette réaction se traduisait par un certain excès de l'esprit de système et de l'esprit géométrique. L'exemple de Croce était devenu une réalité agissante ; mais non sans divers inconvénients, dont Croce ne saurait être rendu responsable. « Rien ne mène plus vite à la barbarie que l'attachement exclusif à l'esprit pur » ■ dit Paul Valéry. L'idéalisme de Croce, tel que l'entendaient ses épigones, risquait de dégénérer en barbarie. C'est ce qui se produisit chez plus d'un.

Pour comble de malheur, à cette époque, en dehors de la routine fabriquée des professeurs et du combatif esprit de système crocien, les tentatives de nouveauté et les audaces des indépendants se résumaient dans le futu-

risme qui eut sans aucun doute certains mérites, mais garda toujours dans son essence quelque chose de fruste et de rhétoricien. En définitive, il y avait quelqu'un qui, de quelque côté qu'il se tournât, se voyait sacrifié, c'était l'*esprit de finesse*. Les disciples de Croce le tenaient en suspicion, le sachant enclin à s'exercer à rebours de tout système et sachant aussi qu'au lieu de déduire la vérité des théorèmes, il préfère à tout risque l'extraire du plus secret de la sensation. Quant aux futuristes, ils avaient mille raisons pour se sentir gênés et irrités par ses exigences d'aristocrate, par son refus de se contenter de compromis plus ou moins sommaires.

L'appui de la tradition qu'on devait retrouver plus tard chez les humanistes, chez certains de nos écrivains du XVIII^e siècle, chez Baudelaire, etc... faisait alors complètement défaut. La critique de Rémy de Gourmont et d'Anatole France ne touchait plus qu'un monde vidé de motifs d'intérêt vivants et directs. Tout ce qui pouvait, en Italie, satisfaire en quelque manière à ces besoins nouveaux, se réduisait à de vagues échos de Walter Pater, ou plus exactement à ce qui était passé de Pater chez d'Annunzio, à travers Wilde. Mais ce qu'il y a d'un peu mou dans la manière de Pater, ce qu'il y a d'excentricité et de « blague » un peu chez Wilde, privait d'autorité ces deux modèles. Par un instinct original et personnel, seuls, Renato Serra et Alfredo Gargiulo avaient su offrir quelques affirmations isolées, mais exquisées de ce que nous avons appelé l'*esprit de finesse*.

Les *Études* de Rivière et le *Mallarmé* de Thibaudet, avec toutes leurs différences, nous arrivèrent fort à propos, à peu près au même moment. Une grande partie des expériences littéraires, picturales et musicales que ces ouvrages présupposent étaient déjà une richesse acquise par nos jeunes écrivains, du moins par les meilleurs d'entre eux. Toute leur attention put donc se concentrer sur la technique de ces réalisations critiques, sur l'ingéniosité, sur la nouveauté

des définitions. Non, le mot « définition » est inexact ; il s'agissait d'une chose plus importante que de définir. La critique, sans aucun doute, est jugement. Mais, dans la pratique, une foule de jugements critiques portent sur une matière latérale, qui n'a que bien peu à voir avec la matière sur laquelle on présume que le jugement est porté. De nombreux critiques, en parfaite bonne foi, croient nous parler d'un auteur. L'auteur, en réalité, reste pour eux hors de portée ; ce dont ils parlent, ce qu'ils jugent, ce n'est qu'une ombre ou qu'une caricature.

Chez nous en particulier, on avait trop défini, trop jugé. On avait prononcé sans compter trop de condamnations et d'acquittements. Le « ton mineur » de Rivière, cette réticence qui n'est pas timidité intellectuelle, mais extrême conscience et qui est certainement une des meilleures leçons de Gide, ne manquèrent pas en Italie, nous l'avons dit, de vertu communicative. Ils contribuèrent à confirmer et à accroître le besoin et le goût du concret et du réel ; en même temps, le style de Rivière témoignait de l'élégance et de la pureté que peut atteindre la prose critique, cette prose d'ordinaire traitée avec si peu de grâce.

Le don d'imitation verbale de Rivière nous paraissait extraordinaire, surtout peut-être dans ses critiques sur les peintres. Quelle solennité lumineuse dans l'étude sur Cézanne, et qui vient moins d'une interprétation littéraire du sens lyrique de cette œuvre que de la construction des phrases, de l'agencement des mots selon des lois conformes aux lois statiques et au mouvement qui régissent cette grande peinture ! Il y a dans les pages sur Matisse l'acidité même du dessin matissien ; le choix et la place des mots rappellent certaines bizarres équations chromatiques, et des déchirures en sourdine semblent reproduire les hiatus caractéristiques de la composition spatiale. Et quand Rivière parle d'Ingres, sa prose se gonfle et se dénoue, rivalisant avec l'arabesque marmoréenne des nymphes et des baigneuses.

Dans sa préface à la nouvelle édition d'*Études*, Rivière a introduit quelques réserves sur l'excès de chaleur et de couleur de ses critiques de jeunesse. On pourrait en convenir avec lui pour certains passages, où il s'écarte de sa méthode analytique et quitte le « ton mineur », comme dans les derniers paragraphes de l'essai sur Claudel ou en quelques autres endroits. Pour tout le reste, à la seconde lecture, on s'aperçoit que le livre est resté tel qu'il était apparu la première fois ; dix ans ont passé, qui ont emporté des tonnes et des tonnes de littérature ; le livre de Rivière n'a pour ainsi dire pas bougé. Et les années qui viendront ne pourront le vieillir.

Comme certaines œuvres : mosaïques, bijoux, extrêmement fragiles d'aspect, mais qui résistent au temps mieux que des monuments et des cathédrales, et refleurissent, à peine hors de terre, brillants et intacts, comme sortis d'hier de la main de l'artiste, de même ces *Études* ont été composées d'une matière choisie, pétrie et polie avec une insatiable perfection. L'esprit de vie a pénétré ces signes si patiemment unis, il ne s'en échappera plus jamais. Quand on cherchera témoignage de la façon dont, à une des époques les plus laborieuses et les plus désorientées, on considérait les choses de l'art, le livre de début de Rivière, parmi tous les autres témoignages, sera un des plus autorisés et des plus sincères. Un des rares qui auront su conserver leur évidence.

EMILIO CECCHI

GRATITUDE

Il y a un second âge de raison, le vrai, où l'on s'aperçoit que la mort est le témoin de la vie, qu'elle la protège de son aile. Elle est encore impitoyable et, jetant la nuit autour de nous, elle fait fi — trop souvent, hélas ! — de notre sagesse qui s'en était fait un doux rongeur.

Je ne puis me résigner à croire que Rivière ne viendra pas en Italie, ce printemps. A Naples, à Gênes, à Rome, à Milan, à Turin, on se faisait une fête d'avoir bientôt à l'accueillir. Il était si heureux de ce voyage. Il aurait répandu le bien, ici comme ailleurs. Il aurait aidé, une fois de plus, au rétablissement de la liaison entre les intellectuels d'Europe, et ce n'était point, je crois, le moins méritoire de ses efforts.

Je l'ai connu en 1912. Je lui avais porté le manuscrit d'un ami. Après quelques semaines le roman me fut retourné avec un billet de refus. Je trouvais ce roman plein de mérites, et je les fis valoir. Rivière reprit le manuscrit et, l'ayant relu, maintint son avis. Mais il l'avait relu attentivement, et m'en donna par mille observations la preuve, et c'était un gros volume.

J'ai revu Rivière après la guerre, six ou sept fois. Nous avons échangé une quinzaine de lettres. Et notre amitié s'était affermie.

Je dois avouer qu'en 1923, je ne connaissais presque rien encore de son œuvre. Il me semblait que nos deux esprits ne pouvaient en aucun point se concilier. Je fis un effort pour entreprendre et poursuivre la lecture d'*Aimée*. Je voulus

connaître ensuite ses livres antérieurs, et, depuis lors, tout ce qui venait de lui m'attirait profondément.

Il possédait le don de mettre de l'ordre dans l'esprit.

En une période d'égarement, de détresse, d'écœurement, comme la nôtre, où l'évasion est devenue la règle, où tout masque est bon afin de ne plus nous souvenir de nos traits, où le rêve est invoqué pour abolir la mémoire, il n'avait d'autre mirage que le havre de la conscience.

Il avait choisi l'aventure la plus difficile et la plus audacieuse, quoique la plus dissimulée.

Devait-il à l'exemple de Gide, à l'enseignement de Bergson ou à son fond catholique, la tournure de son esprit ?

Sa méthode était de pure tradition catholique. En le lisant, ce qui refermentait en moi, c'étaient de vieilles souches de ma première éducation, fort religieuse. Ainsi, de réveil en réveil, il me menait loin, au delà de la naissance, à la suite d'une longue montée de générations fidèles aux mêmes normes.

Son analyse vibrerait aux trois cordes de la harpe catholique : le scrupule, la nostalgie, l'espérance.

Le scrupule, suivant, il me semble, une pente française glorieuse, s'aiguissait en lui jusqu'au remords. De là cette hésitation qui était une crainte de blesser en se blessant, cette prudence à avancer, comme un filet d'eau qui se clarifie en accomplissant sa trame avant de sourdre lumineux.

La fable souveraine de l'Église, celle du paradis perdu, est notre sirène, parée de la mélancolie des origines. Elle suit la course de l'homme. Il ne quittait pas des yeux cet abîme grandissant. Son style en gardait l'ombre.

L'espérance non plus ne lui faisait défaut. C'était une espérance retraitée en elle-même. Elle ne l'éblouissait pas. Il l'apercevait moins comme un prix qu'il ne l'entretenait comme un mobile. C'était pour lui le ressort de l'inquiétude. Son culte de la raison — son aristotélisme, convien-

drait-il de dire — acquérait ainsi la souplesse de la vie.
De là, la cadence mystique de sa pensée.

Des mots...

S'il ne nous avait appris à nous soumettre, coûte que coûte, au devoir, j'aurais gardé le silence devant la barque invisible qui l'a emmené.

Rome, février 1925.

GIUSEPPE UNGARETTI

L'ESPRIT CLINIQUE DE JACQUES RIVIÈRE

Pour poser un diagnostic, le clinicien commence par recueillir minutieusement *tous* les symptômes que présente le sujet à examiner. Il note indistinctement tous les faits, même les plus insignifiants en apparence, sans se soucier de la conclusion à laquelle cela le conduira. Ce travail préliminaire accompli, il analyse les renseignements réunis de la sorte et en déduit la solution du problème.

Cette méthode — qui est celle de toute science expérimentale — doit au premier chef être objective et désintéressée : tout *a priori*, toute restriction doivent en être bannis. Telle est l'attitude de Marcel Proust et je me plais à y retrouver l'influence du milieu médical dans lequel il a vécu. Un jour que je parlais de cela avec Jacques Rivière, il m'apprit que lui aussi était fils de médecin ; je vois dans ce fait l'explication de la démarche intellectuelle de celui dont nous pleurons aujourd'hui la perte.

Mais tandis que Proust semble se limiter à la première étape du processus clinique, poussant la minutie de ses investigations autant en profondeur qu'en surface, dissolvant l'atome, pour ainsi dire, Rivière, lui, sans rien abdiquer de sa rigoureuse et scrupuleuse objectivité, s'efforce d'arriver à une conclusion dont l'autre se désintéresse.

Dans cette vaste enquête qu'il poursuit sans cesse, aucun fait ne lui paraît négligeable. Qu'il étudie « l'Allemand » ou « Dada » il exige de lui-même une impartialité absolue, et il s'y contraint d'autant plus que ses préventions étaient plus marquées ; c'est ainsi que la conclusion où l'amène

son étude de « l'Allemand » n'est pas celle qu'il pressentait en commençant son travail. D'aucuns peuvent lui reprocher son *indécision* ; j'y vois au contraire une magnifique probité intellectuelle.

J'ai rencontré Jacques Rivière à Bruxelles à l'occasion d'une conférence ; des conversations avec André Gide avaient servi d'introduction à cette entrevue. Je me suis rarement trouvé avec quelqu'un aussi épris de vérité : il ne fallait pas longtemps pour se sentir devant une conscience.

Il a sacrifié — tous le savent — son œuvre propre à sa tâche de directeur de la *N. R. F.* Qu'est devenu le roman, auquel, il y a un an, il me dit qu'il travaillait, et dans lequel il étudiait le problème de la famille ? Ses fonctions à la revue ne lui laissaient guère le temps de s'en occuper. Il le regrettait, mais ne s'en plaignait pas ; au contraire, il aimait sa tâche. Cette recherche ininterrompue de talents nouveaux, les découvertes heureuses qu'il avait faites, il en parlait avec joie. Il n'y avait en lui aucune morgue, mais la joie saine du travail bien fait.

Son labeur souvent ingrat a-t-il reçu la récompense qu'il méritait ? Certaines attaques venaient de trop bas pour qu'on y fasse attention. L'affection, la sympathie et le respect unanimes lui demeureront acquis. Si j'ai pu exprimer le témoignage admiratif de ses lecteurs, je m'estimerai heureux d'avoir parlé en leur nom.

D^r W. SCHUERMAN

IMPRESSIONS SUR JACQUES RIVIÈRE

Je ne peux donner que des impressions. Je n'ai pas rencontré souvent Jacques Rivière. *L'Allemand* et surtout ces études critiques publiées jadis, que j'avais relues après la guerre, sa préface aux *Miracles* aussi, m'avaient avancé les éléments d'un portrait moral, physique même, où, derrière des traits bien marqués, d'une composition un peu sévère, je distinguais une âme pleine d'élans, un mélange de fidélité et d'essors personnels, et autour de cela une sorte de fantaisie très voilée.

Ainsi j'apercevais Rivière et le croyais connaître sans l'avoir vu. Lorsque je lui fus présenté un peu plus tard, il me fut agréable de constater que l'homme et le portrait que je m'en étais fait d'avance, d'après son œuvre, se ressemblaient parfaitement. D'ordinaire je me trompe ; la figure que j'essaie de tirer d'une œuvre n'est qu'un fantôme de mon imagination. Je trahis l'écrivain plus qu'il ne me déçoit s'il m'arrive de le voir en personne. Mais l'œuvre de Jacques Rivière est un miroir clair de ses doutes et de ses certitudes, de sa bonté et de ses essais de justice, de sorte que, même dans cette diversité et ces tiraillements, l'on peut dégager sans peine les lignes essentielles d'une physionomie parfaitement équilibrée et vraiment touchante.

Je l'avais vu la première fois dans son bureau de la *Nouvelle Revue Française*. On le sentait pressé, nerveux, encore secoué par l'électricité du travail auquel on l'arrachait ; le sourire affable et la volonté de l'accueil couvraient mal une belle impatience qui grondait en lui. Quelques mois plus

tard, il vint faire à Bruxelles une conférence sur Gide, et je pus mieux le traverser dans cette double circonstance d'une lecture en public et d'une causerie parmi quelques intimes. Jacques Rivière n'était pas un conférencier comme on s'entend généralement à se figurer ce composé de gestes, de voix et d'attitudes, qui jette sur le public un charme faux, d'ailleurs vite dissipé. Le charme de Rivière, on ne peut employer d'autre mot, me sembla d'une qualité intérieure que sa gaucherie ne faisait qu'accentuer ; la timidité de son maintien et la difficulté apparente de sa diction se corrigeaient admirablement par un accent d'une telle sincérité, tellement dépouillé de supercherie et d'apprêt, que l'émotion me gagna tout de suite, l'émotion qui était sienne et qui s'élargissait déjà en amitié dans l'auditoire. Son visage, on ne le regardait plus, on suivait très clairement l'exaltation pourtant contenue de cet esprit et de cette âme qui s'expliquaient méthodiquement, un peu nerveusement. Jacques Rivière lut pendant deux heures, et nul ne s'aperçut de cette longueur ; à la vérité, cette lecture n'en était pas une, elle paraissait plutôt un dialogue avec soi-même, parfois pénible, exquis de sincérité.

Lorsqu'il fut parmi nous, entouré d'amis, je fus frappé de ceci : quand son visage demeurait sérieux, il s'y inscrivait une amertume qui n'était peut-être que lassitude physique, mais où il me sembla deviner plutôt la trace d'un combat intérieur, d'une perpétuelle lutte entre les éléments d'une recherche de stabilité et d'équilibre. Souriait-il (et je remarquai depuis que le sourire était chez lui aussi naturel que la sévérité), soudain tous ses traits s'organisaient dans une sérénité parfaite. Le sourire était sans doute son attitude idéale, une réalisation provisoire, une perfection non atteinte mais esquissée déjà. Jacques Rivière souriait merveilleusement comme les enfants, de ses belles lèvres pures, légèrement sensuelles, et surtout de ses yeux qui paraissaient alors comme une pleine mer à l'horizon courbe infranchissable. Il était troublant et reposant à la fois.

Nous l'avons tout de suite et beaucoup aimé.

Il n'est pas absurde de parler de l'influence de Jacques Rivière en Belgique. Depuis qu'il avait assumé la direction de la *Nouvelle Revue Française*, lourde tâche, nous suivions assidûment ses efforts pour distinguer l'indépendance du talent et l'authentique sonorité des œuvres chez les jeunes et chez les aînés. On pouvait n'être pas d'accord avec lui, parfois, mais il était impossible de nier sa franchise et le souci qu'il avait de ne laisser échapper aucune des manifestations, si lointaines fussent-elles, d'un tempérament véritable. C'est ainsi qu'il sut distinguer et tirer de l'obscurité quelques poètes, pour qui la chaleur de sa sympathie fut une véritable révélation. Son amitié était éclairante. La *Nouvelle Revue Française* a su créer en Belgique, parmi les écrivains, une direction d'idées et de goût, dont nous sommes redevables à Rivière. Chacun de ses choix était discuté, le plus souvent approuvé. Nous admirions sa méthode et ses découvertes nous faisaient éprouver autant de joie que d'étonnement. La ligne d'investigation qui était sienne, pas toute droite, mais impatiente de justice et par cela même tourmentée, nous l'avons suivie nous-mêmes avec une soif agitée... Il n'y a que les égoïstes qui purent prendre son inquiétude pour de l'hésitation.

FRANZ HELLENS

JACQUES RIVIÈRE ET LA BELGIQUE

Jacques Rivière comptait en Belgique — où plusieurs fois il vint commenter l'œuvre de Gide et celle de Proust — beaucoup de vrais amis. Les meilleurs amis sont peut-être les timides, les silencieux qu'on ignore. Jacques Rivière conférencier, romancier, critique et directeur de la *Nouvelle Revue Française*, possédait aux yeux des septentrionaux le grand mérite de n'être pas un auteur brillant mais un auteur sûr, un guide attentif et précautionneux, une conscience. Mieux que sur des admirateurs, il pouvait compter sur des fidèles. Il était plus un compagnon qu'un chef. Il partageait l'inquiétude des jeunes hommes, leurs scrupules (nous en avons encore, quoi qu'on dise) et leurs souffrances. Il a souffert plus que nous. Il a souffert *pour* nous.

Ce qui devait le rapprocher des Belges, c'était son amour conjugué du solide et du mystérieux, son dédain de la surface, son besoin de comprendre et de pénétrer au fond. Où nous recherchons trop les ombres, il ne voulait que des clartés. Nous le suivions où nous n'aurions pu, faute d'instruments de sondage, d'investigation, d'analyse, le précéder, mais où nous hélait une voix que la trépidation des autobus n'a point couverte. On lit Proust et Freud en Belgique ; on ne se contente point d'en discuter. On lit, avec assez de lenteur, la N. R. F. et tout ce qu'écrivit son directeur mérite éminemment d'être, dans le silence et le calme, médité.

Rivière, s'il le fallait, se disait catholique. Il n'éprouvait

pas le besoin de s'afficher. Par là encore il nous était plus sympathique que tels apôtres d'un « intégrisme » où nous ne voyons que confusion. Nous sommes — y compris les moins orthodoxes d'entre nous — catholiques naturellement, un peu comme nous sommes belges, sans le vouloir et sans en tirer vanité. Avec cette différence que nous trouvons une certitude et une sécurité où Jacques Rivière ne put, hélas ! qu'alimenter son inquiétude, nous avons comme lui le mépris des « pharisaïsmes tondus », le respect de Phumain, voire du matériel et de l'humble réalité coutumière. Bien des Français, je crois, s'ils n'osent l'avouer, refusent au héros d'*Aimée* la considération et la pitié dont il est digne. Nous devinons que les chrétiens condamnent, que les autres s'étonnent, vont sourire. Un catholique du nord s'interroge avec François, se retrouve en lui, prêt à toutes les indulgences comme à partager les tortures morales du plus secret et du plus noble des amants.

Avons-nous bien compris Rivière ? Il n'a cessé de « s'expliquer », d'abord et surtout avec soi-même. Ce que nous pouvons lui envier, c'est la précision de son langage. Il était par là tellement de son pays ! Nous, nous *sentons* profondément et sommes généralement impuissants à nous rendre un compte exact de nos impressions et des mouvements de notre cœur. En tout cas, nous l'aimions bien, c'est ce qu'il importe de dire aujourd'hui. A plus d'un d'entre nous il avait témoigné sa particulière estime, accueillant un Franz Hellens, un Mélot du Dy, un Odilon-Jean Périer, avec un empressement qui faisait honneur à sa clairvoyance. Nous lui devons beaucoup. Nous voudrions qu'on nous considérât comme alliés à la grande famille qui le pleure. Nous sommes pris de court, émus, désarmés.

PAUL FIERENS

JACQUES RIVIÈRE VIVANT

Puis-je parler de Jacques Rivière ?

Je crois l'avoir beaucoup aimé, je n'ai jamais su le lui dire.

Il m'embarrassait comme font les enfants : je sens qu'ils m'écoutent, tant de curiosité m'étonne ou je la suppose ironique. Je suis prêt à les supplier de me croire sur parole, et à leur demander pardon, au hasard, de la déception. Jacques Rivière m'attendait, m'interrogeait... Comment répondre ? J'étais venu le reconnaître et je m'apprêtais à l'aimer. Il n'avait aucune des ruses d'un grand homme, mais vraiment une vivacité d'enfant.

Je le revis, un peu plus tard, chez des amis bruxellois, dans une situation presque ridicule : il s'était appuyé à un fauteuil ancien, ce meuble avait cédé sous lui et tombait en morceaux. Il s'en tira si gentiment, si proprement, que tout le monde lui en sut gré. Je sais que l'anecdote est bien futile. Mais je vis là comme Rivière échappait *naturellement* à cette vie de tous les jours, pleine de pièges misérables, de meubles truqués, de chausse-trappes — où nous faisons si gravement figure de sots.

Il a *mieux* vécu, *plus* vécu que tel amateur de Puissance ou de Réalité.

Il était assis parmi nous entre la nuit et la lumière, « grave et léger », consolant comme une évidence.

On n'oubliera pas cette voix basse, passionnée, ce beau sourire un peu voilé...

Jacques Rivière ? Vous voyez bien que je le connaissais à peine, mais que j'ai perdu un ami.

ODILON-JEAN PERIER

TÉMOIGNAGE D'UN ÉTRANGER

Oui, monsieur, je vous parlerai volontiers de Jacques Rivière, car, précisément, j'en avais besoin. Sa mort si inattendue m'a plongé dans des réflexions attristées pendant plusieurs jours ; des sentiments chagrins m'ont occupé tout d'un coup, comme des ennemis qu'un petit pays voit soudain apparaître devant sa capitale. J'étais heureux, me disant qu'à mon âge, celui de Rivière, des artistes ont seulement débuté, vraiment débuté, j'entends en créant leur première grande œuvre, et j'étais plein d'un espoir sans doute insensé. Et voici qu'il m'est rappelé qu'à trente-huit ans, on peut mourir, voici qu'une fois de plus, je sais ceci, qui est terrible : la mort ne s'arrête pas devant cette objection que la victime n'a encore rien achevé de sa tâche, rien achevé complètement. Qu'il est donc urgent de se presser, d'avancer, de *choisir*...

Quand je ferme les yeux en pensant à Jacques Rivière, il y a cinq ou six mots qui se mettent à bouger dans ma tête, toujours les mêmes : distinction d'âme, profondeur, scrupules, hésitations, honnêteté. Je l'ai connu personnellement, nous avons échangé des lettres (la dernière fois à propos de la si belle et si ferme admonestation qu'il avait adressée à M. Massis), et j'ai lu la plupart de ses ouvrages. Ayant vécu une dizaine de jours en sa compagnie, il y a trois ans, je notais ceci : « Non seulement il est encore assez jeune, mais en outre il est juvénile. Une réelle chaleur d'âme se trouve chez lui presque toujours maîtrisée. Il pense beaucoup, et profondément, mais non

pas, à ce que je crois, de propos délibéré ni selon un plan préconçu ; sa pensée toujours jaillissante est teintée de sensibilité et sa sensibilité est imprégnée de pensée. Il parle rêveusement, il cherche ses mots, il en trouve parfois qui ne sont pas tout à fait clairs ; toujours, quelque chose, en lui, est en train de naître et des remous bousculent des remous. Quelquefois, il se tait brusquement, avec un geste d'excuse et de timidité. C'est un esprit riche, toujours cherchant, et c'est un caractère d'une droiture parfaite. » Il avait certes d'autres qualités, positives, précieuses, qui ont fait de lui un directeur de revue de premier ordre, si j'en juge par le résultat, un romancier peut-être insuffisamment synthétique, mais pénétrant, un essayiste que j'admire et que j'aime parce que ses essais étaient avant tout des dialogues avec ceux-là d'entre les grands artistes qu'il lui fallait ou repousser ou adopter pour se trouver lui-même (surtout adopter, et parfois avec un peu trop d'enthousiasme juvénile, le mot revient tout seul). Sans doute. Mais je retrouve toujours, dans ma mémoire, ces mots obsédants : scrupules, hésitations — hésitations au moins apparentes. Avec les meilleures intentions du monde, il pouvait lui arriver d'employer dans la conversation, pour caractériser tel grand écrivain qu'il aimait, qu'il prônait, qu'il entendait glorifier, des expressions quelque peu surprenantes au premier abord ; elles semblaient faire des concessions aux adversaires mêmes de son grand homme ; elles leur permettaient de songer qu'il avait probablement trop bien compris leurs objections pour ne pas y souscrire en partie ; elles le mettaient, pour tout dire, dans la posture de celui qui fait à ses contradicteurs un bout de conduite jusque dans leur camp. Attitude et procédé d'ailleurs élégants et rassurants ; s'il croyait fermement, ce n'était jamais sans connaître les arguments des incrédules. Attitude surtout profondément honnête. Il était loin d'avoir achevé sa recherche du vrai, recherche si passionnée, si attentive

aussi, et, croyant avoir le temps, il refusait obstinément de jamais paraître plus assuré de ses dires qu'il ne l'était en son for intérieur. Que le Destin ait brusquement barré devant lui le chemin par où ses ardentes recherches l'auraient peut-être conduit à des réalisations plus complètes et mieux définies que celles, précieuses pourtant, qu'il nous a laissées, c'en est d'autant plus tragique. Et je suis douloureusement d'accord avec vous tous, ses amis plus intimes, pour trouver poignant que lui-même s'en soit certainement rendu compte avec désespoir pendant les longues heures de révolte et d'horreur qui ont précédé sa mort.

Haarlem, 1^{er} mars.

JOHANNES TIELROOY

HOMMAGE

Vous me demandez quelques lignes sur Jacques Rivière.

Je ne parlerai pas de son œuvre : elle est pleine de promesses, d'une grande sincérité et fait regretter qu'il n'ait pu donner toute sa mesure.

Je ne veux qu'évoquer quelques souvenirs qui — il faut l'avouer — ne sont que d'un intérêt très restreint, mais qui rappelleront à plusieurs de mes compatriotes Rivière tel qu'ils l'ont vu en Hollande en novembre 1923.

Nous fîmes sa connaissance à l'occasion d'une série de conférences qu'il donnait aux Pays-Bas pour les différents comités de *Nederland-Frankrijk*. Il ne s'était pas rendu la tâche légère ; il avait choisi un sujet ardu, *André Gide*, et il faut reconnaître avec une certaine honte que plusieurs Hollandais ne connaissaient pas suffisamment l'œuvre de son auteur préféré (il y en avait même qui le confondaient avec Charles Gide, l'économiste). C'est pourquoi Rivière, modeste comme il était, ne sentait pas toujours son admiration partagée par son auditoire, ce qui l'intimidait et le rendait un peu hésitant parfois. Cependant, son enthousiasme pour Gide lui fit tracer un portrait spirituel de son ami si pénétrant et si fouillé qu'en toute conscience je pouvais assurer à notre conférencier qu'il lui avait gagné plusieurs lecteurs et admirateurs.

Depuis je revis Rivière à Paris, dans sa jolie maison de la rue Boulard, parmi ses amis, et je fus frappé par ce même air de modestie, de candeur, de profondeur d'esprit que je lui avais remarqué à Amsterdam.

Vraiment le monde a éprouvé une perte douloureuse par la mort de Rivière, se voyant enlever en lui un homme modeste, probe et pur, un homme de talent et de cœur.

J. FRANSEN

SOUVENIR

En 1917, après trois années de captivité, Rivière fut interné en Suisse où il dut attendre la fin de la guerre. C'est alors, après quelques lettres échangées, que nous nous rencontrâmes. Je me rappelle ma surprise. Ce soldat affaibli avait l'air d'un adolescent. « Vous êtes Jacques Rivière ? » Et il s'étonna à son tour de l'importance que je lui accordais.

Cette première impression est demeurée sous les autres images que je conserve de lui, elle les pénètre toutes. Jamais, malgré l'assurance qui lui était venue avec la notoriété, je ne pus oublier ce visage pâle et ce corps accablé, cette expression sans défense de captif en exil où se lisaient du premier coup la douceur, la modestie et la véracité. Rivière, on le connaissait plus ou moins bien : il était impossible de ne pas l'aimer. Pourquoi ? Peut-être à cause de sa transparence. Alors que tant d'autres se masquent, se dérobent, vous mentent pour mieux vous satisfaire, il se montrait tel quel. Cet être exceptionnel par la bonne foi n'essayait pas de vous séduire. Parfois même, il soulignait exprès ses insuffisances, ce qu'il croyait être ses médiocrités, comme s'il redoutait une illusion favorable. Son meilleur hommage consistait à vous mettre au courant de ses inquiétudes. Il vous faisait assister au travail de sa pensée, il hésitait sous vos yeux, il s'offrait à votre contrôle, lui qui pourtant méritait le maximum de confiance.

La répugnance au tout fait, voilà ce qui suffirait à le définir en partie. Pas de résumés, pas de renseignements

de seconde main, aucune affirmation « de chic ». Il tenait à recommencer lui-même les expériences et les lectures qu'il envoyait les autres d'avoir faites, afin d'être sûr, et de porter un témoignage fidèle. De là, peut-être, sa lenteur. Il avait trop d'honnêteté pour prendre des raccourcis. Il était lent, non par paresse, grands diex, ni par lourdeur, mais par application.

Son zèle patient l'a entraîné à des engouements successifs qui jalonnent la marche de son esprit. Il ne craignait pas de subir des influences : cette docilité indique son absence d'amour-propre, mais elle ne doit pas nous dissimuler sa résolution. On l'a cru timide parce qu'il était sincère, alors que personne, sans doute, n'a été plus exigeant. Ses admirations étaient autant de conquêtes obstinées. Et sa ferveur devait beaucoup à cette jeunesse qui le rendait neuf devant chaque œuvre nouvelle, comme il était neuf, je pense, devant chaque émotion. J'ajoute que ses détours, ses incertitudes prouvaient l'importance capitale qu'il donnait au but de sa recherche, lequel était la vérité. De telles hésitations, et sa douceur intrépide, faisaient de lui le contraire d'un dilettante. Mais trouver la vérité trop vite, à la manière des dogmatiques, lui eût paru une inconséquence.

Cette grande âme touchante n'a pas eu le temps de s'exprimer tout entière. Le destin n'attend pas la fin de nos scrupules. Étonnants de tendre perspicacité, ses quelques livres ne représentent que l'amorce d'une œuvre qui eût été bien généreuse, bien belle, et on les lira, le cœur serré, comme une préface interrompue. Rivière les avait poussés dans des directions diverses : la critique littéraire, l'essai psychologique, le roman. Chaque fois, il avait été plus loin que les autres. Et voici qu'aujourd'hui, où il s'est tu, il est allé encore plus loin.

ROBERT DE TRAZ

HOMMAGE DU LECTEUR INCONNU

Lui qui mettait tant de soins, de scrupules à parler des autres, mériterait mieux que l'hommage hâtif de ces lignes. Aussi bien, dans le douloureux honneur que m'offre la *Nouvelle Revue Française*, ne verrai-je que le désir d'associer à tant d'hommages illustres celui du plus obscur de ses amis. Car Jacques Rivière en avait partout. Tel était le pouvoir éclairant de son âme : si lointain que vous fussiez, il savait vous atteindre, vous toucher. Voilà pourquoi cette mort est si dure, qui nous prive de lumière et de chaleur.

Qu'il ferait bon parler de lui calmement, suivre les lentes démarches de sa pensée, serrer son œuvre des douces étreintes dont il savait si bien entourer celle d'autrui. Mais notre deuil est encore trop récent ; il a remué en nous tant d'amertume, que nos sentiments sont loin d'être décantés ; notre admiration restera, pour longtemps encore, inexprimable. Du moins, ce deuil offre-t-il une consolation dans l'unanimité des sympathies qu'il soulève.

En Suisse Romande, cette sympathie sera particulièrement sincère et unanime. Pour Jacques Rivière, la Suisse existait. Il n'y voyait pas, comme tant d'étrangers, une marche inculte, une province à éblouir, une clientèle à s'annexer. Il l'aimait très simplement. Et nous le lui rendions. Il savait qu'il y a chez nous des lecteurs assidus, un public attentif aux nouveautés de l'art. Il comprenait notre besoin d'être rattachés à cette patrie littéraire que nous est la France. Il a noué entre nos deux pays de nouveaux liens d'affection et d'intelligence. Nous nous sentions, grâce

à lui, moins isolés, moins délaissés derrière le sombre Jura.

Et puis, Jacques Rivière a vécu chez nous ; il y est revenu souvent. Or, il fallait le voir et l'entendre pour subir son charme profond. Je ne dis pas ses amis seulement, mais ses auditeurs, ses adversaires même. Il déclarait très simplement qu'il n'était pas conférencier. C'est vrai qu'il ne cherchait pas l'effet ; mais il ne quittait pas son auditoire sans l'avoir lentement pénétré de sa voix musicale et de son beau regard. Je sais bien des gens qui, après l'avoir entendu, se sont mis à Proust avec enthousiasme ; ils n'avaient pu jusqu'alors en souffrir une ligne. Un tel miracle exige mieux qu'un conférencier ; il y faut un homme.

Mais cela n'expliquerait pas la sympathie spéciale de notre pays à son égard. Il faut chercher plus avant : il y avait une réelle parenté entre sa nature et la nôtre. Je veux dire, celle que nous voudrions avoir. Nous autres, Suisses Romands, portons lourdement même nos qualités. Notre lenteur, notre sérieux, notre souci de profondeur et d'analyse sont sans grâce. Or, en Jacques Rivière, nous retrouvions tout cela, mais allégé, souriant et noblement porté. Nous apprécions en lui cette absence complète de morgue, cette incapacité à se surfaire et, pour tout dire, cette innocence, à la fois juvénile et grave.

Son libéralisme ne nous effrayait pas ; car s'il mettait le prix de l'intelligence dans la liberté, il donnait à ses recherches les plus audacieuses un souci moral qui forçait notre confiance. Cela explique notre admiration pour les *Etudes* et la tendresse que nous vouons à *Aimée*. Ce roman de passion, pur de tout libertinage, baigne dans le même climat moral, âpre et salubre, que celui des rares chefs-d'œuvre de la littérature romande. Nous admirons en Jacques Rivière l'homme qui refuse les appuis, les reposoirs des barrières doctrinales. Il veut marcher seul, il hésite, il chancelle parfois, mais il reste debout et vivant. Surtout cela :

vivant ! et même après sa mort. Au prix de quel isolement, de quelles inquiétudes ! On lui en fait reproche ; c'est ce qui nous le rend cher ; car, profitant de ses « épuisantes recherches », nous savons que ses combats achètent notre repos et ses angoisses, nos certitudes.

Son catholicisme, pourtant si sincère, n'était pas un obstacle à notre entente. Précisément parce qu'il était sincère, sans formalisme durci, sans agressif prosélytisme. Cet homme de combat intérieur inspirait la paix. N'est-ce pas l'idéal que se propose notre pays ? La Suisse, par ses langues, ses religions diverses, accepte en elle la division, la contradiction, parfois la guerre ; et pourtant, elle aspire à répandre la paix. Comment n'être pas frappé de reconnaître en ce vrai Français une figure de notre idéal ? Comment n'être pas ému à sa mort ainsi qu'au départ d'un des nôtres ?

Malgré son écrasant labeur, il n'hésitait pas à venir, de si loin, nous voir et nous parler. Il nous assurait aimablement que ses voyages en Suisse lui étaient un plaisir. Dernièrement encore il nous entretenait, ici-même, de Marcel Proust. Il m'écrivait, peu de temps avant sa mort : « Je deviens une sorte de pèlerin de la littérature et dans mes voyages Neuchâtel représente une halte particulièrement reposante ». Quelle douceur pour nous, de croire à cet ultime instant de repos ! Mais trouverons-nous quelque consolation à penser que Jacques Rivière a maintenant atteint une halte d'éternel repos ?

Pèlerin ; qui passait... Nous aurions tant aimé le retenir... Il est passé...

Je n'oublierai jamais son regard.

RAOUL GROSJEAN

JACQUES RIVIÈRE A ZURICH

Un reflet des sympathies que Jacques Rivière avait acquises en Suisse alémanique ne déparera pas le recueil que la *Nouvelle Revue Française* consacre à sa mémoire.

Le nombre des conférenciers français qu'il nous a été donné d'entendre à Zurich pendant et depuis la guerre est considérable. Il y en eut de savants, de spirituels, d'éloquents, il y en eut de brillants. Fort appréciés et applaudis, ils ont tous laissé un vif souvenir dans l'esprit de leurs auditeurs, mais aucun, je crois, n'a trouvé comme Jacques Rivière la parole qui va au cœur, aucun n'a éveillé autant de sympathie vraie.

« L'inflexion des voix chères qui se sont tues » — je pense à ce vers de Verlaine en évoquant la voix de Rivière, « voix intérieure », naturellement grave et expressive, révélant à la fois l'âme et la pensée. La modestie, la sincérité de l'homme étaient dans cette voix comme elles se lisaient sur sa physionomie. Aucun apprêt, je ne sais quoi de contenu, de pudique, de méditatif; un homme simple et vrai, sans verbalisme, mais plein d'idées, tel il apparut aux Zurichois et les séduisit, car ils mettent l'être avant le paraître. Rivière leur montrait, si je puis dire, un autre visage de la France, trop méconnu aujourd'hui, le visage de la pensée, sans éclat, mais sans fard, de la pensée qui cherche à voir clair, à approfondir, éprise de découvertes spirituelles, soucieuse de vérité et dédaigneuse de belles paroles. Les auditeurs subissaient l'attrait d'une nature élevée qui laisse deviner la source profonde du sentiment.

D'autres parleront de l'œuvre de Rivière, de ce qu'il a été pour la *Nouvelle Revue Française*. Je veux simplement rapporter ici le souvenir qu'on lui a gardé à Zurich. Il y donna plusieurs conférences qui furent extrêmement goûtées et le charme de sa personne lui valut les plus chaudes sympathies dont témoigne l'excellent article que M. Ed. Korrodi lui a consacré dans la *Nouvelle Gazette de Zurich*.

Rivière nous a laissé l'impression d'une très belle intelligence, alliée à une sensibilité divinatrice qui le portait naturellement vers le fin, le subtil, le secret. Riche en pensées, fertile en rapprochements et en dissociations, en aperçus ingénieux, son intelligence était faite pour l'analyse et toujours dominée par une idée centrale, l'idée de vérité. Il nous parla — avec quelle admirable pénétration ! — du génie polymorphe de Proust et, dans sa dernière conférence à l'Université de Zurich, des « méfaits du moralisme en littérature », opposant le vérisme de Racine et de Molière à l'emphase moralisatrice de Jean-Jacques et aux créations monstrueuses des romantiques.

A la sortie de cette conférence, Rivière vint vers moi dans un mouvement amical qui me toucha et je l'accompagnai. Nous vîmes à parler de Stendhal, auquel il voulait consacrer une étude, de son amour du vrai et de son horreur de l'emphase de Rousseau.

Rivière avait terminé sa conférence sur la parole de Montaigne : « Je suis ennemi de toute falsification ». Je lui fis plaisir en lui citant ces mots du jeune Beyle, écrivant à sa sœur : « Le vrai, simplement le vrai, il n'y a que cela qui tienne ». Est-il plus belle épitaphe de l'homme qui nous a été si cruellement enlevé !

Quare mors immatura vagatur ?

Au (Lac de Zurich), 28 février 1925.

CHARLES SIMON

RIVIÈRE ET GENÈVE

Le petit appartement de l'avenue de Frontenex, où nous parlions d'Alain-Fournier disparu, où mars 1918 nous fit traverser de communes angoisses ; les premières conférences à la Taconnerie, et celles de l'Athénée ; ce dimanche après-midi, où il nous lut un chapitre de *L'Allemand* ; et plus tard, après la guerre, en vacances au Salève, quand il regardait de là-haut, étalée, la cité d'exil et d'amitié où sa place dès longtemps reste vide.

Car Jacques Rivière fut des nôtres, et ce m'est une joie de le dire ici, dans sa propre maison. Les écrivains que la France nous envoie, l'un après l'autre nous les adoptons, à plus ou moins long terme. Mais le talent nous est venu de les mieux situer. Entre Paris et la Suisse romande, les relations sont plus étroites et plus *naturelles* qu'il y a dix ans. Non pour les auteurs seulement, mais pour le public la distance est abrégée, et l'optique différente où nous percevons les lettres françaises. Je n'exagère pas en disant que Rivière — l'homme et la revue — fut une des causes de ce rapprochement, et que par là il fait partie de notre histoire littéraire.

Une société curieuse de choses nouvelles, comme est la nôtre, se montre volontiers infidèle et changeante. J'en saurais donner mainte preuve. Or nous sommes demeurés fidèles à Jacques Rivière, et comment le faut-il expliquer ?

Parce que c'était lui, parce que c'était nous... Les qualités qu'ici l'on croit avoir, et qu'à tout le moins la tradition des analystes romands nous fait louer avant toutes choses.

il les possédait, multipliées. « Je pense à moi, écrit-il, à ma propriété intérieure, et j'écarte ce qui la compromet ». Nos meilleurs critiques — Amiel, Vinet — n'ont-ils pas envisagé le métier essentiellement comme une conquête de leur vérité ? Et ne furent-ils pas, dans cet effort, aussi peu amateurs qu'il est possible ? Leur pensée, au lieu de se jouer, n'est-elle pas à tout propos étranglée d'un scrupule ? « Mais non, j'exagère, disait-il. Tenir compte de toutes les conséquences de ce que je dis. Me représenter toujours à l'avance le poids en efforts et en souffrances de chaque phrase qu'il me vient l'envie de prononcer », tel est un article de son programme dans cette fière préface de *L'Allemand*. Nous aimons à voir l'esprit en proie à de pareilles luttes, et distinctement la conscience à l'œuvre, et les abris — durables ou provisoires — de la pensée se construire sous nos yeux. Nos penseurs ne nous ont rien caché de leur devenir ; et de même toute *Etude* de Rivière nous fait voir de quel pas, avec quelle peine il avance.

Le Suisse romand garde un faible pour qui n'a jamais fini de comprendre, pour qui ramasse l'objection usée ou neuve avant qu'on la lui jette, pour l'homme en état de « brûlante disponibilité ». Comme d'autres, nous éprouvâmes surprise de cette façon entière et fanatique dont Rivière se dévoua successivement à chacun de ses héros. Parfois nous y vîmes un obstacle à son autorité. Mais sous l'étonnement se dissimulait une profonde connivence. Et n'est-ce pas cette disponibilité seule qui fait de lui, à l'époque où nous sommes, l'interprète des contemporains ?

Tout près de l'objet qu'il traite. N'en distrayant pas le lecteur par des comparaisons. L'y rattachant par une image pertinente, par le poids d'un verbe inattendu. Toujours autre et toujours plus lui-même. Et peut-être est-ce cela que nous avons le plus aimé en lui : l'homme qui ne s'habitue pas à son métier, qui vit en lucide surprise : le poète. Le poète d'une vérité qui se cache, qu'il faudra bien forcer, par toutes pistes, en son dernier repaire, et qui

exige de nous, en attendant, « cette impartialité terrible que donne un immense amour de la vie. »

Cette poésie, cette recherche du moi, ou cette critique — comme on voudra — « s'adresse à ceux pour qui rien n'est plus beau que de connaître son cœur, que de le sentir peser en soi. »

CHARLY CLERC

SOUVENIR

Automne 1917... l'époque de son arrivée à Genève, après la captivité allemande, pour de longs mois d'internement — demi prison encore ou demi liberté — que nous devions nous efforcer de lui rendre tolérable en l'entourant de notre estime, de notre affection. Car il souffrait : lui qui n'avait pas reculé devant la tentative d'évasion et l'avait durement expiée dans un cul de basse fosse, il lui semblait toujours qu'il n'avait pas fait tout son devoir, que tant qu'on se battait en France sans lui, il n'était pas en règle avec sa conscience. Maladie d'un scrupule très noble qui lui ressemblait, entretenue ou exaspérée par une forte dépression nerveuse. Dans quel état venait-il de nous arriver, bon Dieu ! Comme un homme à demi brisé par une chute formidable et qui cherche à se remettre d'aplomb. Serré dans son uniforme bleu horizon, qui lui faisait les épaules plus étroites, avec son long visage pâle, où brûlait mélancoliquement le sourire de ses yeux si doux, il avait l'air extraordinairement frêle...

Mais la force morale veillait en lui, indomptable ; les ressorts de l'homme intérieur, qu'on aurait pu croire détraqués, se bandaient avec d'autant plus d'énergie. Et de même qu'en pleine captivité, il s'était exercé, selon toutes les règles de l'art, à jeter par terre et à rouler entre ses poings durs *l'Allemand* idéal (comme on l'a su plus tard), de même, à peine installé à Genève, il se remettait au travail littéraire, et se mesurait sous nos yeux avec ces beaux esprits de France qui lui avaient déjà révélé sa force avant la guerre :

les Gide, les Péguy, les Claudel, les Suarès, les Jammes... Ces conférences mémorables débutèrent au mois de février 1918 dans un local de fortune où la foule s'entassait, quitte à s'asseoir sur des planches ou des chaises de paille. Quel beau souvenir !

Auréolé déjà par son titre de secrétaire de la *Nouvelle Revue Française*, Jacques Rivière n'eut pas de peine à conquérir son public, moins par des qualités brillantes que par son charme très personnel. Je retrouve ici de vieilles notes que l'on me permettra de citer :

« Entrée modeste, physionomie ingénue, accent de conviction profonde, enthousiasme voilé d'une légère gaucherie, un air de débutant dissimulant une expérience non douteuse. Toutes les qualités gracieuses et fortes de la jeunesse. « Le doute, a dit quelque part M. J. Rivière, est l'incapacité de nourrir ce que l'on pense. » Et donc, ne cherche-t-il qu'à nourrir. Ame gentille et grave, il ne sait point jouer : à peine s'il disserte ; mais il officie sur tout, pieusement, passionnément ; et parfois, tandis qu'il parle, on entend comme le craquement d'un cœur trop sensible dans la gaine austère de la pensée... Avec peine, mais avec force, à grands coups de mâchoire, il construit sa conférence, sans pédanterie, sans commérages. Au plus dur de la matière, là où doit apparaître le cœur de l'homme ou de l'œuvre, il enfonce résolument son ciseau. Tantôt la forme, tantôt les idées, peu importe : il y a toujours un os dur à briser, d'où s'échappe la moelle succulente... »

Tel apparut au public genevois l'interné Jacques Rivière... Et puis un jour encore, un jour de printemps, je le revois particulièrement. C'était le dimanche des Rameaux 1918. Il était venu déjeuner chez moi avec sa jeune femme et son enfant. Quel déjeuner ! quel après-midi ! Le matin, avait éclaté dans un ciel gris de mars le coup de tonnerre du premier communiqué allemand annonçant que les lignes anglaises étaient enfoncées. Tout le jour, nous avons

vécu les uns en face des autres, le cœur étreint par une horrible angoisse, incapables de nous délivrer par une parole de notre obsession. Nos enfants, la petite Jacqueline entre autres, jouaient sur la terrasse. D'assister à ces jeux puérils, chose étrange, loin de nous distraire, ramenait sans cesse notre pensée au grand drame qui se jouait autour du canal Crozat. « Le franchiront-ils... ne le franchiront-ils pas ? Tout est là », avait dit Jacques Rivière, d'instinct posant immédiatement son doigt sur le nœud vital. Le soir, quand nous sommes redescendus aux nouvelles, vers la ville, ils l'avaient franchi !... Je pense ou je me flatte que l'émouvante poignée de mains échangée en nous quittant, ce jour-là, ne s'est plus jamais dénouée... C'est peut-être ce qui me donne le droit d'inscrire mon regret et mon émotion sur cette page.

ALEXIS FRANÇOIS

VII

INÉDIT

CORRESPONDANCE DE JACQUES RIVIÈRE ET D'ALAIN-FOURNIER ¹

Sceaux (Seine), 13 janvier 1906.

MON CHER HENRI,

La précieuse intervention de l'employé du P.-L.-M. nous épargna peut-être un attendrissement. Je me suis efforcé toute la journée de me sentir impassible. Sache seulement que j'y suis avec peine parvenu.

Ce qui importe maintenant c'est d'établir nos comptes. Je parlerai naturellement de moi et par analogie tu verras quels ont été pour toi les profits et pertes. Je crois que les dépenses se réduisent à peu de chose ; la fatigue des différentes courses à travers Paris, le prix de nos repas aux restaurants.

Quant aux recettes, leur chiffre est considérable.

D'abord — un peu malgré toi — nous nous sommes formulés, en nous opposant l'un à l'autre. Quelle que

1. Les lettres suivantes sont extraites de la *Correspondance* de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier, qui doit prochainement paraître aux Editions de la *Nouvelle Revue Française*.

puisse être la vérité de ces formules, elles nous auront servi à grouper commodément sous un titre unique une foule de constatations que nous avons faites séparément sur notre moi, et qui — étant isolées — n'avaient presque aucun intérêt. Plus simplement nous *nous* sommes aperçus d'un point de vue central ; par suite nous *nous* sommes assignés une unité approximative. Je sais que tu refuses de reconnaître en cela un avantage, et que la vie fragmentaire de ta conscience t'apparaît seule intéressante. Mais attends. Au moins ne refuses-tu pas d'admettre qu'il soit précieux de découvrir en *soi* de nouveaux aspects. Or l'essence d'une formule est d'être limitante, de ne pouvoir tout comprendre ; par suite — si on la prétend rigoureuse — toute formule est nécessairement trop étroite et fausse. Mais son étroitesse et sa fausseté même est un instrument de découverte — car tout ce qui ne rentre pas dans la formule apparaît plus nettement, dès qu'on pose cette formule, en s'opposant à elle. Tout ce qu'il y a de contradictoire en nous se révèle ainsi. Et cette révélation est de toutes la plus précieuse, s'il est vrai que notre vie est faite de l'oscillation entre les tendances contraires de notre moi profond.

Que tout cela est pédant ! Mais j'en ai conscience.

a. — *La Vérité de nos formules.*

Pour ce qui est du contenu des formules que nous avons établies, je crois que la mienne — bien que forcément fausse par nécessité de nature — est extrêmement compréhensive et me peut éclairer sur bien des choses de mon moi, cette formule nous l'avons ainsi exprimée : « Je suis quelqu'un qui *sent* sa pensée. » Je la modifierais volontiers en introduisant un nouveau mot qui a l'inconvénient de la restreindre et l'avantage de la préciser. ■ Je suis quelqu'un qui *sent* le général. » C'est ce qui apparaît nettement dans ce que je te disais de ma façon de comprendre ou plutôt de goûter la métaphysique. La

vraie réalité pour moi est générale. C'est-à-dire que je pense les idées générales en leur donnant une certaine couleur, une certaine vie, une certaine beauté très précises. Je pense, comme un peintre voit : avec sensualité. Le général a pour moi sa forme, ses contours qui m'apparaissent comme au peintre ceux des objets extérieurs et qui éveillent en moi la même volupté ou le même malaise. C'est pourquoi je *sens* si vivement la beauté d'une métaphysique comme celle d'Aristote. C'est pourquoi il y a longtemps déjà (en rhétorique!!) je m'étais mis à lire Malebranche, parce que j'avais vu dans Sainte-Beuve que son système avait l'admirable structure d'un monument antique. C'est pourquoi tout à l'heure je tressaillais de joie (au sens propre) en face de l'ingéniosité merveilleuse de Bergson. C'est pourquoi enfin j'aurais une tendance à goûter l'emphase qui n'est que la généralité intempestive des mots employés — si je n'avais aussi le sentiment du ridicule de tout geste trop noble devant la vie.

Une autre preuve de ma passion pour la généralité c'est que je cherche toujours à classer, à mettre en ordre par conséquent, à abstraire, afin de me donner ces vues d'ensemble, qui me sont les plus délicieuses.

b. — *L'insuffisance de nos formules.*

Mais en même temps que ce goût du général et cette aptitude à le sentir comme une réalité concrète, j'ai la conscience très nette de son inanité. C'est ici que ma formule devient trop étroite. Car je sens avec une vivacité extrême, combien toute pensée, dont je me délecte, a de contradictoires, combien d'assertions opposées sont possibles. Je n'insiste pas là-dessus puisque je crois t'avoir fait comprendre ma clairvoyance qui est en somme le sentiment de la totalité des possibles à un moment donné. Je veux te faire voir seulement comme ma formule éclate

sur ce point, mais du même coup me permet de comprendre plus nettement ce qu'elle est insuffisante à exprimer, savoir ma conscience secrète de l'incertitude universelle.

Tu aperçois aussi comment par exemple mon goût pour Francis Jammes (pris ici comme symbole de la vie « cahotante, ondoyante, désordonnée ») déborde la formule précitée. J'ai essayé après que tu m'as demandé comment ce goût était possible en moi, d'opérer la conciliation. Je n'ai pas pu, et je crois que l'antithèse est d'une netteté qui empêche tout espoir de solution. Mais serais-je vraiment clairvoyant, si je refusais de reconnaître en moi des contradictions foncières ? Ce serait prendre au sérieux les jeux de synthèse et d'unification auxquels je me livre « pour m'amuser ». Croire qu'il faut que tout en moi soit compatible, serait un aveuglement disgracieux. Je veux seulement par moments me donner l'illusion de mon unité intérieure, afin de m'offrir un harmonieux plaisir. C'est tout. Quand je groupe toute mon âme autour d'une formule, je ne peux pas désigner une réalité, mais seulement organiser une beauté.

J'ai peur que le pluriel de mes deux titres te paraisse d'une insolence un peu outrée, puisque je ne souffle pas mot de ta formule. Cependant je l'ai mis avec intention. Car je voudrais que tu recommences sur ta formule le petit travail que je viens d'opérer sur la mienne — c'est aussi peu difficile qu'ennuyeux.

Un mot tout de même. Ta formule était à peu près celle-ci : « Tu es quelqu'un qui sent la vie telle qu'elle se présente. » J'ajoute « et qui refuse d'intervenir pour organiser ses sensations. » — Eh ! bien je te signale un mot que tu ■■ laissé échapper dans une de tes lettres, où tu disais : « J'ai détesté Paris d'une haine de *paysan*. » Réfléchis sur : *paysan*, que je prononce naturellement sans la moindre nuance de dédain (sinon serais-je clairvoyant ?). *Paysan* t'exprime de façon très compréhensive,

comme Métaphysicien¹ m'exprime. *Paysan* signifie d'abord ta passion des choses naturelles et des gestes spontanés. Il signifie aussi ton amour de la beauté fragmentaire, aussi dispersée que les traits confus et merveilleux du visage de la campagne — par opposition à la concentration et à l'unité des villes. Il signifie enfin ta sensualité à la fois délicate et forte — parce que primitive. Mais je ne veux pas insister sur cette esquisse, dont les lignes sont jetées au hasard. Travaille dessus — si tu t'en sens l'envie.

Quelques jours après :

Je reviens à moi. J'ai réfléchi sur le mot de général que j'ai introduit dans ■■■ formule. C'est bien ça. Je n'ai presque pas le sens du concret, du particulier, du détail. Exemple : « Les endroits où j'ai vécu des instants précieux, ne me sont plus rien, une fois morte la sensibilité que j'y avais exaltée. » Tu vois à quoi je fais allusion. J'ai revu Arc. sans la moindre nuance d'émotion. La couleur et la forme reconnue des objets n'éveillaient en moi aucun attendrissement. Je me plaisais (à remarquer que je ■■■ connaissais pas encore Barrès) à constater ma froideur, je ■■■ réjouissais de sentir définitivement « close cette boucle de ma vie » ; les émotions qui me restaient de cette période étaient classées, mises en ordre, alignées soigneusement dans ■■■ collection. Pour un peu j'y aurais collé un numéro. Tu vois. Mon cœur ■■■ sert en somme qu'à me fabriquer des notions. Ma seule vraie joie est d'avoir un catalogue bien fait.

J'accentue, mais c'est pour mieux te faire saisir. Maintenant je tire les conséquences de cette observation. D'abord j'ai la sensation de porter en moi tout un passé mort (Curieux : je me rappelle avoir employé cette expres-

1. Dans un sens un peu spécial que tu comprends.

sion dans une de mes... poésies). Toute une part de mon âme est insensible. Les seules émotions que mon passé prolonge encore en moi, sont des colères contre certains souvenirs, que je ne peux classer comme je voudrais (j'appelle cela : avoir des remords). Mais alors que reste-t-il de vivant en moi ? Mes désirs. Et c'est ici que je rattrape ce que je te disais au coin du boulevard Saint-Michel et du boulevard Saint-Germain, en attendant le tramway. Mes désirs sont ce que j'ai de plus précieux, parce que de plus vivant. Aussi je les cultive jalousement. Je les nourris, je les avive, je les contiens, je les exalte, mais j'en retarde le plus possible la réalisation. Car, sitôt réalisés, sitôt l'émotion goûtée dans un éclair, je n'ai plus rien, je me trouve les mains vides. Il ne me reste qu'à trouver la case destinée au plaisir desséché, dont je n'ai plus que faire. Cela m'amuse encore considérablement, surtout si la jouissance défunte est de nature à augmenter l'harmonie générale de ma collection. Mais cela ne m'émeut plus. C'est un papillon que je pique d'une épingle. Toute la joie était de l'attraper.

Aussi je ne vis que par mes désirs. Mais ces désirs — tous mes efforts pour les alimenter, les exaspérer, les rendre douloureux, ne sont que bien rarement heureux. Car l'analyse perpétuelle dont je me dévore l'âme, atteint le plus souvent à la débilité. En effet tout ce que je comprends en moi n'a plus de force, tout ce dont je trouve les raisons ne vaut plus que comme notion. Pour qu'un désir m'émeuve fortement, il faut qu'il vienne de mon inconscient, que je ne puisse l'expliquer et qu'il soit plus fort que moi. Alors je m'incline avec délices devant sa toute-puissance, je le regarde croître en moi comme un étranger surhumain, et je brûle toute mon âme pour l'entretenir. Je dois dire que je n'ai jamais senti une telle souveraineté du désir. Je me comprends trop pour ne pas toujours m'affaiblir. Mais toutes mes tentatives ont été, vont et iront à réaliser enfin cette unité de tout mon

moi autour d'un fort désir. Naturellement je ne sais de quelle espèce il sera. Amour ou... (je te dis tout) gloire ? Deux mots ridicules qui servent à sous-entendre de fortes aspirations. — Ce que je sais c'est que la musique, cette grande remueuse de l'inconscient, me sert pour l'instant à m'émouvoir par des ébauches de grands désirs. Désirs sans objet qui se gonflent et défont et ■ relèvent plus puissants. Désirs fragmentaires encore et que l'analyse musicale émiette trop souvent.

Mais puisque le désir souverain est si rare que peut-être je ne l'atteindrai jamais, n'ai-je pour me consoler de son absence aucune autre volupté ? Si — et ici je rattrape ce que je te disais en descendant les Champs-Élysées un peu avant d'arriver au Rond-Point. J'ai la volupté de l'analyse destructrice ; j'ai dit qu'en me comprenant, je me détruisais ; mais à me détruire ainsi, à défaire, à gaspiller le trésor positif amassé en moi par mes ancêtres, je goûte un suprême plaisir, quelque chose comme le plaisir d'éparpiller des perles dans la mer à pleines poignées. Volupté merveilleuse parce que mêlée de mort.

En ce moment je ne fais plus que répéter mot à mot Barrès, que tout à l'heure — peut-être — je modifiais un peu. Aussi ma clairvoyance me commande-t-elle d'arrêter ce jeu, où je commençais à prendre un peu trop de plaisir. Peut-être cela t'amusera-t-il de voir les idées que je t'ai ressassées, arrangées dans un ordre nouveau.

Tout à l'heure dans l'emballement de ce que j'écrivais, je me proposais de finir en te redisant encore le plaisir exquis que me donnait la puissance de ma pensée à la fois exaltée et disciplinée. Mais l'idée subite que je ne faisais que répéter, m'a dégrisé — et même m'inquiète. Cette plasticité, dont je me suis déjà plaint, et qui selon toi — est la marque de mon intelligence, m'empêchera toujours de penser de façon neuve. Je m'assimile trop

facilement toute chose, pour pouvoir trouver quelque chose — c'est au fond ma grande angoisse.

Mais ici ma clairvoyance intervient encore et me dit : que t'importe d'inventer ? Si tu jouis vraiment de toi et du feu de ton esprit, que t'importe d'être l'initiateur de quelque chose ? Ne sens-tu pas le ravissement de ne servir à rien, d'être superbement inutile, de consumer en soi ce que les autres ont peiné à travers les siècles pour amasser au fond de ton âme ? Penserai-tu encore à l'intérêt social ? Crois-tu que tu vailles quelque chose ? et que quelqu'un ait besoin de toi ? On ne te demande qu'un visage aimable et de faire des visites de premier de l'an. Si tu te mettais à quelque tâche, si tu t'abaissais à quelque spécialisation, tu ne te sentirais pas seulement intérieurement dégradé ; tu serais ridicule aux yeux de tous. Résigne-toi donc à n'être qu'un propre à rien et à vivre dans ta fainéantise, et tes gaspillages intellectuels.

Je constate également qu'il est charmant d'écrire avec tant de facilité, et d'embellir ainsi ses réflexions. Il n'empêche qu'au fond de moi je garde une rude naïveté. La peur qu'on me prenne ■■ sérieux. Car c'est encore une naïveté que l'ironie, puisqu'elle est une concession. C'est une manière de dire : « Allons, il ne faut pas que vous vous imaginiez que je pense ce que je vous dis » alors qu'au fond cela me doit être infiniment indifférent. Comme je t'aime, je te dirai pourtant : ne me prends pas au sérieux.

Encore des jours après :

Au hasard je voudrais mériter ces deux mots : *impeccable* et *compliqué*. — Je voudrais aussi mériter cette devise qui est à peu près un vers de Régnier (je n'ai pu le retrouver) : Beaux yeux... de science, de doute et d'ironie. Trois mots admirables qui résument toute la sagesse que je désire actuellement. *Science* pour avoir le droit de *douter*. *Ironie* pour exprimer le *doute*. *Doute* pour ne pas être obligé de prendre une attitude devant la vie.

Autre chose : je sens que par moment je t'agace par

mon esprit méthodique, et froidement passionné, que tu voudrais pourtant t'assimiler. Je sens que je t'agace aussi quand je ne comprends pas certaines choses du premier coup, quand je ne saisis pas certaines nuances. Ces obscurités momentanées de ma pensée m'irritent aussi sans que je puisse me les expliquer. Peut-être le manque d'habitude de parler avec des gens qui se comprennent à demi-mot ? Peut-être un reste d'esprit scolaire (j'entends par esprit scolaire celui à qui il faut une phrase pour comprendre un mot).

Autre chose : J'adore Barrès pour toutes les choses dont il ne daigne pas parler. Avec son affectation de se conformer à la mode, cette façon de n'avoir même pas l'idée qu'on puisse aborder certains sujets me semble une de ses plus adorables impertinences.



Et maintenant deux petits chapitres.

I

VENGEANCE

Oh ! non vraiment, je ne peux pas goûter ça.

Je suis sûr que tu ■ créé Laforgue de toutes pièces.

Tu me répondras que moi j'ai créé Barrès et il y aura du vrai. Mais vraiment c'est toi qui es le plus fécond de nous deux.

Je sais que tu n'aimes pas Pierrot Fumiste. Mais vraiment peut-on dire assez combien cela est écœurant. Naturellement j'ai très bien vu l'intention. Mais elle ne suffit pas à faire passer la platitude indescriptible de la plaisanterie. Je comprends bien que plus la plaisanterie est plate, plus l'intention est marquée. Mais qu'importe, on n'écrit pas des choses comme ça.

Et puis dans ses lettres à ■■ sœur se montre-t-il assez bourgeois ? Vraiment il ne valait pas la peine de se moquer toute une vie des petites gens du commun et spécialement des femmes pour s'extasier devant la première princesse ou impératrice qui lui donne une chambre à baldaquin, des domestiques et des draps propres. Et puis ces jérémiades sur son sort et sur ses déjeuners. D'un autre cela m'eût attendri. De Laforgue non. Un Satirique n'a pas le droit de se plaindre.

La seule phrase qui m'ait plu dans ses lettres, c'est celle-ci :

« Maintenant dilettante, virtuose, guitariste. Cependant je souffre encore parfois, seulement l'ennui de pousser des cris sublimes aux oreilles de mes contemporains... m'est passée et je me borne à tordre mon cœur pour le faire s'égoutter en perles curieusement taillées. »

A la bonne heure ! mais pourquoi le reste si différent ?

Et puis cette idée de se marier comme n'importe qui et de lui montrer toutes ses lettres, et de dire : Ma petite Leah ! etc., etc. Mauvais goût, très mauvais goût.

Il reste que ■■ critique d'art est intéressante, bien que souvent d'une indulgence un peu déconcertante — et des fragments sur Rimbaud et surtout sur Baudelaire extraordinairement justes.

Mais l'as-tu créé tout de même, l'as-tu créé ! Non, je m'arrête. Pardonne-moi cet accès de franchise, que j'ai un peu outrée, pour qu'elle méritât le titre du chapitre.

* * *

II

LES INTÉGRALISTES

Ici nous allons être d'accord. En voilà qui te « dégoûteraient » et qui sembleraient devoir me plaire. Pourtant bien qu'ayant pour eux une certaine estime, je crois qu'ils se fourvoyent. Martin m'a lu d'assez longs fragments d'*Éternité* de Lacuzon, et j'ai commencé par les trouver très beaux. En effet cela vous a une force qui semble tout à fait intérieure puisque les ornements de style sont de parti-pris dédaignés, et que toute représentation, toute expression sensibles, sensuelles, sont contrairement bannies. Seulement on s'aperçoit qu'au bout du compte c'est du clinquant.

Tu connais leur doctrine : la Poésie est destinée à exprimer toute l'âme moderne, toutes ses croyances, ses idées(!), ses passions. Le Maître est Vigny. Mais il faut renoncer aux mythes qu'il employait (*Samson, Le Loup, etc.*). Il faut faire de la *poésie philosophique*.

Ah ! voilà le grand mot lâché. *Philosophique* ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'il faut exprimer des idées. Mais quelles ? Ah ! dame, toutes. Mais encore ? Eh ! bien que l'Éternité n'est pas le Temps, qu'il faut vivre dans l'Éternité, etc., etc. Oh ! cette philosophie ! il faut voir ça. En réalité la poésie philosophique c'est de la poésie oratoire. De grands mots habilement orchestrés, j'en conviens, mais des mots. Et d'ailleurs ces gens-là peuvent être très forts en philosophie ; mais comment pourraient-ils se raconter en vers. La philosophie sans le langage philosophique, n'est que divagation. Et se servir de cet instrument infiniment pesant et précis qu'est le langage philosophique, l'introduire dans la poésie, oh ! non.

C'est méconnaître le rôle de la poésie que de la voir philosophique. Car la poésie est justement comme la

musique, la continuation de la philosophie, son prolongement dans l'inconscient. Et l'inconscient ne s'éveille qu'au contact de vibrations infiniment subtiles, de caresses balbutiées, de mots sans suite. C'est pourquoi je crois que le symbolisme était la vraie poésie, car il abolissait justement la poésie oratoire du Romantisme. (Cf. Musset admirable d'ailleurs — Lamartine — surtout Victor Hugo et Vigny.) Cela ne veut pas dire que je n'admette rien en dehors du symbolisme. — Mais je ne voudrais pas voir la poésie rétrograder vers des formes périmées.

Je disais en commençant que les Intégralistes sembleraient devoir me plaire ; en effet ce sont des poètes abstraits, ils se jettent à corps perdu dans le général. Mais justement je le revendique, moi, ce général ; c'est ma spécialité de la rendre « sensible au cœur » ; et je ne veux pas que les poètes s'en mêlent, qui ont tant d'autres choses à faire. Comprends-tu mon attitude ?

* * *

J'achève maintenant rapidement.

J'ai lu le *Mercur*e du 15 décembre en entier. C'est pas mal *l'Amour fessé*. C'est pas mal. — Bien intéressant l'article sur Rivarol, bien que je trouve à Gourmont un peu trop de sérieux, et d'âcreté en la circonstance. Bien décidément les vers de Régnier. — Peut-être te reparlerai-je de l'auteur. Ce conte que tu as souri de me voir prendre au sérieux, mais qui soulève des idées qui me sont chères (jusqu'à quel point on peut créer un être selon son vouloir). La vie de M. Pâque amusant, mais facile. Comme c'est beau ces fragments de *Mémoires d'Outre-Tombe*. — Cela a le son solennel, lointain et inutile des coquilles marines.

Je me suis procuré *Vers et Proses*. Je verrai si je dois m'abonner.

J'ai acheté la partition de *Tristan*. J'ai eu à peine le temps de la regarder.

Je regarde s'exaspérer en moi le désir de lire Claudel.

Je n'ai pas encore lu *Phocas*. Je te renverrai les deux bouquins dans 8 ou 15 jours. Je réfléchis qu'il coûtera bien cher de m'envoyer le *Jardin de Bérénice*, 17 sous de colis postal. Tu pourrais peut-être te le procurer à Paris.

O merveille malgré tout ! Peut-être topo dans ma prochaine lettre — et aussi sur mes premières divergences d'avec Barrès. Je ne promets rien.

Merveilleuse la fin du *Voyage de Sparte*.

Vais lire *Quand le Dormeur s'éveillera* et les *Bâtisseurs de Ponts*.

J'attends ta lettre et pense à toi avec beaucoup de regrets.

JACQUES RIVIÈRE

Parle-moi aussi de ce que tu fais (écris) et renvoie-moi si possible ce que je t'ai laissé.

Mardi, 22-1-06.

MON CHER JACQUES,

Quand on arrive à prendre ainsi conscience de la valeur de sa pensée on commence à écrire ses *Cahiers d'André Walter*, je veux dire un journal ou un pseudo-roman qui en fasse jouir les autres. Te faire des objections, t'opposer mes théories à moi ? Ah, non par exemple : il faut que tu sois toi, « toi, et non un autre », comme dit Laforgue. Et je ne t'aimerais plus, si tu n'étais plus toi.

Et tu m'agaces, quand tu prends dans Barrès ce qui très certainement ne peut pas être toi. Mais je ne sais pas si je peux te le dire... De temps en temps quand tu te dis avec délices : je vais dire cela parce que Barrès l'aurait dit — tu m'agaces.

Par exemple je trouve que tu (passe-moi ce mot que tu ■■ toi-même employé contre Barrès) « cabotines » un peu quand tu parles de ton inutilité sociale « on ne te demande qu'un visage aimable et de faire des visites de premier

de l'an », c'est agréablement dit. C'est du Barrès transposé par et pour Rivière et qui, tout de même, s'adapte à peine. ■ Tu seras un propre à rien » ; cela me fait irrésistiblement penser à Lord Byron se vantant superbement de crimes qu'il n'a pas commis. Si, véritablement, on se moque de ses semblables, de la société, etc..., je trouve un peu mesquin l'orgueil qui consiste à aller devant elle faire parade des crimes ou des péchés qu'on a commis contre l'ordre établi et méprisé.

Tu vas me répondre que tu as été le premier à prendre conscience de ce cabotinage, et que cela même te fut une volupté — je ne sais pas... Je ne sais pas... Tu es bien le moins cabotin, instinctivement, intellectuellement, de tous ceux que j'ai connus. Alors, il me déplaît de te voir endosser, par amour pour un autre, des défauts qui ne te vont pas.

Moi, je le suis cabotin ; et ce fut (comme à Laforgue) une de mes souffrances de sentir partout, sous les beaux sanglots, les beaux gestes et la poésie — du cabotinage.

Et je trouve que ce qui est difficile, c'est beaucoup plus de se donner partout l'illusion complète de la beauté, ou, plus généralement, « l'illusion » — que de déchirer le voile.

Voilà pourquoi je n'aime pas que toi qui es capable, au théâtre, de sangloter et de t'abstraire si totalement du milieu, du réel — tu trouves curieux et agréable de te rappeler à l'instant où tu pleures d'avoir entendu Tristan, que, cependant, Van Dyck compte la mesure — c'est si à la portée de tout le monde.

Oh, je sais bien, tu vas me répondre que c'est volupté double, de se sentir ainsi maître de son désir, maître de son illusion, maître de ses sanglots... etc... eh bien, c'est tout justement ce que je trouve qui n'est pas toi ; c'est tout justement ce qu'on appelle du cabotinage.

Pendant que j'y suis, un autre ordre d'objections, mais plus intéressantes, parce qu'elles vont un peu fixer nos positions.

Que tu m'écrives ou tu me parles, et, bien entendu, je ne suis plus (moi et mes petites idées) qu'une fiche, dans un de ces casiers étiquetés qui te représentent le monde.

Bien entendu, dis-je, et ce ne pourrait être autrement. Mais

1^o je ris, quand tu me dis : maintenant fais pour toi le petit travail que je viens de m'imposer voluptueusement, pour moi-même. — Ah non, par exemple. Moi, monsieur, je ne fais pas de théories ; et je serais bien embarrassé de savoir où me classer.

2^o je me révolte, quand tu me classes d'une façon quelconque, si clairvoyante, si jolie soit-elle.

a) parce que, d'abord, je me laisse séduire par les étiquettes de tes classifications et que ça empoisonne mes désirs et ma pensée, chaque fois pour au moins une semaine. Ceci pour « paysan » et pour « artiste ».

et b) parce que j'ai des envies de te crier : comment, parce que j'ai fait devant toi des tas de petits gestes, dit des milliers de petits mots insignifiants — et dont la plupart étaient dits ou faits mécaniquement parce que je connaissais l'image fausse que tu avais de moi et que malgré moi je ne pouvais pas te détromper — comment ! c'est à *moi* que tu dis *me* connaître, toi qui ne sais pas seulement combien de petites filles j'ai aimées, et la couleur de leurs robes, et de quels amours, chaque fois différent, chaque fois unique, chaque fois nouveau sous le soleil ; toi qui jamais, jamais ne connaîtras seulement un des paysages que j'ai vécus..., etc..., etc...

3^o Quand tu m'invites à regarder sous le même jour que toi, un peu de la vie que nous avons vécue ensemble, je ris encore et je m'amuse, parce que nous retrouvons de la façon la plus évidente, là plus qu'ailleurs, nos divergences et nos personnalités.

Pour toi : Vacances de Noël = clarification de tels et tels points — évolution de telle théorie. Fournier = repoussoir de telles idées. En gros, très en gros.

Pour moi : c'est (ai-je besoin de le dire et est-ce que cette différence n'a pas toujours été très évidente et comme exagérée à plaisir par tous les deux) c'est des soirs de vie fiévreuse où nous allions dans la froidure et sous le ciel noir, puis lumineux, électrique, en nous jetant l'un à l'autre des mots, des idées, des théories à nous pour nous assurer de notre double présence et de notre amitié, et seulement pour cela.

Je n'ai eu de joie des idées que tu trouvais que parce qu'elles te faisaient plaisir, ou que, de leur point de vue, elles me permettaient de dire des choses qu'autrement je n'aurais pas su dire : Tu comprends. Je m'arrête.

A ce soir. Après-dîner. Comme je vais avoir regret de t'avoir ainsi éreinté brutalement, grossièrement. Pourtant je n'ai guère touché qu'à des à-côté de ta théorie ; et ça n'enlève rien de l'admiration que j'ai pour ta pensée, au contraire.

Tu me pardonnes, n'est-ce pas — et je continue malgré que j'aie bien froid aux genoux, que j'aie dîné, et que je sois mal éclairé.

Si j'ai tant attendu pour te répondre, c'est que j'attendais une ou deux lectures, une ou deux émotions qui vaillent la peine.

J'ai vu jouer l'autre dimanche *Le Coup d'Aile*. J'ai fini dimanche dernier *Tess d'Urberville*. J'ai complètement repassé les poésies de Laforgue.

* * *

J'ai parcouru *Les Médailles d'Argile*, de Régnier.
Surtout *La Cité des Eaux*.

Et lu rapidement l'*Homme Intérieur*, de Guérin.

J'ai commencé à lire Claudel que j'ai réussi à faire passer en cagne, avec *Solness le Constructeur*.

P. a fait passer en Cagne le *Rimbaud* complet. Je suis allé chez Martin l'autre dimanche après *Le Coup d'Aile*. Il m'a lu des Intégralistes, du Le Cardonnell, du La Vieille,

du Jean-Marc-Bernard, du Despax (*La maison des glycines*).

Je crois exposer ainsi comme les motifs — essayer le premier accord, des pages qui vont suivre. Mais il est probable que je parlerai de tout autre chose.

D'abord, plus que jamais, je répugne à la critique.

Mes souvenirs, quelques-uns de mes souvenirs, ont été doucement réveillés, des images latentes, avivées, des émotions possibles ont surgi ? Que puis-je demander de plus ? qui donc a le droit de contester mon émotion ; et au nom de quels immortels principes ? (Combien le langage même que je viens d'employer me dégoûte).

Mon émotion est... Je me soucie peu que l'artiste qui l'a produite en ait pris les moyens ailleurs, ou que ces moyens soient grossiers (ce qui revient toujours à dire qu'ils sont connus et pas de lui), ce qui m'importe c'est mon émotion.

« Palerme c'est l'étrange ville... » voilà le type de la romance abjecte. Eh bien ce qu'elle était en moi, quand j'avais onze ans, les émotions qu'elle suscitait alors, qui dira jamais leur délicatesse, leur richesse et leur fraîcheur. Je l'aime presque encore un peu, cette romance, parce qu'il y a presque toute une catégorie d'émotions passées qu'elle seule peut me rappeler.

(atroce, atroce, ce langage et ces théories).

J'allais continuer avec *Pelléas*. Je m'arrête.

Tess d'Urberville. Si j'étais logique, je devrais dire seulement : cela peut être utile à toi — c'est-à-dire pour autant que je puisse en juger te donner des émotions qui te seraient chères, et je m'arrêteraïs.

J'ajoute que pendant toute la première partie je me suis dit « agréable et fortement fait », comme un roman français, avec toute la puissance de création complète d'un monde et d'une vie propre aux romanciers anglais.

Mais cette fin de la première partie et cette seconde partie (maintenant si étroitement liées au début de mon après-

midi de dimanche dernier enfermé au lycée), quelles émotions divines elles m'ont données.

Dans la conscience de l'adorablement romanesque et pourtant vraisemblable Tess, ce drame qui va d'angoisse en angoisse crescendo à travers les infinies douceurs de l'amour... jusqu'au jour du mariage — où soudain, sans bruit, après les dernières angoisses, les derniers terribles présages (oh, là les plus belles pages) soudain sans bruit, tout se brise. Et la douleur commence.

Bien sûr, je réproouve un peu la fin, le drapeau noir qui se lève au-dessus de la ville pour dire ce qu'il advint de cette Tess si belle, si doucement irréaliste, je réproouve le fermier traître-tyran (j'exagère) qui n'est d'ailleurs qu'essuyé, et les deux immenses scènes de séduction m'ont été très pénibles.

Mais ces trois filles de ferme amoureuses, si simplement irréelles malgré les mille délicieux détails précis.

Et ce bonheur de la fin écourté exprès, ce bonheur après *trop* de douleur et après le crime, ce bonheur qu'on tient dans ses mains mais qu'on ne *pourrait* pas toucher, et que, tout de même, on est immensément et silencieusement heureux de savoir là.

Lis cela.

Et puis, il passe aussi de temps à autre des rafales de révolte contre notre morale, même à nous.

Je suis encore sous l'impression de Tess. Le cours de mes idées en fut quelque peu changé. Et maintenant, ce personnage de Tess est pour moi, autour de moi, dans ma vie, quelqu'un.

Les notations philosophiques, à une première lecture (en dehors de la grande idée qui se dégage de cette histoire), m'ont paru assez simplettes.

Bonsoir.

Une des mille choses que j'ai à dire :

Ce que j'ai trouvé de plus beau, de plus hautain et de

plus beau, de plus lumineux et de plus beau, dans « vos » théories, c'est votre exaltation du désir, votre amour du désir.

Je n'aurais jamais aimé cela chez Barrès. Comme c'est venu de toi, je suis en train de m'en pénétrer.

Vidons la question Laforgue. Je n'ai pas aimé non plus les *Mélanges posthumes*, en gros. — Tu as été d'une belle injustice pour ses lettres. Comme tu peux croire, je ne te donne aucunement le droit de m'expliquer mon amour pour Laforgue, amour dont tu ne connais ni la nature, ni la genèse.

Ce que j'ai cherché tout de suite avec passion chez Laforgue, et que j'ai trouvé, ce sont par instants, comment dire ? des vers, des bribes de phrases qui étaient l'expression parfaite et poignante de quelque chose. Une vision, une impression sentie qui m'allait droit au cœur, en retrouver une autre à moi. J'avais l'impression, à ces trouvailles (comme je voudrais l'avoir pour tout ce que j'écris), que ça n'était pas écrit comme le reste, tant c'était précis et senti.

Peut-être étais-je si vivement et complètement saisi par l'impression, que j'en oubliais la vision même des mots et des lettres ? Le hasard a voulu que la première pièce de Laforgue qui me tombait sous les yeux fut dans son œuvre l'unique pièce peut-être où cette perfection évocatoire fût soutenue d'un bout à l'autre : Dimanche.

La ville a son repos dominical...

Et, tiens, pour me venger, je vais t'en servir de ces vers et de ces phrases-là que je vais pêcher en feuilletant une dizaine de pages :

O cloîtres blancs perdus...

Soleils soufrés croulant dans les bois dépouillés

... Paris, ses vieux dimanches

*dans les quartiers tannés où regardent des branches
par-dessus les murs des pensionnats.*

S'entrer ■ crucifix maigre et ■ dans le cœur

Puis les squelettes de glycines aux ficelles

L'âme des hérons fous sanglote sur l'étang

*... des parcs où la petite flûte
de l'oiseau bleu promet de si frêles rechutes*

O lendemains de noce, O brides de dentelles.

*(Oh, ces lunaires oiseaux bleus dans la chanson
Lunaire après dégel vous donne le frisson)*

*Et lors des chars de foin, pleins de bleuets, dévalent
Par les vallons des moissons équinoxiales...*

*O lointains balafres de bleuâtres éclairs
De chaleur.*

*... Sœur faisait du crochet
Mère montait la lampe...*

Je songe à tous les morts enterrés d'aujourd'hui...

Avec un mot quotidien il vous donne une impression
belle et profonde et douce même.

Premier soir sans pardessus, chaste flânerie.

Mais il outre ce besoin de vulgarité, parce que, comme
moi, il a horreur de la poésie qui n'est que belle et qui
n'est que poésie pendant qu'à côté il y a la vie et peut-
être le laid. Il outre et je ne peux plus le suivre.

Parce qu'il n'est plus un artiste ;

parce qu'il a vu laid partout et qu'il a voulu se consoler
en le disant.

parce qu'il ■ vu douloureux partout et qu'il a voulu
exaspérer sa douleur en faisant semblant de s'en moquer ;

parce qu'à force de vouloir voir douloureux et sot, il ■
vu faux. Je cesse de le suivre là où commencent ses anti-
thèses entre douleur et sottise, qui sont trop fortes pour

qu'on les sente, trop forcées, trop voulues pour qu'on s'y intéresse :

Paris grasseyant par chic aux prises de voile...

et alors tout le reste ne m'a intéressé que parce que j'avais aimé d'abord ce que je t'ai dit.

Et puis j'y voyais aussi un effort terrible, pour « ne plus séparer la vie d'avec l'art ». Tout est là. Mais je n'ignore pas que son amour insensé du mot médical plutôt que du mot vrai et simple, du musée Dupuytren plutôt que de la vie est écœurant pour tout lecteur non prévenu. Je n'ignore pas que sa plaisanterie est le plus souvent atrocement fade.

Mais ce qu'on n'a pas l'air de vouloir comprendre, c'est qu'il n'est pas un ironiste (ou d'une qualité si particulière !), il m'a toujours paru évident que c'était chez lui comme dit l'autre « de la sensibilité qui dit : tu sais, je blague » et pas autre chose. Cela m'a toujours paru inutile à dire ; mais j'ai entendu l'autre jour M. me dire « mais Laforgue tu sais on le méconnaît, c'est avant tout un ironiste » de l'air d'avoir trouvé quelque chose.

Et toi qui le traites de bourgeois et de pleurnichard dans les lettres à sa sœur. Justement moi je les avais beaucoup aimées parce qu'en lisant ses vers auparavant j'étais sûr qu'au fond et dans l'intimité il était bien comme ça, comme ses lettres et non autrement : Blessé, mais amoureux. Blessé, mais orgueilleux. Blessé mais d'une si grande douceur de cœur. Blessé parce que tout cela ; et ironique parce que blessé et seulement pour cela. Il n'a jamais été que le jeune homme timide (à ne pas pouvoir passer devant une « dame » sans tomber), et qui a répété toute sa vie :

*Oh qu'une d'elle-même, un beau soir, sût venir,
ne voyant que boire à mes lèvres et mourir,*

et celui qui harcelé par la philosophie d'une part et la petitesse des choses voulait que vite, vite, avant de mourir

on fit quelque chose, on poussât des cris pour communiquer avec les étoiles et aller y chercher la vérité.

Voilà, il n'a eu que ce tort-là : croire que la vérité, le bonheur et l'art étaient dans les étoiles.

Comment tu n'as pas vu que toute ■■ vie, il n'avait demandé que cela : trouver une médiocre et magique petite « Leah » qui voulut bien l'écouter quand il lui dirait : « ma petite Leah » et qu'il lui raconterait toute son âme qu'elle ne comprendrait pas et tout son cœur qui est bien simple.

D'ailleurs tout ce que j'ai dit ne s'applique pas à ses derniers vers — vers libres — qui sont presque artistiques, souvent parfaits et quelquefois sans nul souci d'ironie (ou assez différente) et quelquefois avec un amour de la vie qui commençait — à 27 ans — l'âge où certains commencent à écrire.

Ça ne s'applique pas non plus aux *Moralités Légendaires* qui sont, en prose, tout ce que j'ai dit qu'étaient ses vers, mais beaucoup plus artistiquement.

Ce topo ne prétend pas donner une idée complète ou même d'ensemble de Laforgue.

Ton reproche : « avoir créé Laforgue » est vrai en ce sens que je suis obligé de prendre de-ci, de-là, et seulement de loin en loin, des bribes de vers pour le faire goûter à de profanes comme toi. — C'est-à-dire, plutôt, que je le *recrée* à votre usage.

* * *

Je pourrais dire de Rimbaud que j'y ai admiré ce que j'admire sans restriction dans Laforgue, qualité d'évocation brusque, mais ici, plutôt qualité de peintre. Les défauts ne sont pas toujours les mêmes. Ils sont plus atroces et souvent répugnants chez Rimbaud.

Les proses de Rimbaud donnent souvent l'impression que donneraient bout à bout les extraits de Laforgue que je t'ai copiés.

Le genre de qualités picturales de Rimbaud :

*Et taché du sang pur des célestes poitrines,
De grands linges neigeux tombent sous les soleils.*



Claudél, dont je n'ai lu que le quart de *Tête d'Or*, est jusqu'ici, superbement pour moi, superbement incompréhensible.

On pense à Shakespeare.

Il en ■ la brutalité, le naturalisme voulu, les immenses laïus sans raison apparente, les images très précises, brutales toujours, belles souvent, qui arrivent encore sans raison apparente.

C'est énorme. *L'Arbre* a 3 ou 400 pages. J'arrive à la 3^e partie de *Tête d'Or* et je commence seulement à avoir des lueurs. Bien sûr, j'ai senti passer par moments des beautés, mais senti seulement. J'attends, pour t'en parler plus longuement.

La première page m'avait enthousiasmé.

Écoute cette espèce de vers libre, est-ce assez tombant, tombé, dégoûté, dérouté :

*Cébès : Me voici,
Imbécile, ignorant,
Homme nouveau devant les choses inconnues,
Et je tourne ma face vers l'Année et l'arche
pluvieuse, j'ai mon cœur plein d'ennui.*

*Je ne sais rien, et je ne peux rien. Que dire ? Que faire ?
A quoi emploierai-je ces mains qui pendent, ces pieds qui
m'emmènent comme le songe nocturne ?*

La parole n'est qu'un bruit et les livres ne sont que du papier.

Il n'y a personne que moi ici..., etc...

C'est admirable. Et c'est comme ça très souvent admirable. Mais je ne vois pas l'ensemble, encore.

Il est malheureux qu'à mesure qu'on avance, on ait

davantage (et il cherche à vous donner) l'impression d'une traduction juxtalinéaire plutôt que de vers libres.

J'ai tant, tant écrit que j'ai mal à la main. Je me suis permis cela parce que j'avais travaillé dimanche. Mais vraiment je passe la mesure, et puis je me dégoûte d'écrire ainsi tant de petites théories, de petits jugements, de longues phrases qui ne riment à rien. Alors que lentement, longuement, silencieusement, je devrais chercher en moi des mots brefs et légers qui disent le passé ou la vie.

Si je m'étais écouté, ce soir je ne t'aurais parlé que de la danse, la danse qu'on m'apprend, la danse... que j'aime. Voilà qui est typique, n'est-ce pas, comme évolution ? Je ne t'aurais parlé que de cela, parce que, si je m'écoutais, je ne parlerais que de l'émotion que je goûte à l'heure où j'écris, ou de celles que je suis le plus disposé à faire revivre.

J'aurais voulu te parler de la grande tristesse qu'il y a à perdre une belle image. Je la retrouverai quand ?

O mes efforts de mémoire, les soirs. Yeux d'une madone de Botticelli de Londres, ailleurs un peu le sourire, un peu la bouche, un peu la chevelure, comment, comment se rappeler ?

Ce rêve merveilleux et mélancolique et presque réel : des rangées de femmes jeunes, belles qui passent. L'une a un chapeau, comme elle, et l'autre son air penché et l'autre le « marron clair » de sa robe et l'autre le bleu de ses yeux, et pas une, pas une aussi loin que je regarde, aussi longtemps qu'elles passent, n'est elle.

J'ai rêvé cela. Et tous les soirs, il y a ce défilé dans ma mémoire, et quelquefois dans les belles rues.

Rachilde, à propos du *Jeune Homme au Masque* d'Edmond Jaloux, se félicite de ce qu'elle appelle l'évolution du jeune homme moderne (Prototype : Barrès). « Le jeune homme moderne ne préfère plus son nombril à l'œil de l'étoile polaire... Il n'a plus le souci décoratif de ses gestes numérotés, empesés, mesurés... Le jeune homme moderne

a jeté sa gourme, son esthétique verte et ses gants jaune canard. On va enfin pouvoir marier ses filles, y compris celles qui n'avaient pas de dot. Hip, hurrah... (Pourvu que ça dure...)

Pardennes-tu cette citation, cette ultime pointe ?

Pardonneras-tu, en considération de sa longueur, l'« âcreté de ma lettre ? »

Dis-toi bien que je dis cela, que je fais ces critiques, *maintenant*, tout bonnement parce que je les pense maintenant. Je ne les aurais jamais gardées sur le cœur pour te faire plaisir. (Rappelle-toi mon topo sur la franchise et l'amitié.)

J'attends ce que tu me diras du *Jardin de Bérénice*.

Envoie-le-moi si tu veux le *Jardin de Bérénice*.

Peut-être vaudra-t-il mieux pour mon travail que je t'écrive plus souvent (cette fois il y a presque un mois) et moins longuement.

A bientôt, pardon.

H. FOURNIER

3 Septembre 1906.

MON CHER JACQUES,

Ton article sera accepté par qui tu voudras, inséré où tu voudras. Il sera signalé par tous ceux qui aiment Claudel.

Et Claudel t'écrit pour te serrer la main.

Un autre que lui t'écrit pour te baiser les pieds.

J'ai aimé, à en être bouleversé, le début et des passages que je vais te dire. J'ai tout aimé.

J'ai aimé que l'allure (divisions, netteté, logique du développement) soit d'une dissertation, à cause de toute la clarté honnête et admirable que l'article y gagne. Il n'y a pas d'honnêteté ni d'utilité à publier comme c'est l'usage, sur des auteurs fermés au public, des articles plus hermétiques encore.

J'ai admiré toute la richesse d'expression, surtout, que je te connaissais, et qui, au contact de Claudel, a gagné encore en précision — précision claudélienne, c'est-à-dire quasi surhumaine — et en magnificence.

J'ai aimé ta délicatesse, ta ferveur, ta hautaine admiration.

Les deux bras croisés sur un fil de fer qui passe à hauteur de ma tête, au bas du jardin, près du ruisseau — à l'heure où le jardin s'enfonce dans un trou d'ombre dont les rebords sont les toits, les cheminées, les girouettes en lis et croix, se détachant sur le vieux ciel rose — j'écoutais ma sœur qui me parlait dans l'ombre, et je regrettais de n'avoir pas encore levé la tête et regardé Aguilera qui, souriant et silencieux, me tendait ta lettre.

J'ai voulu lire dès le soir ton article. J'étais sous la lampe, avant dîner, hargneux pour tout ce qui me distrairait, pour tout ce qui remontait du jardin, chassé par la nuit. Je voulais pouvoir le juger à la première impression, et pour cela me faire le personnage complexe à qui tu t'adressais : moi, moi, Rémy de Gourmont, Mélinand, et surtout un individu que j'ai connu à Lakanal, une vraie brute au langage de charretier, qui n'avait en lui qu'une volonté entêtée de tout lire, de tout apprendre, de tout comprendre — qui avait fini par aimer Verlaine ; qui passait ses récréations et ses nuits à vouloir décoriquer Mallarmé, et méprisait la brochure de Mockel, et que je revois encore, un dimanche, assis au fond de l'étude, sur une caisse à savon, lisant d'un bout à l'autre Claudel. J'avais une haine et une sympathie profonde pour lui, à cause des injures brutales qu'il avait et des explications brutales que, comme à un paysan, il lui fallait et que je ne pouvais pas lui donner.

A mesure que je lisais, tout ce monde-là — et moi — t'admirait et t'aimait — après hésitations, scrupules, injures.

En voilà beaucoup, diras-tu, pour un article. Mais il

s'agit de Claudel, c'est-à-dire de celui qui n'a fait aucune concession ; de celui qui a frappé de stupeur et de mutisme tous ceux que le symbolisme a fait rire, crier, hésiter ou même écrire dans les jeunes revues. Et il s'agit de toi qui dois être du symbolisme et des artistes nouveaux l'avocat le plus convaincu, le plus sûr de lui et d'eux, le plus simplement et bellement irrésistible.

Ceci est un des rôles que tu t'es, que tu nous as promis de remplir ; et je suis simplement heureux de te voir commencer à tenir tes promesses.

De ton prélude, de ta première partie j'aime surtout :

Le prélude — belle trouvaille — « seules les paroles du poète... »

le passage sur la sensualité de Claudel.

le passage sur le vers respiratoire.

Et dans tout le reste, vraiment, tu arrives à arracher, à expliquer des choses quasi surhumaines, quasi subconscientes :

la primitivité, la nouveauté du monde.

l'unité des drames, des parties, l'implication des dénouements dans la vie du drame...

Je n'ai pas de reproches à te faire. — D'abord le ton dissertatif, par endroits, puis des timidités d'expressions : « nous... » etc., m'ont un peu arrêté ; à présent je voudrais qu'il y eût encore plus d'alinéas et même des mots en italiques. — D'abord, j'ai trouvé, comme tu le dis toi-même, quelque longueur par endroits, et quelques répétitions de mots : à présent, je ne trouve pas un mot de trop. — J'ai trouvé encore, d'abord, que tu avais, malgré toi, un peu l'air de vouloir excuser le coup de fusil de l'*Échange* ; tu n'as peut-être pas assez montré ces personnages humains — à mesure qu'ils se développent dans la vie, dans le temps, — obscurément conscients du moment à venir, puisqu'il est de toute éternité « impliqué » en eux-mêmes ; regardant avec résignation (dans

l'Échange) ce qui sera comme ce qui fut ; et ne criant même plus, comme les hommes : « je le savais, il fallait que ça m'arrive ; c'est bien, ou, c'est mal ! » lorsque le moment est venu d'être de telle façon et qu'ils voient, alors seulement, tous leurs gestes antérieurs, qui désignaient et leurs paroles, qui présidaient. — Mais je pense que tu reviens et t'étends là-dessus dans les autres parties et que tu nous montres combien tout cela est plus haut, plus large, c'est-à-dire plus vrai qu'idéalisme ou fatalisme ou autres isme. Je n'ai donc pas de reproches à t'adresser. Je t'aiderai seulement, puisque tu as l'intention de retaper encore un peu, de quelques notes au crayon léger.

Tu peux l'envoyer à n'importe quel admirateur de Claudel : Jammes, Charles-Louis Philippe, Viélé-Griffin, Rémy de Gourmont... — Le plus simple serait certainement de séduire sans intermédiaire un Directeur de revue : Fort. Mais il me semble que je préférerais être publié au *Mercur*e — malgré son inintérêt croissant il est beaucoup plus lu que *Vers et Prose*, tu y seras plus vite publié ; si ton article est long, tu pourras y être publié en deux fois. — Enfin, moi, j'enverrais cela à Rémy de Gourmont qui te porterait sans hésiter à Vallette. Je lui écrirais une courte lettre où je dirais adroitement que je suis licencié de Philosophie. (Si tu veux pour que tu puisses lui en parler, je vais t'envoyer son article du *Mercur*e sur *Tête d'Or*.)

Mais j'ai bien tort de m'époumonner à chercher des combinaisons. Tu seras accepté par qui tu voudras. Et le plus chic sera encore d'être révélé à tous ces messieurs que nous apprécions, sans avoir demandé leur appui.



En ce moment il me semble lutter contre les dernières crises qui doivent être la fin de mon mal. Septembre et les chasses et les vendanges vont mettre les derniers baumes sur ma fièvre.

Hier — chaleur d'étuve — j'ai dû, dès le matin, laisser ta lettre et m'en aller je ne sais où, fou d'épuisement, d'agitation causée par les médecines, et de peur de devenir fou.

Mais déjà ce matin, je suis plein de calme, de douceur, et de patient amour. Je suis sorti dans le soleil torride et les haies me donnaient de l'ombre. Je suis entré dans les précieux champs labourés des paysans brutaux, en m'excusant, et ils m'ont dit que je ne voulais pas emporter le champ et qu'ils ne craignaient que pour mes souliers. Je leur ai parlé, sans les connaître, de Panama, de ces terres fertiles et incultes, de l'aide qu'on y donne au travailleur européen. M. Aguilera était avec moi. Le plus vieux paysan baissait la tête sans répondre, et, comme nous nous éloignons, il nous a crié : « Faites excuse, Monsieur, et les bestiaux ? » Nous lui avons dit ce qu'il voulait savoir et il me répondait avec une grossièreté et une lenteur et une prudence qui me prenaient le cœur : « Si j'avais trente ans de moins... Les terres j'ai toujours aimé ça, et les bestiaux... J'ai été quasiment fait au milieu des bestiaux. J'y suis toujours resté, et, pardi... j'en sais rien... mais je vais sans doute bien y mourir... » Et de loin, sous le soleil brutal, dans un contre-bas de sa terre labourée trois fois pour les blés, il nous criait des phrases de petits livres moraux qui me tiraient les larmes : « Assurément, on peut dire ce qu'on voudra, sans la culture des terres, le monde n'aurait plus qu'à mourir... »

Je voudrais dire avec le même amour les injures de celui qui veut qu'on ferme les barrières de ses prés, et qui n'est que haine déchaînée — et les paroles du braconnier que, revenant en retard, nous avons rencontré, poussé, le long de la haie, par l'orage menaçant et le vent rouge, vers la nuit d'août tombée — et toutes les peurs de la petite maison surchauffée où je restais des nuits sans dormir — et la chute, de cauchemar, de la maison au bord de l'horizon dans un gouffre si infiniment impla-

cable que toute la raison du monde y disparaît et que, des heures — éveillé — on sent que toutes les raisons du monde ne sont rien auprès...

et l'après-midi, les tempes battantes, dans la classe vidée, chaude, et silencieuse de mon impuissance ; pendant que la scierie fait dans le bourg son grincement desséchant ; et qu'on entend passer, d'un bout à l'autre de l'horizon, le hurlement fou, et désolé, de l'automobile qui traverse, avec sa queue de poussière, le bourg.

et le spectacle, plus ineffablement tragique que tout, de l'homme amené dans une voiture, couché à plat ventre sur de la paille et des matelas — tombé, pieds nus, à demi-vêtu, au soleil, dans les champs — et qu'on monte dans le train de 3 heures « flammant » par les bras et par les pieds, avec son matelas, pour le conduire à Bourges.

Je voudrais m'adresser à la campagne, comme les Goncourt à Paris : « O ! Paris... tu possèdes... » Je veux ■■ moins dire que si j'ai connu moins que les autres ces inquiétudes de jeunesse, ces angoisses sur mon moi, ce désarroi du déracinement, c'est que j'ai toujours été sûr de me retrouver avec ma jeunesse et ma vie à la barrière — au coin d'un champ où l'on attelle deux chevaux à une herse... Et jamais plus que cette année de douloureuse sécheresse, je ne l'ai trouvée aussi compatissante, sympathisante... avec ses pardons pour ma fièvre, ces airs de connaître mon mal comme la lavande connaît les plaies, d'être accoutumée à moi comme je suis terrestrement accoutumé à sa compagnie.

J'avais prévu ta page sur la Force comme les personnages de *l'Échange* prévoient leur dénouement — et provisoirement, bien entendu, je veux bien vivre et jouir de tes dernières opinions.

J'avais besoin aussi de ta page sur les opinions, je commençais à avoir envie de crier aux autres : « Oui, oui, page tant de tel livre, oui, cf. le catéchisme. Mais qui donc aura le courage, comme moi, de soutenir une opi-

nion rien que parce qu'il ne l'a vue ni entendue nulle part ? Mais qui donc va venir et me dire enfin : « Discutons en laissant dans le silence tout ce qu'on ■ dit, tout ce qu'on sait bien qui pourrait se dire » ? Discuteur infiniment délicat, de parole toujours nouvelle et d'oreille jamais étonnée, je t'appelais, — et sur ton autel, je déposais avec ravissement la honte d'avoir soutenu en public qu'il valait mieux gaspiller deux sous tous les jours que de les porter à la Caisse des Retraites pour la vieillesse ; ou qu'on pourrait être « saoul imbrantable » sans avoir rien bu. Malheureusement certains finissaient par me donner raison ; alors, je me taisais.

J'avais horreur de tous ceux qui pensent exister parce qu'ils se sont choisi une opinion.

Je voulais me décider à dire à mon anarchiste : « Voulez-vous que je vous dise ? Je me fous absolument de tout ce que vous racontez là. C'est connu. Vous êtes de ceux qui choisissent la tâche médiocre de « vulgariser » les idées ; pendant que d'autres en découvrent d'autres. Que voulez-vous ? moi je ne m'intéresse qu'aux autres. »

Mais maintenant je m'incline. Je vois que chacun ■ choisi la tâche qui lui convenait et que tout est bien dans l'universelle harmonie.

Quelquefois, je voudrais être député, faire des conférences dangereuses de campagne électorale parmi les paysans, crier aux oreilles sourdes des paysans, m'en faire aimer ou haïr. Je me surprends à chercher des nouveautés pratiques, à chercher le moyen d'instituer par exemple l'instruction secondaire, gratuite, obligatoire, décentralisée, à voir là l'avenir du monde. — Mais ce n'est pas ça être député.

J'aimerais *avoir été* le jeune homme « modeste, inquiet, » insoupçonné — député — qui, entendant un orateur du gouvernement impérial, formaliste et gourmé, prononcer à son occasion le mot de ridicule — se lève pâle, les dents serrés, et, cinglant au visage le souverain par-dessus la

tête de ses ministres : « J'ai pu être ridicule quelquefois, mais on ne m'a jamais rencontré en costume d'arracheur de dents, avec un aigle sur l'épaule et un morceau de lard dans mon chapeau. » (D'un article de Daudet sur Rochefort.)

Il y a aussi Vallès (*l'Insurgé*) — Mais ces temps sont passés, il y a aussi les nihilistes — Mais, Nathanaël, nous sommes Français.

Non, il n'y a que la joie de vivre, lorsqu'elle vous reprend en descendant à bicyclette les côtes sur des aiguilles de sapins — en rencontrant, à une foire où l'on se croit perdu, parmi les paysans affairés et les filles en robe rouge, une cousine jolie qui vous emmène au bal. Et la joie de vivre soudain (dans la foire où l'on a rencontré des cousins en blouse, et un vieil oncle humble, menuisier en veston noir) — la joie de vivre pendant des minutes, la foire ancienne inconnue, où en costumes tristes on venait avec « la jument blanche ». Le temps de me retourner en les quittant, et le mur d'en face et la cour où étaient remisées des tas de voitures, avaient pris cette teinte d'ancienne gaîté grise — gaîté que j'ai connue là, une fois pour toutes, avec ses cris et ses coups de fouets étouffés et calmés par le temps comme mes pas sont étouffés par l'herbe du cimetière, où je vais en septembre.

Il n'y a que ça et « les livres ne sont que du papier ».

J'aime Gide et j'adore certains passages de ses impressions de désert ou de campagne. Mais à une première lecture, m'ont choqué certaine rhétorique que je te ferai sentir quand B. m'aura rendu le livre ; et — faut-il le dire — ce sensualisme si différent du mien, qui n'est que du sensualisme (on oublie vite le symbole initial et final : Dieu) ; ce sensualisme qui est une fin et pas un moyen, comme le mien, de rappeler ou d'appeler des Choses de la Vie, m'a fatigué, et puis — faut-il le dire — je retrouve avec ma répugnance ancienne ce besoin bar-résien de s'apprêter devant la vie, de cultiver des désirs,

de préparer des amours, je le retrouve justement ici, ■■ début de ce livre, qui n'est qu'un éparpillement de forces et d'amours et puis dans le départ de Ménalque et puis même à certaines étapes de son voyage désordonné...

J'aime que Gide ait dit : « Jette le livre » ; je n'ai pas à me conseiller d'attitude devant la vie ; la meilleure est celle que je vais prendre tout à l'heure et que je ■■ connais pas encore.

Et, si je ne l'avais déjà répété à B. je te répéterais « Désert d'Alfa, plein de couleuvres... — je veux encore parler du désert... — La seconde était encore plus belle — de la troisième, que dirai-je ? Elle était encore plus belle. »

La guerre des Mondes, Wells. Poésie très poussée cette fois de la rencontre impossible entre l'étrange surnaturel et la vie journalière. Moments incomparablement tragiques : partout la mort immobile et hurlante des immenses cuirasses marsiennes à trois pieds, dressés au-dessus de Londres désert. Cette poésie et ce tragique, voilà ce qu'il faut chercher dans Wells.

J'ai reçu et vais lire *Peer Gynt*.

Je ne parle guère que de moi dans cette lettre — mais si tu savais comme je pense à toi maintenant sur les routes, sautant les fossés, traversant les bois de pin, couchant dans les granges.

H. F.

Bordeaux, Infirmerie de la Caserne,
Dimanche, 16 septembre 1906.

Je suis tombé au milieu de l'avant-dernière étape à 35 kil. de Bordeaux. J'avais attrapé une angine dans un grenier un peu trop ouvert au vent, qui s'était, ces dernières nuits, très rafraîchi. Ce n'a rien été. Je suis déjà à peu près guéri ; mais avant de partir en permission

de dix jours pour Arcachon, je dois passer encore 2 jours ici, l'éternité. Je songeais tout ce matin à tes souffrances d'il y a deux ans, à tes souffrances morales. C'est dimanche aujourd'hui et le ciel ce matin s'est levé tout clair et tout plein de cloches, avec pourtant cette mélancolie qui s'insinue dans l'été finissant et dont on voudrait si doucement pleurer. — Et ce soir le grand désert de la caserne.

Pour oublier tout cela, je veux t'écrire, commencer à t'écrire, bien que la fièvre ait un peu vidé mon cerveau et obscurci ma lucidité. D'abord ta lettre et ton poème.

Ton poème. — Il ne faut à aucun prix que ce que je vais dire ait l'air de compliments destinés à te payer de ta généreuse exaltation de mon article. Aussi serai-je épelucheur (ou épelucheur : j'oublie l'orthographe).

D'abord la venue du poème me fut délicieuse, en un jour d'accablante chaleur, au soir d'une forte marche, au moment de l'ombre. Je suis allé le lire à l'écart, et je l'ai lu jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de jour. Et pendant plusieurs soirs, j'ai repris la feuille et recommencé la lecture charmante.

Le début est délicieux. Tout le moment d'« amour » s'évoque. Et les trois derniers vers :

*Vous voici revenue,
par le chemin des noisetiers
Vers la maison de notre amour abandonné*

sont admirables.

Un peu obscure peut-être la phrase :

*L'autre été, l'autre amour
sont passés — et revenus...*

Mais non après tout.

J'adore : *comme si vous existiez, que non.*
Puis toute la strophe :

*On s'arrête... Ho...
la !...*

Je n'aime pas beaucoup, beaucoup :

*N'ayez pas peur... que de ne pas assez
follement
Aimer la folle impossible journée.*

La suite, bien jolie.

Adorable aussi :

O Taille mince, etc...

et la fin depuis :

*Oh, mon amie (il faudrait O mon amie)
J'appuierai ma tête*

s'élève admirablement.

Une petite critique, que j'oubliais. Je comprends :

N'ayez pas peur pour passer sur le pont

Je comprends moins :

*N'ayez pas peur, pour venir, pour me suivre, pour
vous asseoir sur la planche de cuir.*

Il me semble que :

De venir, de me suivre, de vous asseoir

serait aussi naturel et plus correct. As-tu voulu ces *pour* ?

Maintenant les deux critiques générales que je veux te faire sont celles-ci :

1° J'ai pensé deux ou trois fois à Jammes.

Dans la cour où l'on attelle la jument... etc.

surtout :

*Le paysan va vous dire : Mademoiselle vous auriez été
mieux sur le devant et encore à propos de ceci, qui me
semble une réminiscence :*

... Vers les toits

.....
.....
*Comme des morceaux de cailloux ou de miroirs
dans l'herbe et les fleurs de blé noir.*

Ce n'est que très peu gênant tout cela.

Mais je te voudrais une originalité indiscutable et sinon une manière, du moins un mode d'expression absolument à toi.

2^o Ton vers libre n'est pas encore créé. Tu le manies habilement (voir la première strophe et celle de « on s'arrête... ho... là... ») — Mais je ne le sens pas encore assez nécessaire, c'est-à-dire que ses coupes, et par conséquent son rythme ne me semblent pas assez directement commandés par ce qu'il doit exprimer. Je voudrais que l'on ne pût pas, en lisant, arranger les mots autrement que tu les aurais écrits. Alors ils seraient vraiment adéquats à la poésie. Ils le sont parfois déjà comme dans les trois vers du début que je citais :

Vous voici revenue...

Comme dans la fin, qui est plus belle :

O mon amie...

* * *

En relisant, je m'aperçois que mes critiques sont vagues ; c'est que je suis très abruti. Ma tête est à la fois lourde et vide. Aussi ne puis-je plus dire aujourd'hui ce qui m'a fait tant de plaisir en lisant ton poème. Je comprends tout à coup que je suis encore malade du surmenage que je me suis imposé, en faisant les manœuvres. Je dois être très idiot. Vais-je continuer à t'écrire ?

Plus tard :

Oui, mais je te parlerai de détails. Le *Mercur*e est plus

lu que *Vers et Prose* ; mais *Vers et Prose* est mieux lu, c'est-à-dire par des gens plus chics, et aussi plus soigneusement lu. Cependant je me déciderai peut-être à donner mon article au *Mercure*, à cause de sa longueur, et puis parce qu'il y sera mieux à sa place.

Si Chesneau ne me répond rien, je ferai une tentative de ce côté. D'ailleurs je ne partage pas du tout ton optimisme. Je suis presque sûr d'être plusieurs fois blakboulé par des gens qui ne me liront pas, ou même qui me liront. Je ne sais si j'oserai m'adresser à Fr. Jammes ou à André Gide, qui, lui, m'introduirait peut-être à *l'Ermitage*. Peut-être recourrai-je à Ch.-L. Philippe ? Mais ne me donnera-t-il pas aux *Essais* ou à quelque chose comme ça ? Rémy de Gourmont est trop occupé. Envoie-moi cependant, si ça ne te coûte aucun recopiage, son article sur *Tête d'Or*. Cela m'intéressera beaucoup.

Pendant les manœuvres j'ai beaucoup remanié et modifié mentalement la 2^e partie de mon article. C'est celle qui m'inquiète le plus. Je sens que toute l'exposition de l'enseignement est trop mot à mot, qu'elle a trop l'air d'un résumé par alinéa. Je vois la besogne de synthèse, qu'il faudrait entreprendre, mais elle est si énorme que je n'ose. De plus dans le commentaire final, j'ai peur d'avoir trahi par moments l'idée vraie de Claudel, d'avoir trop interprété. Et puis il y a des choses à développer, d'autres à diminuer. Je crois que l'essentiel est bien ceci :

Existence au lieu de Justice et de Beauté.

(voir une de mes lettres précédentes).

Que sera l'ensemble de l'article ? C'est sur quoi ne peuvent me rassurer assez tes éloges, qui m'ont pourtant bien encouragé.

*
* ■

Encore des détails car je suis vraiment trop bas pour tenter d'écrire l'essentiel, pour l'organiser comme je

voudrais, et comme il se trouve naturellement organisé. Cet essentiel ce sont les manœuvres et la façon dont elles ont exalté :

1^o ■■■ force ;

2^o ma sensualité ;

3^o ma pensée.

Mais il faut laisser cela pour l'instant.



Les lettres du petit B. ne sont pas bien fortes. Tout de même il a senti que *l'Arbre* signifiait autre chose que l'aspiration de l'homme vers Dieu, et, bien qu'il dise des choses secondaires, il a bien vu que c'était « le monde même avec Dieu figuré par le soleil ». — Cela est bien.

Mais l'amour, Nathanaël, l'amour, qui dira l'amour que nous devons avoir pour ces choses ?

Je suis bien accablé. Mais l'amour veille en moi et par moments il monte sourdement et me fait délirer. Où étendrai-je mes bras, que je n'y saisisse une volupté ? Ici c'est le mur et la fenêtre, et là le lavoir. Mais de quelle passion dois-je revêtir tout cela ? Je suis. Je suis. Dans ce seul cri, le plus informe que je puis proférer, je dépense déjà des trésors d'amour.

Je ne veux point mourir, mais vivre. Je ne mourrai point, mais je vivrai.

O Dieu, je me suis accroché à toi de toute ma force.



Arcachon, Villa Velléda, Mercredi.

J'ai renoncé à t'écrire ces deux derniers jours qui ont été les plus bas que j'ai peut-être passés de ma vie. J'avais la tête vide et la persuasion que c'était pour la vie, que je ne comprendrais plus rien jamais. J'ai failli mourir de

lassitude et d'énervement pendant mon dernier jour d'infirmerie. Maintenant je suis mieux : je ~~m~~ suis échappé et je trouve ici, en même temps qu'un lieu tout plein de souvenirs, un grand vent terrible qui vient droit de la mer et me soufflète de sa force. Le ciel est bleu avec des nuages blancs, le vert des pins s'assombrit : tout est beau : je sens ma force primitive s'émouvoir. Oh, ce vent, j'ai une accoutumance terrestre de sa compagnie. Je m'assieds solidement dans ma maison et j'écoute son discours obstiné et barbare. Il chante l'hiver déjà, la force des bourrasques, la force des assauts continuels, la force, la force toujours.

Je suis bien bas encore tant je suis fatigué, et je m'éparpille en vaines réflexions, quand j'ai tant à dire. Mais nous allons nous mettre à l'ouvrage sérieusement.



Je ne peux rester si longtemps sans te parler des manœuvres dont l'importance dans ma vie actuelle est considérable. Donc je les ai faites ou à peu près. Exempté cependant 4 jours du sac qui m'étouffait j'ai pu percevoir et accueillir tout ce qui s'est présenté.

1^o D'abord la force de cela. On marche, on sent toutes ses articulations brisées, chaque jointure devient une douleur, on marche : et non pas un ou deux kilomètres, mais 10 et 15 et 20. Et quand on arrive au cantonnement, au moment où l'on compte les pas, la musique s'arrête en face du drapeau, les officiers mettent sabre au clair et l'on défile au pas cadencé en montant la rue du village, emporté, éperdu, frémissant, *ravi* malgré soi dans un dernier sursaut. C'est admirable. J'ai compris ce que c'est que le drapeau. C'est tout ce que l'homme ne peut pas faire et qu'il fait quand même¹.

1. Et puis le cheminement innombrable de la colonne vers un but précis bien qu'inconnu qu'elle va frapper immanquablement.

La bataille en elle-même est moins intéressante que je ne pensais. Mais il y a la conscience de faire partie de cette énorme machination, qui s'accomplit avec une lenteur et une précision infinies. Et puis les coups de canon, l'artillerie qui tire violemment contre quelque chose qu'on ne voit pas, qu'on reste souvent sans voir du tout, et qui, quand on le voit, est une petite ligne au sommet des collines, là-bas. La sensation aussi de marcher longtemps sous bois et d'arriver à la lisière au-dessus de la plaine, où passent des cavaliers au grand trot et qu'occupe la bataille sans qu'on voit aucune troupe.

Les premiers coups de canon aussi, l'approche du combat, c'est beau.

2^o Mais c'est ma sensualité qui a le plus profité de tout cela. Oh, de quelles voluptés inconnues je me suis repu. Chaque jour ■ été un jour d'amour. Je parlerai au hasard, sans intention de décrire, mais seulement de noter.

Le départ de Bordeaux, la nuit ; du pont la ville dormait au bord de l'eau noire et morte. Plus loin c'était déjà la délicate ténuité des feuillages sur l'aube.

En passant nous buvions de l'eau sans nous arrêter, qu'on nous offrait dans des seaux et qui avait goût d'herbe. Et de la piquette aussi. On se bousculait.

Au soleil torride des premiers jours de septembre, je souffrais jusqu'au fond de moi-même. C'est alors que je comprenais toutes les sensualités que recèle un paysage : les bois là-bas avec leur fourré sombre pour y dormir et rester à plat sans bouger, et les creux des ruisseaux et jusqu'à l'ombre de la vigne, tout près, où l'on nicherait sa tête au moins à l'abri. Oh, alors comme mon désir était profond de tout cela, comme il s'en allait fortement vers tout cela. Mais je passais, et je comprenais que ce qu'il y avait de précieux c'était ce désir seul et sa permanence, et son assiduité et sa perpétuelle nouveauté, — non point sa satisfaction. Aussi, bien que je fusse parti sans livre et me confiant à moi seul, je ne pouvais m'empê-

cher d'adorer intérieurement André Gide, dont je ressentais la vérité à chaque minute.

Le soir, vers le coucher du soleil, je m'écartais un peu du cantonnement pour aller goûter la nuit. C'était vers un endroit que j'avais choisi d'avance, que je désirais, parce qu'il était caché et secret. Et toute la journée j'en avivais mon désir. Et souvent en y allant je le trouvais quelconque, c'est-à-dire identique à la toujours identique nature et adorable par cela même, et aussi parce qu'il laissait à mon désir son insatisfaction et son inquiétude. Oh, ce détour du coin de bois, où je devais trouver tant de merveilles, et d'où je ne découvre qu'autre chose. Oh, l'amour de ce paysage décevant aussi beau, aussi vaste que celui attendu. A la fin je ne trouvais plus d'inégalité entre les paysages ; tous me frappaient le cœur de la même atteinte ; je ne préférais plus.

Au retour, près d'une grande route, il y avait un bois qui s'enfonçait et une autre route plus blanche d'être assombrie y pénétrait. Je ne me tenais plus ; et pourtant mon désir et ma passion ce jour-là m'ont soulevé plus haut que jamais, au point de m'arracher un petit cri. Après il y avait d'autres bois. Et je les aimais davantage.

J'ai couché dans des granges. Une nuit il y avait tant de paille que nous étions comme enfouis dedans. J'étais sous une charrette, il y avait de la paille jusqu'aux poutres dans le fond. Tout près il y avait des bœufs séparés de moi par des planches. Toute la nuit je les entendais bouger un peu ; et ils remuaient leurs chaînes et leur gros souffle. Il faisait tiède, fétide et délicieux.

Nous faisons la soupe sur des pierres au milieu de la rue. Des paysans nous demandaient des renseignements. Ils parlaient du temps où ils faisaient leur service aussi. Ils voulaient bien nous vendre des affaires mais ils étaient méfiants. Beaucoup retiraient les cordes des puits.

Nous partions plusieurs heures avant le jour. La lune

était dans le ciel ; et le paysage approfondi. Oh, ces marches dans l'obscurité sous la lune, avec la poussière qui couvrirait les champs de chaque côté de la colonne et sous la lueur lunaire semblait une plaine indéfinie et mouvante. Le passage dans les taillis où la nuit s'accroissait. Et les chemins qui tournent secrètement à quelques pas de la route, dans un bois. Maisons closes, villages quittés, et le moment où les maisons s'espacent peu à peu jusqu'à la dernière parmi déjà le chant universel des grillons. La petite place de la Mairie et la fontaine. On prenait de l'eau dans les bidons.

Et puis l'aube, l'aurore et tous ses enchantements et soudain le si grand jour qu'on a déjà oublié *comment c'était* quand il faisait nuit. La lune inutile reculée en un coin du ciel. — Un jour des vapeurs immenses traînaient dans les vallées. Plus tard on a vu le fond. Il n'y avait rien.

Puis midi, midi torride et dévorant. L'ombre claire de quelques noyers et le lit sec d'une rivière à se partager entre tous. Et l'eau, l'eau. J'aimais de celle que nous buvions qu'elle fût lourde d'argile et chargée d'herbes : on la tirait des puits très profonds, où il y avait des scolopendres. Au fond le seau rejaillissait avant de s'enfoncer en s'emplissant. Et il dégouttait en remontant, et ruisselait. Parfois aussi l'eau venait par une pompe et elle était claire et froide et dure.

J'ai couché dans un hangar ouvert sur une cour de ferme. J'ai tellement dormi que je n'ai pas senti la nuit comme j'aurais voulu. Là, le puits était dans une anfractuosité de la maison, derrière un figuier.

Les noms des villages : Saint-Maurice de Laurençanne, Saint-Yzans, Saint Martial de Vitaterne, Saint Mamiré de Tavernolle, Fonatines - d'Ozillac, Saint-Germain-de-Lusignan, Sous-Moulins. D'autres étaient moins jolis que j'aimais autant. Les hameaux s'appelaient : Chez Gombaud, Chez Gouin, Chez Godet, Chez les Gens. Comme

noms de villages il y avait encore : Nieule, Virouilli, Saint-Dizan-des-Bois, Saint-Dizan-du-Guât.

Et je m'émouvais de la disposition toujours semblable des villages, comme si l'homme avait obstinément appliqué son plan à toutes les situations, sachant bien que c'était ainsi qu'il devait s'établir pour vivre. Et dans l'identité de configuration la diversité infinie des formes : l'église et son clocher, toujours nouveau, toujours admirable.

Encore : une nuit j'ai couché chez un boulanger. Le matin j'entendais le râle féroce et désolant des pétrisseurs. — J'ai couché dans des greniers où l'on montait avec une échelle, où l'on ne pouvait se tenir debout, et où l'on risquait de tomber : il y avait de vieilles choses qu'on écartait.

Jeudi.

3^o Ma pensée : je croyais que ma fatigue l'obscurcirait. Au contraire j'ai conservé presque jusqu'au bout une lucidité parfaite : au point que j'ai pu modifier mon article sur Claudel et suivre l'enchaînement le plus rigoureux des idées. Je jouissais souvent de cette force, qui me maintenait en pleine possession de ma pensée.

Un jour je suis arrivé à cette formule qui renferme tout un mode de philosopher et toute une conception métaphysique : Une seule méthode, la confusion. Réunir, confondre deux idées, c'est une besogne mille fois plus précieuse que les distinguer. Ce sont les Mélinand qui distinguent afin de plus tard opérer des combinaisons arbitraires qu'ils nomment rationnelles. Mais le vrai philosophe confond et à mesure qu'il avance dans ses identifications, il s'approche de l'unité. C'est pourquoi le poète qui découvre les affinités des choses, c'est-à-dire leurs tendances à se fondre, est le vrai philosophe, celui qui révèle au delà des mots la grande identité.

Et d'autres pensées me venaient plus fragmentaires, remarques psychologiques souvent. Mais je n'aime pas la psychologie qui est une science stérile et trop raide

pour la fuyante complexité qu'elle voudrait embrasser.

Jamais peut-être je n'ai eu la sensation d'une vie aussi pleine que pendant cette période des manœuvres, jamais je ne me suis senti vivre dans tous les sens avec autant d'intensité. De là sans doute le grand accablement et le *désespoir* qui a suivi, pendant quelques jours. L'excès de vie se compensait.



Il faut que je te dise maintenant un mot de tes lettres. J'ai reçu la seconde avec les fragments de Claudel lundi, jour d'abrutissement. Que c'est beau, mon Dieu, que c'est beau. Non je ne l'ai pas. Je ne sais si cela peut me servir pour mon article. En tous cas si tu peux, quand tu t'en seras bien rempli, me l'envoyer, je t'aurai une grande reconnaissance. Que sont ces *Trois petits Essais* dont tu parles ? Envoie-moi aussi l'article de Gourmont.

J'ai lu la *Guerre des Mondes*. Il y a de belles choses. Mais non. Ce n'est pas beaucoup plus que Jules Verne. Et Jules Verne est bien plus beau même, puisque je l'ai tant aimé.

Il est probable que je ne lirai pas beaucoup avant le mois de novembre, car j'ai mon examen d'histoire naturelle (PCN réduit) qu'il faut tout de même que je me décide à préparer un peu. Mais après je n'aurai plus rien à penser de deux ans.

Oui l'imminence de l'enfance sur la vie tout entière : c'est bien cela ton art : ce sera cela, quand tu seras plus résolu encore et plus oublieux encore de toute littérature. Et alors ce sera très beau. J'imagine par instant ce que ce pourra être avec ta passion du terroir et des paysans. Je rêve d'une épopée (non comme dimension, mais comme caractère). Ce sera beau.

Oui, aussi le particulier. Mais je ne sais pas, j'en vais parler encore comme un lourdaud ; aussi de quoi je me

mêle ; mais il me semble parfois que le souci du détail, du geste (tel ou tel), il me semble que cela, qui pourtant — je dois me l'avouer — fait ton originalité, que cela empêche ta poésie d'être plus vaste et plus forte. C'est une impression. — Peut-être que je n'en suis pas très sûr.

Ce qui serait beau, ce que je rêve, ce serait tous ces personnages, le paysan que tu as rencontré, et l'autre qui veut qu'on ferme les barrières, tous ces personnages vivant sur le même plan, au même niveau de vie ; et cela écrit d'un ton qui n'établirait pas d'appréciation, de distinction de valeur. C'est cela qui serait beau, c'est cela que tu dois faire.



J'ai gardé André Gide pour la fin. Je ne l'ai pas relu depuis ma dernière lettre. Mais je l'adore de plus en plus.

J'ai dit ou j'ai pensé que je ne voyais pas comment après Claudel je pourrais m'éprendre d'une vision plus haute et plus vaste. En effet il semble qu'arrivé à un sommet... supérable, je doive pour alimenter mon adoration chercher un peu au-dessous. Je ne m'abaisse pas. Je reviens seulement sur des points que j'avais insuffisamment explorés : Nietzsche, la force, — Gide, la sensualité.

La sensualité, la volupté. Ce que je trouve d'admirable en Gide c'est qu'il est tellement éperdu, qu'il ne sait plus à chaque instant comment la dire. Ce qui t'a paru de la rhétorique a peut-être pour cause cette peur continuelle de ne pas assez exprimer sa passion. Il reprend, il épure sans cesse ses mots, il les apprête pour que leur excellence soit digne de son frisson. Sans doute c'est du sensualisme, et il est différent du tien ; mais peut-être n'es-tu pas assez sensuel, assez capable de te pâmer pour de l'eau fraîche ou de l'ombre, peut-être se mêle-t-il à tes plaisirs sensuels

trop de souvenirs et d'évocations, peut-être ne sais-tu pas assez mordre la nature nue. C'est cela Gide. Ce qu'il y a de fatigant en effet, c'est que ce n'est que cela. Mais le fait même que ce n'est que cela, prouve une telle intensité d'adoration, de désir, que c'en est admirable.

Oui il y a un apprêt, une attitude prise, mais cette attitude est de tout accueillir, d'étendre le plus possible les bras pour étreindre le plus possible. Et le geste de Ménalque n'est-il pas le même que celui de Violaine se dépouillant de tout pour accueillir Dieu. Seulement Dieu pour Ménalque est innombrablement fragmenté. Pour Violaine qui a su rassembler « les éléments dispersés de ■■ joie » il est une présence secrète, unique et profonde, une possession immobile et intégrale.

Mais nous qui ne pouvons songer à communiquer intimement avec Lui, quel plus beau moyen avons-nous de l'adorer, que de promener partout l'inquiétude de notre désir perpétuel. Amours éparpillés, conscience de Dieu.

Voilà ce que j'avais à dire sur André Gide. Voilà pourquoi je l'aime.



Mais plus tard quand j'aurai épuisé l'inépuisable merveille de la nature, je voudrais de tout mon désir concentré, au-dessus de toute chose particulière, posséder Dieu en vérité.



C'est tout, il me semble que j'avais beaucoup de choses à dire comme toujours.

Le Pèlerin passionné, peu intéressant. Je lui dois cependant d'avoir compris comment on avait pu prendre Moréas pour un poète. Je t'en reparlerai quand je le connaîtrai mieux.

Écris-moi.

Je vais modifier un peu, — moins que je ne pensais — la dernière partie de mon article. La troisième est à refaire bien que solidement bâtie dans le détail. Mais elle est mal organisée. Cela entraînera la refonte de la deuxième. La première sera simplement corrigée.

Écris-moi.

JACQUES RIVIÈRE

P.-S. — Je voulais te parler de ma haine contre la littérature, dont je trouve tout le monde et moi-même un peu imprégnés.

Je voulais te dire que rien ne m'agaçait comme d'entendre parler de « petits coins », de sites, de jolis endroits, alors qu'il faut aimer tout ou rien.

Mais toute haine est vaine. Et j'accepte aussi ces gens-là.

Je voulais te parler de l'esprit admirablement utilitaire des paysans. Un disait l'autre jour de son pays (Bagnères-de-Bigorre) « J'avoue que ce n'est pas joli comme pays. — Comment ! — Oui, il n'y a que des montées et des descentes. Mais comme ça pousse, comme ça vient là-bas. »

Ce qui m'agace en moi c'est que tout paysage évoque en moi un nom de poète ou de peintre. C'est cela que je nomme ma littérature. Je travaillerai à dénuder ma sensualité. Je me rappelle maintenant que je voulais te parler de la Libération du Désir. C'était un ensemble de réflexions faites aussi pendant les manœuvres. Trop tard.

Je voudrais que tu m'envoies tous tes poèmes importants. Tu te souviens que tu m'en as réclamés que tu ne m'as pas rendus. Je voudrais les avoir tous pour me faire une idée d'ensemble et de la direction où tu vas.

JACQUES RIVIÈRE

LETTRES A ANDRÉ GIDE

Paris, 12 mars 1909.

CHER MONSIEUR,

J'ai donc vu Isadora Duncan, et je l'ai trouvée très belle et elle m'a beaucoup ému. Seulement j'ai passé mon temps à me révolter intérieurement contre un mot que vous m'aviez dit sur elle et que j'ai senti par tout moi-même ne pouvoir accepter. A aucun instant je n'ai eu le sentiment d'un « paradis perdu ». Cette paix dans le mouvement, cette mesure du désir, ces élans contenus, ces gestes, dont le simple déroulement est la satisfaction, ne me sont rien, ne peuvent rien être pour moi. Comment pourrais-je regretter un temps où le désir était par chaque minute comblé et s'évanouissait sans cesse en son contentement. Mon paradis est autre et plus amer. J'ai lu ce soir dans le *Banquet* de Platon cette admirable pensée que l'amour est pauvre, misérable, qu'il erre sur les routes dépouillé de tout, « mais avec le désir des belles choses ». Il n'est pas l'enfant délicat et beau qu'on s'imagine ; mais il n'est pourvu que de son avidité. Ce qui pour Platon fait l'infériorité de l'amour est pour moi son privilège. C'est pour son manque que je le veux ; c'est parce qu'il est âpre et plaintif et désirant. La joie pour moi n'est pas cette « pathétique », immédiate, placide effusion de la danse grecque. Ma joie c'est l'indigence ineffable de l'amour, la plainte de l'amour en moi. Je ne veux pas être heureux, je ne veux pas du bonheur comme on l'entend. Mais mon bonheur m'est

donné en mouvement ; il s'enveloppe dans toutes mes pauvretés, et dans tous mes déchirements.

Vous vous demandez sans doute pourquoi toutes ces protestations. Mais c'est parce qu'ayant écrit contre Suarès : Il est trop simple de n'être que malheureux, je veux vous dire qu'aussi pour moi il est trop simple de n'être qu'heureux. Je ne veux pas consentir, je ne veux pas me satisfaire de ce qui m'est présenté. Ou plutôt je ne le peux pas, et c'est parce que je ne le peux pas que je mets mon bonheur dans cette impuissance.

Tout cela est très chrétien : « Il est doux de ne pas être tout à fait de ce monde. » Il est doux de ne pas y trouver sa nourriture. C'est vrai : je suis très empoisonné par le christianisme. Mais je suis fier de l'être et j'ai reconnaissance au christianisme de m'avoir dès l'enfance désatisfait. Si j'ai été tenté récemment encore par lui c'est peut-être à cause d'un contresens intérieur : je croyais l'aimer pour ce qu'il me comblerait, et c'était par gratitude inconsciente, c'était parce qu'il m'a dénaturalisé d'ici-bas dès que je m'y étais trouvé. Je dois au christianisme cette infirmité inestimable de ne pouvoir m'immobiliser en quelque bien de ce monde.

Sans doute il est étrange que je vous dise ces choses à vous qui avez isolé le désir, et l'avez comme divinisé. Seulement je crois que mon désir est bien autre que celui de Ménalque ; sa nourriture n'est pas terrestre ; sa satisfaction n'est pas prochaine et il ne renaît pas sans cesse de son évanouissement. Il n'est pas un beau plaisir cultivé, un jardin intérieur où toutes les lenteurs et les complaisances sont permises ; il ne se contente pas de lui-même, et le bonheur qu'il donne ne peut être sur lui-même cueilli. Mon désir est tenace, aveugle et crédule. Il croit à son objet, il veut un paradis qu'il ne trouvera pas, il n'est mon bien que parce qu'il ne croit pas l'être. Il sort de lui-même, il surgit sans cesse hors de moi, il se précipite vers toute volupté, et sa perpétuelle délusion ne l'a pas encore

détrompé. Il cesserait d'ailleurs de m'être la seule joie, s'il cessait de croire se chercher hors de moi et s'il se pensait à lui-même suffire.

C'est pourquoi je veux conserver ma foi en la valeur telle quelle de toutes choses. Je n'interviendrai pas en moi-même pour y modifier mes aveuglements et mes partialités. Je ne renoncerai pas à me tromper, parce que mon seul bonheur est mon désir, et que mon désir n'existe que s'il se trompe. Voilà le passage que j'avais essayé en vain de vous expliquer entre ce que je pensais de l'insuffisance de Ménalque et mon idée du maintien total des valeurs. Ménalque avec son amour de toutes choses le même est forcé de tarir son désir, parce qu'il s'y complaît, oubliant la nécessité de l'objet pour en conserver la violence, et l'ingénuité. Mais il faut pour que le désir même soit bonheur que les choses demeurent bien et mal, que subsiste la croyance à leurs différences absolues.

Ainsi, il est vrai, le bonheur est toujours passé. Ce n'est qu'en arrivant à la déception du but qu'on s'aperçoit que le désir était le seul bien. Mais qu'importe, s'il est un bien, qu'importe, si quand je l'éprouve, même si je suis déchiré, meurtri, misérable, il reste un bien, il reste la seule joie profonde possible. Ce semble un paradoxe enfantin de dire que la plus grande joie est dans la plus affreuse angoisse, dans l'abîme du manque et dans la torture de l'appel vain. Cependant je n'ai jamais connu d'autre grande joie que celle-là. Je ne sais ce que c'est que la paix. J'ai été tenté souvent. Vingt fois j'ai cru la trouver. Vingt fois je me suis souri de complaisance et d'acquiescement. Je sais maintenant que je ne posséderai jamais la paix. Mais c'est pourquoi je la désire désespérément, afin qu'au moins cet amour me soit une joie. Et je suis sûr que c'est une plus grande joie que la paix même. — Claudel me dit : C'est la complaisance satanique en son propre abandon ; le : « cela du moins est à moi » de Mesa tenté. Mais que puis-je faire, si je ne connais pas d'autre joie ?

Vais-je laisser celle-là ? Eh ! pourrais-je la laisser ?

Jamais rien ne m'a ému peut-être comme la fin de *La Jeune Fille Violaine*. Cet avènement de la paix, ce silence de la journée finie, cette satisfaction sur le seuil de la mort, je suis devant tout cela comme devant un monde inconnu et incompréhensible. Mais ma joie à moi elle est dans le désir désespéré d'y entrer, compliqué de l'inconsciente conviction que cela m'est à jamais défendu. Il y aura dans mon livre la contre-partie de cette fin de *La Jeune Fille Violaine*. Il y aura un moment de paix et de suspens. Mais ce sera le moment de la plus grande amertume, le moment de la clairvoyance. *Les Beaux Jours*. — Jacques est monté avec sa femme sur une colline. C'est un temps de vent du Sud clair et languide, et un ciel lentement traversé de hauts nuages étagés. Et ils sont là, et sans se le dire, ils comprennent que toutes choses se valent, qu'il n'y a ni bien ni mal, partant que leur désir n'était justifié par rien en dehors d'eux, que le profond amour de toute possession avait rien pour objet. Et par là leur désir et leur amour de toutes choses s'évanouit et en même temps leur bonheur. Voilà la paix qui leur est donnée, celle de la conscience : et elle est d'une douceur insupportable, elle est comme la cessation du cœur, comme si la vie lentement se retirait de l'âme. Telle est la seule paix que je connaisse.

Mais je ne suis pas malheureux, je ne veux pas que l'on dise que je suis malheureux. Il est trop simple d'être malheureux. Comment serai-je malheureux puisque pour toute chose j'ai un désir et qui ne peut pas finir en ce monde !

Il faut me pardonner tout ce que je viens de dire. J'ai un grand désir de me donner. Mais je suis très maladroit à me donner. Je le fais brusquement et, comme je ne peux guère qu'écrire de telles choses, ne sachant pas parler, j'y mêle involontairement de l'apprêt et du bien écrit et de la littérature.

D'ailleurs je ne voudrais à aucun prix que vous croyiez que j'ai tout dit. J'ai toujours eu comme vous, — et l'avoir

trouvé en vous m'a été une grande joie, — le sentiment que la sincérité est l'opposé de ce qu'on entend d'habitude par ce mot. Elle consiste à ne jamais s'exprimer franchement d'une seule fois, de façon définitive, elle est le respect de la complexité de l'âme, le refus de se donner totalement en une phrase. Je ne dis jamais ce que je pense, parce que je ne pense jamais une chose, une unité. Mais chaque pensée est en moi un mouvement en plusieurs sens, une combinaison et un équilibre de forces qui s'appuie sur leur propre contrariété. En relisant ces lignes, je les trouve d'une nervosité abstraite et puérile qui me déplaît. Je vous les envoie cependant, parce que je sais que vous saurez attendre tout ce qu'il y a à ajouter et parce qu'une première franchise, même grossière, est indispensable à la totale sincérité. Je sais que vous saurez ne pas me juger encore et croire que je ne me suis pas épuisé.

Vous vous demanderez peut-être pourquoi je tiens si fort à vous accabler de telles confessions. — Mais je me suis senti à de certains moments si près de vous, tellement dans la même attitude en face des choses que, pour me rassurer moi-même, j'ai le besoin de vous proposer ce que je crois différences. Ou si vous trouvez trop présomptueuse — et elle l'est — cette explication, c'est parce que je n'ai jamais pu aimer quelqu'un sans éprouver aussitôt le besoin irrésistible de chercher par où je me distinguais de lui, et de le lui signifier.

Je vous prie, cher Monsieur, encore une fois d'excuser cette trop longue divagation et de croire à ma très respectueuse affection.

JACQUES RIVIÈRE

Paris, 29 mars 1909.

CHER MONSIEUR,

Me pardonnerez-vous de ne pas vous avoir tout de suite averti et remercié de la réception de *Bouclier du Zodiaque* ?

Je ne vous détaillerai pas toutes les mésaventures qui ont retardé ma réponse : je la désirais pourtant immédiate. En effet à peine avais-je laissé partir ma dernière lettre, que j'étais pris de remords. Je ne comprenais plus pourquoi j'avais eu l'air de vouloir si sottement m'isoler, alors que tout ce que je disais n'était qu'une répétition imparfaite et grossière de tous vos livres. Je ne sais pas écrire de lettres, j'y suis raide et maladroit ; je parais n'avoir qu'une chose à dire, et j'appuie de toutes mes forces dans un sens. Je ne pourrai jamais m'expliquer qu'en un livre, que j'écrirai lentement, où j'introduirai sans cesse des compensations, où par les mille artifices de la mise en scène je pourrai donner exactement à chaque idée sa modalité propre. En attendant je n'aboutis qu'à de grandes professions de foi, dont le souvenir ensuite me laisse un malaise insupportable. Et, ce malaise, la justesse de votre réponse l'a accentué. Ce n'est que par un aveuglement passager, en m'exaltant sur cette seule parole « paradis perdu », en oubliant qui l'avait prononcée que j'ai pu vouloir créer sur ce point une différence. Comme vous avez raison ! Comme il est peu important de se distinguer, d'ausculter sans cesse son originalité ! Comme c'est un besoin médiocre, qui décèle la fragilité de ce qu'on s'efforce de préserver !

D'ailleurs en réalité j'ai toujours cherché à absorber, et non à repousser : tous ceux que j'ai subis, je ne m'en suis débarrassé qu'en les prenant avec moi, et je voudrais que la progression de mon livre imite cette sorte de conquête : chaque vérité nouvelle, d'abord ennemie, puis acceptée avec passion, puis cessant d'être vraie par évanouissement en une autre plus vraie, plus selon moi-même. Ou plutôt, comme je vous l'ai déjà dit, (parce que je n'abandonne rien, parce que je sens sans cesse en moi-même vivantes toutes mes anciennes persuasions), la vérité de mon livre sera dans la totalité de ces élargissements et englobements successifs, dans la résurrection continuelle en une plus vaste, de l'idée disparue.

Je voudrais donc que vous ne teniez pas grand compte de cette dernière lettre si étroite et si forcée. Je désire tellement que vous n'ayez pas de moi une idée trop imparfaite. Et pourtant je sens la ridicule présomption qu'il y a dans cet entêtement à me raconter à vous, malgré tout.

.....

Je me permets de vous proposer encore quelque chose pour la *Revue Française*. Pardonnez-moi de vous accabler ainsi de jeunes essais. — C'est un fragment du livre futur de mon ami Fournier. Ce livre voudrait être une sorte de transfiguration et d'approfondissement du monde réel et de ce qui s'y passe. Les êtres les plus humbles, les vies les plus indigentes y apparaîtraient avec, comme un halo, leur réalité seconde et merveilleuse dans le pays sans nom ; là les événements puérils seraient de prodigieuses et impossibles aventures ; tout se prolongerait mystérieusement. J'explique très mal ce qu'il fait comprendre très bien. Ce serait, si vous voulez, comme si les spectacles quotidiens et immédiats peu à peu laissaient transparaître les idéales réalités qu'ils sont. Il ne s'agit bien entendu pas du tout du procédé de Maeterlinck, ni d'accorder une gravité morale immense à tout ce qu'il y a d'indifférent. Mais mon ami entend parler d'une transfiguration sensuelle, et voudrait représenter en les développant tout ce que la sensation immédiate renferme de prolongements, et de mystère métaphysique. Il voudrait faire apparaître derrière tout paysage le second paysage.

.....

JACQUES RIVIÈRE

Mardi matin, (Novembre 1910).

CHER AMI,

.....

Je voudrais maintenant que vous me permettiez un mot

sur mon beau-frère. Je me sens mal à l'aise aujourd'hui pour vous parler de lui. Simplement ceci : il est de ceux qui ne cherchent jamais à faire connaître ce qu'ils ont de meilleur, qui attendent qu'on vienne les reconnaître et qui, même au moment où l'on essaie la sympathie, se rebiffent et vous raillent. Pendant la première année, où nous avons vécu ensemble à Lakanal, nous n'avons fait que nous battre. Il se moquait de moi sans cesse et pour tout. — Cependant je l'aime beaucoup. Et bien que nous ne cessions de nous attaquer l'un à l'autre sur nos différences (nous n'avons presque que des différences), je tiens à lui avec violence.

.

Je suis dans une période trouble pour le travail. Je suis très accablé par le souvenir de mon *Baudelaire* et de la note de Lhote que je trouve manquée. A chaque instant je me dis que la vie est finie pour moi, que je ne ferai jamais rien. Et pourtant hier en relisant les pages de mon livre j'ai senti monter un flot d'espoir. Mais je suis lâche, je me laisse entraîner par les heures et rien de bien ne se fait. J'ai un monceau de copies à corriger, qui forment l'arc-en-ciel complet de l'ânerie. On se sent devenir fou à cette lecture. Il faut aussi que je prépare mon article sur les ciels.

.

Bordeaux, 3 janvier 1911.

CHER AMI,

Je suis tout débordant d'amitié pour vous. Si vous saviez, quel plaisir j'ai à commencer cette lettre ! Vous m'êtes devenu terriblement essentiel. Et malgré ma maladresse, mes réticences, mes malaises et la colère que je sens souvent à me sentir en conversation si sot, je m'attache à vous de plus en plus...

Il faudra que je travaille à ma sincérité envers vous.

Mais qu'elle est donc difficile ! J'ai un travers terrible : j'en ai même deux. Le premier est la peur de l'essentiel. Au moment où l'on me dit une chose grave qui demande une réponse exacte et immédiate, j'ai peur. Lourdemment, sottement je réponds comme si je n'avais pas compris. J'écarte tout de suite par un oui vague, ou un sourire pénible la possibilité de continuer. Il n'y a pas seulement dans cette maladresse de la timidité. Ce n'est pas seulement que je suis effarouché par la perspective de prononcer des choses intimes. — Cela vient aussi d'une sorte d'incapacité de détachement. Je vais tâcher de m'expliquer puisqu'aussi bien ce sera un commencement de sincérité. Vous vous rappelez ce que j'écrivais au début de mon *Baudelaire* : Il va dans les rues, et il pense toujours à des choses précises, à des vers, à une plaisanterie, à ses dettes. Je suis ainsi. Toute ma vie est faite de petits morceaux précis, qui s'ajoutent les uns aux autres, et qui tous pourraient recevoir un nom. Je n'ai de pensées qu'appliquées à un certain objet déterminé. Pas d'instant où je prenne conscience de tout moi-même, où je sache et aime ce que je suis. Quand je vais chez vous c'est pour vous parler de telle note à faire paraître dans la revue, de tel livre que je désire emporter. Aussi s'il me faut répondre à quelque exigence générale, essentielle, me voilà désorienté, perdu. — Je sens au contraire chez vous une grande clairvoyance, une grande habitude de vous-même, une grande connaissance intérieure. Vous vous comprenez en dehors des événements qui viennent s'informer en vous. Vous vous tenez comme une âme extérieure (naturellement je ne dis pas indifférente) à ce qui lui arrive. — Vous apercevez maintenant ce qui empêche ma sincérité. Je ne suis pas préparé pour des réponses immédiates, pour des expressions immédiates. Tout ce que je peux dire de moi, c'est ce que je découvre au fur et à mesure des événements.

Et cependant j'ai un besoin déchirant de confession, un besoin désespéré. Quand je suis en face de ma classe, dès que j'ai commis une erreur, dont il est matériellement

impossible que les élèves s'aperçoivent, je brûle de désir de l'avouer. Je ne suis tranquille que quand j'ai appelé leur attention là-dessus. Je me suis déjà attiré une histoire avec cette manie de franchise. — Ce qui m'a tant troublé dans *l'Idiot* c'est cette maladie de la sincérité, cet amour des aveux qu'on ne doit pas faire. — Il y a des moments où je voudrais que vous sachiez tel ou tel détail de ma vie, quelle est celle de mes tantes que je préfère. Mais en même temps cela m'apparaît comme impossible à dire, comme insurmontable.

L'autre travers qui s'oppose à ma franchise, c'est la peur d'atteindre chez les autres quelque chose que je ne sais pas. Avec vous surtout, avec Copeau, avec ceux qui sont plus âgés que moi c'est une terreur qui me paralyse. Je ne sais pas ce que mes paroles vont aller trouver en vous. Vous prenez, vous prenez toujours. Mais on ne sait pas quelle figure on fait en vous. Et je sais bien que je ne suis pas « mal en vous ». Mais *quelle* figure ai-je ? Voilà. Et puis la crainte de n'être pas approuvé. Oh ! comme je vous ai compris quand, à Cuverville, vous m'avez parlé de ce besoin d'être approuvé.

J'ai peur que tout ce que je viens de dire ne serve qu'à augmenter ma difficulté à être sincère envers vous. Mais tant pis il fallait que ce soit dit. Ce qui ■ brusquement formé entre Léger et moi une grande amitié, c'est une lettre où je l'écharpais littéralement et m'écharpais de sincérité. J'ai de plus en plus le sentiment des choses qui, à telle heure, tel jour, doivent être dites. Si quand nous nous reverrons je suis aussi gêné et petit qu'avant, il faut me pardonner. Ce n'est probablement qu'en écrivant que je peux dire quelque chose. Exemples de ces déviations stupides de conversation dont malgré moi je suis coutumier. Quand vous me disiez l'autre jour cette chose si curieuse de votre colère contre l'homme qui ne comprenait pas pourquoi l'on contrôlait deux fois dans le métro. A ce moment je me sentais merveilleusement pareil à vous. Aussi a-t-il

fallu tout de suite que je dise cette sottise : « Ou c'est comme quand on manque juste le métro. Après, etc... » C'était si bête et dit si sérieusement qu'aussitôt toute conversation sur ce point devenait impossible.

Encore une autre maladresse idiote, faite celle-là par zèle de franchise. Tout à coup je me suis dit : « Pour prouver à Gide mon amitié, il faut que je lui montre que je lui peux parler sans flatterie de tout ce qu'il fait ». Et comme vous veniez d'écrire votre *Baudelaire*, c'est lui qui a écopé. Je me suis appliqué à ne pas l'aimer pour pouvoir vous le dire. Or je le trouvais aussi bon que le *Gourmont*, du moins excellent.

Une autre crainte qui me gêne avec vous. Vous avez exploré tant d'opinions que j'ai peur de vous présenter tout à coup une de celles que vous avez laissées pour compte. Mais ceci est sans importance. Je le dis par entraînement, parce que je suis parti dans les vérités premières.

Je m'arrête. Je reprendrai une autre fois, quand nous serons de nouveau séparés. De près j'ai trop peur.

Je voulais vous parler de mon éducation littéraire et de l'influence du symbolisme sur moi, sur ceux qui m'ont entouré, et du poids dont elle pèse sur notre génération.

Je n'ai pas le temps. J'ai achevé mon Moussorgsky. J'en suis assez content. Mais que je suis paresseux !

.....

JACQUES RIVIÈRE

7 et 8 juin 1912.

CHER AMI,

Je me mets à vous écrire en autobus. Sinon je n'y arriverais pas.

Votre lettre de l'autre jour m'a fait un bien grand plaisir. Non pas qu'elle ait réussi à me donner des illusions sur cet article qui, fait trop vite, est en somme mal venu, c'est-à-

dire insuffisamment « actualisé ». Mais votre approbation, qui en tout temps m'est si chère, m'a été surtout sensible cette fois, parce qu'elle m'a consolé de *l'injustice* de Péguy. Croyez-vous qu'il a été mécontent de cet article ? Il a dit : « Il me refuse d'un bout à l'autre tout ce à quoi je tiens... » Il trouve — c'est là où paraît le fond de son âme — que je ne le prends pas pour assez malin. Il prétend qu'il est comme la Bible, qu'il ne laisse rien en dehors de lui, qu'il ne méconnaît rien, qu'il n'ignore rien.

(Ce qui ne l'empêche pas de dire de la sensualité : ne me parlez jamais de ça.)

J'ai dit : injustice. Pourtant, en y réfléchissant bien, Péguy a raison d'être mécontent de cet article. Car en général, les gens de qui je parle, c'est en m'abandonnant à eux sans restriction, en acceptant — au moins pour le temps où je parle d'eux — toutes les valeurs. Or Péguy a bien senti que je ne faisais pas cela avec lui, que je restais séparé, que mon admiration et même mon trouble n'allaient pas jusqu'à l'amour. Il a senti cela, même s'il ne se l'avoue pas. Et il m'en veut de cette sorte d'exception dans la sympathie, que j'ai faite à ses dépens. Tant pis ; il m'a trop fait souffrir par moment pour que mon affection pour lui puisse ne pas sentir ses limites.

D'ailleurs je crois qu'au point de vue de son renouveau de bienveillance pour la Revue, ça n'aura pas de conséquences fâcheuses. Il m'a semblé le comprendre.

*
* *

Je suis dans une sale période. Je suis troublé. Je ne peux pas bien expliquer ça. Physiquement je vais bien. D'autre part, j'ai des idées. Mais je n'ai pas envie de travailler. Je ne crois pas à ce que je fais. Je suis inquiet d'autre chose que de ce que j'ai.

Mais ne vous mettez pas en peine de moi. Ça va passer. Je suis sûr que ça va passer.

Voilà. Il y a ceci surtout : je suis capable de choses assez étonnantes, je le sais. Et je ne les écris pas ; je me laisse trop conduire par l'actualité, par la nécessité de parler de ceci ou de cela. Je réserve trop pour plus tard ce que j'ai d'important à faire. Pourtant si j'avais un peu la liberté de me retirer, de ne pas être obligé de penser à mille choses, c'est un livre entier que j'écrirais sur la *Foi* en ce moment. Et il me semble qu'il serait assez bouleversant.

Mais il y a une autre raison pour quoi je ne fais pas ce que je devrais faire. Vous, Copeau et Fournier (bizarre hein ?) avez exercé sur moi une pression morale, une sorte d'intimidation déplorable, en affectant de me considérer comme un romancier, ou simplement comme un écrivain d'imagination. Je me suis débattu tant que j'ai pu. Toujours vous avez gardé un air sceptique, un air de confiance dans mes réserves qui me faisait supposer qu'elles existaient à mon insu. Je me disais : il ne faut pas que je sois plus bête qu'on me croit. Il doit y avoir quelque chose que je ne vois pas, puisqu'ils ont l'air si convaincus. Mais après la nouvelle expérience que je viens de faire je sais qu'il n'y a rien. Voilà quatre mois que je suis sur une malheureuse « histoire » et quand la première partie est finie, elle se trouve être un poème, et quand j'attaque la seconde, qui forcément doit être un récit, je ne peux pas, je ne peux pas. Je manque complètement d'invention. Ou plutôt, au contraire, j'invente trop, j'invente n'importe quoi et je ne peux pas me persuader que ceci soit meilleur que cela, et tantôt je vois les choses d'une façon, et tantôt d'une autre et tantôt d'une troisième. Rien ne s'impose à moi. Je ne suis obligé à rien. Et cela parce que ce que j'invente n'a aucune particularité et qu'il n'y a que les choses très particulières qui s'imposent.

Mais je sais, je vois de mieux en mieux le domaine qui m'est réservé, c'est-à-dire celui où mes conceptions se présentent avec le caractère de la nécessité. C'est le domaine de la psychologie pure. Je suis irrémédiablement

condamné aux genres barbants, à faire de ces livres qu'on ne peut pas lire, parce qu'ils ne représentent rien aux yeux. Tant pis ! Il faut faire son métier, et pas celui du voisin.

Ah ! comme je me sens à l'aise quand il ne s'agit que de *remarques* ! Comme je vois tout de suite net et profond ! Je m'aperçois en ce moment que sur une foule de questions je distingue si clairement les choses que je n'ai qu'à parler pour être frappant. Et si je n'ai pas encore parlé jusqu'ici, c'est que ma vision était si facile, si évidente, si simple qu'il me semblait que tout le monde devait la voir, qu'il n'y avait pas d'autre façon possible de voir. C'est cela qu'il faut que je fasse. C'est à cela qu'il faut que je m'acharne, et non pas à des œuvres dont je suis obligé de m'approcher comme un cambrioleur, avec mille précautions grotesques pour ne pas faire de bruit, et pour arriver à remporter une somme de 0 fr. 55.

Donc ne me troublez plus, je vous en prie, avec une confiance inutile et qui ne peut que m'égarer. Croyez encore en moi, mais comme à un écrivain rasant. C'est ma seule valeur.

Rien qu'avec les idées générales sur l'art, sur la poésie, et sur l'âme humaine que j'ai soulevées au cours de mes conférences, j'ai déjà de quoi faire quelque chose d'assez épatant.

JACQUES RIVIÈRE

Bordeaux, le 4 janvier 1913.

CHER AMI,

Oui, pendant tout le temps que j'écrivais ma « profession », comme dit Suardès, je pensais à vous. Il y avait du désir de vous convaincre, du désir de me faire connaître à vous, de la crainte de vous apparaître déplaisant ou même repoussant, et aussi — pourquoi ne pas l'avouer ? — une petite envie de vous *piquer* un peu (comme on pique avec

le fleuret), de vous taquiner, de vous asticoter. Mais surtout, mon cher ami, il y avait le grand besoin de vous donner un état bien précis de mes sentiments, afin que vous ne vous preniez à rien en moi qui n'y soit vraiment. Car je suis persuadé — c'est la croyance fondamentale de ma vie — qu'aucune différence ne peut jamais gâter ni mettre en péril une amitié, pourvu qu'elle soit reconnue, comprise et acceptée (des deux parts).

Je pensais donc beaucoup à vous pendant ces deux mois de travail.

Puis vous êtes venu chez moi et vous m'avez dit un mot qui m'a terriblement troublé, ce mot du Christ : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. » Puis vous m'avez montré cette lettre à Claudel. Et de nouveau je me suis senti remué jusque dans les profondeurs et d'une manière tellement compliquée que je ne sais pas encore, au moment où j'écris ceci, si je vais bien arriver à démêler pour vous tous les éléments de mon trouble.

Il y avait d'abord l'émotion de découvrir sur moi-même des choses que je ne soupçonnais pas. (C'est l'émotion la plus puissante que je connaisse jusqu'ici.) Je découvrais en premier lieu que l'esprit était en moi beaucoup plus affamé que le cœur, que mon besoin le plus foncier, le plus urgent était au fond, un besoin intellectuel. Surprise immense pour moi qui ne m'étais jamais cru que du dégoût pour la philosophie et pour les aspirations qu'elle prétend satisfaire ! Sans doute je continue de détester la philosophie ; mais à cause de ses réponses et non pas à cause de ses questions, je suis tout naturellement placé dans la même attitude que le philosophe. J'ai les mêmes questions sur les lèvres, les mêmes inquiétudes. Ce n'est donc pas par hasard que j'ai fait de la philosophie (ni d'ailleurs que j'y ai renoncé). Quelque chose de moi m'y conduisait, m'y obligeait ! Autant de choses que j'ignorais absolument avant notre conversation de ce premier lundi de novembre, où vous êtes venu chez moi ! Et ce qui

prouve combien ce besoin philosophique est profond chez moi, c'est qu'avant que vous m'ayez parlé, je n'avais jamais eu l'idée qu'on pût être amené à se convertir pour une autre raison que pour s'expliquer le monde. Je n'avais aucune idée d'une conversion directe, par séduction immédiate, d'une conversion en somme sentimentale, c'est-à-dire sans raison. L'histoire sans doute m'en faisait connaître de telles. Mais c'était comme pour les choses qu'on ne comprend pas ; je n'y faisais pas attention.

C'est au fond à cause de cette tournure philosophique de mon esprit que je n'ai pas commencé par le Christ, mais plutôt par Saint Thomas (que je ne connais pas d'ailleurs).

Je mesurais, à l'issue de notre conversation, combien en effet, sur ce point, nous étions loin l'un de l'autre. Et c'était un des éléments de mon émotion.

*
* *

Mais il y en avait un autre, qui m'apparaît maintenant bien clairement. C'était le sentiment d'une profonde ressemblance avec vous, presque sur ce même point, ressemblance que mon essai ne laisse peut-être pas soupçonner (d'où, s'ajoutant à mon émotion, le remords de ne pas l'avoir laissé soupçonner). Comme vous j'ai horreur de tout ce qui est apologétique, de tout ce qui est argumentation, machinisme, construction de preuves, etc... J'ai horreur de Chesterton entre autres raisons parce que c'est un monsieur qui démontre. Il relève ses manches, il prépare son petit attirail, et le voilà parti pour prouver que le christianisme est le vrai. La grossièreté et le peu d'efficacité de ses procédés sont dégoûtants. (Je dis : de ses procédés, parce qu'il y a tout de même une pensée profonde au fond de son essai et qui voudrait être présentée autrement). Il faut être catholique, c'est-à-dire prêt à tout bouffer, pour avaler Chesterton. Là où l'on voit bien la

laideur de Chesterton, c'est dans la qualité polémique de ses images ; elles sont choisies non pas pour peindre, mais pour convaincre ; ce sont des compères qu'il met dans la salle de ses conférences. Elles sont grosses et frappantes comme des projections électriques. Elles sont destinées à faire passer un murmure dans l'assemblée.

Vous me direz que dans mon essai non seulement je n'ai pas montré cette horreur de l'apologétique que je vous laisse voir, mais qu'encore j'ai, moi aussi, argumenté et sophistiqué. Je ne crois pas. La forme de la démonstration, de la preuve, est si commode qu'on y tombe tout naturellement quand on veut exposer des idées. Mais au fond je n'ai voulu que livrer à vous, à tous ceux que j'aime, les idées qui viennent battre ma pensée, qui la baignent. Tout ce que je dis dans mon essai, ce ne sont pas des arguments, ce sont des préoccupations, — ce sont des réflexions qui dominent dans mon esprit, qui le commandent. Et remarquez que nulle part dans mon essai, il n'y a proprement ce nœud, et ce passage, ce : « Attendez, vous allez voir maintenant », en quoi consiste proprement la démonstration. Nulle part ça n'est à plusieurs temps. Simplement j'essaie de replacer l'esprit en face des idées les plus *naturelles*, les plus spontanées, les plus étymologiques. Et je le fais parce que le mien peu à peu se retourne vers ces idées, se convertit vers elles. Rien de moins convaincant que mes pages, je le sais. Mais je n'ai pas cherché à convaincre.

Il y a dans toutes les raisons que je donne de ma foi quelque chose de fait pour moi, de valable pour moi seul qui forme, je crois, un contraste frappant avec tout ce que dit Chesterton, qui est tellement fait pour autrui, tellement disposé à l'usage d'intelligences autres que la sienne (et qui ne verront pas le point faible). Il y a un souci de cacher les défauts de l'argumentation, de la couvrir là où elle est faussée qui est exactement le contraire de celui que j'ai fait paraître, puisque je n'ai

voulu parler que là où j'avais quelque chose à dire, laissant tout le reste en blanc. Chesterton comble avec de la déduction tous les endroits où la vérité se retire, voulant impressionner ainsi par la masse et la conséquence de sa machine. Moi je n'ai parlé que là où j'apercevais de l'immense océan de l'incertitude émerger quelque vérité. C'est pourquoi ma seconde partie est si faible, je veux dire si peu efficace. Et tant pis !

Voilà donc la seconde découverte que m'a fait faire notre conversation : nous sommes ensemble contre Chesterton et contre ce qu'il représente.

*
* *

Mais, troisième élément de mon trouble, je sens que vous détestez en Chesterton autre chose que ce dont je viens de le charger, autre chose qui est plus grave pour vous, plus irréparable : la licence du catholicisme. Et ceci ce n'est plus en Chesterton seulement que vous le trouvez, mais en Claudel, en Patmore, en moi.

Quelle est étrange ici, ami, notre différence ! Oui j'ai besoin d'une liberté morale, qui vous révolte. Ce n'est pas pour en user. Je ne saurais pas. C'est pour n'avoir pas de préoccupations de ce côté. Je ne peux pas admettre la primauté des devoirs moraux, positifs ou négatifs. C'est en cela que je suis encore si loin de l'Evangile. Je ne sais pas me contraindre à réfléchir là-dessus. Ça ne m'intéresse pas. — Oh ! comme pour être vrai, ce que je veux fixer ici doit être subtil ! Ne prenez pas que je sois, dans ma conduite, insensible à la qualité des actes que j'accomplis. Bien au contraire. Nul n'est plus prompt que moi au remords. Mais je ne veux pas considérer que là soit l'essentiel de la vie, qu'autour du bien-faire et de la perfection toutes mes réflexions doivent tourner. C'est cela que je ne puis admettre. Et j'aime dans le catholicisme qu'il ne m'y force point, qu'il soit compatible avec un certain détache-

ment des choses morales. J'aime en lui qu'il me dise que le premier devoir est d'aimer Dieu, et que, lorsqu'il est rempli, Dieu pour ainsi dire se charge du reste. J'aime qu'il ne soit point un tyran moral et qu'il mette au premier rang d'autres vertus que les vertus morales, même si ce doit être celle d'aller régulièrement à la messe et de ne pas manquer à ses prières.

C'est pourquoi ni Patmore, ni *Partage du Midi* ne me choquent. C'est pourquoi je considère la confession¹ comme la doctrine la plus profonde, la plus vertigineuse qu'on ait jamais imaginée. (Le moyen de jouer un tour au juste en rendant le coupable égal à lui devant Dieu).

Là-dessus, ami, je sens notre différence bien grave et sans doute à jamais irréductible. Et cela me trouble bien. Mais qu'importe si nous la reconnaissons !

Il faut que j'insiste encore là-dessus : oui, j'aime ce que j'appellerais en lui donnant un sens double mais très précis : la *facilité* du catholicisme. Et ce serait manquer de reconnaissance que de ne pas l'aimer. Depuis que je me suis retourné vers la foi, j'ai senti tant de choses simplifiées pour moi, tant de nœuds se défaire, tant de facultés en moi reprendre leur usage naturel ! Je ne peux plus considérer la conversion, comme une démarche héroïque et extrême, ainsi que la concevait Pascal, mais comme le lent avènement d'une *solution*. Quand vous me disiez : « Me convertir, pour moi, ce serait appliquer à la lettre toutes les paroles de l'Evangile, et d'abord me dépouiller de tout », je vous approuvais. Car j'ai pensé ainsi. Mais je ne pense plus ainsi. Non, je sens que le Christianisme est chose plus vaste, qu'il s'étend bien plus loin, et maintenant que je suis dans son ombre, je comprends toute la place qu'il y a en lui, tout ce qu'il admet. Il suffit d'être chrétien. C'est déjà bien joli. Et notez que c'est bien plus

1. Confession : moyen de compenser l'avantage qu'on ne peut pas s'empêcher de reconnaître au juste sur le coupable.

difficile de l'être en péchant et mal et sans gloire que d'attendre d'en être digne pour le devenir. (J'ajoute d'ailleurs que je ne me dis pas encore chrétien, que je n'ose pas, que je ne m'en sens pas digne, et aussi que j'y répugne par bien des côtés, notamment en tant que psychologue).

J'aime donc la facilité du catholicisme et tout ce qu'il me permet d'emmener avec moi. Il ne s'agit naturellement pas d'un mélange pimenté et satanique (comme c'est un peu le cas, je le reconnais, chez Patmore). Il s'agit simplement de cette merveilleuse aptitude du catholicisme à rendre son emploi à tout ce qu'il y avait de bon dans l'âme infidèle.

*
* *

Je m'arrête sur ce point, bien que ce que j'ai à dire là-dessus n'ait pas de fin. Au fond cette différence est exactement la même que celle qui nous sépare au sujet du Christ. Ici j'avoue mon malaise, je sens l'étrangeté et presque la cocasserie de ma situation. Il est évident que je n'ai pas le sens du Christ, le goût de ses paroles, ni — il faut bien le dire — l'amour véritable de lui. Je l'ai eu beaucoup plus fort à un moment où j'étais plus loin de la foi que maintenant. Je ne sais comment cela se fait. Je m'en accuse. J'en souffre.

Mais il est impossible que cela dure, il est impossible que je ne redevienne pas sensible à l'Evangile, que je ne retrouve pas cette émotion qu'il me donnait, si forte et précise.

*
* *

(Et d'ailleurs je ne crois pas du tout que l'Evangile affirme la prééminence des vertus morales sur les autres et que le Catholicisme, en niant cette prééminence, soit en désaccord avec lui. Là-dessus, longue discussion et qui devrait s'appuyer sur les textes, que d'ailleurs je connais très mal).

*
* *

Enfin mon espoir de retrouver l'esprit de l'Evangile n'est pas tout gratuit et « pour vous faire plaisir ». Le mouvement est déjà commencé en moi. Il y a déjà une des vertus qu'il enseigne dont je ressens la beauté. C'est l'humilité, ou plutôt le goût de l'humiliation. Là-dessus, ami, nous nous rapprocherons, j'en suis sûr. Et bientôt. C'est la prochaine étude morale que je compte écrire. Je l'écrirai mieux, et plus lentement, et d'une façon plus exhaustive, que cette dernière. C'est pourquoi je me dispense d'insister sur la profonde communion dans laquelle nous nous trouverons ici. Dans cette étude je ferai rentrer toutes mes idées sur l'effacement du péché par l'aveu, sur les délices, les dangers et les horreurs de la confession, sur la comédie qu'il y a dans la sincérité envers autrui, et enfin mon immense amour qui ne fait que croître de jour en jour pour l'âme russe, ou du moins pour les vertus que je résume sous ce nom. (En passant je vous annonce que l'étude que j'écrirai après celle-là sera sur l'Amour).

*
* *

Non pas pour épuiser la question, mais pour achever de marquer les sommets de l'immense discussion ici ébauchée, il faudrait que je revienne sur la dernière partie de mon étude, celle concernant : la difficulté de croire.

Ils ne comprennent pas, que voulez-vous ! Ils ne comprennent pas, parce qu'ils ne sont pas psychologues. Je voudrais redire tout ce que j'ai esquissé dans ce chapitre en en décuplant l'intensité, décrire cette sorte de joie qui me prend en face de moi-même et qui vient empêcher en les remplaçant, toutes réflexions sur mes sentiments. Voilà à la fois en quoi je ne suis pas chrétien, et en quoi, si je l'étais, je serais catholique. N'être pas chrétien, c'est trouver

à cette vie une raison [suffisante. Cette raison suffisante pour moi, c'est la connaissance de moi-même. Certains jours je me mets à expliquer à ma femme mes sentiments, mes tendances, les habitudes de mon cœur, ce que je suis. Et peu à peu une sorte de lumière et de transport s'empare de moi et, à mesure que je vois mieux, que j'entre dans un détail plus fin, mon bonheur tourne à l'exaltation. Ça me soulève, ça me ravit. « Y voir clair », je ne connais rien de plus remuant, ni de plus terrible. Ah ! que je suis loin de Dieu dans ces moments-là. Je me sens tout abandonné de lui et *capable de me passer de lui*. C'est là mon impiété, c'est là le seul point où je ne suis point réduit.

Vous voyez en même temps pourquoi, si je deviens chrétien, il faut que je sois catholique. Une passion si forte ne disparaîtra jamais. Il faut que je lui trouve sa place, il faut donc que les vertus morales ne soient pas celles qui me seront d'abord imposées par la religion que j'adopterai. Il faut que celle-ci me permette, au moins au début, de ne pas plier mes sentiments, je ne pourrais pas, sinon, y entrer. Remarquez que ce n'est pas révolte de mon orgueil, désir de me conserver intact. Au contraire, — comme je vous l'ai dit, — j'aime l'humilité et même l'humiliation. Mais par précaution, pour ne pas m'exposer à être par mes plus forts instincts brusquement rejeté hors de la discipline choisie, il faut que je la choisisse libérale et me permettant, comme un simple péché véniel, de céder encore à la passion de la connaissance et au respect de mes sentiments. (Tout ceci est très grossier et demanderait mille raffinements. Hélas ! Pas le temps).

*
* *

Déjà, cher ami, vous me trouvez pédant et insupportable. Il faut que je m'arrête. Mais je m'aperçois qu'en somme, parmi les éléments de cet émotion que m'a donnée notre conversation, je n'ai distingué jusqu'ici que les plus

égoïstes ; je n'ai noté jusqu'ici que l'émotion des découvertes sur moi-même que vous m'avez fait faire par les quelques mots que vous m'avez dits. Il faudrait que je vous décrive ici mon émotion de vous sentir en somme si près de moi malgré tout et en peine sur le même chemin. Pendant longtemps tout ce qu'un autre me raconte de lui n'a pas de sens pour moi. (Je suis si long à comprendre). Je crois le comprendre. Mais il n'en est rien. Et tout à coup un mot, à peine plus grave que les autres, un mot me fait sentir la profondeur de cette âme à côté de la mienne, de cette âme si différente et si fraternelle, de cette âme qui ■ autant d'aventures, de difficultés et d'obstacles que la mienne, mais dont les aventures, les difficultés et les obstacles sont différents de ceux que je rencontre. Tout à coup je vois cela. Et c'est ainsi que je vous ai vu le jour où vous m'avez montré votre lettre à Claudel. Et j'aurais voulu vous dire un tas de choses irréparables et vous consoler, et vous demander appui, et vous remercier. Je vous ai vu *avec tout ce qui vous travaille ; avec tout ce qui vous manque comme je vois ce qui me manque à moi (comprenez : ce qui se dérobe)*. Je vous ai vu avec votre âme.

Peut-être que vous rirez de tout ce que je vous dis là, parce que vous êtes très terrible. Mais vous n'empêcherez pas que cela ne soit vrai. Et à ce moment j'ai touché le dernier fond de l'amitié humaine, où il y a une sorte d'abjuration de soi et de préférence dévorante pour autrui.

Je ne veux pas continuer ceci, parce que ce n'est bon à dire qu'aussi longtemps que je ne prends pas conscience que je le dis. Après, ce serait sans vérité et sans vertu.

Je suis votre ami,

JACQUES RIVIÈRE

EXTRAITS D'UN JOURNAL DE CAPTIVITÉ

28 mars 1915.

Hier soir, en faisant ma prière, le long de la baraque, par un clair de lune admirable — la première soirée tiède de l'année ; en m'arrêtant, par instants, j'entendais gémir doucement les pins sous un vent imperceptible — j'essayais de me figurer que j'allais mourir, pour voir ce que j'en penserais, pour voir où j'en étais. Par moments l'imagination réussissait presque. Et ce que j'éprouvais alors, eh bien ! je n'en suis pas content. Ce n'est pas encore ça. C'est encore cette même panique qui m'avait saisi le 24¹. Je ne sais pas encore me présenter de face à la mort, aller à sa rencontre avec tout ce que j'ai. S'il fallait que je l'endure en ce moment, certainement je n'y passerais que par force, que de fait et non point de consentement. Je me rappelle combien dans ces instants que je croyais être les derniers, le 24, j'étais diminué, lâché par tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus important en moi ; combien il m'était impossible de faire mes paquets avec décence et décision.

Et ce matin, en marchant, je songeais : que Dieu est bon de m'avoir soumis à cette épreuve d'essai, de m'avoir ainsi procuré une répétition de ma mort ! Mais maintenant, il faut en profiter. Il n'y a pas de temps à perdre. Même si je dois vivre longtemps encore. Il faut que je me pré-

1. Le 24 août 1914, jour où Jacques Rivière avait été fait prisonnier.

pare à mourir tout entier, avec la pensée de tous les miens bien en place, avec une abjuration bien sincère de tous mes péchés. Ne pas mourir à la débandade, ne pas se laisser surprendre par derrière. Je comprends maintenant ce que c'est que « faire une bonne mort ». Et combien il est utile de prier pour obtenir ça ! Rien de plus difficile. Toute la vie n'est pas de trop pour s'exercer à ça.

Ce que je veux arriver à réussir, ce n'est pas du tout une mort impassible, à la romaine, — « un empereur doit mourir debout » — mais au contraire une mort bien sensible, bien instruite de tout ce qui compte, où l'âme ne se laisse pas écraser par l'horreur physique comme quelqu'un qu'on aplatit derrière une porte. Une mort où rien ne soit oublié. Et cela ne dépend pas seulement du temps qui nous est laissé : en quelques secondes tout peut être rassemblé, comme aussi bien, pendant des heures d'agonie, (comme c'était mon cas le 24), on peut ne pas arriver à rien rattraper, ne pas apercevoir le bout de la queue du moindre des sentiments qu'il faudrait avoir.

La mort de maman, attendant de toutes ses dernières forces mon retour du lycée, pour m'embrasser, et que je sois aussi avec elle à cette dernière heure et qu'elle puisse se présenter à Dieu avec moi aussi dans la pensée, dans les yeux.

Voilà ce dont il faut que je me rende capable. Pas à me dissimuler que j'en suis encore extrêmement loin et qu'avec mes misérables nerfs, il me faudra de longs efforts pour y réussir à peu près. Mais le moment est venu de s'y mettre. Déjà ! Déjà je suis du côté de ma vie où c'est ce qu'il y a de plus important, de plus intéressant à préparer.

Ne pas mourir rien que parce qu'on ne peut pas faire autrement, ne pas mourir rejoint, ne pas mourir en lâchant tout, ne pas mourir rien qu'avec un petit morceau de soi-même. Il me semble que pour survivre tout entier, il faut mourir tout entier. Quand

l'opération n'est faite qu'à moitié, quand tout n'est pas mis à la fois, bravement, avec décision, dans le terrible creuset, alors le nouvel être formé avec notre âme est incomplet et *malheureux*. Pour être vraiment sauvé dans toute sa réalité, il faut se perdre avec tout ce que l'on contient d'être. Ne pas se faire rater par la mort. Ne pas se laisser défigurer par elle. Ceux qui meurent ainsi, en laissant toute une partie d'eux-mêmes en panne, ce sont ceux qui vont au Purgatoire ; et c'est pourquoi il faut prier pour eux : non seulement pour que leurs péchés leur soient pardonnés, mais pour qu'ils puissent rattraper, regagner peu à peu tout ce sans quoi ils sont partis. Il faut que ceux à qui ils ont négligé de penser, ceux qu'ils ont oublié d'êtreindre sur leur poitrine, de ramener à eux au dernier moment, leur rendent justement cette part d'eux-mêmes qu'ils ont oubliée, la leur renvoient. Il faut que leur mort soit arrangée, raccommodée peu à peu, jusqu'à devenir *parfaite, accomplie*, puisqu'elle n'a pas su l'être du premier coup ; et cela non seulement par eux, grâce aux souffrances qui les purifient, mais encore par les autres, par leurs bien-aimés vivants, grâce aux prières qui sont comme un véhicule pour leur envoyer le complément dont ils ont besoin.

Avec mon incapacité à rien faire de bien du premier coup, il est inestimable que j'aie pu essayer ma mort une fois, que j'aie pu voir par l'expérience ce qui lui manquait, ce qu'il fallait lui ajouter. Moi qui ai tellement besoin de voir les choses avec l'esprit avant de savoir les faire, de remarquer pour être capable, jamais je ne pourrai remercier Dieu assez pour cette facilité si rare qu'il m'a donnée, pour ce voyage qu'il m'a fait faire dans des régions où l'on ne pénètre en général qu'une seule fois.

Toutes ces pensées ne sont pas tristes du tout. Pendant que je les agitais ce matin, j'étais dans la joie la plus tranquille, la plus reposée, je participais à tout ce sourd printemps que je sentais autour de moi, et à sa force.

Je n'ai jamais été moins abattu. Mourir est toujours terrible. Mais ça peut ne pas être *horrible*, si l'on arrive à savoir s'y prendre. Et c'est ce que j'apercevais pour la première fois. Et cela me réconfortait étrangement.

La grande difficulté pour moi, jusqu'à nouvel ordre, c'est que je ne peux pas me décider à faire — comme on dit très bien — le sacrifice de ma vie. Je vois encore tellement de choses à faire, à aimer, à vouloir. Il me semble que raisonnablement ce serait dommage d'anéantir tout ça. Bien entendu je ne m'exagère pas l'importance de ce que je puis encore prêter, donner, tant à mes bien-aimés en tendresse, qu'à tout le monde en œuvres. Mais quand je regarde tout cela en bloc, je ne peux pas arriver à cette indifférence, à cette désaffection qu'il faudrait sentir pour le tenir prêt à être sacrifié. Il viendra sans doute un moment où je serai plus avancé et où ce sera plus facile.

*
* *

23 avril.

Il serait absurde, il serait grossier, il serait lâche de penser que parce qu'un petit morceau de fer leur a traversé la tête, il est devenu impossible de s'entendre avec des gens comme Péguy ou comme Henri ¹. Ils ne nous sont pas enlevés. Ce sont nos chères âmes. Nous avons beaucoup à recevoir d'elles, et elles un peu de nous. Nous pouvons nous faire du bien plus que jamais les uns les autres. Maman n'a jamais cessé de m'en faire depuis qu'elle est morte.

C'est le moment où ils s'aperçoivent de ce qu'il y avait de vrai dans ce que nous leur disions et qu'ils ne voulaient pas croire. C'est le moment où nous comprenons amèrement tout ce qu'il y avait de bon dans ce que nous avons laissé tomber de leurs paroles.

1. Henri Alain-Fournier.

Mais il n'est pas trop tard. Nous pouvons encore travailler ensemble. Ils peuvent encore nous aider, faire passer vers nous un peu de la lumière qu'ils contemplent, comme nous, nous pouvons les aider — sans la voir, par nos prières — à s'en approcher de plus près. Jamais je n'ai senti plus forte sur moi l'action de Péguy et d'Henri que depuis que je les ai perdus.

La communion des morts et des vivants. La communion des saints.

JACQUES RIVIÈRE

MARCEL PROUST ¹

MONSEIGNEUR, MESDAMES, MESSIEURS,

Je ne saurais assez m'excuser de l'audace — on dit souvent qu'il n'y a que les timides pour se montrer audacieux — qui me fait m'attaquer aujourd'hui devant vous au sujet le plus difficile, le plus délicat, le plus périlleux qui puisse être traité en conférence. Il est peut-être possible déjà d'écrire sur Marcel Proust sans tomber dans trop de sottises ; la plume admet le temps de la réflexion et si l'on se sent sur le bord d'une idée fausse ou imprécise, on peut toujours la garder suspendue, attendre que l'esprit ait achevé son travail. Mais la parole ! C'est une terrible mécanique, à qui les pannes sont interdites. Quel conférencier ne se croirait pas déshonoré s'il laissait une phrase sans la terminer et même sans lui donner cette sorte de *coda* qu'implique la cadence oratoire ?

Or Proust est le génie de la réflexion. Or Proust ne pense qu'à serrer, sur un plateau, par tout un système de petites vis réglables et qu'il modifie sans cesse, un objet défini et toujours modique d'observation. C'est l'écrivain le plus minutieux, le plus attentif aux degrés de la vérité qui ait jamais paru. L'étudier par le discours, c'est-à-dire en obéissant aux lois grossissantes de l'éloquence, en cherchant à frapper ses auditeurs, à leur

1. Texte d'une conférence, demandée par la Société de conférences instituée sous le haut patronage de S. A. S. le Prince Pierre de Monaco, et publiée en une plaquette de luxe, tirée à cent exemplaires.

« enfoncer bien ça dans la tête », comme dit la réclame, à les convaincre, à les séduire (car parler, on n'y peut rien, c'est vouloir séduire) — une telle entreprise apparaît donc comme le comble du paradoxe et risque d'aboutir à l'écrasement, ou à une complète déformation de l'œuvre que l'on voudrait faire comprendre et aimer.

Je m'y lance néanmoins, dans cette entreprise, mais avec l'intention de résister aux exigences de l'éloquence et en vous demandant pardon si ma causerie vous apparaît par trop dépourvue de ces ornements, de ces grâces, de ces bons mots, et de ces tirades aussi, qu'un véritable conférencier se doit de prodiguer à son public. Songez que toute fusée que je manquerai à lancer se soldera peut-être à la fin pour vous par une compréhension plus exacte, plus prochaine d'un auteur qui en définitive (bien peu de gens le contestent encore et bien peu de temps se passera avant qu'il cesse de se trouver quelqu'un pour le contester) est le plus important de notre époque.



J'aimerais vous conduire à l'œuvre de Proust en vous faisant d'abord l'histoire de ma rencontre avec elle, puis avec son auteur, en vous montrant par quels états d'esprit et d'âme j'ai passé successivement à leur double égard.

C'est vers le printemps de 1914 que je lus pour la première fois *Du côté de chez Swann*, qui avait paru en novembre de l'année précédente, aux frais de l'auteur, à la librairie Bernard Grasset. Je n'oublierai jamais l'émerveillement, l'émotion profonde où je fus tout de suite plongé. C'est la deuxième partie de l'ouvrage : *Un amour de Swann*, qui me bouleversa d'abord le plus fortement. J'entrais dans un nouveau monde. J'avais la sensation de voir s'ouvrir sur l'amour une porte que jamais personne n'avait remarquée et qui donnait accès sous un ciel sombre

et magnifique, peuplé d'une multitude de douloureuses petites étoiles.

Je parle par métaphore ; mais mon émotion était surtout de voir un sentiment et des êtres peints à la fois avec poésie et sans aucune déformation, dans un esprit de sympathie sans doute, mais de sympathie presque scientifique. Jamais encore on n'avait osé être abstrait à ce point dans l'étude des passions et jamais pourtant peut-être livre n'avait distillé pour moi plus de sensations concrètes, n'avait garni mes yeux, tous mes sens, de plus d'images singulières.

Je cherche à vous rendre mon impression dans ce qu'elle avait encore d'obscur et d'incohérent. C'était en tous cas, du premier coup, l'impression d'une sorte de miracle devant moi soudain réalisé.

Je dois vous avouer pourtant que mes habitudes symbolistes, que mon goût de la phrase glissante, toute chargée de mélodie, comme une barque, étaient légèrement froissés par le style de Proust, par ses phrases toutes dépliées, comme attachées par des épingles à tous les coins de la page, si visibles au dedans, si actualisées qu'on pouvait s'y promener sans plus de surprise que dans du Descartes. Je sentais dans cette façon d'écrire une nouveauté d'une importance considérable, mais qui rebrous-sait encore mes tendances profondes à la musique.

Dans les derniers mois qui précédèrent la guerre, j'avais noué quelques relations par lettre avec Proust, qui se montra pour moi du premier coup de la plus exquise gentillesse.

La guerre survint avant que j'aie pu le voir ; car dès ce moment il menait une vie très retirée et ne recevait plus guère que ses anciens amis.

Je perdis contact avec lui et avec son œuvre ; frappé par tout ce que je voyais autour de moi d'énorme et d'horrible, je sentis une sorte de scrupule se mélanger à ce moment à mon admiration. Je me demandai si vrai-

ment il était permis de peindre la vie dans ce qu'elle avait de plus superficiel, quand elle était susceptible d'aussi affreuses catastrophes que celle à laquelle je me trouvais mêlé ; je me demandai, plus généralement, s'il était permis d'adopter à son égard (quel qu'en fût le fond) une attitude aussi tranquille, aussi objective, aussi purement historique que celle que Proust avait choisie.

Je vous livre tous ces doutes pour vous faire bien sentir que mon admiration actuelle pour notre auteur est loin d'être fondée sur un coup de foudre imbécile.

Pourtant quelque chose me rassurait. Au fond de l'Allemagne, où les hasards de la guerre m'avaient relégué, je relisais Racine et Molière et une parenté m'apparaissait entre leur propos, tout au moins, mais même quelquefois entre leurs procédés, et ceux de Proust. Un même esprit, à voir les choses en gros, me semblait avoir donné naissance à Célimène et à Odette. Je sentais chez Proust dès ce moment l'héritier direct de nos grands peintres de caractères.

Enfin la guerre passa. Mais l'œuvre de Proust ne passa pas. Je la relus dès mon retour ; et j'eus l'impression que sa jeunesse avait augmenté, qu'elle était rayonnante de grâces et de forces qui m'avaient d'abord échappé. Je compris tout de suite que c'était la grande œuvre de notre époque et que son influence, son succès allaient être immenses.

Je ne tardai pas à faire la connaissance de Proust. Il faut que vous me pardonniez. Je n'ai pas le don pittoresque. Je ne saurai pas vous faire son portrait physique, ni vous décrire son apparence.

Vous trouverez d'ailleurs dans le numéro spécial, que la *Nouvelle Revue Française* lui a consacré après sa mort, une foule de renseignements, qui vous aideront à vous imaginer sa tournure, son vêtement et ses moindres tics. Je vous mets simplement en garde contre les photographies, qui sont presque toutes d'une époque bien antérieure à

celle où naquit vraiment Proust l'écrivain, et qui donnent de lui une image beaucoup trop mièvre. Il y avait dans sa figure quelque chose de beaucoup plus net et accusé, en même temps que dans son regard une flamme beaucoup plus chaude et lumineuse qu'on ne l'imaginerait d'après ces portraits de jeunesse.

C'est de Proust au moral, tel que je l'ai connu ou tel que j'ai cru le voir, que je voudrais vous tracer maintenant une esquisse. Mais d'abord je voudrais vous lire quelques lignes de M. Paul Desjardins, qui vous l'évoqueront adolescent :

L'enfant que Marcel Proust était en 1888 (et qui a subsisté, je crois, peu changé jusqu'à sa fin), ce jeune prince persan aux grands yeux de gazelle, aux paupières alanguies ; respectueux, onduleux, caressant, inquiet ; quêteur de délices, pour qui rien n'était fade ; irrité des entraves que la nature met aux tentatives de l'homme, — surtout de l'homme qu'il était, si frêle ; — s'efforçant à convertir en quelque chose d'actif le passif qui semblait son lot ; tendu vers le *plus*, le *trop*, jusque dans sa bonté charmante : cet enfant romantique, je le dessinerais volontiers, de mémoire. ¹

Je retiens principalement de ce portrait en abrégé les mots : « respectueux et onduleux » et cette remarque : « s'efforçant à convertir en quelque chose d'actif le passif qui semblait son lot. »

Oui, il y avait chez Proust, je ne veux pas dire une faiblesse, mais, pour emprunter encore un mot à M. Desjardins, un manque de « pugnacité », une répugnance à serrer les poings, à se faire un chemin par la force, à déranger à son profit l'ordre du monde, ou, si vous voulez, à agir, qui doivent être soulignés avant tout autre trait.

Il était pourtant aux antipodes de la lâcheté et de la timidité. Il s'était battu en duel avec Jean Lorrain et je le revois voulant entrer de force en pleine nuit chez un

1. *Hommage à Marcel Proust*, p. 146.

de ses amis et abrutissant la porte, et la concierge derrière la porte, de coups de poing impératifs.

Mais, en général, il avait quelque chose d'exposé, de livré, de démantelé. Son organisme moral n'était pas fait pour la concentration, l'affirmation et la conquête. Les moindres choses, les plus petits accidents de la vie prenaient sur lui de l'ascendant ; ils n'étaient jamais prévus par lui, ni parés.

Il faut d'abord vous faire l'idée de quelqu'un d'extrêmement inégal à la vie, d'absolument incapable de répondre à ses provocations. Tout cet aspect de son caractère se résume pour moi dans l'anecdote suivante : je sortais un soir de son appartement avec lui, vers minuit. (C'était l'heure où il allait faire ses visites.) Céleste, qui était à la fois sa gouvernante, sa bonne et sa secrétaire, nous accompagnait. L'escalier avait été fraîchement repeint. Du premier coup Proust posa la main sur la peinture et en enduisit complètement son gant. Aussitôt il se mit à diriger de doux et compliqués reproches vers Céleste, qui aurait dû le prévenir, qui savait pourtant bien que l'escalier était repeint, etc. Il semblait admettre que l'écran seul de Céleste eût pu le protéger de cette peinture ; il n'avait pas l'idée qu'il pût se défendre des choses, ni d'ailleurs non plus agir sur elles, *par ses propres moyens*.

Mais ceci étant bien noté, il faut maintenant nous rendre attentifs à un autre aspect très différent de son caractère, et qui n'est pas moins important. « Onduleux », dit M. Desjardins ; et « s'efforçant à convertir en quelque chose d'actif le passif qui semblait son lot ». Il y a là une indication très précieuse et qu'il nous faut développer.

Proust était exposé, démuni, mais exigeant. Tenons-nous en pour l'instant au simple domaine pratique. Il y avait des tas de choses que Proust désirait, voulait et même s'entendait à obtenir. Il avait pour les obtenir une méthode extraordinaire, d'ailleurs purement instinctive. C'était par d'immenses détours. Mais « détour » suggère une

ligne courbe. C'était plutôt une ligne brisée qu'il suivait, et qui lui permettait de passer entre tous les obstacles.

Ici encore prenons un exemple. Son dévouement pour ses amis, sa générosité étaient admirables ; il avait toujours à chacun quelque chose à demander pour un autre. A moi, c'était le plus souvent une insertion de manuscrit dans la *Nouvelle Revue Française*. (Je ne parle pas des innombrables services qu'il m'a rendus et qui dépassent infiniment tous ceux non seulement que j'ai pu lui rendre, mais même qu'il a pu jamais me demander.)

Eh bien, pour parvenir à ses fins, il déployait une énergie et une ruse formidables. Il laissait la conversation suivre tous les méandres de l'association des idées, et pourtant le nom de la personne qu'il voulait me recommander y revenait vingt fois accompagné de tous les commentaires les plus propres, étant donné mes goûts et mon caractère qu'il connaissait mieux que moi, à me la rendre sympathique. Si le talent de cette personne manquait d'évidence, Proust ne cherchait pas à me le démontrer de force ; il en parlait même, pour me désarmer, avec une liberté assez dédaigneuse ; mais il me citait tous les auteurs que j'avais publiés qui, à son avis, en avaient moins que son protégé. Dès qu'il me sentait résistant ou gendarmé, il cédait et passait à des considérations générales ; mais il ne tardait pas, par tout un système de tranchées défilées à mes vues, à rallier ses arguments et à reprendre son offensive.

Si par malheur je restais inflexible, il ne se résignait pas, et dans chacune de nos conversations ultérieures il me reprochait régulièrement le refus que je lui avais opposé. Son grief revenait indéfiniment, comme une vague d'ailleurs amicale, battre ma position. Il trouvait même, dans mes choix et mes décisions concernant la revue, de quoi souligner ce qu'il y avait eu de scandaleux dans ma résistance à ses vœux.

D'ailleurs, dans sa prodigieuse mémoire, rien jamais

ne se perdait et il était capable de vous répéter, à des années de distance, une phrase que vous lui aviez dite et dont aucun souvenir ne vous était resté.

Il faut même noter ici, bien que cela nous fasse sortir de la description de son caractère pour entrer dans celle de son intelligence, qu'il souffrait d'une sorte de monstrosité qui était de ne pouvoir parvenir au présent qu'en parcourant à nouveau toute une partie de son passé. Il ne débouchait dans le présent que par le labyrinthe, complexe et distinct, des mille canaux de sa vie antérieure. Il ne se produisait chez lui presque aucun allègement du souvenir et c'est, de toute évidence, ce qui l'handicapait si fort dans la vie pratique, car agir c'est d'abord avoir oublié.

Mais laissons ce point pour l'instant. Je tiens surtout à vous faire sentir ce quelque chose dans son caractère, à côté de sa passivité, que j'ai appelé de l'exigence, cet effort constant, comme a si bien dit M. Desjardins « pour convertir en quelque chose d'actif le passif qui semblait son lot ».

On ne peut comprendre Proust et son œuvre que si l'on se représente à la fois son impéritie, son immense maladresse, sa complète infirmité pratique et en même temps son appétit, cette direction de tout son être vers les choses, vers les gens, vers la vie, sa continuelle application à leur dérober quelque chose, à les exproprier de quelque chose.

II

En effet le premier caractère qui doit frapper, me semble-t-il, quiconque aborde son œuvre sans prévention, c'est sa densité. Et je vous vois sourire. Car c'est cette densité qui arrête aussi tant de gens et les fait crier à l'ennui, avant même qu'ils aient lu trois pages.

Pourtant je n'hésite pas à en faire la première, sinon la plus importante qualité de l'œuvre de Proust. C'est aussi qu'il faut bien voir la nature de cette densité. C'est celle même du concret. Ce sont des sensations, des impressions, des émotions massées en quantités incalculables sur chaque centimètre carré de la page, qui la produisent. Jamais peut-être la réalité n'avait été perçue d'une façon aussi fine et aussi touffue.

Ecoutez plutôt ce passage de Combray :

Son appartement particulier [de la tante Léonie] donnait sur la rue Saint-Jacques qui aboutissait beaucoup plus loin au Grand-Pré (par opposition au Petit-Pré, verdoyant au milieu de la ville, entre trois rues), et qui, unie, grisâtre, avec les trois hautes marches de grès presque devant chaque porte, semblait comme un défilé pratiqué par un tailleur d'images gothiques à même la pierre où il eût sculpté une crèche ou un calvaire. Ma tante n'habitait plus effectivement que deux chambres contiguës, restant l'après-midi dans l'une pendant qu'on aërait l'autre. C'étaient de ces chambres de province qui, — de même qu'en certains pays des parties entières de l'air ou de la mer sont illuminées ou parfumées par des myriades de protozoaires que nous ne voyons pas, — nous enchantent des mille odeurs qu'y dégagent les vertus, la sagesse, les habitudes, toute une vie secrète, invisible, surabondante et morale que l'atmosphère y tient en suspens ; odeurs naturelles encore, certes, et couleur du temps comme celles de la campagne voisine, mais déjà casanières, humaines et renfermées, gelée exquise, industrielle et limpide, de tous les fruits de l'année qui ont quitté le verger pour l'armoire ; saisonnières, mais mobilières et domestiques, corrigeant le piquant de la gelée blanche par la douceur du pain chaud, oisives et ponctuelles comme une horloge de village, flâneuses et rangées, insoucieuses et prévoyantes, lingères, matinales, dévotes, heureuses d'une paix qui n'apporte qu'un surcroît d'anxiété et d'un prosaïsme qui sert de grand réservoir de poésie à celui qui la traverse sans y avoir vécu. L'air y était saturé de la fine fleur d'un silence si nourricier, si succulent, que je ne m'y avançais qu'avec une sorte de gourmandise, surtout par ces premiers matins encore froids de la semaine de

Pâques où je le goûtais mieux parce que je venais seulement d'arriver à Combray : avant que j'entrasse souhaiter le bonjour à ma tante on me faisait attendre un instant dans la première pièce, où le soleil, d'hiver encore, était venu se mettre au chaud devant le feu, déjà allumé entre les deux briques et qui badigeonnait toute la chambre d'une odeur de suie, en faisant comme un de ces grands « devants de four » de campagne, ou de ces manteaux de cheminée de châteaux, sous lesquels on souhaite que se déclarent dehors la pluie, la neige, même quelque catastrophe diluvienne, pour ajouter au confort de la réclusion la poésie de l'hivernage ; je faisais quelques pas du prie-Dieu aux fauteuils en velours frappé, toujours revêtus d'un appui-tête au crochet ; et le feu cuisant comme une pâte les appétissantes odeurs dont l'air de la chambre était tout grumeleux et qu'avait déjà fait travailler et « lever » la fraîcheur humide et ensoleillée du matin, il les feuilletait, les dorait, les godait, les boursoufflait, en faisant un invisible et palpable gâteau provincial, un immense « chausson » où, à peine goûtés les arômes plus croustillants, plus fins, plus réputés, mais plus secs aussi du placard, de la commode, du papier à ramages, je revenais toujours avec une convoitise inavouée m'engluant dans l'odeur médiane, poisseuse, fade, indigeste et fruitée du couvre-lit à fleurs. ¹

Je vous lis ce passage pour vous faire sentir ce que Barrès, dans la lettre que nous avons publiée dans le numéro d'hommage, a appelé « l'incroyable surabondance des enregistrements » de Proust.

Et cet autre passage que je vais vous lire, vous fera sentir d'une autre manière la quantité non plus de sensations, mais de sentiments que Proust est capable de faire tenir dans une simple demi-page décrivant un espace de temps de quelques secondes. C'est au moment où Odette conquise s'abandonne dans les bras de Swann :

Il élevait son autre main le long de la joue d'Odette ; elle le regarda de l'air languissant et grave qu'ont les femmes du maître

1. *Du côté de chez Swann*, t. I, p. 50.

florentin avec lesquelles il lui avait trouvé de la ressemblance ; amenés au bord des paupières, ses yeux brillants, larges et minces comme les leurs, semblaient prêts à se détacher ainsi que deux larmes. Elle fléchissait le cou comme on leur voit faire à toutes, dans les scènes païennes comme dans les tableaux religieux. Et, en une attitude, qui sans doute lui était habituelle, qu'elle savait convenable à ces moments-là et qu'elle faisait attention à ne pas oublier de prendre, elle semblait avoir besoin de toute sa force pour retenir son visage, comme si une force invisible l'eût attiré vers Swann. Et ce fut Swann, qui, avant qu'elle le laissât tomber, comme malgré elle, sur ses lèvres, le retint un instant, à quelque distance, entre ses deux mains. Il avait voulu laisser à sa pensée le temps d'accourir, de reconnaître le rêve qu'elle avait si longtemps caressé et d'assister à sa réalisation, comme une parente qu'on appelle pour prendre sa part du succès d'un enfant qu'elle a beaucoup aimé. Peut-être aussi Swann attachait-il sur ce visage d'Odette non encore possédée, ni même encore embrassée par lui, qu'il voyait pour la dernière fois, ce regard avec lequel un jour de départ, on voudrait emporter un paysage qu'on va quitter pour toujours.¹

Je cherche encore une fois à vous faire sentir l'extraordinaire bourrage du livre, que la disposition typographique (j'entends celle des premiers volumes) ne faisait que reproduire et matérialiser.

Chaque page est, si j'ose dire, au psychologique, ce qu'elle est au typographique : une myriade de perceptions et d'émotions diverses et simultanées y sont tassées, en étroit contact, en étroite liaison mutuelle, et pourtant dans un état de distinction parfaite. On voit, on touche, on respire le tout d'un spectacle, le tout d'un sentiment, d'une pensée. C'est un véritable gâteau, pour reprendre sa métaphore, un véritable gâteau d'impressions que Proust offre à la faim de notre esprit.

Et je tiens à vous faire observer que ce que nous cons-

1. *Du côté de chez Swann*, II, 19.

tatons ici n'est que le résultat positif, la rançon esthétique de cette maladresse, de cette lâcheté, au sens physique du mot, de ce manque de tension et d'adaptation nerveuses, de cette exposition à toutes choses, que nous avons signalés tout à l'heure comme le premier trait du caractère de Proust.

Si vous me permettez de me citer moi-même, je vous lirai ici une page de l'article que j'ai donné dans le numéro d'hommage :

Proust trempe d'abord entièrement, profondément, dans la sensation, dans le sentiment. Dès son enfance *éprouver* lui prend toutes ses forces, sauf une : l'intelligence. On le voit captif de ses propres émotions, enseveli sous leur multitude, accablé, opprimé déjà ; il n'y a que son esprit qui vole et le transcende, mais sans se proposer d'autre tâche que l'inspection.

Le moment où l'enfant réfléchit sur ses sensations, en refuse certaines pour pouvoir utiliser les autres, ne vient pas pour lui. Aucun effort d'ajustement ni d'économie ; il ne se prépare à aucun moment à vaincre la nature ; le Robinson ne fait pas son apparition en lui. Dans l'épaisse forêt de ses jours et de ses nuits, il ne taille aucune planche et ne cherche à se construire aucune maison. Il restera pauvre d'abri jusqu'à son dernier jour, jusqu'à ce lit de fer dans cet appartement meublé où il mourra, face encore à ses sensations. ¹

Vous voyez de quelle façon on peut, et je crois qu'on doit, mettre en relation le manque d'industrie de Proust et l'épaisseur magnifique de son livre.

Cette épaisseur est un miracle qui ne pouvait se produire que par le moyen ou par la médiation d'un organisme moral complètement privé de défense. C'est parce qu'il n'a s'est jamais disputé avec la vie que Proust a pu en recevoir l'empreinte avec cette prodigieuse minutie. C'est parce qu'il n'a rien voulu d'abord qu'il a tant recueilli.

1. *Hommage*, p. 181.

Oui, décidément, cette descente de son escalier que je vous racontais tout à l'heure m'apparaît de plus en plus symbolique. La peinture *devait* venir se coller à son gant et il n'y avait qu'un autre être s'interposant, le protégeant, qui pût empêcher cette adhésion du monde extérieur sur lui.

Si vous voulez mesurer d'une première façon l'importance et l'originalité de l'œuvre de Proust, songez que c'est l'œuvre de quelqu'un qui n'a rien évité. Cette danse à laquelle nous nous livrons instinctivement dès l'enfance et qui nous permet de tourner certains obstacles, d'éluder certains encombrements, de nous rapprocher de certains objets, de nous éloigner de certains autres, de fournir une carrière, au sens propre du mot, Proust n'en a jamais été capable. Et par là même, par cette impuissance première, il a pu recueillir tout ce que nous secouons, enregistrer tout ce que nous dépassons, s'alourdir de tout ce que nous écartons.

Son œuvre nous apparaît donc en ceci d'abord prodigieuse, qu'elle représente la totalité d'une expérience spirituelle, la somme de tout ce qui assaille notre conscience et ne réussit en général à y pénétrer que partiellement.

On y trouve par exemple des descriptions infiniment détaillées de rêves que nous reconnaissons avec une sorte de coup au cœur, mais dont jamais nous n'avions été capables de ressaisir en nous-mêmes le souvenir, une fois éveillés.

On y trouve une peinture des dessous de l'amour, si j'ose dire, j'entends par là de tout ce que nous éprouvons réellement dans cet état mystérieux qu'un mot sert à simplifier, mais qui est fait de mille mouvements profonds et absurdes, de mille petites pensées que nous ne prenons même pas la peine de nous traduire à nous-mêmes, et qui sont comme les molécules obscures de notre sentiment.

A travers tout cet *Amour de Swann*, qui forme la seconde partie de *Du côté de chez Swann* et qui, comme l'a remarqué Edmond Jaloux, est à lui tout seul un des plus beaux romans de passion de toute la littérature française, les sentiments du héros sont constamment figurés sur plusieurs étages, si j'ose dire. On voit ce qui se passe à la surface de sa conscience, tout ce qu'il appréhende immédiatement, et en même temps des vues nous sont ouvertes brusquement sur le courant secret qui la parcourt.

Je vous donne quelques exemples :

Swann a pris l'habitude de voir tous les soirs Odette chez les Verdurin :

Rien qu'en approchant de chez les Verdurin quand il apercevait, éclairées par des lampes, les grandes fenêtres dont on ne fermait jamais les volets, ils s'attendrissait en pensant à l'être charmant qu'il allait voir épanoui dans leur lumière d'or. Parfois les ombres des invités se détachaient minces et noires, en écran, devant les lampes, comme ces petites gravures qu'on intercale de place en place dans un abat-jour translucide dont les autres feuillets ne sont que clarté. Il cherchait à distinguer la silhouette d'Odette. Puis, dès qu'il était arrivé, sans qu'il s'en rendit compte, ses yeux brillaient d'une telle joie que M. Verdurin disait au peintre : « Je crois que ça chauffe ». Et la présence d'Odette ajoutait en effet pour Swann à cette maison ce dont n'était pourvue aucune de celles où il était reçu : une sorte d'appareil sensitif, de réseau nerveux qui se ramifiait dans toutes les pièces et apportait des excitations constantes à son cœur.

Ainsi le simple fonctionnement de cet organisme social qu'était le petit « clan », prenait automatiquement pour Swann des rendez-vous quotidiens avec Odette et lui permettait de feindre une indifférence à la voir, ou même un désir de ne plus la voir, qui ne lui faisait pas courir de grands risques, puisque, quoi qu'il lui eût écrit dans la journée, il la verrait forcément le soir et la ramènerait chez elle.

Mais une fois qu'ayant songé avec maussaderie à cet inévitable retour ensemble, il avait emmené jusqu'au bois sa jeune

ouvrière pour retarder le moment d'aller chez les Verdurin, il arriva chez eux si tard qu'Odette, croyant qu'il ne viendrait plus, était partie. En voyant qu'elle n'était plus dans le salon, Swann ressentit une souffrance au cœur ; il tremblait d'être privé d'un plaisir qu'il mesurait pour la première fois, ayant eu jusque-là cette certitude de le trouver quand il voulait, qui pour tous les plaisirs nous diminue ou même nous empêche d'apprécier aucunement leur grandeur. ¹

« Swann ressentit une souffrance au cœur. » C'est l'inconscient qui se révèle tout à coup. Tout à coup, et ~~en~~ même temps que lui, nous sentons dans cet être quelque chose de plus qu'il ne sentait, nous le voyons constitué d'un élément de plus que nous ne savions, et qu'il ne savait.

Un peu plus tard, quand Swann cherche Odette dans tout Paris et qu'il ~~■~~ envoyé son cocher visiter les restaurants où elle peut être encore :

Le cocher revint, mais, au moment où il s'arrêta devant Swann, celui-ci ne lui dit pas : « Avez-vous trouvé cette dame ? » mais : « Faites-moi donc penser demain à commander du bois, je crois que la provision doit commencer à s'épuiser. » Peut-être se disait-il que si Rémi avait trouvé Odette dans un café où elle l'attendait, la fin de la soirée néfaste était déjà anéantie par la réalisation commencée de la fin de soirée bienheureuse et qu'il n'avait pas besoin de se presser d'atteindre un bonheur capturé et en lieu sûr, qui ne s'échapperait plus. Mais aussi c'était par force d'inertie ; il avait dans l'âme le manque de souplesse que certains êtres ont dans le corps, ceux-là qui au moment d'éviter un choc, d'éloigner une flamme de leur habit, d'accomplir un mouvement urgent, prennent leur temps, commencent par rester une seconde dans la situation où ils étaient auparavant comme pour y trouver leur point d'appui, leur élan. Et sans doute si le cocher l'avait interrompu en lui disant : « Cette dame est là », il eût répondu : « Ah ! oui, c'est vrai, la course que je vous avais donnée, tiens je n'aurais pas cru », et aurait continué à lui parler provision de bois pour lui

1. Swann, II, 13.

cacher l'émotion qu'il avait eue et se laisser à lui-même le temps de rompre avec l'inquiétude et de se donner au bonheur.

Mais le cocher revint lui dire qu'il ne l'avait trouvée nulle part, et ajouta son avis, en vieux serviteur :

Je crois que Monsieur n'a plus qu'à rentrer.

Mais l'indifférence que Swann jouait facilement quand Rémi ne pouvait plus rien changer à la réponse qu'il apportait tomba, quand il le vit essayer de le faire renoncer à son espoir et à sa recherche.¹

« Son indifférence... tomba. » Voilà le mot à noter. Il est d'une simplicité magnifique ; mais il nous montre ici dans toute sa force le procédé de Proust, cette façon qu'il a de toujours nous présenter les autres êtres et lui-même dans leur profondeur, avec ce qui se passe en eux de supplémentaire, si je puis dire, avec la totalité de leurs impressions, dans tout leur volume psychologique.

Bien que ce soit une qualité d'ordre plus pittoresque, il nous faut noter ici, — car il provient également de « l'incroyable surabondance de ses enregistrements » — l'art qu'a Proust de reproduire presque sténographique-ment les paroles de ses personnages. Là encore il embrasse le tout de ce qu'on pourrait appeler leur être verbal, comme ailleurs le tout de leurs sentiments. Il disparaît vraiment, comme auteur, sous le flot de leurs paroles ; il ne lui impose aucune limite, ni aucune direction. On peut en ressentir parfois de l'agacement ; mais le personnage s'impose ainsi à nous avec une réalité, une abondance, une variété qu'aucun portrait délibéré ne pourrait produire.

Rien ne peut être plus exaspérant que les propos de M. de Norpois, l'ambassadeur en visite chez les parents de Proust, au début des *Jeunes Filles en fleurs*. Écoutez plutôt (je ne puis vous donner qu'un tout petit échantillon) :

1. *Swann*, II, 116.

Une des choses qui contribuent certainement au succès de Mme Berma, dit M. de Norpois en se tournant avec application vers ma mère pour ne pas la laisser en dehors de la conversation et afin de remplir consciencieusement son devoir de politesse envers une maîtresse de maison, c'est le goût parfait qu'elle apporte dans le choix de ses rôles et qui lui vaut toujours un franc succès, et de bon aloi. Elle joue rarement des médiocrités. Voyez, elle s'est attaquée au rôle de Phèdre. D'ailleurs, ce goût elle l'apporte dans ses toilettes, dans son jeu. Bien qu'elle ait fait de fréquentes et fructueuses tournées en Angleterre et en Amérique, la vulgarité, je ne dirai pas de John Bull, ce qui serait injuste, au moins pour l'Angleterre de l'ère Victorienne, mais de l'oncle Sam, n'a pas déteint sur elle. Jamais de couleurs voyantes, de cris exagérés. Et puis cette voix admirable qui la sert si bien et dont elle joue à ravir, je serais presque tenté de dire en musicienne !¹

Tous les poncifs, toute la vétusté d'expression, toute la timidité devant l'exactitude des mots d'un vieux diplomate de carrière, apparaissent dans ce court passage et là encore nous avons, il me semble, cette même impression d'intégrité, de parfaite prépondérance de la réalité sur les goûts, le choix, les réactions possibles de l'auteur, que nous éprouvions tout à l'heure quand Proust nous décrivait les odeurs de Combray ou nous montrait Swann perdant tout à coup son indifférence. Quelque chose s'installe devant nous, sur nous, qui peut nous gêner, mais que nous ne pouvons ni récuser, ni écarter.

J'aimerais à vous donner encore des échantillons de cette magnifique habitation par le concret de l'œuvre de Proust.

Mais je dois m'arrêter, content si j'ai pu vous faire soupeser l'extraordinaire richesse de cette œuvre, son caractère volumineux et pour reprendre une expression que Proust applique aux imaginations de Swann amoureux « cette sorte de douceur surabondante et de densité mystérieuse », qui en font le premier charme,

1. *A l'ombre des Jeunes Filles en Fleurs*, I, 30.

Je serai content aussi si vous avez bien compris qu'une telle œuvre ne pouvait naître que de l'être exposé et immobile que je vous décrivais en commençant, que de « ce navire démoli et condamné à un éternel mouillage » que fut Proust dès son enfance.

III

Pourtant, de même que nous avons reconnu à côté de sa passivité et de son impressionnabilité radicales, un trait positif dans le caractère de Proust, de même nous devons rechercher, ou nous devons nous attendre à voir apparaître un second aspect de son œuvre, une autre originalité de sa manière.

Il y a la tache de peinture sur le gant ; mais il y a aussi l'entêtement de Proust, son art de demander et d'obtenir, cet appétit, cette exigence, cet effort « pour convertir en quelque chose d'actif le passif qui semblait son lot », et plus généralement encore, dans le plan intellectuel, sa défiance des apparences, son besoin de saisir quelque chose de plus solide que ce qui s'offre d'abord, sa passion de la vérité.

Écoutez ce passage de Combray. Il va vous faire sentir l'attitude que prenait instinctivement Proust ■ face des sensations et par quelle aspiration vraiment philosophique ■ merveilleuse réceptivité se prolongeait :

Combien depuis ce jour, dans mes promenades du côté de Guermantes, il me parut plus affligeant encore qu'auparavant de n'avoir pas de dispositions pour les lettres, et de devoir renoncer à être jamais un écrivain célèbre. Les regrets que j'en éprouvais, tandis que je restais seul à rêver un peu à l'écart, me faisaient tant souffrir, que pour ne plus les ressentir, de lui-même par une sorte d'inhibition devant la douleur, mon esprit s'arrêtait entièrement de penser aux vers, aux romans, à un avenir poétique sur lequel mon manque de talent m'interdisait de compter. Alors, bien en dehors de toutes ces préoccupations

littéraires et ne s'y rattachant en rien, tout d'un coup un toit, un reflet de soleil sur une pierre, l'odeur d'un chemin me faisaient arrêter par un plaisir particulier qu'ils me donnaient, et aussi parce qu'ils avaient l'air de cacher au delà de ce que je voyais, quelque chose qu'ils invitaient à venir prendre et que malgré mes efforts je n'arrivais pas à découvrir. Comme je sentais que cela se trouvait en eux, je restais là immobile, à regarder, à respirer, à tâcher d'aller avec ma pensée au delà de l'image ou de l'odeur. Et s'il me fallait rattraper mon grand-père, poursuivre ma route, je cherchais à les retrouver, en fermant les yeux ; je m'attachais à me rappeler exactement la ligne du toit, la nuance de la pierre qui, sans que je pusse comprendre pourquoi, m'avaient semblé pleines, prêtes à s'entr'ouvrir, à me livrer ce dont elles n'étaient qu'un couvercle ¹.

Ainsi dès l'enfance, en même temps qu'il recevait le monde en lui comme une envahissante merveille, Proust sentait un « devoir de conscience ardu » — c'est sa propre expression — qui le poussait à le comprendre, à lui arracher quelque chose de plus que lui-même, à découvrir la réalité (matérielle ou idéale, il ne savait encore) cachée « sous le revêtement des images ».

Reynaldo Hahn, dans le numéro d'hommage, ■ raconté une anecdote très significative qui montre combien, dans la pratique, il était fidèle à ce devoir :

Le jour de mon arrivée, nous allâmes ensemble nous promener dans le jardin. Nous passions devant une bordure de rosiers du Bengale, quand soudain il se tut et s'arrêta. Je m'arrêtai aussi, mais il se remit alors à marcher, et je fis de même. Bientôt il s'arrêta de nouveau et me dit avec cette douceur enfantine et un peu triste qu'il conserva toujours dans le ton et dans la voix : « Est-ce que ça vous fâcherait que je reste un peu en arrière ? Je voudrais revoir ces petits rosiers. » Je le quittai. Au tournant de l'allée, je regardai derrière moi. Marcel avait rebroussé chemin jusqu'aux rosiers. Ayant fait le tour du château, je le retrouvai à la même place, regardant fixement les

1. *Swann*, I, 165.

roses. La tête penchée, le visage grave, il clignait des yeux, les sourcils légèrement froncés comme par un effort d'attention passionnée, et de sa main gauche il poussait obstinément entre ses lèvres le bout de sa petite moustache noire, qu'il mordillait. Je sentais qu'il m'entendait venir, qu'il me voyait, mais qu'il ne voulait ni parler ni bouger. Je passai donc sans prononcer un mot. Une minute s'écoula, puis j'entendis Marcel qui m'appelait. Je me retournai ; il courait vers moi. Il me rejoignit et me demanda si « je n'étais pas fâché ». Je le rassurai en riant et nous reprîmes notre conversation interrompue. Je ne lui adressai pas de question sur l'épisode des rosiers ; je ne fis aucun commentaire, aucune plaisanterie : je comprenais obscurément qu'il ne fallait pas...¹

C'est dans la même hypnose consciente, et qui était plutôt un effort passionné d'application aux choses sensibles pour leur dérober leur secret, que Proust lui-même se représente à plusieurs reprises au cours de son livre.

Devant les aubépines d'abord :

Mais j'avais beau rester devant les aubépines à respirer, à porter devant ma pensée qui ne savait ce qu'elle devait en faire, à perdre, à retrouver leur invisible et fixe odeur, à m'unir au rythme qui jetait leurs fleurs, ici et là, avec une allégresse juvénile et à des intervalles inattendus comme certains intervalles musicaux, elles m'offraient indéfiniment le même charme avec une profusion inépuisable, mais sans me le laisser approfondir davantage, comme ces mélodies qu'on rejoue cent fois de suite sans descendre plus avant dans leur secret.²

Et ailleurs :

Au tournant d'un chemin j'éprouvai tout à coup ce plaisir spécial qui ne ressemblait à aucun autre, à apercevoir les deux clochers de Martinville, sur lesquels donnait le soleil couchant et que le mouvement de notre voiture et les lacets du chemin avaient l'air de faire changer de place, puis celui de Vieuxvicq qui, séparé d'eux par une colline et une vallée, et situé sur un

1. *Hommage*, p. 39.

2. *Swann*, I, 129.

plateau plus élevé dans le lointain, semblait pourtant tout voisin d'eux.

En constatant, en notant la forme de leur flèche, le déplacement de leurs lignes, l'ensoleillement de leur surface, je sentais que je n'allais pas au bout de mon impression, que quelque chose était derrière ce mouvement, derrière cette clarté, quelque chose qu'ils semblaient contenir et dérober à la fois. ¹

Tout ce qui le frappe, tout ce qui émeut ses sens lui semble ainsi à la fois « contenir et lui dérober » quelque chose. Et le premier mouvement de son génie est de poursuivre ce quelque chose, de tâcher de le reprendre, de l'extorquer au paysage, ou à l'être vivant qui se propose à lui.

De même qu'au voyage à Balbec, au voyage à Venise, que j'avais tant désirés, — ce que je demandais à cette matinée, c'était tout autre chose qu'un plaisir : des vérités appartenant à un monde plus réel que celui où je vivais, et desquelles l'acquisition une fois faite ne pourrait pas m'être enlevée par des incidents insignifiants, fussent-ils douloureux à mon corps, de mon oiseuse existence. Tout au plus le plaisir que j'aurais pendant le spectacle, m'apparaissait-il comme la forme peut-être nécessaire de la perception de ces vérités. ²

Un auteur anglais a pu écrire tout un article sur le Platonisme de Proust. Ce sont en effet comme des Idées du monde sensible, comme des archétypes de chaque objet ou de chaque être que Proust au début semble vouloir à tout prix découvrir. Il a une véritable faim de vérité, et de réalité immuable, soustraite au temps, donc autre que celle que ses sens lui présentent.

Je crois qu'on ne saurait assez insister sur ce point, ni assez montrer que toute la *Recherche du temps perdu* est née du besoin de saisir, de posséder l'insaisissable et de l'éterniser ■■ le ramenant à quelque chose de l'ordre de la vérité.

1. *Swann*, I, 166.

2. *A l'ombre des Jeunes Filles en Fleurs*, I, 17.

Nous n'y comprendrons rien si nous ne nous rappelons sans cesse la phrase : « Je restais là immobile, à regarder, à respirer, à tâcher d'aller avec ma pensée au delà de l'image et de l'odeur, » — si nous ne nous représentons pas sans cesse cet esprit qui cherche, qui désire...

(D'ailleurs vous avez remarqué sans doute qu'au début Proust ne concevait la possibilité pour lui d'écrire une grande œuvre littéraire que s'il réussissait à trouver un sujet philosophique. Et c'est parce qu'il n'en trouvait pas qu'il se croyait dépourvu de talent...)

Pourtant ce qu'il cherche, ce qu'il désire, Proust perd assez vite l'idée que ce puisse être quelque chose de vraiment extérieur, quelque chose comme une statue idéale qui serait logée derrière les spectacles qu'il contemple et qu'il n'aurait qu'à dévoiler.

Son appétit se transforme et sans devenir moins intense, se fait plus modeste. Son besoin réaliste se change en le simple besoin de savoir la vérité et ce qu'il cherche désormais à arracher à ses impressions, à tout ce qui vient ébranler ses sens, ce n'est plus qu'une formule où soit décelé ce qu'ils peuvent avoir de général, de perceptible par tous les esprits.

Vous voyez le double mouvement de son esprit. La force d'abord en est si grande qu'il va frapper la réalité sensible comme un mur et qu'il cherche à la faire écrouler pour voir ce qu'il peut y avoir derrière. C'est exactement le pendant de ses coups de poing dans la porte pour réveiller la concierge.

Mais la porte, mais le mur résistent. Et l'esprit de Proust alors, sans rien perdre de son entêtement objectif, s'assouplit, devient « onduleux » si vous voulez, et ne cherche plus, de cette réalité sensible, qui après tout, il s'en aperçoit, lui est intérieure, qu'à extraire la généralité, ou qu'à exprimer les lois.

En d'autres termes, sa tendance métaphysique se transforme en une tendance positive, en un effort pour décou-

vrir au sein de cette masse énorme de sensations et d'émotions dont il est encombré les éléments reconnaissables par tous les hommes, les éléments humains.

Et je crois que nous sommes munis maintenant pour comprendre tout ce que j'ai appelé le deuxième aspect de l'œuvre de Proust, ce qui fait, non plus seulement son charme, mais sa grandeur, ce qui lui donne un caractère classique.

Nous ne manquons pas de livres d'évocation, de livres de souvenirs. Combien de gens ont raconté leur enfance, ont travaillé à nous émouvoir par le récit de leurs émotions passées, ou par des descriptions détaillées du milieu où ils ont grandi ! Vous sentez bien pourtant que ce que nous donne Proust est non seulement d'une beaucoup plus grande perfection sous ce rapport, d'un beaucoup plus grand achèvement, mais en même temps d'un autre ordre.

Oui, je n'hésite pas à le dire, cet acharnement à comprendre, à dépasser l'apparence avec l'esprit, que je vous ai fait saisir, a fini par transformer un livre de pure réminiscence en une extraordinaire peinture de l'homme, des hommes, une peinture aussi vraie, aussi puissante, aussi approfondissante de nos abîmes, si j'ose dire, que les grandes œuvres classiques. Le livre de Proust est aussi satisfaisant pour notre intelligence que pour toutes nos autres facultés. Il ne nous caresse pas seulement, il ne nous envoie pas seulement des bouffées de parfum vers les narines ; il ne nous fait pas seulement entrevoir comme un étang souterrain qui luit dans l'ombre la complexité et la bizarrerie de notre moi ; il nous enseigne, il nous explique la nature humaine ; il nous en découvre de nouveaux rouages ; il lui arrache tout un tas de petites lois ; il la porte, il l'élève lentement, même dans ce qu'elle a de plus obscur, jusqu'au niveau de notre raison.

Je voudrais vous faire sentir maintenant par des lectures jusqu'à quel degré cette masse formidable de sen-

sibilité que nous avons soupesée au début et dont nous avons admiré la densité, est imprégnée en même temps de vérité et rayonne pour l'esprit. Je vais prendre d'abord un passage pittoresque, un passage comique, mais dont vous ne manquerez pas d'apercevoir la valeur d'humanité, où vous distinguerez cette sorte de lumière explicative de notre nature qui illumine par exemple les pièces de Molière :

M^{me} Verdurin était assise sur un haut siège suédois en sapin ciré, qu'un violoniste de ce pays lui avait donné et qu'elle conservait, quoiqu'il rappelât la forme d'un escabeau et jurât avec les beaux meubles anciens qu'elle avait, mais elle tenait à garder en évidence les cadeaux que les fidèles avaient l'habitude de lui faire de temps en temps, afin que les donateurs eussent le plaisir de les reconnaître quand ils venaient. Aussi tâchait-elle de persuader qu'on s'en tint aux fleurs et aux bonbons, qui du moins se détruisent ; mais elle n'y réussissait pas et c'était chez elle une collection de chauffe-pieds, de coussins, de pendules, de paravents, de baromètres, de potiches, dans une accumulation, des redites et un disparate d'étrennes.

De ce poste élevé elle participait avec entrain à la conversation des fidèles et s'égayait de leurs « fumisteries », mais depuis l'accident qui était arrivé à sa mâchoire, elle avait renoncé à prendre la peine de pouffer effectivement et se livrait à la place à une mimique conventionnelle qui signifiait sans fatigue ni risques pour elle, qu'elle riait aux larmes. Au moindre mot que lâchait un habitué contre un ennuyeux ou contre un ancien habitué rejeté au camp des ennuyeux, — et, pour le plus grand désespoir de M. Verdurin, qui avait eu longtemps la prétention d'être aussi aimable que sa femme, mais qui riait pour de bon s'essoufflait vite et avait été distancé et vaincu par cette ruse d'une incessante et fictive hilarité —, elle poussait un petit cri, fermait entièrement ses yeux d'oiseau qu'une taie commençait à voiler, et brusquement, comme si elle n'eût eu que le temps de cacher un spectacle indécent ou de parer à un accès mortel, plongeant sa figure dans ses mains qui la recouvraient et n'en laissaient plus rien voir, elle avait l'air de s'efforcer de réprimer, d'anéantir un rire qui, si elle s'y fût abandonnée, l'eût

conduite à l'évanouissement. Telle, étourdie par la gaité des fidèles, ivre de camaraderie, de médisance et d'assentiment, Mme Verdurin, juchée sur son perchoir, pareille à un oiseau dont on eût trempé le colifichet dans du vin chaud, sanglotait d'amabilité. ¹

En apparence rien qu'une description admirablement amusante ; mais ne sentez-vous pas la pénétration qu'implique ce petit tableau, et le profond effort de l'esprit qui a été chercher ce trait si juste, à la fois si particulier et si général : « Ivre de camaraderie, de médisance et d'assentiment ». Vraiment, c'est bien de la même pression que l'esprit de Proust exerçait sur les clochers de Martinville, qu'il est né. La nature humaine a été sollicitée par lui dans une profondeur et amenée au grand jour, exprimée, fixée.

Voyons maintenant un passage où l'intelligence de Proust a appuyé, comme on dit d'un crayon qu'il appuie, un peu davantage. Il s'agit encore d'émotions infiniment particulières, en l'espèce des émotions de Swann, trahi, abandonné par Odette, et à qui, dans un concert chez Mme de Sainte-Euverte, où il se sent seul et misérable, la petite phrase de la sonate de Vinteuil vient brusquement apporter le souvenir du temps où son amour était partagé et heureux :

Mais le concert recommença et Swann comprit qu'il ne pourrait pas s'en aller avant la fin de ce nouveau numéro du programme. Il souffrait de rester enfermé au milieu de ces gens dont la bêtise et les ridicules le frappaient d'autant plus douloureusement qu'ignorant son amour, incapables, s'ils l'avaient connu, de s'y intéresser et de faire autre chose que d'en sourire comme d'un enfantillage ou de le déplorer comme une folie, ils le lui faisaient apparaître sous l'aspect d'un état subjectif qui n'existait que pour lui, dont rien d'extérieur ne lui affirmait la réalité ; il souffrait surtout, et au point que même le son des instruments lui donnait envie de crier, de prolonger son

1. *Swann*, I, 190.

exil dans ce lieu où Odette ne viendrait jamais, où personne, où rien ne la connaissait, d'où elle était entièrement absente.

Mais tout à coup, ce fut comme si elle était entrée, et cette apparition lui fut une si déchirante souffrance qu'il dût porter la main à son cœur. C'est que le violon était monté à des notes hautes où il restait comme pour une attente, une attente qui se prolongeait sans qu'il cessât de les tenir, dans l'exaltation où il était d'apercevoir déjà l'objet de son attente qui s'approchait, et avec un effort désespéré pour tâcher de durer jusqu'à son arrivée, de l'accueillir avant d'expirer, de lui maintenir encore un moment de toutes ses dernières forces le chemin ouvert pour qu'il pût passer, comme on soutient une porte qui sans cela retomberait. Et avant que Swann eût eu le temps de comprendre, et de se dire : « C'est la petite phrase de la sonate de Vinteuil, n'écoutons pas ! » tous ses souvenirs du temps où Odette était éprise de lui, et qu'il avait réussi jusqu'à ce jour à maintenir invisibles dans les profondeurs de son être, trompés par ce brusque rayon du temps d'amour qu'ils crurent revenu, s'étaient réveillés, et à tire d'aile, étaient remontés lui chanter éperdument, sans pitié pour son infortune présente, les refrains oubliés du bonheur.

Au lieu des expressions abstraites « temps où j'étais heureux », « temps où j'étais aimé », qu'il avait souvent prononcées jusquelà et sans trop souffrir, car son intelligence n'y avait enfermé du passé que de prétendus extraits qui n'en conservaient rien, il retrouva tout ce qui de ce bonheur perdu avait fixé à jamais la spécifique et volatile essence ; il revit tout, les pétales neigeux et frisés du chrysanthème qu'elle lui avait jeté dans sa voiture, qu'il avait gardé contre ses lèvres — l'adresse en relief de la « Maison Dorée » sur la lettre où il avait lu : « Ma main tremble si fort en vous écrivant » — le rapprochement de ses sourcils quand elle lui avait dit d'un air suppliant : « Ce n'est pas dans trop longtemps que vous me ferez signe ? », il sentit l'odeur du fer du coiffeur par lequel il se faisait relever sa « brosse » pendant que Lorédan allait chercher la petite ouvrière, les pluies d'orage qui tombèrent si souvent ce printemps-là, le retour glacial dans sa victoria, au clair de lune, toutes les mailles d'habitudes mentales, d'impressions saisonnières, de créations cutanées, qui avaient étendu sur une suite de semaines un réseau uniforme dans lequel son corps se trouvait repris. A ce moment-

là, il satisfaisait une curiosité voluptueuse en connaissant les plaisirs des gens qui vivent par l'amour. Il avait cru qu'il pourrait s'en tenir là, qu'il ne serait pas obligé d'en apprendre les douleurs ; comme maintenant le charme d'Odette lui était peu de chose auprès de cette formidable terreur qui le prolongeait comme un trouble halo, cette immense angoisse de ne pas savoir à tous moments ce qu'elle avait fait, de ne pas la posséder partout et toujours ! Hélas, il se rappela l'accent dont elle s'était écriée : « Mais je pourrai toujours vous voir, je suis toujours libre ! » elle qui ne l'était plus jamais ! l'intérêt, la curiosité qu'elle avait eus pour sa vie à lui, le désir passionné qu'il lui fit la faveur, — redoutée au contraire par lui en ce temps-là comme une cause d'ennuyeux dérangements — de l'y laisser pénétrer ; comme elle avait été obligée de le prier pour qu'il se laissât mener chez les Verdurin ; et, quand il la faisait venir chez lui une fois par mois, comme il avait fallu, avant qu'il se laissât fléchir, qu'elle lui répâtât le délice que serait cette habitude de se voir tous les jours dont elle rêvait alors qu'elle ne lui semblait à lui qu'un fastidieux tracas, puis qu'elle avait prise en dégoût et définitivement rompue, pendant qu'elle était devenue pour lui un si invincible et si douloureux besoin. Il ne savait pas dire si vrai quand, à la troisième fois qu'il l'avait vue, comme elle lui répétait : « Mais pourquoi ne me laissez-vous pas venir plus souvent », il lui avait dit en riant, avec galanterie : « Par peur de souffrir ». Maintenant, hélas ! il arrivait encore parfois qu'elle lui écrivit d'un restaurant ou d'un hôtel sur du papier qui en portait le nom imprimé ; mais c'était comme des lettres de feu qui le brûlaient. « C'est écrit de l'hôtel Vouillemont ? Qu'y peut-elle être allée faire ! avec qui ? que s'y est-il passé ? » Il se rappela les becs de gaz qu'on éteignait boulevard des Italiens quand il l'avait rencontrée contre tout espoir parmi les ombres errantes dans cette nuit qui lui avait semblé presque surnaturelle et qui en effet — nuit d'un temps où il n'avait même pas à se demander s'il ne la contrarierait pas en la cherchant, en la retrouvant, tant il était sûr qu'elle n'avait pas de plus grande joie que de le voir et de rentrer avec lui, — appartenait bien à un monde mystérieux où on ne peut jamais revenir quand les portes s'en sont refermées. Et Swann aperçut, immobile en face de ce bonheur revécu, un malheureux qui lui

fit pitié parce qu'il ne le reconnut pas tout de suite, si bien qu'il dût baisser les yeux pour qu'on ne vit pas qu'ils étaient pleins de larmes. C'était lui-même. ¹

Je ne peux pas pousser plus loin sans vous faire remarquer tout ce qu'un passage de cet ordre et de cette qualité apporte de nouveau dans l'art psychologique, dans l'art de peindre les sentiments. Que peut-il y avoir de plus confus, de plus organique et informe, que la réminiscence du bonheur au sein du malheur ? Ou plutôt ces vagues embaumées du souvenir qui viennent battre un esprit souffrant, à quoi semblaient-elles pouvoir prêter en littérature sinon à quelque thrène harmonieux et obscur où l'écrivain eût tâché de faire passer toutes ses puissances de poésie ? Imaginez-vous ce qu'un Barrès par exemple eût écrit, d'ailleurs d'admirable, sur ce thème ?

Chez Proust, il y a la poésie ; mais il y a quelque chose de plus. De cette tempête sentimentale, son intelligence arrive à fixer les moindres contours. Les alternatives de souvenir et de conscience actuelle, les comparaisons détaillées que fait l'esprit de Swann entre le passé et le présent, la rencontre et l'enchevêtrement de ses états d'âme nous sont montrés avec une distinction extraordinaires, sont cristallisés pour nous sur la page. Et ils prennent ainsi une sorte de vérité qui les dépasse ; ils deviennent un moment de l'âme humaine, une forme générale du sentiment. Si bien — je pense que vous l'aurez remarqué — si bien qu'au moment où Proust écrit : « Il se rappela les becs de gaz qu'on éteignait boulevard des Italiens quand il l'avait rencontrée contre tout espoir parmi les ombres errantes dans cette nuit qui lui avait semblé presque surnaturelle... », il continue tout naturellement : « et qui en effet appartenait bien à un monde mystérieux où *on* ne peut jamais revenir quand les portes s'en sont refermées. » Le *on* remplace insensi-

1. Swann, II, 117.

blement le *il* et le mouvement de généralisation est si profond, si intime, se confond si bien avec la phrase qu'à ce moment-là en effet nous ne pensons plus seulement à Swann, mais nous faisons instinctivement l'application à nous-mêmes de tout ce que Proust nous raconte qui se passe en lui.

Et quand Swann nous est montré face à lui-même et ne se reconnaissant plus, c'est nous-même aussitôt que nous revoyons dans cette même attitude de profond partage intime où le retour du passé parfois vient nous induire.

Une vérité a donc été extraite, sans effort, sans système, d'un complexe de sentiments décrits comme appartenant à un personnage déterminé. Je dis que c'est là le grand art classique. Et je dis que Proust, de par son besoin de solidité, de par son appétit de quelque chose de plus réel que les impressions qu'il subit, nous en donne sans cesse des exemples.

Nous pourrions suivre plus loin son effort vers la vérité, sa recherche des lois. A mesure que le livre avance, on trouve ces lois du cœur humain exprimées sous une forme de plus en plus abstraite, et même de plus en plus didactique.

Celle, par exemple, qui est latente dans le passage que je viens de vous lire et qu'on pourrait formuler à peu près ainsi : « Nos états de conscience passés ne subsistent en nous habituellement que sous une forme virtuelle et nous ne pouvons les ressentir vraiment à nouveau que si le hasard nous fait retrouver une sensation qui leur était associée », — cette loi implicite se transforme dans *Sodome et Gomorrhe* en une loi formelle dont Proust nous donne, à l'occasion de la réviviscence en lui du souvenir de sa grand'mère, l'exposé détaillé, et qu'il baptise même du titre d'« intermittences du cœur ». Il la présente même sous un aspect encore bien plus général, puisqu'il affirme que nous sommes composés « de séries différentes et

parallèles » et puisqu'il insinue que l'unité seule de notre corps peut nous donner l'illusion d'une unité de notre personnalité.

Mais nous ne pouvons pas l'accompagner jusqu'au bout de son effort pour schématiser son expérience. Il me suffit de vous avoir marqué et fait sentir d'une part ■■ tendance à extraire de ses impressions quelque chose qui les transcende et d'autre part le résultat de cette tendance : à savoir le caractère d'admirable généralité que revêtent toutes ses peintures, soit du monde et des autres êtres, soit de sa propre âme.

Certes, nous nous en rendons compte maintenant, s'il fut « onduleux », « respectueux », s'il commença par subir la forme et tous les angles des choses, s'il céda de toute sa sensibilité sous le sceau de la vie, s'il en reproduisit la confuse empreinte avec une fidélité presque révoltante, il sut tout de même, par la seule puissance de l'intelligence, par la grande et inflexible exigence de son esprit « changer en quelque chose d'actif le passif qui semblait son lot ». Quand on y réfléchit, quelqu'un de si susceptible, quelqu'un que la réalité extérieure et intérieure opprima dès l'enfance si prodigieusement, si cruellement parfois, quelqu'un sur les chemins nerveux de qui tant de bloës bruts de sensations voyageaient et faisaient obstruction, n'aurait pas dû pouvoir écrire, en tous cas n'aurait pas dû pouvoir dépasser le plus désordonné des impressionnismes. D'ailleurs, dans un passage que je vous ai lu tout à l'heure, vous avez dû remarquer quels malaises sa vocation dut traverser avant de se déterminer : les éléments en étaient pour ainsi dire épars. D'un côté il cherchait un beau sujet philosophique, et n'en trouvait pas, de l'autre il éprouvait des sensations, mais si particulières et si vives qu'il ne voyait pas ce qu'il pourrait jamais ■■ faire.

Il fallut en effet d'abord qu'elles disparussent, qu'il fût débarrassé de leur intensité pour que son esprit pût

mordre sur elles et les traduire et les dominer. Mais comme il les ■ dominées ! Comme il a bien su entraîner vers la plus délicate abstraction tous ces impédiments sensibles dont son organisme moral était tout encombré.

Il s'est produit chez Proust un phénomène, ou mieux un miracle, qui compense, à mon avis, l'absence complète de valeur morale qu'on peut reprocher à son œuvre. Vous vous rappelez que le dessein explicite de la tragédie classique était de « purger les passions » en les représentant avec toute la force possible et dans leurs effets les plus déplorables. Eh ! bien Proust, d'une façon un peu différente, sans ce vigoureux effort de synthèse que nous admirons chez Racine ou chez Corneille, avec une patience plus lente, mais non pas avec une moindre volonté d'éclaircissement, par l'attention, par la curiosité inflexible de l'esprit, par un constant cheminement vers l'évidence, Proust « purge » lui aussi sa sensibilité, et dans la mesure où il a intéressé la nôtre, la nôtre aussi. Il procède à une sublimation, d'ordre purement intellectuel, c'est vrai, mais qui peut finir par avoir des effets moraux, de tout ce qu'il y a en lui de l'ordre du *θυμος* et de l'*ἐπιθυμία*, de tout ce qui occupe sa poitrine et pèse sur ses nerfs.

Et si nous jetons maintenant pour finir un coup d'œil d'ensemble sur son œuvre, je crois que ce que nous y admirerons surtout, c'est quelque chose d'assez voisin de ce que Swann admirait dans la sonate de Vinteuil, et particulièrement dans la petite phrase :

Quand après la soirée Verdurin, se faisant rejouer la petite phrase, il avait cherché à démêler comment à la façon d'un parfum, d'une caresse, elle le circonvenait, elle l'enveloppait, il s'était rendu compte que c'était au faible écart entre les cinq notes qui la composaient et au rappel constant de deux d'entre elles qu'était due cette impression de douceur rétractée et frioleuse ; mais en réalité il savait qu'il raisonnait ainsi non sur la phrase elle-même mais sur de simples valeurs, substituées pour la commodité de son intelligence à la mystérieuse entité qu'il

avait perçue, avant de connaître les Verdurin, à cette soirée où il avait entendu pour la première fois la sonate. Il savait que le souvenir même du piano faussait encore le plan dans lequel il voyait les choses de la musique, que le champ ouvert au musicien n'est pas un clavier mesquin de sept notes, mais un clavier incommensurable, encore presque tout entier inconnu, où seulement çà et là, séparées par d'épaisses ténèbres inexplorées, quelques-unes des millions de touches de tendresse, de passion, de courage, de sérénité, qui le composent, chacune aussi différente des autres qu'un univers d'un autre univers, ont été découvertes par quelques grands artistes qui nous rendent le service, en éveillant en nous le correspondant du thème qu'ils ont trouvé, de nous montrer quelle richesse, quelle variété cache à notre insu cette grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme que nous prenons pour du vide et pour du néant. Vinteuil avait été l'un de ces musiciens. En sa petite phrase, quoiqu'elle présentât à la raison une surface obscure, on sentait un contenu si consistant, si explicite, auquel elle donnait une force si nouvelle, si originale, que ceux qui l'avaient entendue la conservaient en eux de plain-pied avec les idées de l'intelligence. Swann s'y reportait comme à une conception de l'amour et du bonheur dont immédiatement il savait aussi bien en quoi elle était particulière, qu'il le savait pour la « Princesse de Clèves », ou pour « René », quand leur nom se présentait à sa mémoire. Même quand il ne pensait pas à la petite phrase, elle existait latente dans son esprit au même titre que certaines autres notions sans équivalent, comme les notions de la lumière, du son, du relief, de la volupté physique qui sont les riches possessions dont se diversifie et se pare notre domaine intérieur. Peut-être les perdrons-nous, peut-être s'effaceront-elles, si nous retournons au néant. Mais tant que nous vivons, nous ne pouvons pas plus faire que nous ne les ayons connues que nous ne le pouvons pour quelque objet réel, que nous ne pouvons, par exemple, douter de la lumière de la lampe qu'on allume devant les objets métamorphosés de notre chambre d'où s'est échappé jusqu'au souvenir de l'obscurité. Par là, la phrase de Vinteuil avait, comme tel thème de Tristan par exemple, qui nous représente aussi une certaine acquisition sentimentale, épousé notre condition mortelle, pris quelque chose d'humain qui était

assez touchant. Son sort était lié à l'avenir, à la réalité de notre âme dont elle était un des ornements les plus particuliers, les mieux différenciés. Peut-être est-ce le néant qui est le vrai et tout notre rêve est-il inexistant, mais alors nous sentons qu'il faudra que ces phrases musicales, ces notions qui existent par rapport à lui, ne soient rien non plus. Nous périrons mais nous avons pour otages ces captives divines qui suivront notre chance. Et la mort avec elles a quelque chose de moins amer, de moins inglorieux, peut-être de moins probable ¹.

Sans doute c'est ici du miracle musical qu'il est question. Et une assimilation systématique de l'œuvre de Proust à celle d'un grand musicien, nous conduirait à la déformer bien plus qu'à l'éclairer. Pourtant c'est aussi le mérite essentiel de Proust, comme aux yeux de Swann c'était celui de Vinteuil, d'avoir frappé sur « quelques-unes des millions de touches de tendresse, de passion, de courage, de sérénité, séparées par d'épaisses ténèbres inexplorées, chacune aussi différente des autres qu'un univers d'un autre univers » qui composent le clavier obscur de notre inconscient. C'est aussi le mérite de Proust d'avoir frappé sur ces touches d'un doigt constamment infaillible et de leur avoir fait rendre toujours un son parfaitement pur. C'est son mérite de nous « avoir montré quelle richesse, quelle variété cache à notre insu cette grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme que nous prenons pour du vide et pour du néant ».

Mais d'autre part, dans chacune de ses phrases, comme dans la petite phrase de Vinteuil, « quoiqu'elle présente parfois à la raison une surface obscure », on sent « un contenu si consistant, si explicite, auquel elle donne une force si nouvelle, si originale, que ceux qui l'ont entendue la conservent en eux de plain-pied avec les idées de l'intelligence ».

Voilà peut-être le dernier mot — nous le trouvons dans

1. *Swann*, II, 122.

Proust lui-même — sur le génie de Proust et sur l'essentielle nouveauté et l'essentielle beauté de son œuvre. Alors que toute la littérature depuis le Romantisme ■ tendu vers l'expression aussi directe que possible, sans doute, mais par là-même aussi informe, aussi inassimilable que possible aux idées, de nos émotions et de nos perceptions inconscientes, Proust au contraire, sans d'ailleurs vouloir en faire une révolution, sans menacer personne, sans lancer aucun manifeste, — Proust a travaillé à une fixation, et non plus à une simple expression, de tout ce qui s'ébat d'obscur dans l'homme, jusqu'à lui communiquer « une force si nouvelle, si originale » que nous pouvons le « conserver de plain-pied en nous avec les idées de l'intelligence ».

Son premier rêve, celui qui le hantait dans ses promenades du côté de Roussainville et de Montjouvain, est donc pleinement réalisé. Sa sensibilité a pris une valeur éternelle. Elle échappe au temps. Et tout un monde avec elle, qui y était pris. Le grand malade, le grand désarmé qu'était Proust, du fond de son lit, grâce à ce doux et inflexible entêtement que je vous décrivais, a fini par remporter la plus difficile des victoires : il s'est imposé tout entier à la mort, et elle reflue intimidée devant sa forme morale intégralement conservée.

JACQUES RIVIÈRE

VIII

DIVERS

REVUES

Nous tenons à détacher, du *Témoignage sur Jacques Rivière*, qu'Henri Massis a donné aux NOUVELLES LITTÉRAIRES du 21 février les passages suivants :

Tous les jeunes écrivains que Jacques Rivière sut attirer et grouper, depuis 1919, à la *Nouvelle Revue Française*, rendront hommage à cette curiosité inlassable, à ce don merveilleux qu'il avait de s'ouvrir à la nouveauté, de dépister entre tous l'élément original, premier ; ils n'auront pas moins senti de quel prix était la probité, la droiture de son conseil, où il apportait les scrupules d'une conscience infinie.

Rivière, plus qu'aucun autre, avait compris la nécessité d'un tel service. Il lui a sacrifié son œuvre personnelle et jusqu'à sa propre vie. Disons plutôt que sa vie, sa pensée sont inscrites dans cette collection de la *Nouvelle Revue Française*, où il collabora dès la fondation et qu'il devait diriger quand elle reparut après la guerre. Il s'est identifié avec elle, il s'y est enfermé tout vif, et c'est là, plus encore que dans ses livres, qu'il faut l'aller chercher. Une conscience avide et minutieuse où l'on voit se former, s'éprouver, s'analyser, se définir, d'une manière intime et vivante, des tendances qui, depuis quinze années, ont sollicité tour à tour la recherche littéraire, voilà le témoignage qu'il nous laisse. Son expérience humaine, tout ce que la vie a pu lui apporter d'épreuves, précieuses ou cruelles, ses vertus et jusqu'à ses misères, rien qu'il n'ait intégré dans une telle entreprise.

Il lui a peut-être sacrifié davantage. Sa nature qui éprouvait un profond besoin religieux et qui aspirait à la certitude, à la croyance, il l'a en quelque sorte refoulée, comprimée, par un goût effréné de la sincérité sans doute, mais aussi par une sorte de fidélité, de charité singulière, à l'endroit de tous ceux qu'il aurait eu le sentiment de laisser à l'abandon, s'il rejoignait trop vite les rivages où son âme aspirait. Et seule l'approche de la mort l'a délivré de ses entraves, l'a rendu à son véritable destin... Alors, comme naguère, sur ces champs de bataille envahis par l'oubli où il cherchait, après cinq ans, le corps d'Alain-Fournier disparu, Rivière a senti « remonter cette âme pénitente, saturée de tendresse, agrandie de misère et vraiment détachée de ce monde, vraiment saoule de renoncement que la guerre lui avait faite » — et cette âme, il l'a rendue à Dieu.

C'est, pour tous ceux qui comprirent ce qu'il y avait en Rivière d'essentiellement chrétien, une consolation à leur peine. « Il faut, disait-il en parlant de Fournier, il faut que nous pensions à lui, toujours, comme à quelqu'un de *sauvé*. » Celui qui prononçait ces mots-là en savait tout le sens ; désormais, nous ne séparerons plus ces deux frères qui se sont rejoints par-delà la mort. Puissent ceux que Rivière laisse désemparés, en proie à leurs ténèbres et pour qui il ■ eu de si longues, de si attentives complaisances, méditer son ultime propos, cette dernière, cette décisive « sincérité ». Il porte, comme tout ce qu'il a signé de sa souffrance, la marque de cette application, de cette expérience, à quoi il se soumettait corps et âme. « J'ai une pré-tention, nous écrivait-il un jour ; c'est d'être, bon ou mauvais, un des écrivains de ma génération qui parle le moins par ouï-dire ; il me semble qu'on doit sentir à la racine de tout ce que j'écris une impression reçue, une douleur, un plaisir, un malaise, ce que vous voudrez, une modification en tous cas de mon être même et non pas seulement de mes idées. »

Trop longtemps Rivière a cru que la foi — cette foi qui occupait tous les points stratégiques de son âme — lui serait un empêchement et comme une gêne pour satisfaire son immense curiosité de la vie où il voulait se dépenser à fond, sans connaître de frein. Il ne consentait à y voir qu'une sorte de « lumière empruntée » et qui « éclaire le monde sans qu'on y pense »,

alors qu'il attendait de la seule application de la pensée « la force de vaincre les résistances de la vie quand on l'aborde avec de grands désirs. » D'où cette aversion, cette méfiance qu'il montrait pour ce qu'il nommait des « forces toutes faites », des explications toutes faites et où il ne voyait en fin de compte que « faiblesse », qu'une tendance paresseuse à la commodité, à la satisfaction... C'était là-dessus que portait notre amical reproche.

Rivière redoutait mon « dogmatisme ». Il croyait que les « principes » font obstacle à la clairvoyance, qu'ils prétendent à la suppléer, alors qu'ils nous servent seulement à rectifier l'arbitraire de nos vues personnelles et de nos inclinations. Rivière, lui, semblait tenir que la certitude métaphysique nous rend incapables d'apercevoir sur l'homme aucune réalité. Mais les esprits qui vont droit sur la vérité, comme la flèche sur la cible, sont bien rares ; rares aussi sont les âmes qui atteignent d'emblée à la pureté, à la perfection. Celles-là sont les élues de la Grâce ; les autres y tendent, aidées, servies, informées par leurs misères, par leur souffrance, par leurs erreurs, par leurs péchés, ces instruments de notre sourd, obscur, invisible progrès. Pour savoir où est le Bien, où est la Vérité, pour ne pas vouloir qu'on détruise ces sources de notre être, est-ce à dire que nous ne le sentions jamais entamé par notre corps et comme envahi par sa faiblesse ? C'est, au contraire, grâce à ses embarras, à ses troubles que nous nous confirmons dans nos certitudes, où nous cherchons, d'expérience et d'usage, une réponse inépuisable à toutes nos questions d'homme. Mais n'est-ce pas là au fond ce que Rivière pensait lui-même quand il écrivait : « La santé est le seul idéal admissible (et il l'entendait dans l'ordre de la chair, comme dans l'ordre de l'esprit) ; c'est le seul auquel ce que j'appelle un homme ait le droit d'aspirer ; mais quand elle est donnée d'emblée dans un être, elle lui cache la moitié du monde. »

Reste que pour parvenir à cet idéal, Rivière mettait l'accent sur l'inquiétude et que, pour notre part, dans l'oubli redoutable où sont tombées toutes les règles du choix et du discernement humain, nous le mettons sur les principes.

.....

Nous en étions là de ce grand débat quand la mort est venue l'interrompre, la mort qui concilie tout... Mais, malgré ce

qu'elle a de cruel, nous savons que notre ami ne l'a pas abordée sans espérance. Dieu s'est ressaisi de ce qu'il y avait en cette âme d'essentiel, de plus profond et de caché. Et ce n'est pas sans une infinie tristesse que je relis la dernière lettre que Rivière m'écrivit : « Je dois vous le dire. Je fais fi aujourd'hui de ma complexité en temps que complexité. Je n'en suis ni honteux ni fier. Je ne l'étaie plus. Si je trouve un moyen de la réduire sans me détruire, j'y recourrai sûrement et sans hésitation. On me débarrassera beaucoup en me rendant plus simple. Je n'ai plus d'autre ambition que de ressembler au commun des mortels. »

*
* *

L'AVENIR

Jacques Rivière avait fondé à Bordeaux, à quatorze ans, un petit journal : l'AVENIR, auquel collaboraient ses frères Pierre et Marc Rivière, et qu'il dirigeait. L'AVENIR fut d'abord écrit à la main, puis imprimé à la polycopie. Le numéro coûtait deux sous, mais on pouvait le louer pour un sou ; il parut régulièrement de 1900 à 1902.

Détachons du premier numéro (28 juillet 1900) cette déclaration de principes :

Pour ouvrir la porte si désirée de l'avenir les hommes ont employé mille moyens, depuis les Grecs qui croyaient avoir trouvé l'avenir heureux dans la culture des lettres, les Romains qui confondaient la porte de l'avenir avec celle des festins obscènes, jusqu'à Napoléon qui pensait donner le bonheur à l'humanité en la soumettant à sa domination de fer. De nos jours l'idée de l'avenir est beaucoup plus terre à terre...

Notre avenir à nous, c'est le nationalisme.

Les deux premières pages de l'*Avenir* étaient consacrées à la politique, les pages 3 et 4 aux contes, à la critique littéraire, aux contes fantastiques, aux feuilletons-express, aux poèmes, le supplément aux dessins et aux devinettes.

Les articles littéraires de Jacques Rivière ont trait à Molière, à Lesage, à Loti « qui a su se débarrasser dans *Pêcheur d'Islande* du moi qui diminue le charme de ses autres romans », à Molière « qui sait observer l'homme mieux que Victor Hugo », à Coppée, dont la pièce *Pour la Couronne* est « un peu trop bien

parlée, mais ne manque pas de souffle », à Racine « trop fardé et qui a trop de savoir-faire ».

Des études plus générales portent sur l'indifférence en littérature, les devoirs de l'historien, la valeur du bon sens. Nous citerons en entier celle qui suit :

RÉMINISCENCES

On se demande souvent pourquoi certains écrivains modernes, tels que Jean Lombard, l'auteur de *Byzance* ou Maurice Barrès, l'auteur des *Déracinés*, écrivent dans un style si bizarre, si contourné et si fatigant.

C'est qu'ils n'ont que du talent et rien de plus. Ils ont pu d'abord produire une œuvre vraiment simple et inspirée, qui a obtenu un grand succès. Mais après ? Après, ils ont voulu soutenir leur réputation commençante d'écrivains, et il leur a fallu continuer à entasser des volumes. Mais tout ce qui était à la portée de leur talent avait déjà été dit et redit. Que faire ? Ils ont pris alors à tout hasard une idée de roman et pour donner à leur œuvre au moins l'apparence de l'originalité, ils l'ont enveloppée de leur style lourd et bizarre, aux épithètes brutales et étranges. Et ils ont réussi. On a parlé d'eux.

A bien considérer, il est vraiment désespérant d'écrire de nos jours sans avoir un grand talent. On a presque tout dit depuis quinze siècles et plus nous marchons vers le déclin de notre littérature, moins il reste de choses à dire.

Souvent une idée se présente à l'esprit de l'écrivain ; il s'en empare, la croyant sienne, veut la développer... et s'aperçoit que ce n'est qu'un souvenir d'une ancienne lecture, une pensée qui s'est gravée sans qu'il s'en aperçoive dans sa mémoire, en un mot une réminiscence.

*
* *

MM. Bernard Bouvier, Frank Grandjean et Albert Thibaudet ont organisé à Genève le 19 mars une soirée de conférences consacrée à Jacques Rivière. Le sujet était : la personnalité de Jacques Rivière, son rôle dans la pensée et la littérature d'aujourd'hui.

*
* *

IX

ESQUISSE D'UNE BIBLIOGRAPHIE

I. *Ouvrages publiés.*

ÉTUDES : Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgsky, Debussy, Ingres, Cézanne, Wagner.

Paris. *Editions de la Nouvelle Revue Française*. Marcel Rivière, 1912.

L'ALLEMAND. Souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre.

Paris. *Editions de la Nouvelle Revue Française*, 1918.

AIMÉE.

Paris. *Editions de la Nouvelle Revue Française*, 1922.

II. *Préfaces et Avant-Propos.*

CATALOGUE DE L'EXPOSITION. ANDRÉ LHOTE : Préface de Jacques Rivière.

Paris. *Galerie Druet*, mars 1920.

Jacques Rivière : ETUDES. Réimpression augmentée d'un avant-propos.

Paris. *Editions de la Nouvelle Revue Française*, 1924.

Alain-Fournier : MIRACLES. Introduction de Jacques Rivière.

Paris. *Editions de la Nouvelle Revue Française*, 1924.

Jacques Rivière : L'ALLEMAND. Réimpression augmentée d'un avant-propos.

Paris. *Editions de la Nouvelle Revue Française*, 1924.

III. *Articles publiés dans diverses revues.*

L'OCCIDENT.

MÉDITATION SUR L'EXTRÊME-OCCIDENT (juillet 1907).

PAUL CLAUDEL, POÈTE CHRÉTIEN (octobre, novembre, décembre 1907).

PENSÉE SUR CHOPIN (décembre 1909).

LE CHEMIN DE FER (avril 1910).

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

LA THÉODICÉE DE FÉNELON. LES ÉLÉMENTS QUIÉTISTES (nov. déc. 1908 ; janvier, février, mars 1909).

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE.

INTRODUCTION A UNE MÉTAPHYSIQUE DU RÊVE (novembre 1909).

DARDANUS DE RAMEAU (janvier 1910).

FESTIVAL FRANCK AUX CONCERTS COLONNE (février 1910).

[Note sur] CLAUDE DEBUSSY, par L. Laloy (février 1910).

LA RHAPSODIE ESPAGNOLE DE RAVEL AUX CONCERTS COLONNE (février 1910).

SUR LA MORT DE L'AVIATEUR DELAGRANGE (février 1910).

CÉZANNE (mars 1910).

LES POÈMES D'ORCHESTRE DE CLAUDE DEBUSSY (avril 1910).

EXPOSITION HENRI MATISSE ; EXPOSITION GEORGES ROUAULT (avril 1910).

LA PASSION SELON SAINT-JEAN, DE BACH ; DEUX POÈMES DE FLORENT SCHMITT (avril 1910).

ARIANE ET BARBE-BLEUE DE PAUL DUKAS A L'OPÉRA-COMIQUE (mai 1910).

PAUL GAUGUIN (juin 1900).

VOYAGE A REIMS (août 1910).

LES BEAUX JOURS (novembre 1910).

BAUDELAIRE (décembre 1910).

EXPOSITION H.-E. CROSS ; EXPOSITION ANDRÉ LHOTE (décembre 1910).

SUR LE TRISTAN ET ISOLDE DE WAGNER (janvier 1911).

MOUSSORGSKI (février 1911).

REPRISE DE PELLEAS ET MÉLISANDE A L'OPÉRA-COMIQUE (avril 1911).

LES FRÈRES KARAMAZOV AU THÉÂTRE DES ARTS (mai 1911).

INGRES (juin 1911).

EXPOSITIONS MAURICE DENIS ET PIERRE BONNARD (juillet 1911).

PETROUCHKA (septembre 1911).

THÉÂTRE, par Paul Claudel : I. Tête d'Or (Première et seconde versions) ; II. La Ville (Première et seconde versions) — (octobre 1911).

DE LA SINCÉRITÉ ENVERS SOI-MÊME (janvier 1912).

A PROPOS D'UNE PROCHAÎNE EXPOSITION DES POMPIERS (janvier 1912).

EXPOSITION DE PEINTURES CHINOISES (février 1912).

EXPOSITION FÉLIX VALLOTTON (mars 1912).

ŒUVRES DE PIANO DE BACH (mars 1912).

PORTRAIT DE JOACHIM DU BELLAY (avril 1912).

LE SALON DES INDÉPENDANTS (mai 1912).

- LE MYSTÈRE DES SAINTS INNOCENTS (juin 1912).
DES BALLETS RUSSES ET DE FOKINE (juillet 1912).
A PROPOS D'UN LIVRE SUR L'ESTHÉTIQUE (septembre 1912).
- DE LA FOI (novembre et décembre 1912).
RENÉ BICHET (février 1913).
[Note sur] JEAN-ARTHUR RIMBAUD, par P. Berrichon (février 1913).
EXPOSITION DE DAVID ET DE SES ÉLÈVES (mai 1913).
- LE ROMAN D'AVENTURE (mai, juin, juillet 1913).
LA PÉNÉLOPE DE FAURÉ ET LA PASSION SELON SAINT-MATHIEU DE BACH AUX CHAMPS-ÉLYSÉES (juin 1913).
SUR LES INDÉPENDANTS (juin 1913).
LE SACRE DU PRINTEMPS AU THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES (août 1913).
- LE SACRE DU PRINTEMPS (novembre 1913).
EXPOSITION CÉZANNE (février 1914).
- PARSIFAL (mai 1914).
- RIMBAUD (juillet et août 1914).
LA SAISON Russe (juillet 1914).
- LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (juin 1919).
NOTES ; NOS MORTS : EMILE VERHAEREN, CHARLES PÉGUY, ALAIN-FOURNIER (juin 1919).
[Note sur] BELPHÉGOR, par J. Benda (juin 1919).
L'INSTITUT CONTRE LES INDÉPENDANTS (juillet 1919).
- LA DÉCADENCE DE LA LIBERTÉ (septembre 1919).
LE PARTI DE L'INTELLIGENCE (septembre 1919).
CATHOLICISME ET NATIONALISME (novembre 1919).
LE PRIX GONCOURT. — MISE AU POINT (janvier 1920).
- MARCEL PROUST ET LA TRADITION FRANÇAISE (février 1920).
LES BALLETS RUSSES A L'OPÉRA : LA BOUTIQUE FANTASQUE, LE TRICORNE, LE CHANT DU ROSSIGNOL (mars 1920).
- RECONNAISSANCE A DADA (août 1920).
M. PIERRE LASSERRE CONTRE MARCEL PROUST (sept. 1920).
LA SURPRISE DE L'AMOUR DE MARIVAUX AU VIEUX-COLOMBIER (décembre 1920).
NOTE A PROPOS DE M. EUGÈNE MONTFORT (avril 1921).
- NOTES SUR UN ÉVÉNEMENT POLITIQUE (mai 1921).
LE HÉROS ET LE SOLDAT de Bernard Shaw, LES AMANTS PUÉRILS de Crommelynck (mai 1921).
LE CHŒUR UKRAINIEN (mai 1921).
M. PAUL SOUDAY ET LA POLITIQUE (août 1921).
AMIEL (décembre 1921).
- DE DOSTOÏEVSKI ET DE L'INSONDABLE (février 1922).
- LES DANGERS D'UNE POLITIQUE CONSÉQUENTE (juillet 1922).
- PAUL VALÉRY, POÈTE (septembre 1922).
MAURICE BARRÈS ET LA CRITIQUE CATHOLIQUE (nov. 1922).
[Note sur] LE SECRET PROFESSIONNEL, par Jean Cocteau (nov. 1922).

MARCEL PROUST (décembre 1922).

ALAIN-FOURNIER (décembre 1922, février 1923).

MARCEL PROUST ET L'ESPRIT POSITIF (janvier 1923).

[Note sur] LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, par Louis Aragon
(avril 1923).

POUR UNE ENTENTE ÉCONOMIQUE AVEC L'ALLEMAGNE (mai 1923).

[Note sur] LE FLEUVE DE FEU, par François Mauriac (juillet 1923).

L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE MARCEL PROUST (décembre 1923).

LA CRISE DU CONCEPT DE LITTÉRATURE (février 1924).

[Note sur] LE BAL DU COMTE D'ORGEL, de Raymond Radiguet
(juin 1924).

LETTRÉ OUVERTE A HENRI MASSIS SUR LES BONS ET LES MAU-
VAIS SENTIMENTS (octobre 1924).

LUXEMBURGER ZEITUNG

LA CHUTE DE LLOYD GEORGE (1^{er} novembre 1922).

LES LETTRES A PARIS (2 décembre 1922).

LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE (4 janvier 1923).

L'OCCUPATION DE LA RUHR (3 février 1923).

COMMENT EN SORTIR ? (6 mars 1923).

LES OBSTACLES AUX NÉGOCIATIONS (4 avril 1923).

LE DISCOURS DE LORD CURZON (3 mai 1923).

LES OFFRES DE L'ALLEMAGNE (3 juin 1923).

RÉPÉTITIONS (6 juillet 1923).

LA POLITIQUE DE LA RAISON PURE (7 août 1923).

UN PEU D'ESPOIR (6 septembre 1923).

D'UNE UTILISATION MODÉRÉE DE LA VICTOIRE (8 oct. 1923).

RETOUR A L'OPTIMISME (6 janvier 1924).

LA FIN D'UNE POLITIQUE (9 février 1924).

UN NOUVEAU WILSON (14 mars 1924).

LE NOUVEAU MINISTÈRE POINCARÉ ET LES CHANCES DU
RÈGLEMENT (17 avril 1924).

LA SITUATION EST TRANSFORMÉE (16 mai 1924).

LA PAIX EST DÉCLENCHÉE (28 juin 1924).

LA CONFÉRENCE DE LONDRES ET LE VETO DES BANQUIERS
(6 août 1924).

LE PROBLÈME DE LA SÉCURITÉ (16 octobre 1924).

LE TRIOMPHE DES CONSERVATEURS EN ANGLETERRE (21 no-
vembre 1924).

NOTES SUR LE NATIONALISME ALLEMAND (24 déc. 1924).

LE DISQUE VERT

SUR UNE GÉNÉRALISATION POSSIBLE DES THÉORIES DE FREUD
(2^e année, 3^e série, 1924).

IV. *Ouvrages à paraître.*

DE LA SINCÉRITÉ ENVERS SOI-MÊME (Les Cahiers de Paris.
Aveline, éditeur).

Jacques Rivière et Alain-Fournier : CORRESPONDANCE (2 vol. à
paraître aux *Editions de la Nouvelle Revue Française*, en 1925).

NOUVELLES ETUDES.

ESSAIS.

ETUDES POLITIQUES.

TABLE

DES

MATIÈRES

HORS TEXTE

	Pages
Portrait (1888).....	387
Jacques Rivière, sa sœur et ses frères (1898).....	388
Portrait (1902).....	389
Portrait (1908).....	390
Portrait (1915).....	391
Note prise pour un roman (fac-simile).....	392-393
Note sur le Cinéma (fac-simile).....	394
Au camp de Koenigsbrück (1916).....	395
Portrait (1922).....	396
Portrait (1922).....	397
A l'abbaye de Pontigny (1923).....	398

I

SOUVENIRS

Note Biographique.....	399
ANDRÉ WALTZ : <i>Souvenirs d'un ami d'enfance</i>	400
ANDRÉ LACAZE : <i>Souvenirs (1905-1908)</i>	417
GABRIEL FRIZEAU : <i>Souvenirs sur Jacques Rivière</i>	428
A. LAURIOL : <i>Septembre 1914</i>	431
JACQUES COPEAU : <i>Souvenirs d'un ami</i>	434
A MAYRISCH SAINT-HUBERT : <i>Souvenirs</i>	443
MARCEL JOUHANDEAU : <i>Jacques Rivière devant la mort</i>	449

II

L'HOMME

PAUL VALÉRY : <i>Hommage</i>	453
A SAINT-LÉGER LÉGER : <i>Lettre sur Jacques Rivière</i>	455
ANDRÉ MAUROIS : <i>Comment rattraper</i>	462
FRANÇOIS MAURIAC : <i>Anima naturaliter christiana</i>	465
JACQUES DE LACRETELLE : <i>Portrait</i>	469
HENRI GHÉON : <i>Souvenirs</i>	474
JEAN COCTEAU : <i>Lettre</i>	478
JEAN SCHLUMBERGER : <i>La Sincérité de Jacques Rivière</i>	479
GEORGES DUHAMEL : <i>Lettre</i>	483
HENRIETTE CHARASSON : <i>Les rendez-vous spirituels</i>	485
BENJAMIN CRÉMIEUX : <i>Ce que n'était pas Rivière</i>	487

III

LE DIRECTEUR DE REVUE ET L'ÉCRIVAIN

ANDRÉ GIDE : <i>Jacques Rivière</i>	497
VALÉRY LARBAUD : <i>Témoignage</i>	503
JULES ROMAINS : <i>Jacques Rivière parmi nous</i>	506
PAUL MORAND : <i>Adieu à Jacques Rivière</i>	509
MICHEL ARNAULD : <i>Jacques Rivière et la vocation de sincérité</i>	511
EMMA CABIRE : <i>Deux rencontres</i>	518
GUY DE POURTALES : <i>Jacques Rivière</i>	521
HENRI DEBERLY : <i>Reconnaissance</i>	524
HENRI POURRAT : <i>Jacques Rivière, écrivain pur</i>	527
JEAN PRÉVOST : <i>Jacques Rivière et les jeunes</i>	531
JEAN CASSOU : <i>Péguy et Rivière</i>	533
JEAN PAULHAN : <i>Les espoirs et les projets</i>	536
JOSEPH DELTEIL : <i>L'homme de barre</i>	541

IV

LE ROMANCIER

RENÉ BOYLESVE : <i>Hommage</i>	543
JACQUES BOULENGER : <i>Note sur Aimée</i>	545
EDMOND JALOUX : <i>Jacques Rivière et Marcel Proust</i>	548
ROBERT HONNERT : <i>Le Romancier</i>	554
HENRI RAMBAUD : <i>De l'esprit d'analyse dans Aimée</i>	557
FRANÇOIS DE ROUX : <i>La méthode objective et réaliste</i>	562
GIL ROBIN : <i>Jacques Rivière et la psychiatrie</i>	565
GUY VELLEROY : <i>Jacques Rivière et la passion de vérité</i>	569
RAMON FERNANDEZ : <i>In Memoriam</i>	572

V

L'ESSAYISTE, LE POLITIQUE

CHARLES DU BOS : <i>Jacques Rivière et la « Perfection abstraite »</i>	580
LOUIS ARTUS : <i>Jacques Rivière et « La Foi »</i>	589
MARCEL ARLAND : <i>L'évolution de Jacques Rivière</i>	591
GABRIEL MARCEL : <i>Constantes</i>	596
BERNARD GRÆTHUYSEN : <i>Jacques Rivière interprète de Fénelon</i> ...	603
ANDRÉ LHOTE : <i>Jacques Rivière critique d'art et ami</i>	611
BORIS DE SCHLËZER : <i>Jacques Rivière et la musique</i>	618
PAUL DESJARDINS : <i>Le bon sens de Jacques Rivière</i>	630
ALBERT THIBAUDET : <i>L'Européen</i>	634
ALFRED FABRE-LUCE : <i>Jacques Rivière politique</i>	641
DRIEU LA ROCHELLE : <i>Expériences</i>	649
FÉLIX BERTAUX : <i>Jacques Rivière et l'Allemagne</i>	652
VICTOR LLONA : <i>Jacques Rivière et les littératures étrangères</i>	655

VI

TÉMOIGNAGES ÉTRANGERS

T. S. ELIOT : <i>Rencontre</i>	657
DOROTHY BUSSY : <i>Souvenir</i>	659
HARRISON : <i>Le Roman d'Aventure</i>	661
STEPHEN HUDSON : <i>Lettre</i>	665
WALDO FRANK : <i>L'artiste en Jacques Rivière</i>	667
ELLEN FITZGERALD : <i>Hommage</i>	670
HUGO VON HOFFMANNSTHAL : <i>Hommage</i>	672
LÉON CHESTOV : <i>Dernier salut</i>	674
EMILIO CECCHI : <i>Esprit de finesse</i>	679
GIUSEPPE UNGARETTI : <i>Gratitude</i>	683
DOCTEUR W. SCHUERMANS : <i>L'esprit clinique de Jacques Rivière</i> ..	686
FRANZ HELLENS : <i>Impressions sur Jacques Rivière</i>	688
PAUL FIERENS : <i>Jacques Rivière et la Belgique</i>	691
ODILON-JEAN PÉRIER : <i>Jacques Rivière vivant</i>	693
JOHANNES TIELROOY : <i>Témoignage d'un étranger</i>	694
J. FRANSEN : <i>Hommage</i>	697
ROBERT DE TRAZ : <i>Souvenir</i>	698
RAOUL GROSJEAN : <i>Hommage du lecteur inconnu</i>	700
CHARLES SIMON : <i>Jacques Rivière à Zurich</i>	703
CHARLY CLERC : <i>Rivière et Genève</i>	705
ALEXIS FRANÇOIS : <i>Souvenir</i>	708

VII

INÉDITS

Jacques Rivière et Alain-Fournier : <i>Correspondance</i>	711
Lettres de Jacques Rivière à André Gide	758
Extraits d'un journal de captivité	781
Marcel Proust	786

VIII

DIVERS

Revue	820
L'Avenir	823

IX

ESQUISSE D'UNE BIBLIOGRAPHIE

Esquisse d'une Bibliographie	825
------------------------------------	-----

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.

ÀBBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIII^e Arrondissement.

L'AVERTISSEMENT DU CHANGE

On peut évidemment attribuer aux péripéties de la question des dettes interalliées l'énervement que montre le change depuis un mois, après une stabilité qui durait depuis l'été dernier et qui avait aidé au développement général des affaires. Car dans l'état de complexité actuelle des éléments politiques et financiers, toutes les thèses même les plus audacieuses peuvent se faire jour. En fait, l'ébranlement récent du franc qui pourrait bien, s'il persiste, susciter la convoitise de la spéculation internationale que nous n'avons, hélas ! que trop souvent vue à l'œuvre depuis 1919, est imputable à des facteurs financiers intérieurs.

Il faut s'expliquer avec franchise. Ce n'est pas dans l'ordre technique, ni même dans l'ordre économique qu'on pourrait trouver l'explication principale de l'hésitation actuelle du franc. On doit souligner que c'est Paris, surtout, qui fait la baisse de sa devise. Les places étrangères n'ont, depuis le début de février, guère fait plus que de suivre la nôtre. Il est même arrivé qu'elles aient envoyé des parités favorables à une reprise. D'une façon générale, la grande spéculation internationale s'abstient encore, et ceci, extrêmement remarquable. Plaise à Dieu que cette abstention persiste !

Le recul des cours du franc semble, il est vrai, principalement dû à des opérations réelles et l'on invoquera la nécessité des couvertures commerciales. Certes, elles ont été importantes et apparentes ces temps-ci, et, comme toujours, il s'est produit un afflux d'ordres d'achat dès que l'orientation à la hausse des devises anglo-saxonnes s'est affirmée. Mais l'on ne peut méconnaître que les besoins des importateurs pèsent sur notre change parce que leur contrepartie naturelle, qui existe, se dérobe. La balance commerciale est équilibrée, et elle l'est mois par mois ; elle est même créditrice. Les premiers achats de lettres de crédit touristiques vont faire sentir leurs effets. D'ailleurs, les exportations invisibles du fait des dépenses d'étrangers en France sont loin d'être négligeables pendant la saison hivernale. Les crédits obtenus aux Etats-Unis par divers établissements publics contri-

buent à compenser les règlements de dettes à effectuer au dehors par le Trésor. Si les offres et les demandes réelles de francs ne se balancent pas, c'est qu'il y a quelque part une fissure.

Il faut voir les choses comme elles sont et convenir que la baisse du franc n'est que l'inévitable conséquence de la crise morale qui règne à l'intérieur du pays. Si l'apparente insensibilité du franc, pendant de longues semaines, à la crise de confiance, a pu donner le change à nos autorités financières sur la portée de celle-ci, elles doivent être aujourd'hui fixées. Ce ne fut pas une médiocre performance, de la part de notre devise, que de conserver ses cours pendant tout l'automne et une partie de l'hiver, c'est-à-dire durant une période de pessimisme public croissant : c'était là une des preuves éclatantes des succès financiers définitifs qui eussent pu être remportés en ce moment même, si le « moral financier » du pays avait été sauvegardé.

Et combien ne faut-il pas se méfier d'une entrée en ligne du bloc anglo-saxon ? Jusqu'ici, c'est sur les pays de l'Europe Centrale qu'il se propose d'exercer principalement son emprise. Les réformes monétaires accomplies en Hongrie, en Autriche, en Pologne, en Allemagne et jusque dans les Etats Baltes ont eu pour effet de livrer ces pays, pieds et poings liés, à la convoitise et à la domination de ceux qui leur ont servi de sauveteurs au moment où ils allaient définitivement sombrer dans les abîmes de l'inflation. On sait les conséquences qu'ont eues pour ces rescapées la stricte exécution, sous le contrôle inexorable des Commissaires de la Société des Nations, du plan d'assainissement financier imposé à chacune d'elles, plan qui devait marquer la fin de leurs tribulations et être le substratum de leur restauration monétaire.

Mais la France, pays de puissante production et d'épargne séculaire, saura échapper à toutes les tentatives. La suppression du bordereau de coupons a d'ailleurs montré que les protestations de la masse imposante des petits capitalistes, qui sont des millions dans ce pays, devaient être entendues. Qu'ils s'efforcent de protéger maintenant leurs valeurs qui ne sont pas toutes des titres de haute classe, contre les surtaxes qui en rognant encore les coupons feraient baisser leurs cours ! Les valeurs industrielles sont le meilleur instrument de la prospérité économique du pays. Si la Chambre n'a pas voulu s'en rendre compte, le Sénat sera sans doute plus avisé. En tout cas, la Bourse l'espère, car elle est plus active et plus ferme en ce moment.

PETIT COURRIER

Ch... L... C... — Vous pouvez certainement profiter de la baisse actuelle, pour vous placer sur de très bonnes valeurs.

Je me tiens à votre entière disposition pour vous guider dans ce sens.

Privas. 71. — Votre titre est sorti remboursable au pair au dernier tirage.

N. B. — Je tiens maintenant à la disposition de mes lecteurs les renseignements détaillés sur l'affaire que je leur ai signalée dans le numéro du 1^{er} mars.

LÉON VIGNEAULT

PC2635

I87Z82 La Nouvelle revue française

Hommage à Jacques Rivière, 1886-
1925.

P6-ABV-710

